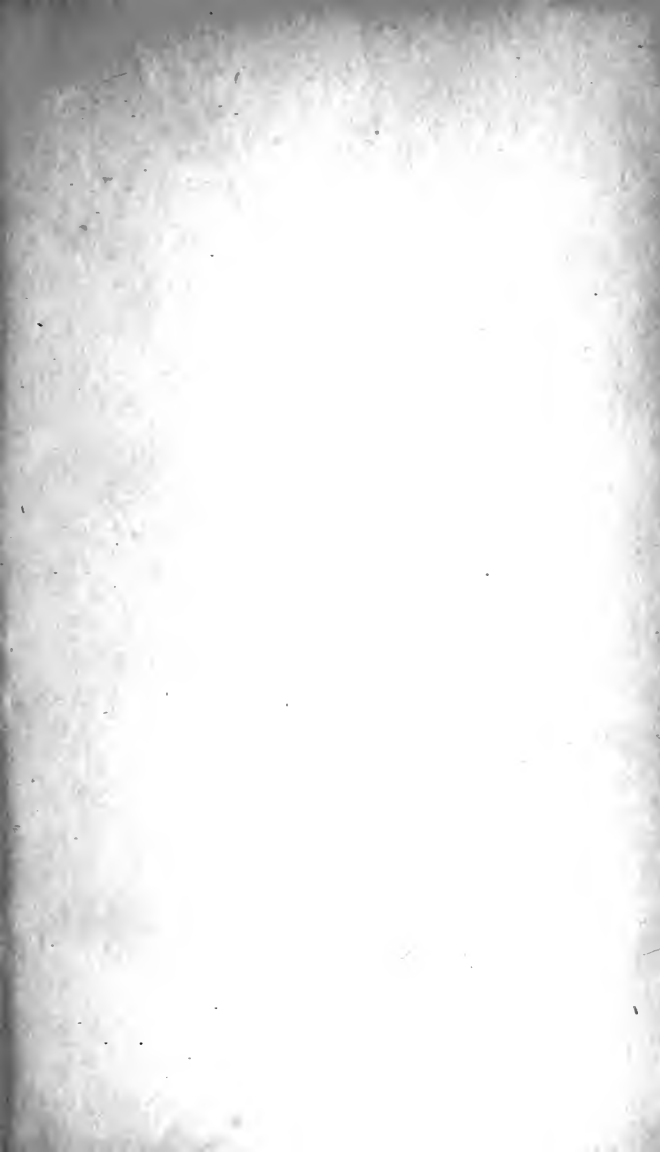
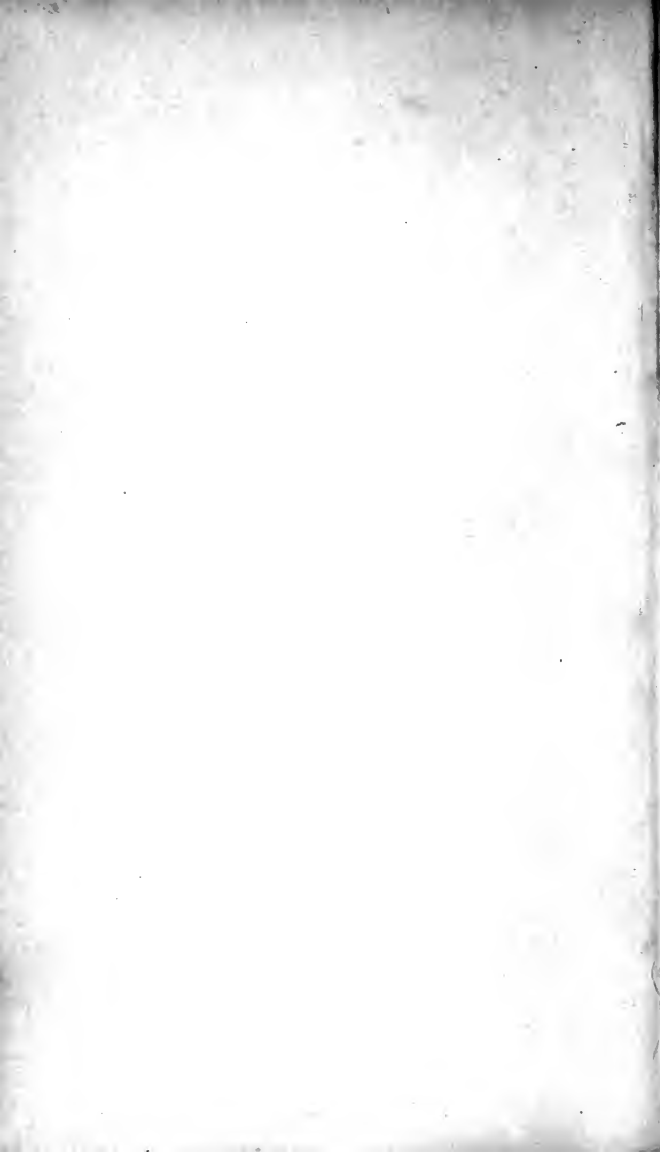




at last





OEUVRES D'HORACE

EN LATIN ET EN FRANCOIS,

A V E C

DES REMARQUES

CRITIQUES ET HISTORIQUES.

PAR MONSIEUR DACIER.

Cinquieme Edition, revue, corrigée d'un nombre
considerable de fautes, & augmentée de N O T E S
critiques, historiques & géographiques, & des
différentes leçons de Mrs. BENTLEY &
CUNINGAM, & du P. SANADON.

TOME NEUVIEME.



A H A M B O U R G,
DE L'IMPRIMERIE D'A. VANDENHOECK,
LIBRAIRE à LONDRES.
M E C C XXXIII.

2706

Q. HORATII FLACCI
EPISTOLARUM
LIBER SECUNDUS.

LES ÉPÎTRES
D'HORACE.
LIVRE SECOND.



Q. HORATII FLACCI
 EPISTOLARUM
 LIBER SECUNDUS.

A D A U G U S T U M.
 E P I S T O L A I.



*UUM tot sustineas & tanta ne-
 gotia solus,*

*Res Italas armis tuteris, moribus
 ornes,*

*Legibus emendes, in publica com-
 moda peccem,*

Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar.

*Romulus, & Liber pater, & cum Castore
 Pollux,* 5

*Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
 Dum terras hominumque colunt genus, aspera
 bella*

Componunt, agros assignant, oppida condunt,

Plo-



LES EPIITRES
D'HORACE,
LIVRE SECOND.

A A U G U S T E.

E P I T R E I.



U G U S T E , comme c'est vous
seul qui soutenez tout le poids
de tant d'affaires si grandes & si
importantes , que vous defendez
cet Empire par vos armes , que
vous le reformez par vos loix , &
que vous l'embellissez par les bonnes mœurs
dont vous donnez vous-même l'exemple , je
ferois un tort irréparable au public , si j'occu-
pois par un long discours des momens si pré-
cieux. Romulus , Bacchus , & Castor avec
son frere Pollux , qui après des actions mer-
veilleuses , ont enfin été reçus dans le palais
des Dieux , ont eu la douleur , pendant qu'ils
ont habité la terre , & qu'ils se sont occupés
à terminer de sanglantes guerres , à bâtir des
villes , & à mener des colonies dans les pays
deserts ; ils ont eu , dis-je , la douleur de voir
A 2 qu'on

*Ploravére suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hy-*
dram, 10

*Notaque fatali portenta labore subegit ,
Comperit invidiam supremo fine domari.
Urit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas : extinctus amabitur idem.
Præsentì tibi maturos largimur honores ,* 15

*Furandasque tuum per nomen ponimus aras ,
Nil oriturum alias , nil ortum tale fatentes.
Sed tuus hic populus sapiens & justus in uno ,
Te nostris ducibus , te Graiis anteferendo ,
Cetera nequaquam simili ratione modoque* 20
*Æstimat : & , nisi quæ terris semota suisque
Temporibus defuncta videt , fastidit & odit ;
Sic fautor veterum , ut tabulas peccare vetantes ,
Quas bis quinque viri sanxerunt , fœdera regum
Vel Gabiis , vel cum rigidis æquata Sabinis ,* 25
*Pontificum libros , annosa volumina vatum ,
Dicitet Albano Musas in monte loquutas.*

*Si , quia Græcorum sunt antiquissima quæque
Scripta vel optima , Romani pensantur eâdem
Scriptores trutinâ ; non est quod multa loqua-*
mur ; 30

*Nil intra est oleam , nil extra est in nuce duri.
Venimus ad summum fortunæ : pingimus atque*

qu'on n'avoit pas pour eux la reconnoissance qu'ils avoient attendue , & que meritoient leurs travaux. Le Heros qui a defait l'hidre , & surmonté tous les monstres que les destinées lui opofoient , a trouvé que l'envie ne pouvoit être domptée que par la mort. Car celui qui s'élève au-dessus des autres , irrite par son éclat , & on ne l'aime jamais qu'après qu'il est sorti du monde. Pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie ; nous jurons par votre nom sur les autels que nous vous avons dressés , & nous avouons que la terre n'a jamais vu & qu'elle ne verra jamais rien qui vous égale. Mais votre peuple , qui est si juste & si sage en ce qu'il vous préfère à tous les Capitaines Grecs & Romains , ne juge pas avec la même équité de tout le reste. Car il a du mépris & de la haine généralement pour tout ce qui n'est pas mort ; & il est si grand partisan des Anciens , qu'il jure que les Muses mêmes ont dicté sur le mont d'Albe nos loix des douze Tables établies par les Décemvirs , les Traités de nos Rois avec les peuples de Gabies , ou avec les rigides Sabins , les Livres des Pontifes , & les antiques volumes de nos vieux Devins. Si parceque des écrits des Grecs , les plus anciens sont les meilleurs , on veut peser dans la même balance les écrits des Romains , il ne faut plus tant parler , on n'a qu'à avancer les choses les plus absurdes , & à dire que le blanc est noir. Nous sommes parvenus au faite de la Fortune , & dans la peinture, dans la

6 EPISTOLA I. LIB. II.

Psallimus, & luētamur Achivis doctius unctis.

Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit,

Scire velim, pretium chartis quotus arroget an-
nus. 35

Scriptor abhinc annos centum qui decedit, inter

Perfectos veteresque referri debet? An inter

Viles atque novos? Excludat jurgia finis.

R. Est vetus atque probus, centum qui perficit
annos.

HOR. Quid? qui deperiit minor uno mense, vel
anno, 40

Inter quos referendus erit? veteresne Poëtas?

An quos & præsens & postera respuet ætas?

R. Iste quidem veteres inter ponetur honestè,

Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.

HOR. Utor permissio, caudæque pilos ut equi-
næ 45

Paulatim vello, & demo unum, demo etiam u-
num:

Dum cadat elusus ratione ruentis acervi

Qui redit ad fastos, & virtutem æstimat annis,

Miraturque nihil nisi quod Libitina sacravit.

Ennius, & sapiens & fortis, & alter Home-
rus, 50

Ut critici dicunt, leviter curare videtur

Quò promissa cadant & somnia Pythagorea.

Nævius in manibus non est, & mentibus hæret

Pene

musique, dans les exercices nous surpassons de bien loin les Grecs. S'il en est des poëmes comme des vins, que le tems rend meilleurs; je voudrois bien savoir quel tems précisément peut donner du prix à nos ouvrages. Un Ecrivain qui est mort depuis cent ans, doit-il être mis au nombre des Anciens, de ces Ecrivains parfaits? Ou n'est-il encore que parmi ces méchans Modernes? Etablissons un point fixe sur lequel on ne puisse plus disputer. R. Celui qui a cent ans accomplis, est ancien & bon. HOR. Mais celui à qui il ne manque qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans complets, dans quel rang le faudra-t-il mettre? Le mettra-t-on au rang des Anciens? ou du nombre de ceux qui sont le mépris de notre siècle, & qui le seront des siècles futurs. R. Pour celui-là, qui n'est plus jeune que d'un mois, ou que d'une année, on pourra encore honnêtement le mettre parmi les Anciens. HOR. Je me fers de cette permission, & comme celui qui arrache une queue de cheval en tirant tous les crins un à un, j'ôte une année, j'en ôte encore une autre, jusqu'à ce qu'enfin trompé par cette suite de raisonnement, comme un monceau qui s'éboule, vous soyez réduit à rien, vous qui avez recours aux fastes, qui n'estimez la vertu que par les années, & qui n'admirez que ce que la Déesse Libitine a consacré. Votre Ennius, qui se pique d'avoir été un Sage, un homme de guerre, & un autre Homere, si l'on en croit les Critiques, se met fort peu en peine de soutenir cette réputation, & de faire valoir les songes de Pythagore. Névijs n'est plus entre les mains de personne. R. Mais tout le monde

8 EPISTOLA I. LIB. II.

*Penè recens , adeo sanctum est vetus omne pœma.
Ambigitur quoties uter utro sit prior , aufert 55
Pacuvius docti famam senis , Accius alti :*

*Dicitur Afranî toga convenisse Menandro :
Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi:
Vincere Cæcilius gravitate , Terentius arte.*

*Hos ediscit , & hos arcto stipata theatro 60
Spectat Roma potens : habet hos numeratque
Poëtas*

*Ad nostrum tempus , Livî scriptoris ab ævo.
Interdum vulgus rectum videt , est ubi peccat.
Si veteres ita miratur laudatque Poëtas ,
Ut nihil anteferat , nihil illis comparet , errat. 65*

*Si quædam nimis antiquè , si pleraque durè
Dicere credit eos , ignavè multa , fatetur ,
Et sapit , & mecum facit , & Jove judicat æ-
quo.*

*Non equidem infector , delendaque carmina Livî
Esse reor , memini quæ plagosum mihi parvo 70
Orbilium dicere ; sed emendata videri ,
Pulcraque , & exactis minimum distantia , miror.
Inter quæ verbum emicuit si fortè decorum , &
Si versus paulo concinnior unus & alter ,*

In-

le fait par coeur, comme s'il ne venoit que d'être fait, tant il est vrai que tout ancien poëme est saint & vénérable. Et toutes les fois qu'on dispute lequel est le plus grand Poëte d'Accius ou de Pacuve, on donne toujours le profond savoir à celui-ci, & le sublime à celui-là. On convient qu'Afranius est presque égal à Ménandre ; que Plaute imite parfaitement le Sicilien Epicharme dans l'intrigue de ses pieces, & dans la conduite de ses sujets, qu'il ne perd jamais de vue : que Cécilius réussit mieux que les autres à émouvoir les passions ; & que Terence excelle dans l'art de peindre les moeurs. Voilà les Poëtes que Rome apprend par coeur, & qu'elle va voir en foule dans ses théâtres, qui sont toujours trop petits. Voilà les seuls qu'elle compte & avoue pour Poëtes depuis le siecle de Livius Andronicus jusques à notre tems. HOR. Le peuple juge fort bien quelquefois, & quelquefois aussi il se trompe. Il se trompe s'il loue & admire les anciens Poëtes, comme si rien ne pouvoit leur être ni préféré, ni comparé. Mais s'il avoue qu'ils ont affecté un air trop antique en quelques endroits, qu'ils sont durs en d'autres, & que dans la plupart ils sont lâches & rampans, alors il fait voir qu'il a du goût ; il parle comme moi, & il juge bien. Ce n'est pas que je prétende par-là décrier les vers de Livius Andronicus, que le grand donneur de ferules Orbilius me dictoit quand j'étois enfant. Je dis seulement que je m'étonne qu'on les trouve châtiés & beaux, & qu'on veuille les faire passer pour parfaits. On y verra briller par hasard quelque beau mot ; on y trouvera par-ci par-là un ou deux vers passables. Mais cela ne suffit

Injustè totum ducit venditque pœma. 75

*Indignor quicquam reprehendi , non quia crassè
Compositum illepidève putetur , sed quia nuper :
Nec veniam antiquis , sed honorem & præmia
posci.*

*Rectè necne crocum floresque perambulet Attæ
Fabula , si dubitem , clament periisse pudorem* 80
*Cunçti penè patres , ea quum reprehendere coner
Quæ gravis Æsopus , quæ doctus Roscius egit :
Vel quia nil rectum , nisi quod placuit sibi , du-
cunt :*

*Vel quia turpe putant parere minoribus , & quæ
Imberbes didicere , senes perdenda fateri.* 85

*Jam Saliare Numæ carmen qui laudat , & illud ,
Quod mecum ignorat , solus vult scire videri ,
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis ,
Nostra sed impugnat , nos nostraque lividus odit.*

Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset 90
*Quàm nobis , quid nunc esset vetus ? Aut quid
haberet*

Quod legeret tereretque viritim publicus usus ?

Ut primum positis nugari Græcia bellis

Cæpit , & in vitium fortunâ labier æquâ ,

Nunc athletarum studiis , nunc arsit equorum : 95

Mar-

pas , & l'on est injuste de vanter & de débiter sur ce pied-là tout le poëme. Je ne puis retenir mon indignation quand je vois qu'on rejette quelque ouvrage que ce soit , non pas parcequ'il est grossier & sans grace , mais parcequ'il est fait depuis peu de tems , & qu'on demande pour les Anciens , au lieu de la complaisance & de l'indulgence , des récompenses & des honneurs. Que je m'avise de mettre en question si le boiteux Quintius se soutient bien sur les fleurs & sur les eaux de senteur qui coulent sur le théâtre , tous les Sénateurs ne manqueraient pas de s'écrier que j'ai perdu toute pudeur d'oser reprendre des pieces que le grave Esope & que le savant Roscius ont jouées avec tant de succès ; soit parcequ'ils ne trouvent rien de bien que ce qui a eu le bonheur de leur plaire , ou parcequ'ils ont honte de se rendre au sentiment de plus jeunes qu'eux , & d'avouer qu'il faut oublier dans leur vieillesse ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse avec tant de soin. Pour ce qui est du poëme des Saliens , fait par Numa , celui qui le loue , & qui veut par là faire croire qu'il entend seul ce qu'il ignore aussi-bien que moi , il n'a pas dessein de louer & de favoriser les morts , son unique but est de rabaisser les vivans ; une noire envie le porte à nous haïr nous & nos vers. Que si la nouveauté avoit été aussi odieuse aux Grecs qu'à nous , qu'y auroit-il aujourd'hui d'ancien , & que pourroit-on étudier & lire ? Dès le moment que la Grece délivrée de toutes ses guerres eut commencé à se faire une occupation de sa paresse , & à se laisser corrompre à ses prospérités, elle eut une passion violente, tontôt pour les athletes, & tantôt

*Marmoris aut eboris fabros , aut æris amavit :
 Suspendit pictâ vultum mentemque tabellâ :
 Nunc tibicinibus , nunc est gavisa tragædis :
 Sub nutrice puella velut si luderet infans ,
 Quod cupidè petiit , maturè plena reliquit. 100
 Quid placet aut odio est , quod non mutabile cre-
 das ?*

*Hoc paces habuère bonæ , ventique secundi.
 Romæ dulce diu fuit & solenne reclusâ
 Mane domo vigilare , clienti promere jura :
 Cautos nominibus certis expendere nummos , 105
 Majores audire , minori dicere per quæ
 Crescere res posset , minui damnoſa libido.
 Mutavit mentem populus levis , & calet uno
 Scribendi studio. Pueri patresque severi
 Fronde comas vinciti cœnant , & carmina di-
 ctant. 110*

*Ipse ego , qui nullos me affirmo scribere versus ,
 Invenior Parthis mendacior : & prius orto
 Sole , vigil calamum & chartas & scrinia posco.
 Navem agere ignarus nâvis timet : abrotonum
 ægro*

*Non audet , nisi qui didicit , dare : quod medi-
 corum est , 115*

*Promittunt medici : tractant fabrilia fabri :
 Scribimus indocti doctique pœmata passim.*

Hic

pour les chevaux : elle aima les Sculpteurs en marbre, en ivoire & en bronze : les tableaux attachèrent ses yeux & son esprit : aujourd'hui charmée de ses joueurs de flute, & demain enchantée de ses tragédies. Et comme un jeune enfant, qui se joue sur le giron de sa nourrice, elle se dégoûta bientôt de ce qu'elle avoit le plus aimé. Eh qu'y-a-t-il que les hommes puissent aimer ou haïr toujours ? Ces inconstances & ces changemens sont les fruits ordinaires d'une longue prospérité & d'une paix profonde. A Rome on s'est fait pendant longtems une coutume & un plaisir d'ouvrir dès la pointe du jour sa porte à ses cliens, de leur expliquer le droit, de chercher toutes ses furetés pour bien placer son argent ; d'écouter les avis des vieillards, & d'enseigner aux jeunes gens les moyens d'augmenter leur bien & de diminuer leurs desirs. Mais le peuple inconstant a enfin changé d'inclination, il n'a d'autre passion que la poésie. Les jeunes gens & les vieillards, jusqu'à nos Sénateurs les plus sévères, se mettent à table avec des couronnes sur la tête, & dictent des vers. Moi-même, qui ai tant assuré que je n'en faisois plus, je me trouve plus menteur que les Parthes : car tous les jours éveillé avant le lever du soleil, je demande ma plume, mon papier & mon porte-feuille. Celui qui n'a jamais été sur mer, n'a garde d'entreprendre de conduire un vaisseau : à moins que d'avoir appris à préparer l'hellebore il n'y a personne qui ose en donner aux malades : les Médecins promettent ce qui dépend de leur art, & chaque ouvrier ne se mêle que de son métier. Mais pour nous, nous faisons tous des vers, autant les ignorans que les savans.

*Hic error tamen & levis hæc insania quantas
Virtutes habeat, sic collige: Vatis avarus
Non temerè est animus, versus amat, hoc studet
unum:* 120

*Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet:
Non fraudem socio puerove incogitat ullam
Pupillo: vivit siliquis & pane secundo;
Militiæ quanquam piger & malus, utilis urbi:
Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari.* 125

*Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat:
Torquet ab obscænis jam nunc sermonibus au-
rem:*

*Mox etiam pectus præceptis format amicis,
Asperitatis & invidiæ corrector & iræ.
Rectè facta refert: orientia tempora notis 130
Instruit exemplis: inopem solatur & ægrum.*

*Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem ni Musa dedisset?
Poscit opem chorus, & præsentia numina sentit:
Cælestes implorat aquas doctâ prece blandus: 135
Avertit morbos, metuenda pericula pellit:
Impetrat & pacem & locupletat frugibus an-
num.*

*Carminè Dî superi placantur, carminè Manes.
Agri-*

Ce travers & cette légère folie ont pourtant leurs vertus, & vous l'allez voir. Premièrement il n'arrive presque jamais qu'un Poëte soit avare; il ne fait la cour qu'aux Muses, c'est là toute son occupation. Qu'il perde son bien, que ses valets s'enfuyent, que sa maison brule, tout cela ne le touche point. Il ne songe ni à tromper son ami, ni à dresser des pièges à son pupille; il vit de légumes & de pain bis. Quoiqu'il soit paresseux & peu propre pour la guerre, il ne laisse pas d'être utile à son pays, si vous voulez convenir que les grandes choses puissent tirer quelque utilité des petites. Un Poëte forme, si je l'ose dire ainsi, la bouche d'un enfant, & lui enseigne à parler. Dès cet âge tendre il lui donne de l'aversion pour les discours trop libres, & ensuite par de doux préceptes il le dresse à la vertu, en le corrigeant de l'aigreur, de l'envie, & de la colere. Un Poëte chante les grandes actions, il fournit aux siècles à venir des exemples fameux qui les instruisent; il console le pauvre & le malade. Qui auroit appris à nos Choeurs de jeunes filles & de jeunes garçons les himnes sacrés, si les Muses n'avoient formé le Poëte? C'est par son moyen que ces Choeurs implorent l'assistance des Dieux, & qu'ils sentent que les Dieux les ont exaucés. C'est lui qui compose les savantes & tendres prieres qui attirent la pluie du ciel dans la plus grande secheresse, chassent les maladies, détournent les dangers qui nous menaçoient, obtiennent la paix, & couronnent l'année de toutes sortes de fruits. En un mot, c'est par les vers que sont apaisés les Dieux infernaux & les Dieux celestes.

*Agricolæ prisci, fortes, parvoque beati ;
 Condita post frumenta, levantes tempore festo*
 140

*Corpus, & ipsum animum spe finis dura feren-
 tem,
 Cum sociis operum, & pueris, & conjuge fidâ ,
 Tellurem porco, Sylvanum lacte piabant,
 Floribus & vino Genium, memorem brevis ævi.
 Fescennina per hunc inventa licentia morem*
 145

*Versibus alternis opprobria rustica fudit ;
 Libertasque recurrentes accepta per annos
 Lusit amabiliter : donec jam sævus apertam
 In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
 Ire domos impune minax. Doluère cruento* 150
*Dente laceffiti : fuit intactis quoque cura
 Conditione super communi : quin etiam lex
 Pœnaque lata, malo quæ nollet carmine quen-
 quam*

*Describi. Vertère modum, formidine fustis,
 Ad benedicendum delectandumque redacti.* 155

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
 In-

Les anciens laboureurs, hommes forts, & qui avec peu de chose, vivoient heureux, après avoir fait leur recolte, ne cherchoient pendant tout ce tems de fête qu'à se refaire de leurs travaux, & qu'à se delassier l'esprit, qui ne supporte la peine que dans l'esperance d'en voir la fin. Assemblez avec leur famille & avec leurs amis, qui étoient venus leur aider, ils immoloient une truie à la Terre, offroient du lait au Dieu Sylvain, & présentoient du vin & des fleurs au Génie, qui n'oublie jamais combien la vie de l'homme est courte. Ce fut dans ces sortes de divertissemens champêtres que s'introduisit la licence des vers Fescennins, dans lesquels ces bons payfans s'entreprépondant les uns aux autres, se disoient des injures rustiques. Cette liberté, qui recommençoit toutes les années, divertit agréablement pendant quelque tems, jusques à ce que ce jeu, devenu déjà plus piquant & plus fort, dégénéra enfin en véritable rage, & attaqua ouvertement & impunement les maisons les plus honnêtes. Ceux qui sentirent les sanglantes morsures de cette dent empoisonnée; s'en plainquirent hautement; ceux mêmes qui avoient eu le bonheur d'être épargnés, ne laisserent pas de s'interessier à ce mal public, qui les regardoit comme les autres; & on fut enfin obligé de faire une loi, & d'établir la peine de mort contre ceux qui blefferoient la réputation de qui que ce fût par ces sortes de vers. La peur fit changer de ton aux Poëtes, qui se virent réduits parlà à châtier leur stile, & à tâcher simplement de plaire & de divertir. Les choses demeurent en cet état jusques à ce que la Grece, vaincue par nos armes, eût triomphé de ses vainqueurs par ses attraits, & porté les arts dans la

sau-

Intulit agresti Latio, sic horridus ille

Defluxit numerus Saturnius: & grave virus

Munditiæ pepulêre. Sed in longum tamen æ-
vum

Manferunt, hodieque manent vestigia ruris. 160

Serus enim Græcis admovit acumina chartis:

Et post Punica bella quietus, quærere cœpit

Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile fer-
rent.

Tentavit quoque rem si dignè vertere posset:

Et placuit sibi, naturâ sublimis & acer. 165

Nam spirat tragicum satis, & feliciter audet:

Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram.

Creditur, ex medio quia res arcessit, habere

Sudoris minimum, sed habet comœdia tantò

Plus oneris, quantò veniæ minus. Aspice, Plau-
tus

170

Quo pacto partes tutetur amantis ephebi:

Ut patris attenti, lenonis ut insidiosi:

Quantus sit Dorfennus edacibus in parasitis:

Quàm non adstricto percurrat pulpita focco.

Gestit enim nummum in loculos demittere, post
hoc

175

Securus cadat an recto stet fabula talo.

Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru,

Exa-

sauvage Italie. Alors on vit tomber peu à peu la rude cadence des vers Saturniens : la propreté & la politesse chassèrent cette ancienne grossièreté & ce vieux poison. Ce changement ne fut pourtant pas si entier que les marques de cette rusticité n'ayent duré longtems après, & qu'elles ne durent encore. Car les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs, & ce ne fût qu'après la premiere guerre Punique, que se voyant en repos, ils s'aviserent de chercher ce que Sophocle, Thespis & Eschyle avoient dit de bon. Ils essayèrent même s'ils pourroient traduire heureusement leurs pieces. Ce métier leur plut, car le Romain est naturellement sublime & fier, il a assez cet esprit que demande la tragédie, & ses hardiesses sont souvent heureuses. Mais il craint les ratures, & il a honte d'effacer.

On s'imagine que la comédie, parcequ'elle prend des sujets vulgaires & communs, est tout-à-fait aisée. Mais elle est d'autant plus difficile & plus hasardeuse qu'elle a moins de pardon à esperer. *On en peut juger par les plus grands Poëtes.* Voyez Plaute, lui qui réussit si-bien d'ailleurs, de quelle maniere soutient-il le caractere d'un jeune amant, d'un pere avare, d'un fourbe marchand d'esclaves? Quels reproches ne s'est pas attiré Dorfennus: de ne nous donner que des parasites? Avec quelle négligence traite-t-il ses sujets? On voit bien qu'il n'a en vue que d'amasser de l'argent, & qu'il se met fort peu en peine après cela que ces pieces tombent ou se soutiennent. Tout homme qui attiré par la gloire du théâtre, monte sur cette mer si orageuse, est toujours flotant entre la vie &

*Exanimat lentus spectator, sedulus inflat ;
Sic leve, sic parvum est, animum quod laudis
avarum*

Subruit aut reficit. Valeat res ludicra, si me
180

*Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Sæpè etiam audacem fugat hoc terretque Poë-
tam,*

*Quòd numero plures, virtute & honore minores,
Indocti stolidique, & depugnare parati*

Si discordet eques, media inter carmina poscunt
185

*Aut ursum aut pugiles ; his nam plebecula gau-
det.*

*Verùm equitis quoque jam migravit ab aure vo-
luptas*

Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.

*Quatuor aut plures aulæ præmuntur in horas,
Dum fugiunt equitum turmæ, peditumque ca-
tervæ :*
190

Mox trahitur manibus regum fortuna retortis.

Effeda festinant, pilenta, petorrita, naves :

Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.

Si foret in terris, rideret Democritus, seu

Diversum confusa genus panthera camelo,
195

Sive elephas albus vulgi converteret ora : ¾

Spectaret populum ludis attentius ipsis,

Ut sibi præbentem mimo spectacula plura.

& la mort. Un spectateur languissant le tue, & un spectateur attentif lui redonne la vie ; tant il est vrai qu'il faut peu de chose pour abatre ou pour relever un esprit avide de louanges. Pour moi je renoncerois toujours à des jeux dont le prix qu'on m'accorderoit ou qu'on me refuseroit, seroit capable de me rendre ou plus maigre ou plus gras. Une autre chose encore qui fait peur aux Poëtes, & qui les oblige souvent à quitter le théâtre, c'est que le plus grand nombre, qui est toujours inférieur en honneurs & en vertu, le peuple ignorant, brutal, & toujours prêt à en venir aux mains avec les Chevaliers, s'ils s'oposent à ses caprices au milieu d'une piece s'avise de demander ou un ours, ou des luteurs, car le peuple aime ces sortes de spectacles. Encore n'est-il pas le seul ; les Chevaliers même ont suivi son exemple, ils ont quitté le plaisir des oreilles pour le plaisir des yeux, qui ne peut jamais donner qu'une joie vaine & passagere. La comédie cesse, & la toile demeure baissée quatre heures ou davantage, pendant qu'on regarde fuir des escadrons & des bataillons ; passer des Rois esclaves, qui ont les mains liées derriere le dos ; mener des chars, des chariots, & l'équipage d'une armée ; voguer des vaisseaux, & porter en triomphe des villes d'ivoire. Si Démocrite étoit encore vivant, il riroit de tout son coeur, de voir un animal qui tient du chameau & du léopard, ou un éléphant blanc, attirer les yeux du peuple ; & il regarderoit ce peuple avec bien plus de curiosité & d'attention que ces jeux, comme un spectacle beaucoup plus divertissant que les acteurs de ce triomphe. Et pour les Poëtes qui
ont

Scriptores autem narrare putaret a fello

Fabellam furdo. Nam quæ pervincere voces 200

Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?

Garganum mugire putes nemus, aut mare Tus-
cum,

Tanto cum strepitu ludi spectantur & artes

Divitiæque peregrinæ, quibus oblitus actor

Quum stetit in scenâ, concurrat dextera lævæ.
205

Dixit adhuc aliquid? Nil sanè. Quid placet er-
go?

Lana Tarentino violas imitata veneno.

Ac ne fortè putes me, quæ facere ipse recusæ,

Quum rectè tractent alii, laudare malignè,

Ille per extantum funem mihi posse videtur 210

Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,

Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,

Ut magus: & modò me Thebis, modò ponit A-
thenis.

Verum age & his, qui se lectori credere malunt,

Quàm spectatoris fastidia ferre superbi, 215

Curam redde brevem: si munus Apolline dignum

Vis complere libris, & vatibus addere calcar,

Ut studio majore petant Helicon virentem.

Mul-

ont fait la piece, il ne manqueroit pas de dire qu'ils content de fables à un âne sourd. En effet quelle voix seroit assez forte pour surmonter les cris affreux dont nos théâtres retentissent ? Vous diriez que ce sont les mugissemens de la forêt du mont Gargan, ou ceux de la mer Toscane, si grand est le bruit avec lequel on regarde nos jeux, l'artifice & la magnificence des décorations, & les richesses étrangères qu'on y étale avec tant de pompe. Dès qu'un acteur ainsi richement couvert paroît sur la scene, le peuple commence à joindre les mains pour marquer son admiration. Un étranger, qui voit cela, demande à son voisin, a-t-il déjà dit quelque chose ? Rien encore. Qu'admirez-vous donc ? Une robe teinte dans la pourpre de Tarente, qui imite parfaitement la violette. Et de peur que vous ne m'accusiez de donner exprés des louanges malignes à un métier que je refuse de faire, & dont les autres s'aquientent avec succès ; je vous avouerai qu'un Poëte me paroît capable de tout, même de marcher sur la corde, quand il a trouvé le secret de me tenir dans de continuelles allarmes pour rien, de m'irriter & de m'apaiser quand il lui plaît, de me remplir de fausses terreurs comme feroit un magicien, & de me transporter tout d'un coup dans Thebes, ou de me planter au milieu d'Athenes. Mais, Auguste, si vous voulez remplir de beaux Livres la bibliotheque, qui a été jugé digne d'être dediée à Apollon ; si vous voulez donner de l'émulation aux Poëtes, & les obliger à redoubler leurs efforts pour monter sur les sommets du Parnasse toujours verd, prenez aussi quelque soin de ceux qui aiment mieux se commettre à des Lecteurs, que d'essuyer les dégoûts d'un

*Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poëtæ,
(Ut vineta egomet cædam mea) quum tibi li-
brum*

Solcito damus, aut fessò: quum lædimur, unum

Si quis amicorum est ausus reprehendere versum:

Quum loca jam recitata revolvimus irrevocati:

Quum lamentamur, non apparere labores

Nostros, & tenui deducta poëmata filo: 225

Quum speramus eo rem venturam, ut simulatque

Carmina rescieris nos fingere, commodus ultro

Arcessas, & egere vetes, & scribere cogas.

Sed tamen est operæ pretium cognoscere quales

Ædituos habeat belli spectata domique 230

Virtus, indigno non committenda Poëtæ.

Gratus Alexandro Regi Magno fuit ille

Chærilus, incultis qui versibus & malè natis

Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.

Sed veluti tractata notam labemque remittunt

235

Atramenta, ferè scriptores carmine fædo

Splendida facta linunt. Idem rex ille, poëma

Qui tam ridiculum tam care prodigus emit,

Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,

Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra 240

Portis Alexandri vultum simulantia. Quod si

Fu-

d'un spectateur superbe. Veritablement nous autres Poëtes, nous nous faisons bien du mal nous-mêmes, afin que je parle aussi de moi, lorsque nous vous donnons nos ouvrages dans le tems que vous êtes ou occupé ou fatigué: lorsque nous nous offensois qu'un de nos amis ait osé reprendre un de nos vers: lorsque sans en être priés nous recommandons certains endroits après les avoir lus: lorsque nous nous plaignons que les peines que nous nous sommes données ne paroissent point, & qu'on ne prend pas garde d'assez près à la finesse & à la delicateffe de notre composition: enfin quand nous nous flatons que dès le moment que vous saurez que nous faisons des vers, de votre propre mouvement vous nous ferez l'honneur de nous approcher de votre personne, que vous nous mettrez à couvert de la pauvreté, & que vous nous ordonnerez d'écrire. Mais il est trop important pour vous de bien connoître quel heraut doit avoir une vertu éprouvée dans la guerre & dans la paix, afin de ne la pas confier à un indigne Poëte. Alexandre le Grand goûta autrefois Cherilus, à qui pour un poëme grossier & mal fait, il donna bon nombre de Philippes d'or. Mais comme l'encre laisse toujours des marques & des taches sur tout ce qu'elle a touché, il en est presque de même des méchans Poëtes, ils gâtent les plus grandes actions par leurs méchans vers. Ce même Alexandre, qui avoit acheté si cherement un si ridicule ouvrage, avoit pourtant fait un édit pour défendre que nul autre qu'Apelle n'entreprît de le peindre, & que nul autre que Lyfippe ne se mêlat de faire sa figure en bronze. Que si on avoit obligé ce Prince, qui avoit le goût si fin & si delicat

Judicium subtile videndis artibus illud

Ad libros & ad hæc Musarum dona vocares,

Bæotum in crasso jurares aëre natum.

At neque dedecorant tua de se judicia, atque 245

Munera quæ multâ dantis cum laude tulerunt,

Dilecti tibi Virgilius Variusque Poëtæ:

Nec magis expressi vultus per aënea signa,

Quàm per vatis opus, mores animique virorum

Clarorum, apparent: nec sermones ego mallet 250

Repentes per humum, quàm res componere gestas

Terrarumque situs, & flumina dicere, & arces

Montibus impositas, & barbara regna, tuisque

Auspiciis totum confecta duella per orbem,

Claustraque custodem pacis cohibentia Janum, 255

Et formidatam Parthis te principe Romam,

Si, quantum cuperem, possem quoque. Sed neque
parvum

Carmen majestas recipit tua, nec meus audet

Rem tentare pudor quam vires ferre recusent.

Sedulitas autem, stultè quem diligit, urget: 260

Præcipuè quum se numeris commendat & arte.

Discit

pour les arts , si on l'avoit , dis-je , obligé de juger des Livres , & de ces dons des Muses , on auroit juré qu'il étoit né dans l'air le plus grossier & le plus épais de la Béotie. Mais vous , Auguste , vous ne serez jamais forcé de rougir du jugement & du choix que vous avez fait de Varius & de Virgile , ni des libéralités dont vous les avez comblés. Aussi est-il certain que les statues les plus parfaites ne représentent pas mieux les traits des grands hommes , que les ouvrages des Poètes représentent leurs mœurs & leur esprit. Quant à moi , pour chanter vos exploits , pour décrire les lieux & les fleuves qui ont été les témoins de vos victoires , pour parler des forteresses que vous avez bâties sur les sommets des montagnes , des Royaumes barbares que vous avez conquis , des guerres qui sous vos auspices ont été glorieusement terminées par toute la terre , des portes du temple de Janus que vous avez fermées , & où vous venez encore de renfermer ce Dieu gardien de la paix , & pour célébrer le bonheur de Rome , qui sous votre regne est devenue formidable aux Parthes , je renoncerois de tout mon cœur à faire des Satires & des vers en prose , si mes forces répondoient à mes desirs. Mais des vers médiocres ne sont point proportionnés à une grandeur & à une majesté comme la vôtre , & ma modestie m'empêche de tenter des efforts qui sont au-dessus de moi. D'ailleurs je fais que nos empressemens , quand ils sont téméraires & trop hardis , ne sont que chagriner & accabler ceux que nous aimons & que nous voulons follement obliger , & surtout quand nous cherchons à les témoigner , & à faire valoir notre

Discit enim citiùs meminitque libentiùs illud
Quod quis deridet, quàm quod probat & veneratur.
Nil moror officium quod me gravat: ac neque ficto
In pejus vultu proponi cereus usquam, 265
Nec pravè factis decorari versibus opto:
Ne rubeam pingui donatus munere: & unà
Cum scriptore meo, capsâ porrectus apertâ,
Deferar in vicum vendentem thus & odores,
Et piper, & quicquid chartis amicitur ineptis. 270



zele par des vers. Car on apprend bien plutôt & on retient bien plus volontiers les choses dont on se moque, que celles qu'on aprouve & qu'on admire. Franchement on ne m'obligeroit pas de me rendre des devoirs qui m'importuneroient ; je ne souhaiterois point de me voir en cire pour être defiguré , & je ne voudrois pas qu'on m'embellît par des vers mal faits , de peur qu'étendu tout de mon long dans une même caisse avec mon Poëte , je ne fusse bientôt porté dans le quartier où l'on vend l'encens , le poivre , les parfums , & toutes les autres drogues qu'on envelope dans les Livres inutiles & impertinens.





REMARQUES

SUR L'ÉPIÎRE I.

SUETONE nous apprend qu'Auguste ayant vu quelques Satires & quelques Epîtres d'Horace, fut si charmé de cette lecture, qu'il eut quelque chagrin de ce que ce Poëte ne lui en adressoit pas quelques-unes, & qu'il lui en fit ses plaintes de cette maniere: *Iratum me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse?* Sachez que je suis en colere contre vous, de ce que vous ne m'adressez pas la plupart de ces ouvrages. Apréhendez-vous qu'un jour ce ne soit une tache à votre réputation d'avoir été de mes amis? Sur quoi Horace lui écrivit cette belle Lettre, où il répare admirablement la faute qu'Auguste avoit bien voulu lui reprocher. On ne peut rien voir de plus fin que le dessein de cette piece, & Horace l'exécute parfaitement. C'est une raillerie continuelle contre les Romains, sur leur maniere de juger des Poëtes. Mais cette raillerie est assaisonnée de beaucoup de reflexions sur la poësie, dont il explique l'origine & le progrès. Ces reflexions rendent cette Lettre très agréable & très utile. Il semble qu'Horace ait imité Lucilius, qui ne se contentant pas de traiter de la morale dans ses Satires, y avoit mêlé plusieurs choses qui concernoient la poësie, la rhétorique, & la grammaire, à peu près comme Socrate avoit fait entrer ses préceptes de rhétorique dans quelques uns de ses dialogues moraux. Cette Lettre ne fut pas écrite immédiatement après qu'Auguste eut fermé pour la seconde fois le temple

temple de Janus, dans son neuvième Consulat, l'an de Rome 728. mais longtemps après : car il y est fait mention non seulement du Poème séculaire, qui ne fut chanté que l'an de Rome 736. Horace étant âgé de quarante-neuf ans, mais encore des exploits de Drusus dans la Germanie & des forts qu'il bâtit le long du Rhin l'an de Rome 742. Cette Épître ne peut donc avoir été écrite au plutôt que sur la fin de la même année. Je crois même que par le vers 255. on peut prouver qu'elle ne le fut qu'en 743. Horace étant dans sa 56. année. On verra-là les Remarques. Ainsi comme Horace a fini sa poésie lyrique par les louanges d'Auguste en 741. il finit sa poésie morale par l'éloge du même Prince, en 743. car l'Épître XIII. du Livre I. n'étant qu'une instruction qu'Horace donna à celui qui portoit de sa part cette Épître à Auguste, elle est immédiatement après cette Épître ; & par conséquent le dernier de tous les ouvrages d'Horace.

1 *Quum tot sustineas & tanta negotia solus*] Près de dix-sept ans avant que cette Lettre fut écrite, les Romains avoient déferé à Auguste, tous les droits de la monarchie, & l'avoient prié de gouverner tout lui seul. Dion dans le Livre LIII. *ἔγω μὲν δὴ τό τ' ἔα δήμῳ καὶ τὸ τ' ὑπερσίας κρᾶτ' πᾶν ἐς τὸν Αὐγύστον μετέστη καὶ ἀπ' αὐτοῦ ἀκριβὲς Μοναρχία τῶν Ῥωμαίων ἀρχὴν ἔειχε.* C'est ainsi que tout le pouvoir du peuple & du Sénat passa à Auguste, & que l'entière & absolue monarchie des Romains commença par lui. Voilà pourquoi Horace dit ici *solus*, sachant bien que ce mot ne déplairoit pas à son prince.

2 *Res Italas armis tuteris*] *Armis*, par la terreur de ses armes, qui empêchoit les peuples fournis de se révolter, en tenant les autres dans le respect & dans la crainte. C'est pourquoi il dit dans l'Ode XV. du Livre IV.

*Custode rerum Casare, non furor
Civilis, aut vis eximet otium, &c.*

Pendant que Cefar fera le maître du Monde, ni la fureur des guerres civiles, ni les guerres étrangères ne troubleront notre repos.

Car il faut fe fouvenir que cette Lettre fut faite après que les derniers exploits de Drusus & de Tibere eurent tout calmé dans l'Empire, & pendant que l'on jouïſſoit d'une paix fi profonde que le temple de Janus penſa être fermé pour la troiſième fois par Auguſte. On peut voir la Remarque ſur le vers 255.

Moribus ornes, legibus emendes ! Auguſte, par ſes exemples domeſtiques, & par ſes loix, avoit corrigé la licence & les deſordres des Romains, comme Horace le dit dans l'Ode V. du Livre IV.

Mos & lex maculoſum edomuit neſas.

Les mœurs & les loix ont enfin aboli le vice & l'impureté.

C'eſt pourquoi les Romains lui defererent pour toujours le gouvernement des mœurs & des loix. Suétone : *Recepit & morum legumque regimen aequè perpetuum.* Le Poète ne parle ici que comme Hiftorien, ce qui n'arrive pas toujours dans les louanges qu'on donne aux Princes. Auguſte ne s'étoit pas contenté de faire des loix pour rétablir les bonnes mœurs, il travailloit à les rétablir par ſes bons exemples, & cela eſt bien plus sûr. C'eſt ce qu'Horace a voulu dire, & c'eſt ce que j'ai cru être obligé de faire entendre dans la traduction. * Qui croiroit qu'un texte ſi clair & ſi honorable à Auguſte dût être changé? Cependant M. Bentlei voudroit nous perſuader qu'Horace avoit écrit *mœnibus ornes*. Parcequ'il eſt certain que ce Prince avoit embelli Rome de beaucoup d'édifices, qui lui donnerent lieu de ſe vanter qu'il laiſſoit une ville de marbre au lieu d'une ville qu'il avoit reçue de terre, *marmoream ſe relinquere, quam lateritiâ accepiffet.* Voilà une horrible demangeaiſon

son de tout changer. Je ne nie pas qu'Auguste ne soit très louable d'avoir orné la ville de beaux bâtimens. Mais je soutiens qu'autant que les mœurs sont preferables aux murailles, autant la louange qu'Horace donne ici à ce Prince par ce mot *moribus ornes*, est preferable à celle qu'il lui donneroit, s'il avoit écrit *mœnibus ornes*. Et je suis fâché que M. Bentlei n'en ait pas senti la difference, lui surtout à qui je dois rendre cette justice qu'il a donné dans son ouvrage beaucoup de marques de sagesse & de bonnes mœurs *

4 *Si longo sermone morer*] C'est pourtant un des plus longs ouvrages d'Horace, si l'on en excepte la III. Satire du Livre II. & l'Art Poétique. Horace parle peut-être ainsi pour ne pas rebuter Auguste, & pour lui faire connoître qu'il prend tant de plaisir à lui écrire, qu'il auroit fait une Lettre beaucoup plus longue, s'il avoit suivi son inclination.

5 *Romulus & Liber pater & cum Castore Pollux*] Les Romains plaçoient les statues d'Auguste encore vivant parmi celles de Bacchus, de Castor, d'Hercule & de Romulus, comme Horace l'a dit dans l'Ode III. du Livre III.

*Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.*

Auguste avec un visage aussi éclatant & aussi lumineux que le soleil est assis au milieu d'eux; & boit le nectar.

Horace savoit bien le plaisir qu'Auguste prenoit à se voir comparé à ces Heros, dont les Grecs & les Romains avoient fait leurs Dieux tutelaires; c'est pourquoi il se sert si souvent de ces grands noms pour relever la gloire d'Auguste. Sur-tout il n'avoit garde d'oublier ici Romulus; car il n'y avoit encore que peu de tems que ce Prince avoit fort souhaité de se faire donner ce nom; mais voyant que par-là il seroit supposé d'aspirer à la royau-

té, il se contenta de celui d'Auguste. Dion dans le Livre LIII. Ο Καῖσαρ ἐπιθύμει μὲν ἰσχυρῶς Ρωμύλῳ ὀνομαδῆναι, αἰσθόμενός δὲ ὅτι ὑποπτεύει ἐκ τέρου τῆς Βασιλείας ἐπιθυμεῖν, ἐκείνῳ αὐτὸς ἀντιποιήσατο, ἀλλὰ Αὐγύστῳ, ὡς καὶ πλεῖον τι ἢ καὶ ἀνθρώπου ὢν, ἐπεκλήθη. *Cesar desiroit avec passion d'être appelé Romulus ; mais voyant que cela le feroit soupçonner d'aspirer à la royauté, il y renonça, & au lieu d'être appelé Romulus ; il reçut le surnom d'Auguste, comme étant quelque chose de plus grand que ce qui convenoit aux hommes.*

6 * *Post ingentia facta*] Voici encore M. Bentley qui s'abandonnant à son imagination & à son dégoût a corrigé cet endroit & a lu :

Post ingentia fata ;

pour dire *après leur mort*. Et il a rassemblé beaucoup de passages où l'on trouve *grandia fata, ingentia fata*. Mais ce savant homme n'a pas pris garde que dans aucun de ces exemples, *fata* n'est mis pour la mort. Quand *fata* est mis pour la mort, il est toujours seul ou avec une épithète qui marque sa nature, *crudelia fata, acerba fata*. Mais, jamais *ingentia fata*, ne signifie la mort il marque toujours ce que nous disons *les grandes destinées, les hautes destinées*.

7 *Aspera bella componunt*] Il faut bien remarquer cette expression, *componunt bella*, finissent, apaisent les guerres. Le véritable heroïsme ne consiste pas moins à terminer les guerres qu'à les continuer. Horace n'emploie ici que des expressions qui ne conviennent pas moins à Auguste qu'aux Heros, qu'il vient de nommer, & il y a là beaucoup de politesse & d'adresse.

8 *Agras assignant, oppida condunt*] On fait que Romulus, Bacchus & Castor bâtirent des villes, & qu'ils établirent des colonies dans les lieux d'où ils avoient chassé les premiers habitans. C'est ce qu'Auguste fit aussi. Premièrement pour les colonies.

ou

ou peuplades qu'Horace entend ici quand il dit, *agros assignant*, Suétone dit de ce Prince, *Italiam duodeviginti coloniarum numero deductarum ab se frequentavit*. Il peupla l'Italie par vingt-huit colonies qu'il mena lui-même. Et pour les villes, il fit bâtir la ville de Nicopolis, vis-à-vis d'Actium, après la défaite d'Antoine; comme il est marqué par ces deux médailles qui représentent toutes deux d'un côté la tête d'Auguste avec cette inscription Greque, *CEBACTOC KTICTHC*. *Auguste Fondateur*: & au revers, l'une a au milieu d'une couronne à becs de vaisseau, une palme avec ces mots, *IFPA NIKOΠΟΛΙC*, la sacrée Nicopolis: & l'autre a la tête d'un sanglier, percée de deux fleches, avec ce mot autour, *NEIKOΠΟΛΕΩC*, *Nicopoleos*. C'étoit la tête du sanglier Calydonien, qui étoit gardée à Tégée dans le temple de Minerve & qu'Auguste fit transporter à Nicopolis, pour punir ceux de Tégée d'avoir suivi le parti d'Antoine. Auguste fit bâtir encore plusieurs villes en Espagne & ailleurs, & en releva beaucoup d'autres que des tremblemens de terre avoient renversées.

6 *Ploravere suis non respondere favorem*] Le mot *plorare*, pleurer, ne signifie pas toujours verser des larmes; car quoiqu'il soit quelquefois permis aux Heros de pleurer, il ne faut pas toujours prendre ce mot au pied de la lettre; *ploravere* signifie ici, eurent la douleur de voir, &c.

10 *Diram qui contudit Hydram*] Hercule qui tua l'hydre de Lerne, dont il a été assez parlé sur ces vers de l'Ode IV. du Livre IV.

*Non hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem.*

Jamais l'hydre, qui d'une de ses têtes abattues en voyoit renaître plusieurs, n'eut plus de ressources contre Hercule desespéré de se voir vaincu.

11 *Notaque fatali portenta labore subegit*] *Fatali labore*, par des travaux que les destinées lui avoient préparés en le faisant naître.

12 *Comperit invidians supremo fine domari*] Cléon dit dans le VIII. Livre de Quinte-Curce : *Nec Herculem quidem & patrem Liberum prius dicatos Deos, quàm vicissent secum viventium invidiam. Que ni Hercule même, ni Bacchus n'avoient été faits Dieux qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivoient de leur tems.* Cléon veut éviter adroitement de dire que ce ne fut que par la mort, qu'ils domptèrent l'envie. Mais Callisthene lui répond, *hominem consequitur aliquando, nunquam comitatur Divinitas. La Divinité suit quelquefois les morts, mais elle n'accompagne jamais les vivans.* C'est pourquoi Horace appelle cette Divinité *laurum morte venalem*, un laurier qu'on n'achete que par la mort. Ode XIV. Liv. III.

13 *Urit enim fulgore suo, qui pręgravat artes infra se positas*] Heinſius, après s'être bien donné de la peine pour parvenir à expliquer ce que c'est que *pręgravare artes infra se positas*, enfin à force d'imagination & de lecture, a trouvé que les Philosophes Grecs ont séparé les arts en deux classes, en *τέχνας ὑπερθεγκνύας* *artes supra positas*, en arts supérieures; & *τέχνας ὑποθεγκνύας*, en arts inférieures. Que la politique, par exemple, est l'art supérieur, & la morale l'art inférieur; & il prétend que ceux qui excellent dans le premier, excitent l'envie de ceux qui excellent dans l'autre. Mais il n'y a dans cette Remarque rien de vrai ni de naturel; car au contraire ce n'est que l'égalité qui foment l'envie, selon le proverbe, *figulus figulo invidet*. Le potier ne porte pas envie au Sculpteur, mais au potier. Ce passage n'étoit nullement difficile. Horace met ici *artes* pour *artifices*, ceux qui font le même métier, c'est-à-dire les concurrens, les rivaux: car il veut dire simplement qu'un homme qui se met au-dessus des autres par sa vertu, les éblouit par son éclat, & attire sur lui leur envie.

14. *Extinctus amabitur idem*] Comme il dit dans l'Ode XXIV. du Livre III.

Virtutem incolumem odimus.

Sublatam ex oculis quarimus, invidi.

Nous sommes si méchans & si envieux, que nous avons une haine implacable pour les grands hommes, quand ils sont vivans, & par un effet horrible de la même envie, nous ne cessons de les regretter après leur mort.

La justice que nous rendons aux grands hommes après leur mort, ne vient pas de l'amour que nous avons pour leur vertu, mais de la haine dont notre cœur est rempli pour ceux qui ont pris leur place.

15. *Præsenti tibi maturos largimur*] Mais pour vous, nous vous rendons les honneurs divins pendant votre vie même: car c'est ce que signifie *præsenti*, pendant que vous êtes encore sur la terre avec nous. Comme dans l'Ode V. du Livre III. *Præsens Divus habebitur Augustus*. En effet Auguste eut des temples & des autels pendant sa vie, on lui fit des sacrifices, on l'invoqua. Voyez l'Ode V. du Livre IV. On lui donna même le titre de Dieu, & il y avoit de son tems des médailles Greques & Latines avec cette inscription, DEO AUGUSTO. Ne falloit-il pas aussi que celui qui avoit eu le pouvoir de faire des Dieux, fût Dieu lui-même? Dans les Césars de l'Empereur Julien il est appelé par Silene *faiseur de poupées*, à cause de ces consécérations dont il avoit introduit la coutume plus pour son propre intérêt que pour la gloire de César.

Maturos] Promptes, qui viennent avant votre mort.

16. *Furandaque tuum per nomen ponimus aras*] * On dispute ici s'il faut lire *nomen* ou *numen*. M. Bèntlei se déclare pour le dernier, & je doute qu'il ait raison. Si Horace avoit dit *numen* il ne seroit

pas étonnant qu'il dit *ponimus aras*, car les autels ne sont que pour les Dieux. Il faut donc retenir *nomen*. * C'étoit la coutume de jurer sur les autels, & par le nom de ceux à qui ces autels étoient consacrés. Suétone remarque même qu'on juroit par le nom de Jules César, près d'une colonne de vingt pieds de haut, qu'on avoit élevée à sa gloire. Mais je m'étonne de ce qu'Horace dit ici à Auguste qu'on lui dressoit à Rome des autels, sur lesquels on juroit par son nom. Car les Historiens remarquent que ce Prince refusa toujours ces sortes d'honneurs à Rome, *Nam in urbe quidem pertinacissimè abstinuit hoc honore*, dit Suétone. Assurément Horace parle ici de ce que les particuliers faisoient de leur propre mouvement dans leurs maisons.

17 *Nil oriturum aliàs, nil ortum tale fatentes*] Il dit ici en un seul vers ce qu'il dit en quatre dans l'Ode II. du Livre IV.

*Quo nihil majus, meliusve terris
Fata donavére, bonique Divi:
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.*

Jamais les Destins & les Dieux propices n'ont donné au Monde un plus grand ni un meilleur Prince, & le siècle d'or aura beau recommencer son cours, ils n'en donneront jamais un pareil.

Et sur cela on peut remarquer en passant la différence qu'il y a entre la simplicité du stile de l'Épître ou de la Satire, & la majesté & la magnificence de celui de l'Ode.

18 *Sed tuus hic populus*] Horace en louant d'un côté la justice des Romains, & de l'autre en se plaignant de leur injustice, relève admirablement les louanges qu'il a données à Auguste. Car il n'y a rien de plus flatteur que de faire voir à un Prince qu'un peuple, qui n'estime que ce qui est an-

cien,

cien, est pourtant forcé de le preferer à tout ce que les siècles passés ont eu de plus grand & de plus illustre. Plus la regle est générale, plus il est glorieux à Auguste d'en être seul excepté. Ce tour-là n'est pas ordinaire, & c'est entrer en matiere bien adroitement.

21 *Et nisi qua terris semota*] Les choses qui ne sont plus sur la terre, c'est-à-dire *les morts*. Car *terris semota* ne signifie pas *qui sont éloignés de leur pays*.

Suisque temporibus defuncta] Qui ont fini leur carrière, & accompli les tems que les Destinées leur avoient accordés.

23 *Ut tabulas peccare vetantes, quas bis quinque viri*] Vers l'an de Rome CCC. les Romains, qui jusques-là avoient été gouvernés par des loix fort imparfaites, qu'on apelloit les *loix royales* & les *loix sacrées*, envoyerent en Grece trois Députés, pour y faire une exacte recherche des loix de Solon. Ces Députés étant de retour avec ces loix, on créa des Décemvirs, c'est-à-dire dix hommes avec un souverain pouvoir, pour mettre ces loix en ordre, & les proposer au peuple. Elles furent d'abord mises en dix Tables, & l'année suivante on y en ajouta deux autres; c'est pourquoi elles furent appelées les *loix des douze Tables*. Cicéron vante en quelque endroit l'élégance de ces loix, mais c'est sans doute eu égard au tems où elles avoient été écrites. Car ailleurs il fait assez connoître la difference qu'il mettoit entre le stile de ces loix & celui de Ser. Galba & de Lelius. Il y a des choses assez heureusement dites, mais à tout prendre, le stile en est rude & obscur.

24 *Fœdera Regum vel Gabiis vel cum rigidis æquata Sabinis*] Il parle des traités de paix de Romulus avec les Sabins, & de Tarquin le Superbe avec ceux de Gabies. Ce traité de Tarquin étoit écrit sur un cuir de bœuf étendu sur une planche de bois, qu'ils apelloient alors *clypeum*. Sur quoi on peut ju-
ger

ger que le stîle répondoit au papier. Du tems d'Auguste ce traité étoit encore gardé dans le temple de Jupiter ou de la Foi.

26 *Pontificum libros*] Les livres des Pontifes, qui avoient été institués par Numa, & qui régloient tout ce qui concernoit la religion. On peut juger du stîle de ces Livres par les mots que les Grammairiens en ont conservés, comme *proculiunt* pour *promittunt*, *promittent*; *prox* pour *proba vox*, une voix de bon augure.

Annoſa volumina vatum] Tous les anciens Livres prophétiques des Sibylles, & autres Poètes ou Prophètes de ces tems-là; comme par exemple les Livres du Poète Marcius, dont Tite-Live rapporte deux fragmens, qui marquent assez la vérité de ce que dit Ennius, qu'avant lui personne n'avoit grim-pé sur les rochers des Muses. Je me contenterai d'en rapporter le premier, quoique je sois persuadé que ce sont des vers suposés, & faits après coup.

*Annem Trojugena Cannam Romane ſeüge
Ne te alienigena in campo cogant Diomedis
Conſeruiſſe manus pugnantem : ſed neque credes
Ante mihi donicum compleris ſanguine campum
Multaque millia caſa tuorum deſerat annis
In pontum magnum de terra frugiferente
Piscibus atque avibus ferisque colentibu' terras
Ut ſuat eſca caro tua , nam mi ita Jupiter
inſit.*

Ce stîle est en Latin ce que celui de Noſtradamus est en François. Ils ne se ressembtent pas mal.

27 *Diſſitet Albano Muſas in monte loquutas*] Voilà un plaisant ridicule qu'Horace donne ici au peuple Romain, comme s'il étoit persuadé que les Muses avoient quité le Parnasse & l'Helicon pour venir sur le mont d'Albe; & qu'elles avoient dicté là ces traités & ces prophéties, parceque c'é-toit-

toit-là que Numa s'alloit retirer, comme pour avoir des conférences secrètes avec la Nymphé Egerie, qui étoit une de ces Muses auxquelles il consacra même ce lieu, & y fit bâtir un temple. Il n'y a point de sottise dont le peuple ne puisse être entêté. Le vieux Interprete avoit bien pénétré la finesse de ce passage.

28 *Quia Græcorum sunt antiquissima quæque scripta vel optima*] Horace reconnoît ici formellement que ce que les Grecs ont de plus ancien est ce qu'ils ont de plus excellent; mais les autres peuples ne peuvent pas tirer de-là une conséquence juste pour vanter leurs antiquailles. Il n'y a que les Grecs dont les essais ont été des chef-d'œuvres inimitables ensuite dans tous les tems. Ce jugement d'Horace devoit bien fermer la bouche aux nouveaux Critiques; mais il n'y a point de tribunal que ces sortes de gens reconnoissent, & dont ils ne prétendent avoir droit d'appeler. Ils condamnent même ce qu'ils n'entendent point.

29 *Romani pensantur eâdem scriptores trutinâ*] Si l'on met les écrits des Romains dans la même balance; c'est-à-dire qu'on les pese au poids de l'antiquité, & qu'on n'en juge que par leur vieillesse, il n'y a plus rien à dire, nous sommes parfaits. Horace ne pouvoit pas mieux faire voir la fausseté de ce préjugé. En effet les ouvrages des Anciens ne sont pas estimés parcequ'ils sont anciens, mais parcequ'ils sont bons. Et c'est ce que l'on ne sauroit persuader aux ignorans, parcequ'ils ne connoissent que l'antiquité de ces ouvrages, & qu'ils n'en connoissent pas la beauté.

30 *Non est quod multa loquamur*] Il n'y a plus rien à dire, il n'y a plus à raisonner.

31 *Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri*] C'est une façon de parler proverbiale, pour dire qu'on peut nier ce qu'on voit à l'œil, & qu'on touche à la main; & assurer les choses les plus fausses & les plus absurdes; comme qu'il n'y a rien de

de dur dans l'olive, ni au-dessus de la noix : car tout le monde fait que la noix est couverte d'une coquille, & que l'olive renferme un noyau ; mais comme cela n'est nullement agréable en notre langue, j'ai mis un équivalent dans la traduction.

* M. Bentlei ne peut souffrir que dans ce vers *intra* soit préposition & *extra* adverbe, c'est pour-quoi il a lu *nil intra est olea*. Ce qui ne peut être souffert ; & son scrupule est très mal fondé. *

32 *Venimus ad summum fortuna*] Nous n'avons pas seulement l'avantage d'être égaux aux Grecs pour la poésie, nous pouvons même nous vanter de les surpasser dans la Peinture, dans la musique, & dans les exercices de la palestra. Car dès qu'on a ou la sottise ou l'audace de soutenir une chose fautive, on peut en soutenir plusieurs, & ne garder plus aucune mesure.

33 *Pingimus atque psallimus & luctamur*] Horace met ici les trois arts que les Grecs ont portés au plus haut degré de perfection, la peinture, la musique, & la palestra. Les Romains dans leur meilleur tems, n'ont été en cela que des écoliers au prix des Grecs, & de l'aveu même d'Horace, qui dit ici comme une chose généralement reconnue & averée, que la chose la plus absurde & la plus fautive du monde seroit de soutenir que dans la peinture, dans la musique & dans les exercices du corps, les Romains étoient supérieurs aux Grecs. Cela est très clair, & je ne comprends pas comment un fort savant homme s'y est trompé. Il a cru que ce vers étoit une assertion, & qu'Horace y donnoit aux Romains l'éloge d'avoir surpassé les Grecs dans tous ces arts. *Nous pouvons*, dit-il dans sa Défense de la langue Françoisse, *nous pouvons dire aujourd'hui dans Paris ce qu'Horace disoit autrefois dans Rome, peut-être avec moins de vérité que nous.*

Veni-

*Venimus ad summum Fortuna, pingimus atque
Psallimus & lutamur Archivis doctus unctis.*

33 *Unctis*] Oints, parcequ'avant que de s'exercer dans la palestre, ils se frottoient d'huile, & jetoient ensuite sur le corps de la poussiere qu'ils apeloient *ἀσθήν*.

34 *Si meliora dies, ut vina, poemata reddit*] S'il est vrai que les ouvrages soient comme le vin, que le tems rend meilleur, & qui n'est bon que quand il est vieux, au moins est-il juste de savoir quel tems précisément il faut à un ouvrage, afin qu'il soit bon. Horace tourne ici parfaitement en ridicule le préjugé que les Romains avoient en faveur de l'ancienneté. La plupart des gens en ont aujourd'hui un tout contraire, mais dont le ridicule n'est pas moins grand.

38 *Excludat jurgia finis*] Il demande une réponse précise, qui finisse la dispute, & qui ne soit sujette ni à aucune équivoque, ni à la moindre ambiguité.

39 *Est vetus atque probus*] C'est la réponse que fait à Horace celui qui est entêté de l'ancienneté, & qui ne trouve rien de bon que ce qui est vieux. Il y a beaucoup de finesse & de plaisanterie dans ce dialogue. Ce partisan des Anciens ne répond rien qui vaille. Mais il ne pouvoit pas mieux répondre dans le parti qu'il avoit pris. Quand on dispute avec les ignorans, le véritable secret est de les tirer des theses générales pour les réduire aux particulieres; ils sont bientôt hors de combat. Horace avoit appris cela de Socrate, qui étoit l'homme du monde qui le savoit le mieux pratiquer.

* 42 *An quos & prasens & postera respuet atas*] *Respuet* ne peut pas servir aux deux termes, à *prasens atas* & à *postera atas*. Il ne faut pourtant rien changer. Après *prasens* on sous-entend

entend *respuit*. Ces ellipses sont familières dans la langue Latine. *

43 *Iste quidem veteres inter ponetur honestè*] Horace réduit son adversaire à lui accorder ce qu'il veut ; & par-là il le bat en ruine. Car dans cette sorte de dispute , dès qu'on a gagné un pouce de terrain , tout est gagné ; parceque celui qui répond ne fait ni comment ni où arrêter le progrès de celui qui interroge. S'il ne faut que cent ans d'antiquité à un ouvrage pour être bon , il y auroit de la cruauté & de l'injustice à refuser ce titre à un ouvrage auquel il ne manqueroit qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans accomplis. Mais en ôtant ainsi tantôt un mois & tantôt un autre , on ruine cette prétention , & on en fait voir le ridicule.

45 *Caudaque pilos ut equina*] Horace a ici en vue une action célèbre de Sertorius , qui pour rassûrer son armée qui venoit d'être bâtuë , & pour faire voir à ses soldats que peu à peu on vient à bout des choses que l'on ne sauroit forcer tout d'un coup , fit venir devant eux deux chevaux , l'un foible & vieux , & l'autre jeune & fort : donna le foible à un jeune homme vigoureux , & le fort à un homme vieux & débile , & leur commanda à chacun d'arracher la queue au cheval qu'il tenoit. Le jeune homme prit à deux mains la queue du cheval foible ; mais tous ses efforts furent inutiles , il ne put jamais l'arracher. Au lieu que l'homme débile , en tirant un crin après l'autre , dégarnit en un moment la queue de son jeune cheval. Et c'est ce que Horace imite ici. S'il avoit pris le parti de faire voir à son homme qu'un ouvrage n'est pas bon , parcequ'il a cent ans , il n'en seroit jamais venu à bout , l'autre auroit toujours été dans l'affirmative ; mais en ôtant les mois l'un après l'autre , les cent années sont bientôt réduites à rien.

* 46 *Demo etiam unum*] M. Bentlei avoue qu'ayant trouvé dans un MS. une leçon plus cachée & moins connue, il ne fait pas difficulté de la recevoir. Belle raison de changer un texte ! Voici cette leçon, *demo & item unum*. Les oreilles un peu délicates en souffrent. *

47 *Dum cadat elusus ratione ruentis acervi*] Il appelle *ruentem acervum* un monceau qui s'éboule, le raisonnement dont il se sert, & que les Grecs appelloient *sorten* du mot *σортς*, qui signifie *monceau*. C'est le raisonnement le plus dangereux de tous, & celui dont il est le plus mal-aisé de se défendre. C'est pourquoi Perse, pour dire une chose impossible, dit à la fin de la sixième Satire :

Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

Chrysippe, on a trouvé le moyen de répondre à votre syllogisme du monceau.

Car il est impossible de s'en tirer dès qu'on y est engagé. Et Cicéron dit dans ses Questions Académiques, que c'est parceque la Nature ne nous a donné aucune connoissance des bornes des choses, & qu'il n'y a rien où nous puissions assurer, cela ne va que jusques-là. *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium, ut nullâ in re statuere possimus quatenus*. Je ne veux pas examiner ici la raison de Cicéron, qui n'est peut-être pas trop sûre ; je me contenterai de dire que ce raisonnement d'Horace est un sophisme, un syllogisme captieux ; mais qu'il a trouvé le secret de le rendre légitime, en l'employant si à propos contre des gens si fortement entêtés de l'antiquité, qu'ils ne comptoient le mérite que par les années.

49 *Quod Libitina sacravit*] Ce que la Déesse Libitine a rendu sacré & inviolable , c'est-à-dire les ouvrages des morts. Il a été assez parlé de la Déesse Libitine sur la Satire VI. du Livre II.

50 *Ennius & sapiens & fortis & alter Homerus*] Je n'ai point vu de correction moins heureuse ni moins nécessaire que celle qu'Heinsius a voulu faire dans ce vers, en lisant,

Ennius & sapiens Euphorbus & alter Homerus.

L'épithète de sage ne convient point à Euphorbe, mais elle convient à Pythagore. Horace dit qu'Ennius entêté de la métempsychose de Pythagore, se piquoit d'avoir été *sapiens*, un sage, c'est-à-dire Pythagore ; & *fortis*, un homme de guerre, c'est-à-dire Euphorbe, &c. Cette critique est donc mal fondée, & de nulle nécessité. Venons au dessein & à la pensée d'Horace. Toute la suite de ce passage m'a toujours paru très difficile. Je ne fais si l'on sera content de l'explication que j'en vais donner. On me fera plaisir d'en trouver une meilleure. Horace, après avoir assez joué son ennemi, veut lui prouver par des raisons plus solides, & par des autorités même, que les anciens Poëtes Latins ne sont pas si estimables qu'il le croit. Car, par exemple, dit-il, Ennius, qui est un de ceux qui ont le plus de réputation, & qui se vante d'avoir été Pythagore & Homere, ne soutient pas bien tout ce qu'il dit de lui-même; les Critiques lui reprochent que ses vers démentent son opinion de la métempsychose, & qu'ils n'ont rien qui ressemble aux vers de ce Prince des Poëtes Grecs. C'est assurément-là le sens.

51 *Ut Critici dicunt*] Ceux qui avoient critiqué les ouvrages d'Ennius, & surtout Lucilius, qui étoit à leur tête. Il y a même de l'apparence que le vers précédent est de lui, & qu'Horace l'a rapporté

porté ou tout entier , ou un peu changé , comme Heinius l'a fort bien conjecturé de ce passage de saint Jérôme. *Poëta sublimis , non Homerus alter , ut Lucilius de Ennio suspicatur , sed primus Homerus apud Latinos.* Dans la Satire X. du Livre I. il a été parlé au long de la critique que Lucilius avoit faite d'Ennius.

52 *Quo promissa cadant & somnia Pythagorea*] Mot à mot , il ne se met pas beaucoup en peine à quoi aboutiront les grandes promesses qu'il fait , & les songes de Pythagore. Ces grandes promesses, c'est ce qu'Ennius disoit que l'ame & tout l'esprit d'Homere étoient passés dans son corps. Et il appelle *songes de Pythagore* , la doctrine de la métempyschose , dont ce Philosophe étoit l'inventeur ou le restaurateur. Mais en même tems par ce mot de *somnia* , il fait allusion au songe d'Ennius, qui est décrit dans le premier Livre de ses Annales , où il dit :

In somnis mihi visus Homerus adesse Poëta.

Il m'a semblé qu'Homere m'est aparu en songe , & qu'il m'a dit :

*Septingenti sunt paulo plus vel minus anni
Quum memini fieri me parvum.*

Il y a à peu près sept cents ans que je me souviens être devenu paon.

Et c'est à quoi Perse fait allusion dans la VI. Satire.

*Cor jubet hoc Enni , postquam destertuit esse
Maonides , Quintus , parvone ex Pythagoreo.*

C'est

C'est ce que commanda Ennius, quand il eut songé qu'il étoit Homere, dont l'ame, après avoir passé dans le corps d'un paon, selon la doctrine de Pythagore, étoit venue animer le sien.

C'est le véritable sens de ce passage de Perse qu'on avoit très mal expliqué. Du tems d'Ennius la doctrine de Pythagore sur la métempsychose étoit enseignée grossièrement & à la lettre dans toute l'Italie, & surtout dans la grande Grece. Ennius né à Rudies ville fort voisine des lieux où Pythagore avoit enseigné, étoit entré dans ces sentimens. * Le vieux Commentateur, Porphyrius, s'étoit fort trompé à ce passage. *Leviter curare, dit-il, hoc est securus esse. Securus jam de proventu laudis sua est Ennius, propter quam sollicitus fuerat.* Rien de plus froid, rien de plus éloigné de toute raison. Cependant M. Bentlei en est charmé; *nil verius, dit-il, nil doctius.* Laissons ce Scholiaste jouir de l'approbation de M. Bentlei qui n'entraînera pas beaucoup de monde. *

53 *Nevius in manibus non est*] Le but d'Horace est de moderer la bonne opinion que son ennemi avoit des Anciens, & de donner des bornes à cette admiration. C'est pourquoi je ne vois pas comment ces deux vers peuvent être dans sa bouche. Assûrément il y a ici quelque chose dont on ne s'est pas aperçu, & je suis persuadé que le dialogue qu'on croit fini, dure encore. Voici ma pensée, dont on fera tel usage qu'on voudra. Après qu'Horace a dit ce que les Critiques pensoient d'Ennius, il veut continuer & parler de Névius. *Pour votre Névius, on ne le lit plus.* Mais l'adversaire d'Horace répond aussi-tôt:

----- *At mentibus haret, &c.*

Car c'est ainsi qu'il faut lire, *On ne le lit plus*, dit Horace. *Il est vrai*, répond l'autre, *mais on le fait par cœur, comme si ses ouvrages ne venoient que d'être faits; tant l'opinion que je soutiens est vraie, que tout Poëme ancien est vénérable & sacré*. La conformité & la liaison que ces paroles ont avec les sentimens de ce partisan des Anciens, doivent persuader de la vérité de cette explication; & j'ose dire même qu'on ne se tirera jamais heureusement de ce passage. si on ne la fuit. * Ma prophétie a eu son accomplissement. M. Bentlei en s'éloignant de mon explication s'est fort éloigné de la pensée d'Horace, & il a recours à un point interrogant qui vient tres mal. *

55 *Ambigitur quoties uter utro sit prior*] C'est encore l'adversaire d'Horace. Il continue de parler jusqu'au 63 vers, *interdum vulgus, &c.* On auroit de la peine à se tirer d'embaras par un autre chemin, & tous les Interpretes n'ont laissé ce passage dans la profonde obscurité où il est, que pour n'avoir pas fait cette distinction de personnages. Ce partisan des Anciens voyant qu'Horace a voulu se servir contre lui de l'autorité des Critiques, lui oppose à son tour l'autorité d'autres Critiques, qui favorisent ses sentimens. Car, dit-il, quand on fait l'examen des Poëtes, & qu'on cherche lequel doit être préféré, les Critiques conviennent, &c. Tout cela se fait merveilleusement. *Uter utro*, ces termes ne s'employent ordinairement que quand on parle de deux sujets. Et Horace s'en sert ici, parcequ'on mettoit ces Poëtes deux à deux: Pacuvius & Accius: Afranius & Plaute: Cécilius & Terence.

Aufert Pacuvius docti famam senis, Accius alti] On a expliqué *docti senis*, id est Ennii; *alti senis*, id est Navi. Ce vieillard docte c'est Ennius; ce vieillard sublime c'est Névius. D'autres, comme le vieux Commentateur, ont prétendu que ce vieillard docte étoit Sophocle, & que le sublime étoit Euripide. Mais ce sont des rêveries dont il ne faut faire aucun cas. Cet adversaire d'Horace dit simplement que

les Critiques conviennent que Pacuve est savant, & qu'Accius est sublime ; & cela est conforme à ce beau jugement de Quintilien , qui dit dans le chapitre I. du Livre X. *Tragœdia scriptores Accius atque Pacuvius clarissimi, gravitate sententiarum, verborum pondere, & auctoritate personarum. Caterum nitor & summa in excolendis operibus manus, magis videri potest temporibus quàm ipsis defuisse. Virium tamen Accio plus tribuitur : Pacuvium videri doctiorem, qui esse docti affectant, volunt. Accius & Pacuve, qui ont fait des tragédies, sont tres illustres par la gravité de leurs sentences, par le poids de leurs paroles, & par l'autorité de leurs personnages. Du reste, la politesse & la dernière main pour la perfection de leurs ouvrages, peuvent sembler avoir plus manqué à leur tems qu'à eux. On trouve pourtant plus de force à Accius, & ceux qui veulent passer pour savans trouvent plus de savoir dans Pacuve. Je suis persuadé que ce qui avoit mis Pacuve en réputation de savoir, ce sont les traits de physique qu'il avoit mêlés dans ses ouvrages, comme lorsqu'il se moquoit si agréablement des Augures :*

*Nam istis qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno jecore sapiunt quàm ex suo,
Magis audiendum quàm auscultandum censeo.*

Car pour ceux qui se piquent d'entendre la voix des oiseaux, & qui sentent plus par les organes des autres que par les leurs, je crois qu'il vaut mieux les écouter que de les croire.

Et lorsqu'il parloit du Monde & des élemens :

*Quidquid est hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat,
Sepelit, recipitque in sese omnia, omniumque idem est pater,*

In-

*Indidemque eadem qua oriuntur, de integro atque
Eodem occidunt.*

Quoique ce soit, il crée, anime, forme, nourrit & augmente toutes choses, & les reçoit derechef en lui-même: il est leur pere & leur tombeau: car tout ce qui naît de lui, retourne & rentre en lui.

Pacuve mourut âgé de près de quatre-vingt-dix ans; c'est pourquoi Horace l'appelle *senem*, vieillard. Pour les forces & la grandeur d'Accius, elles paroissent assez par les fragmens qui nous restent. On n'a qu'à voir les beaux vers que Cicéron cite de lui dans le second Livre de la Nature des Dieux. Le Poète fait parler un berger, qui n'ayant jamais vu de vaisseau, voit tout d'un coup celui des Argonautes. On ne peut rien voir de plus beau que tout ce que dit ce berger. Aussi Velleius Paterculus a dit: *Accius usque in Gracorum comparationem erectus. Accius est élevé jusqu'à pouvoir être comparé aux Grecs.* Et ailleurs: *In illis lima, in hoc penè plus videri fuisse sanguinis.* Les ouvrages des Grecs sont plus limés, & dans ceux d'Accius il semble presque qu'il y ait plus de grandeur & plus de force.

57 *Dicitur Afrani toga convenisse Menandro*] Voilà une expression fort heureuse & fort nouvelle, pour dire qu'Afranius étoit presque égal à Ménandre, il dit que la robe de ce Poète Latin auroit été bonne à ce Poète Grec. Mais en même tems par le mot *toga* il fait allusion aux sujets des piéces d'Afranius, qui étoient tous pris des Romains. C'est pourquoi on apelloit ses piéces *togatas*, parce que la toge étoit l'habit Romain. On ne doit point être surpris de la louange qu'on donnoit à Afranius. Quintilien dit: *Togatis excellit Afranius, utinamque non inquinasset argumenta puerorum fœdis amoribus, mores suos fassus.* Afranius excelle dans les comédies Romaines; plutôt à Dieu qu'il n'en eût pas souillé les sujets par l'insane amour des garçons, en témoignant par-là la corruption de son cœur.

Ciceron apelle Afranius, *hominem perargutum*, in *fabulis quidem etiam disertum*; homme d'un esprit très fin, & éloquent même dans ses comédies. Il fait aussi entendre qu'il étoit zélé imitateur de l'élégance Attique. Mais afin qu'on puisse juger de ses manieres, & connoître que ses graces aprochoient fort de celles de Ménandre, j'en rapporterai ici deux ou trois fragmens qui m'ont paru assez beaux. Dans la piece intitulée, *Confobrini*, il dit:

*Hem isto parentum est vita vilis liberis
Ubi malunt metui quàm vereri se ab suis.*

Helas ! de cette maniere les enfans se consolent aisément de la mort des peres, qui ont mieux aimé leur donner de la crainte que du respect.

Et dans la piece, *Emancipatus*,

*Quam beata scenica videntur mihi mulieres
Qua jurgio & benevolentia terrent desubito viros.*

Que les femmes qui savent toujours si bien composer leur visage, sont heureuses ! elles ont le secret de chagriner leurs maris autant par leurs caresses que par leur mauvaise humeur.

Cela est digne de Ménandre. C'est Afranius encore qui a dit :

*Si possent homines delinimentis capi,
Omnes haberent nunc amatores anus.*

Si les hommes pouvoient être pris par le fard & par les apas postiches, toutes les vieilles auroient aujourd'hui des Amans.

Et il ajoute :

Ætas & corpus tenerum & morigeratio,

Has

*Hæc sunt venena formosarum mulierum,
Mala atas nulla delinimenta invenit.*

La jeunesse, un beau corps, l'enjouement & la complaisance, voilà le fard des belles femmes. Pour la vieillesse, il n'y a point de fard qui la puisse embellir.

58 *Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi*] Comme on a mis tous ces vers dans la bouche d'Horace, on a bien vu qu'il falloit les prendre tous en mauvaise part. C'est pourquoi on a dit que ce Poète faisoit ici le procès à Plaute, & qu'il l'accusoit de précipiter & d'étrangler ses sujets. Mais-il n'y a rien de moins vrai. Ce n'est point Horace qui parle, c'est son adversaire; & bien loin de blâmer Plaute, il lui donne ici une très grande louange, qui est de ne perdre jamais son sujet de vue, & de marcher à grands pas vers le dénouement, sans donner au spectateur le loisir de s'ennuyer. Car c'est ce que signifie ici *properare*, terme très convenable à Plaute, qui fait plus agir que parler. Quand Horace dit d'Homere, *semper ad eventum festinat*, il se hâte d'aller au dénouement, on auroit autant de raison de prétendre qu'il blâme là Homere, qu'on en a de supposer qu'il blâme ici Plaute, en disant *properat*, car c'est la même chose. Plaute ressemble en cela à Homere, il marche toujours au dénouement, & ne donne pas au spectateur le tems de languir. Aussi Horace convient-il de la justice de cette louange dans le vers 63. On peut voir la Remarque.

Siculi Epicharmi] Epicharme étoit de Sicile, & vivoit du tems de Pythagore, dont il fut disciple, du tems de Xerxès & de Servius Tullius, environ 450. ans avant notre Seigneur. Il avoit fait un grand nombre de comédies; il fit aussi en vers des traités de physique. On peut juger de son mérite par l'usage que Platon fit de ses ouvrages, qu'il pilla avec beaucoup de soin. Il fut exilé pour avoir parlé avec trop peu de respect de la femme d'Hieron.

59 *Vincere Cæcilius gravitate, Terentius arte* ! J'admire comment on a pu prétendre que c'étoit ici une raillerie contre Cécilius & contre Terence. Car il n'y a rien de plus vrai que ce jugement. Cécilius étoit au-dessus des autres Poètes par la disposition de ses sujets, par la gravité, par le poids de ses pensées, & par le tour de ses expressions, qui étoient pathétiques; & Terence les surpassoit par l'art, c'est-à-dire qu'il savoit mieux peindre les mœurs & les caractères. Voici les propres termes d'un des plus grands & des plus savans Critiques de ces tems-là, & peut-être les mêmes que celui qui parle, avoit en vue. *In argumentis Cæcilius palmam poscit, in æthesi Terentius. Cæcilius remporte le prix pour ce qui regarde les sujets, & Terence pour ce qui regarde les mœurs.* C'est Varron qui parle, & qui dit encore ailleurs, *Ethos nulli alii servare convenit quàm Titinio & Terentio. Pathe verò Trabea & Attilius & Cæcilius facile moverunt.* Personne n'a su garder les caractères comme Titinius & Terence; mais Trabea, Attilius & Cæcilius savoient mieux émouvoir les passions. Il n'y a plus là aucun sujet de douter. Voilà pourquoi j'ai borné dans la traduction la gravité de Cécilius aux passions, & l'art de Terence aux mœurs & aux caractères: car c'est en cela seulement que les Anciens leur ont donné la préférence sur tous leurs rivaux. Servius dit de Terence: *Sciendum est Terentium propter solam proprietatem esse omnibus præpositum, quibus est, quantum ad cætera spectat, inferior.* Il faut savoir que Terence est préféré à tous les autres Poètes comiques, à cause de la seule propriété: car il leur est inférieur dans tout le reste. Ce mot, propriété, n'est pas seulement pour les termes, mais aussi pour les caractères & pour les mœurs. Il faut pourtant ajouter ici qu'Horace s'est servi ailleurs du mot d'art, pour dire seulement l'économie & la disposition du sujet. C'est dans l'Art Poétique, vers 320. *sine pondere & arte.* Mais cela ne détruit pas mon sentiment.

ment. *Ars* est un terme vague qui va à tout, c'est le sens & la matière dont on parle, qui le déterminent.

60 *Hos ediscit*] C'est toujours l'adversaire d'Horace qui parle, & qui veut faire voir que c'est avec justice qu'il approuve & soutient ce qui est ancien, puisque les Romains n'apprennent que les ouvrages des Anciens, & que les théâtres sont trop petits pour la foule du peuple qui court à leurs pièces.

62 *Livi scriptoris ab ævo*] Depuis le siècle de Livius Andronicus, qui fut le premier des Romains qu'on peut appeler Poète, & qui commença à faire jouer sa première pièce la première année de l'Olympiade 135. un an après la première guerre Punique, c'est-à-dire l'an de Rome 514.

63 *Interdum vulgus rectum videt*] C'est Horace qui reprend la parole, & qui ne pouvant s'opposer au jugement de tous les Critiques, que son ennemi vient de rapporter, & qui étoit celui de presque tous les Romains, répond que le peuple juge quelquefois bien, mais qu'il se trompe aussi fort souvent. Par exemple, il juge bien quand il donne aux Poètes, dont on vient de parler, les qualités qui leur conviennent, & qu'ils'en tiennent-là : & il juge mal lorsqu'il sous prétexte que ces Poètes ont l'avantage, l'un d'être savant, l'autre d'être fort & sublime ; celui-ci de bien toucher les passions, & celui-là de bien peindre les mœurs, & cet autre de marcher au dénouement sans jamais perdre son sujet de vue, il croit qu'ils ont toutes les autres vertus ensemble & que rien ne leur peut être comparé. Cette réponse d'Horace est très-solide, mais on l'avoit toujours mal prise.

66 *Si quædam nimis antiquè, si pleræque durè*] Par les fragmens qui nous restent de tous ces Poètes, il seroit aisé de justifier le jugement qu'Horace en fait ici. Ils sont pleins de mots trop anciens & trop affectés, & d'expressions ou trop

dures, ou trop rampantes. Ciceron avoue en quelque endroit que les pieces de Livius ne meritoient pas d'être lues deux fois : que Cécilius , quelque pathétique qu'il fût écrivoit fort mal , & que les plus habiles étoient fort au-deffous des Grecs. Et Quintilien en parlant de Cécilius , d'Afranius , de Plaute & de Terence , ne laisse pas de dire : *Nous clochons pour la comédie ; in comœdiâ maxime claudicamus.* C'est-à-dire, nous sommes bien foibles; & comme nous disons en proverbe , *cela ne bat que d'une aile.* Les pieces d'Aristophane, qui sont les seules comédies Greques qui se sont sauvées du naufrage de l'antiquité , prouvent la verité de ce sentiment de Quintilien, & l'avantage infini que les Grecs avoient sur les Romains pour le comique. Quelle perte pour nous que celle des comédies de Menandre, puisque Terence malgré tout son art & toute la beauté de ses mœurs & de ses caractères , n'étoit qu'un demi Ménandre au jugement de Cesar.

* 67 *Dicere credit eos*] Ce qui est extraordinaire & inouï a de grands charmes pour M. Bentley. Il a mis dans son texte, *dicere cedit eos.* S'il accorde, s'il avoue. Horace ne reconnoîtroit pas ce mot. *

68 *Et forte judicat aequo*] C'est une espece de proverbe fondé sur cette verité, que toutes les lumieres des hommes viennent de Dieu : de sorte que quand ils jugent bien , c'est que Dieu leur est favorable, & qu'il leur est contraire quand ils jugent mal.

* 69 *Delendaque carmina Livi*] M. Bentley a lu *delendave carmina Lavi* ; mais sans raison. *

70 *Memini quæ plagosum Orbilius dictare*] Horace avoit été à l'école d'Orbilius Pupillus , natif de Bénévent , & qui , à l'âge de cinquante ans , alla enseigner à Rome l'année que Ciceron fut Consul. Il est apellé *plagosus* , parcequ'il étoit fort rude , & qu'il fouetoit volontiers. *Fuit autem natura acerba , non modo in Antisophistas, quos omni*

ni sermone laceravit, sed etiam in discipulos, ut Horatius significat, plagasum cum appellans, & Dominus Marfus scribens:

*Si quos Orbilius ferula scuticaque cecidit.
Suetone.*

72. *Pulcraque & exactis minimum distantia*] On peut voir ce qui a été dit des Satires de Lucilius, & des poëmes de Laberius sur la Satire X. du Livre I.

73. *Inter qua verbum emicuit si forte decorum*] La plupart des gens se laissent prendre à un beau mot, à un vers nombreux, à un sentiment délicat; & sur cela ils vantent tout un ouvrage, quelque méchant qu'il soit: ou au contraire, rebutés par un seul mot hors d'usage, par un vers rampant, ou par un sentiment qui leur paroitra peu naturel, ils condamneront le plus beau Livre du monde. Et cela vient de ce que peu de gens ont un sentiment juste de ce qui rend un ouvrage bon ou mauvais.

75. *Injustè totum ducit venditque poëma*] Ce mot, *ducit*, comme on l'a fort bien remarqué, est pris des marchands d'esclaves qui menoient en pompe ceux qu'ils venoient vendre. Quintilien dans la Déclamation CCCXL. *Mango novitium puerum per publica rostra ducit prætexitatum: & vendit est pour venditatur*, il loue, il vante. * Il n'y a rien là que de naturel. Mais voici une imagination bien singulière de M. Bentley. Il a jugé à propos de corriger ce passage & comme il ne doute de rien de tout ce qu'il a imaginé, il a reçu sa correction dans le texte.

Injustè totum ducit, venitque Poëma,

& il l'explique de cette manière, *Poëma*, c'est un nominatif, *injustè ducit emptorem*; *ducit*, c'est-à-dire

decipit, fallit, palpo percutit, & venit, c'est-à-dire il se vend. Qui l'auroit deviné. *

78 *Nec veniam antiquis*] Cela est fort bien dit ; ces Anciens ne méritent pas les honneurs & les récompenses dont ces gens entêtés de l'antiquité les jugent dignes. Mais aussi ils ne doivent pas être rejetés ; il faut ne les pas juger à la rigueur, & leur faire grace. Ils ont ouvert le chemin aux autres, & defriché les premiers une terre qui n'avoit point encore été travaillée. Or il est injuste d'exiger que les inventeurs portent leurs ouvrages à ce point de perfection que le tems & le travail peuvent seuls donner. Car, comme dit fort bien Cicéron, *Nihil est simul & inventum & perfectum* ; il n'y a rien qui ait été en même tems inventé & perfectionné. Il faut se souvenir qu'Horace ne parle ici que des Latins, & qu'il excepte toujours les Grecs, qui sont les seuls qui ont perfectionné en même tems qu'inventé. *Neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum prater Homerum & Archilochum, reperimus.* Vellei. Liv. I.

Sed honorem & premia] Les honneurs & les récompenses qu'on donnoit aux grands Auteurs, comme de consacrer leurs écrits dans la bibliothèque Palatine, & d'y placer leurs statues.

79 *Rectè necne crocum floresque*] Les Anciens couvroient leurs théâtres de toutes sortes de fleurs. Et au milieu de l'arene il y avoit des tuyaux cachés qui jettoient de l'eau de saffran en si grande abondance, qu'elle couloit par tous degrés du théâtre. Spartian dit dans la Vie d'Adrien : *In honorem Trajani balsama & crocum per gradus fluere jussit.* Il commanda qu'en l'honneur de Trajan on fit couler par tous les degrés du théâtre le baume & le saffran ; c'est-à-dire des eaux préparées avec le saffran & le baume. Et c'est ce qu'on apelloit *sparsionem*. Le Glossaire, *sparsio, κρῖν & σάφρος.* & *sparsio, κρόκ & ὁ παρὸν μέν & ἐν θεάτρῳ.* Au lieu d'eau on

y employa ensuite le vin , comme on le peut inferer de ce passage de Pline : *Sed vino mirè congruit , præcipuè dulci , tritum ad theatra replenda. Le saffran pilé s'accommode parfaitement avec le vin , surtout avec le vin doux , pour remplir les théâtres.* On peut aussi expliquer ce *crocum floresque* des eaux préparées & parfumées avec le saffran & toutes sortes de fleurs.

Perambulet Atta fabula] Titus Quinctius Atta étoit comme Afranius , *togatarum Poëta* , un Poëte de comédies Romaines , qui mourut dix ou douze ans avant la naissance de Virgile. Il fut appelé *Atta* , parcequ'il étoit boiteux , & ne pouvoit se soutenir sur la plante des pieds. Car les Latins donnoient ce nom à ceux qui avoient cette incommodité. Festus : *Atta appellantur qui propter vitium crurum aut pedum plantis insistunt , & attingunt magis terram quam ambulant. Quod cognomen Quinctio Poëta adhesit.* Horace fait donc allusion à ce défaut du Poëte , & par-là il jette une espece de ridicule dans son vers. Car c'est comme s'il disoit : *Si je dis que je ne fais pas bien si le boiteux Quinctius marche & se soutient bien ou mal sur une scene arrosée d'eaux de senteur , & par conséquent fort glissante , &c.* Scaliger a découvert le premier la finesse de ce vers.

82 *Qua gravis Æsopus , qua doctus Roscius egit*] Voilà des Sénateurs bien tournés en ridicule ; comme si une piece étoit bonne , parce qu'elle est jouée par un habile comédien. Floridor & Moliere n'ont-ils jamais joué de méchantes pieces ? Esope & Roscius étoient les deux plus grands acteurs que Rome ait jamais eus , l'un pour le tragique , & l'autre pour le comique. Horace appelle Esope *grave* , parcequ'il reussissoit admirablement à émouvoir les passions ; comme il a donné plus haut la gravité à Cécilius , *Cacilius gravitate*. Ou parcequ'il prononçoit gravément ses vers , la prononciation grave étant convenable à la tragédie. Quintilien nous

conduit à cette explication, quand il dit dans le chapitre III. du Livre XI. *Plus autem affectus habent lentiora : Ideoque Roscius citatior, Æsopus gravior fuit, quod ille comœdias, hic tragœdias egit.* Ce qu'on prononce lentement est plus passionné, c'est pourquoi la prononciation de Roscius étoit plus vite, & celle d'Esopé plus grave : car Roscius jouoit des comédies, & Esopé jouoit des tragédies. Horace donne à Roscius le surnom de docte, parcequ'il avoit une connoissance parfaite de tout ce qui pouvoit plaire, & qu'il donnoit une grace merveilleuse à tous ses gestes & à tous ses mouvemens. Cicéron dit en quelque endroit qu'il étoit si habile, que son habileté devoit l'avoir exempté de la loi imposée à tous les hommes, & qu'il ne devoit jamais mourir. *Propter excellentem artem ac venustatem videbatur omnino mori non debuisse.* D'ailleurs Roscius étoit fort savant, & il avoit composé un Livre, où il comparoit l'art du théâtre avec l'éloquence, & où il tâchoit de prouver à Cicéron que l'éloquence ne pouvoit pas fournir plus d'expressions différentes pour exprimer une même chose, que l'art du théâtre fournissoit de différens mouvemens pour la faire bien sentir. J'ai grand regret que ce Livre soit perdu, il seroit très utile à ceux qui parlent en public, & vaudroit bien nos meilleurs traités de rhétorique.

84 *Et qua imberbes didicere, senes perdenda faceri*] On est naturellement attaché aux sentimens dont on a été imbu dans sa jeunesse, quelque faux qu'ils soient : & quand on vient ensuite dans un âge avancé, on a honte de se dédire, & l'on ne veut pas en avoir le démenti. De sorte qu'on peut assurer que cette mauvaise honte est l'ennemi le plus dangereux de la vérité. Pétrone a dit comme Horace, *quod quisque perperam didicit, in senectute confiteri non vult.*

86 *Fam. saliare Numa carmen*] Le Roi Numa institua en l'honneur de Mars douze Prêtres qu'il apella *Saliens*, danseurs, & leur donna des prières

ses qu'il avoit composées, & que ces Prêtres chantoient dans leurs processions solennelles. Ces prières étoient proprement apellées *axamenta*, parcequ'elles étoient écrites sur des tables. Tous les Dieux y étoient invoqués. Ils avoient aussi des prières particulieres pour chaque Dieu, & qu'on apelloit du nom du Dieu qu'on invoquoit: *Versus Junonii, Minervii, Martii, Janualii*.

Et illud, quod mecum ignorat, solus vult scire videri } Ciceron avoue en quelque endroit, qu'il n'entendoit pas les vers des Saliens; & Varron avoit écrit avant lui qu'Elius Stilo, qui étoit le plus savant homme de son tems, & qui avoit fait sur ces vers un commentaire fort étendu, y avoit laissé une infinité de choses obscures qu'il n'avoit point entendues. C'est pourquoi Quintilien a fort bien dit: *Saliaria carmina vix Sacerdotibus suis fatis intelligenda*. Les vers des Saliens peuvent être à peine suffisamment entendus par leurs Prêtres mêmes. Du tems de Numa, & pendant plus de cinq cents ans après lui, on ne parloit à Rome ni Grec ni Latin, c'étoit un barragouin, un jargon composé de mots Grecs & de mots barbares. Par exemple, ils disoient *pa* pour *parte*, *po* pour *populo*. Pour dire des épis sans barbe, ils disoient *agnas impennatas*. Ils apelloient un couvre-chef de peau, *peschiam*, des sièges, *sesopia*. Ils disoient *promeneruare* pour *monere*, &c. Aussi Polybe dit en quelque endroit que dans le tems qu'il travailloit à l'histoire Romaine, il eût beaucoup de peine à trouver dans Rome un ou deux citoyens, qui quoique très savans dans l'antiquité fussent en état d'entendre & de lui expliquer quelques traités que les Romains avoient faits avec les Carthaginois, & qu'ils avoient écrits dans la langue qu'on parloit alors. Et ce n'est pas une chose bien surprenante. Toutes les langues n'ont-elles pas eu le même sort? Leurs commencemens ont toujours été informes & grossiers, & quand le tems les a polies, qu'elles ont reçu leur perfection,

alors on méconnoît & on n'entend plus les bégayemens de leur premier âge. Ces changemens ne sont pas moins naturels aux langues qu'aux hommes.

88 *Ingeniis non ille favet plaudique sepultis, nostra sed impugnat*] Horace dit que ceux qui louent à tort & à travers l'antiquité, sans discerner ce qu'elle a de mauvais d'avec ce quelle a de bon, n'ont pas tant d'envie d'exalter les anciens Poètes, que de ravalier les nouveaux. Et cela est vrai. L'envie & l'amour-propre sont les maîtres-ressorts qui font agir & remuer les hommes. Du tems d'Horace les Romains favorisoient les Poètes des siècles passés, pour ne pas rendre hommage à ceux de leur siècle. Ils disoient comme M. de la Fontaine :

*Malheur à l'Ecrivain nouveau,
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.*

Aujourd'hui quelques nouveaux Critiques suivent une route toute contraire ; ils ne louent que ceux de notre siècle, pour se donner en même tems eux-mêmes les louanges qu'on leur refuse, & pour ne pas rendre justice à ceux des siècles passés. Tout cela vient du même principe. Mais l'injustice de ces derniers me paroît plus grande, en ce qu'ils méprisent souvent ce qu'ils n'ont jamais connu. Tel de ces Critiques déclame incessamment contre Homère, Sophocle, Euripide, Aristote & Platon, qui non seulement ne les a jamais lus, mais qui ne fait pas même lire en leur langue.

90 *Quod si tam Græcis novitas invisa fuisset*] Il parle des poèmes comme des hommes que l'on apelloit nouveaux. Si l'on s'étoit toujours opiniâtré à éloigner ces hommes nouveaux, & à les exclure des emplois & des charges militaires, on n'auroit jamais eu d'ancienne noblesse. Il en est de

de même des bons ouvrages ; si l'on ne les protège , si l'on ne les favorise à leur naissance , ils périssent , & ainsi l'on n'a jamais rien qui soit ancien.

93 *Ut primum positis nugari Gracia bellis*] Horace veut faire voir à ces gens entêtés de l'antiquité , que ce qu'ils font est contraire à la pratique de tous les hommes , qui naturellement donnent dans la nouveauté , & se dégoûtent facilement des choses qu'ils ont le plus aimées : Ce qu'il prouve par l'exemple des Grecs & des Latins. On n'avoit pas assez examiné la liaison de ce qui suit avec ce qui précède ; c'est pourquoi ce passage étoit si obscur.

Positis bellis] Après la guerre de Troye , & toutes les autres guerres qui travaillèrent la Grece , & qui l'empêcherent longtems de cultiver les beaux arts.

Nugari] De *badiner* , c'est-à-dire de s'occuper à des choses plus agréables qu'utiles , comme sont les vers, la peinture, la sculpture, les jeux.

94 *Et in vitium fortunâ labier aquâ*] Le calme & la tranquillité d'une longue paix sont très souvent plus funestes aux peuples que les armes de leurs ennemis : c'est pourquoi un Ancien disoit que la guerre étoit meilleure que la paix. Celle-ci amollit & amortit le courage , en ouvrant nos ames aux delices & aux douceurs qui suivent la prospérité : & l'autre l'anime & l'endurcit , en l'exerçant par les travaux & par les fatigues.

95 *Nunc Athletarum studiis*] Les Grecs étoient les peuples du monde les plus attachés aux exercices , dont ils passaient même pour les fondateurs. Herodote dit dans son huitième Livre , qu'ils ne les discontinuoient pas même pendant les guerres les plus fâcheuses. Et Plutarque remarque en quelque endroit , que les Romains étoient encore persuadés de son tems que rien n'avoit tant contribué

à réduire les Grecs en servitude, que l'amour outré qu'ils avoient pour ces exercices.

Nunc arset equorum] Les Nuées d'Aristophane marquent assez jusqu'à quelle fureur les Grecs pouffoient la passion qu'ils avoient pour les chevaux.

96 *Marmoris aut eboris fabros aut aris amavit*] C'est la Grece qui a porté les plus grands Sculpteurs & les plus habiles fondeurs qui ayent jamais été.

97 *Suspendit pictâ vultum mentemque tabellâ*] Par le mot *suspendit*, Horace fait allusion à la coutume des anciens Peintres, qui exposoient leurs ouvrages en public, & les mettoient ordinairement dans un lieu assez élevé, afin que tout le monde eût la facilité de les voir.

Vultum mentemque] Car les tableaux n'attachent pas seulement les yeux, mais aussi l'esprit, en ce qu'ils l'instruisent & le portent à raisonner, & que dans le tems que les yeux se plaisent à voir le beau mélange des couleurs, l'artifice du pinceau, la belle ordonnance & la beauté des figures, l'esprit apprend toujours quelque chose de nouveau dans l'invention du sujet & dans la fidelle representation de l'action que le Peintre a choisie. Aristote dans le IV. chap. de sa poétique : *Ce qui fait que les hommes voyent la peinture avec tant de satisfaction, c'est qu'en la regardant ils peuvent raisonner & apprendre &c. la beauté de l'imitation, ou celle de l'art & celle du coloris attachent leurs yeux ou leur esprit.*

98 *Nunc Tibicinibus*] Pour dire les comédies, il dit simplement les joueurs de flute ; parce qu'on employoit les flutes pour la musique des comédies, comme cela paroît encore par les pieces de Terence, qui étoient toutes prises des Grecs. Voilà le sens qu'on a donné à ce passage. Mais je voudrois bien savoir d'où l'on a tiré que les flutes, dont il est parlé dans les titres des pieces de Terence, étoient aussi dans les pieces de Ménandre, d'Apollo-

dore

dore & de Diphilus : car j'avoue que cela passe ma connoissance, & que je n'ai jamais lu que les comédies Greques ayent eu des flutes; j'avois toujours cru que cet usage n'avoit été connu que des Romains, & je le crois encore. Ce qui me confirme même dans cette opinion, c'est que je sais que les Grecs mettoient beaucoup de difference entre la tragédie, la comédie, & l'art des flutes, qu'ils apelloient, αὐλητικὴν, qui consistoit à imiter & à représenter par le seul son de cet instrument, des actions & des histoires entieres, sans aider ce son d'aucun mouvement du corps. C'est pourquoi Aristote se moque de certains fluteurs qui voulant représenter des gens qui jouoient au palet, faisoient du corps les mêmes contorsions que ces joueurs; ou qui voulant jouer Scylla, se demenoient de maniere qu'ils entraînoient le maître de la musique qui étoit à leur tête, comme on peut le voir dans la Poétique d'Aristote. Horace parle donc ici de ces joueurs de flute, & ne pense point du tout à la comédie, qu'il comprend à la fin du vers sous le nom général de *tragédie*, comme je vais l'expliquer dans la Remarque suivante.

Nunc est gravis tragædis] Horace parle ici des premiers tems où il n'y avoit point encore de difference établie entre la tragédie & la comédie, & où l'on apelloit du nom general de tragédie toutes ces imitations dramatiques. Athénée, Τραγωδία τὸ παλαιὸν ἦν ὄνομα κοινὸν, καὶ πρὸς τὴν κωμῶδιαν. Anciennement le nom de tragédie étoit commun à la comédie. En effet ce n'étoit qu'un seul & même poëme, où l'on mêloit le ridicule & le sérieux. Ce qui fit que dans la suite cela fut partagé, & comme dit Aristote, διεσπάσθη. Le grave & le sérieux fut pour la tragédie; & la comédie eut pour son partage le ridicule & le plaisant. C'est le véritable sens de ce passage.

99 *Sub nutrice puellâ velut si luderet infans*] Horace compare ces changemens des Grecs aux caprices des enfans, qui n'aiment ou ne haïssent pas

pas longtems une même chose , & qui , comme il dit ailleurs , *mutantur in horas* , *changent à tous momens* ; mais leurs changemens sont presque tous en faveur de la nouveauté.

100 *Maturè plena reliquit*] Que l'on joigne *maturè* avec *plena* , ou avec *reliquit* , cela fait toujours le même sens , & ce n'est pas la peine de disputer.

101 *Quid placet aut odio est , quod non mutabile credas ?*] L'homme est un sujet si divers & si inconstant , qu'il ne sauroit être longtems dans la même assiette , ni faire grand fonds sur ses goûts qui lui paroissent les plus assurés. Et cela étant , on peut dire que ceux qui louent & protègent opiniâtement les anciens Poètes au préjudice des nouveaux , ont des raisons particulieres & secretes qui les déterminent. Il n'est pas naturel aux hommes d'être si constans dans leur choix , & contre la nouveauté.

102 *Hoc paces habuere bona ventique secundi*] L'inconstance est naturelle aux hommes , mais elle trouve à paroître & à se déployer toute entiere pendant la paix , qui donne toujours lieu à de nouvelles inventions ; c'est pourquoi Aristophane l'appelle l'amie des Graces , & la Reine des danses & des Chœurs.

103 *Roma dulce diu fuit*] Après avoir parlé de l'inconstance des Grecs , il parle de celle des Romains.

Reclusa manè domo vigilare , clienti promere jura] On peut voir ce qui a été remarqué sur le dixieme vers de la premiere Satire. Cette coutume , dont il parle , duroit encore du tems de Ciceron ; c'est pourquoi Horace dit fort bien *diu*.

105 *Cautos nominibus certis expendere nummos*] *Cautos nummos* , un argent assuré , & que l'on ne donne qu'après avoir consulté des Jurisconsultes habiles. *Certis nominibus* , de bons débiteurs , des débiteurs solvables. C'est ce que Ciceron appelle *bona*

nomina. * C'est sans raison que M. Bentlei a changé ce vers & qu'il a lu *scriptos nominibus re-ctis* &c.

106 *Majores audire*] *Majores*, les vieillards, à qui l'âge donnoit plus d'autorité & plus d'expérience. *Minori*, aux jeunes gens.

107 *Minui damnoſa libido*] On n'alloit pas conſulter ces habiles Jurisconſultes ſeulement ſur des queſtions de droit, mais ſur tous les devoirs de la vie civile, & ſur la morale. Ces Jurisconſultes étoient les Directeurs & les Caſuiſtes de ces tems-là, comme il paroît par les Offices de Cicéron.

108 *Et calet uno ſcribendi ſtudio*] Voilà une biſarerie bien étrange; on ne veut goûter que les anciens Poètes, & cependant on ne ceſſe de faire des vers.

111 *Iſſe ego*] Horace pouvoit faire le mo-deſte en toute ſûreté; il écrivoit à un Prince qui connoiſſoit les beaux vers, & qui en faiſoit de fort beaux lui-même.

Qui nullos affirmo ſcribere verſus] Il a égard à ce qu'il dit dans la première Épique:

Nunc itaque & verſus & cætera ludicra pono.

Voilà pourquoi je quitte ici preſentement les vers, & tous les frivoles amuſemens qui les accompagnent.

On peut voir là les Remarques.

112 *Invenior Parthis mendacior*] Un homme qui renonce aux vers, & qui ne laiſſe pas d'en faire, ne reſſemble pas mal au Parthe, qui fuit, & qui cependant combat. Voilà pourquoi Horace dit ici qu'il eſt plus menteur que les Parthes. Car quoique cette manière des Parthes ſoit un véritable ſtratagème & une rufe de guerre, elle ne laiſſe pas de pouvoir être apellée un *menſonge*. On per-met

met à un Poëte ce qu'on ne souffriroit pas d'un Historien.

Et prius orto sole, vigil calamus &c.] Horace dit ceci en raillant : car il étoit naturellement paresseux, & ne se levoit pas volontiers avant dix heures.
* Mais il composoit dans son lit. *

114 *Navem agere ignarus navis timet*] L'architecte ne fait pas le métier du Pilote, ni le Pilote celui du Medecin ; chacun fait le métier qui lui est propre & qu'il a appris. Mais les Romains font des vers, quoiqu'ils ne soient nullement Poëtes.

Abrotonum agro non audet nisi qui didicit dare] *Abrotonum*, de l'auroonne, une plante qui a la fleur jaune, d'une odeur forte, & qui est amere comme l'absinthe. C'est pourquoi Lucrece dit *abrotonique graves*. La feuille & la graine étoient d'un fort grand usage dans la medecine, mais plus la graine que la feuille. On s'en servoit contre la toux, contre les maux de reins, contre les difficultés d'urine, & contre toutes sortes de venins. Voiez le chap. XXI. du XXI. Livre de Pline. Dans la traduction j'ai mis de l'hellebore, parcequ'il est plus connu.

116 *Promittunt Medici*] Par ce mot *promittunt*, il taxe un peu la vanité des Medecins, qu'Euphranor apelloit *ιατρῶν ἀλλαζονείαν*. Car, comme si leur métier n'étoit pas de guerir, mais de promettre, ils promettent toujours, & trouvent d'abord tout facile. Comme ce Medecin que Plaute introduit dans ses Ménechmes :

----- *Perfacile id quidem est,
Sanum futurum, meâ ego id promitto fide.*

*Oh cela est facile, & je promets sur ma parole qu'il
era bientôt en parfaite santé.*

* A quoi pensoit M. Bentlei, quand il a voulu changer ce vers & lire :

----- *quod medicorum est,
Promittunt melici.*

Les Musiciens promettent ce qui est des Medecins.

118 *Hic error tamen & levis hac insania*] Après avoir assez raillé les méchans Poètes, & leur avoir reproché leur mauvais goût, il se jette sur les louanges de la poésie, afin qu'on ne pût pas l'accuser d'avoir donné à Auguste du dégoût pour elle; & il en explique l'origine & les progrès.

119 *Vatis avarus non temerè est animus*] L'amour des richesses est ordinairement incompatible avec la passion des vers; & comme dit Platon, si je ne me trompe, les organes d'un Philosophe ou d'un Poète peuvent difficilement être les organes d'un avare. Cependant cela se trouve quelquefois faux, & il y a tel Poète à qui l'on feroit tort de juger de son habileté par le mépris qu'il auroit pour les richesses.

121 *Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet*] Il y a pourtant des Poètes de qui de pareils accidens déconcerteroient bien l'enthousiasme. Ce que dit Horace ne laisse pas d'être vrai en général, quand notre ame est pleine d'un objet, elle ne peut que très difficilement être émue par d'autres objets qui n'ont aucune affinité avec celui dont elle est charmée.

123 *Vivit siliquis*] Plinè écrit que *siliqua* est une espèce de fruit semblable à la châtaigne, avec cette différence, qu'on le mange avec l'écorce, proprement des *carrubes*, *carrubia*, mot formé de l'Arabe. Mais *siliqua* signifie aussi la gouffe des légumes, & on le prend pour les légumes mêmes. Horace l'a mis ici en ce sens-là, comme Perse, qui en par-

parlant d'une jeuneſſe ſtudieuſe & frugale, dit, *ſiliquis & grandi paſta polentâ.*

Et pane ſecundo] *Panis ſecundus*, le ſecond pain étoit celui que l'on faiſoit d'une farine d'où l'on avoit tiré la fleur pour en faire ce qu'on apelloit le pain pur, *panem mundum*; comme Lampridius oſe *panem mundum* à *panis ſequens*, qui eſt la même choſe que *panis ſecundus*: *panis mundi*, dit-il dans la Vie d'Alexandre Sévere, *pondo XXX. panis ſequentis ad donandum pondo L.* Trente livres de pain pur (avec toute ſa fleur) & cinquante livres de ſecond pain pour donner. Ce ſecond pain étoit ordinairement le pain des domeſtiques, & c'étoit celui qu'Auguſte aimoit le plus, & qu'il mangeoit ordinairement. Suétone: *ſecundarium panem maximè appetebat.* Pline appelle tout au contraire *ſecundariam* la farine la plus pure, celle qui eſt paſſée deux fois, & par le plus fin tamis, *rurſus qua tranſitu arctiore cernitur, ſecundaria vocatur.* Car c'eſt ainſi qu'il faut lire ce paſſage du chapitre XI. du Livre XVIII.

124 *Militia quamquam piger & malus*] Il dit cela par raport a lui, & pour faire rire Auguſte, parcequ'il avoit pris la fuite, & abandonné ſon bouclier à la bataille de Philippes. Car d'ailleurs il ſavoit bien qu'on peut être en même tems & homme de guerre, & Poète, témoin Tyrtée, Eſchyle, Sophocle, &c.

Utilis urbi] La poëſie eſt un art qui a été inventé pour l'inſtruction des hommes, & qui eſt utile par conſéquent. Cela a été prouvé ſur la Poétique d'Ariſtote. Dans tout ce qu'Horace dit ici de l'utilité de la poëſie, il paroît avoir eu en vue la II. ſcene du IV. Acte des Grenouilles d'Ariſtophane, où ce Poète traite le même ſujet, & où il dit que les Poètes ne ſont admirables qu'à cauſe de leur adreſſe & des bons préceptes qu'ils donnent aux hommes pour les rendre meilleurs:

Δεξιότητι & κ' νθεσίας, ὅτι βελτίους τε ποιεῖμεν
Τὰς ἀνθρώπους ἐν ταῖς πόλεσι.

Car, ajoute-t-il, voilà à quoi les Poètes doivent travailler. Et voyez dès les tems les plus éloignés combien les grands Poètes ont été utiles. Orphée nous a enseigné les sacrifices & la religion, il nous a donné de l'horreur pour les meurtres : Musée nous a appris la guérison des maladies, & la ressource des oracles : Hésiode nous a montré la culture des terres, & les tems du labourage & de la recolte des fruits ; & le divin Homère n'a aquis la réputation & la gloire dont il jouit, que par les belles choses qu'il nous a enseignées, car il nous a appris à armer les hommes & à les mettre en bataille, en un mot il nous a formés à toutes les vertus, militaires, morales ou politiques.

125 *Si das hoc, parvis quoque rebus*] Comme il vient de donner aux Poètes une fort grande louange en disant qu'ils sont utiles à l'Etat, & qu'il se souvient qu'il parle à un grand Prince, qui pouvoit fort bien ne reconnoître d'utile pour l'Etat que ce qui concernoit la politique & l'art de régner, il ajoute cette condition pleine de modestie : *Si vous accordez que les grandes choses puissent tirer quelque utilité des petites.* Horace auroit manqué contre la politesse, contre la bienséance & contre la politique même, s'il n'avoit usé de ce correctif. Au lieu que par là il sauve tout & met hors d'atteinte la louange qu'il a donnée aux Poètes, il l'a prouvé en l'excusant; car rien n'est plus certain que l'instruction des hommes, est le fondement de la politique; or c'est la poésie qui les corrige, qui les forme, qui les instruit.

126 *Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat*] Car les enfans aprenoient à lire dans les ouvrages des Poètes, & on leur faisoit apprendre par cœur leurs sentences, qu'ils prononçoient ensuite. On choisissoit même quelquefois des vers rudes qu'on leur faisoit dire aussi vite qu'ils pouvoient, afin de leur

leur delier mieux la langue , & de leur rendre la prononciation plus distincte & plus articulée : *quo esset os absolutius, & expressior sermo*, comme dit Quintilien: c'est ce qu'on néglige trop aujourd'hui. Les Grecs suivoient la même méthode, car ils commençoient l'éducation des enfans par les fables, comme Platon le témoigne dans le II. Liv. de la République, *ὅτι πρῶτον τοῖς παιδαίοις μύθους λέγομεν*. Nous aprenons d'abord aux enfans les fables. Voilà pourquoi il vouloit que les nourrices & les meres n'aprisent pas à leurs enfans toutes sortes de fables, mais seulement celles qui auroient été aprouvées par des Examineurs commis par la République. Puisque je suis sur cette matiere de l'éducation des enfans, le Lecteur ne sera pas fâché que je raporte ici & que j'explique un passage remarquable d'Aristophane, qui est assez difficile, quoiqu'il paroisse fort aisé. Dans les Grenouilles Acte IV. scene II. Aristophane fait dire par Eschyle:

---- τοῖς μὲν γὰρ παιδαίοισιν
 Ἔσι διδάσκαλοι ὅσις φράζει, τοῖς δ' ἡβῶσι
 ποιηταί.

Il s'agit de savoir quel est ce premier Précepteur que le Poëte entend par ce mot ὅσις φράζει. Il peut signifier *tout homme qui parle*, c'est-à-dire, *le premier venu*. Comme Platon dit que le peuple est pour la langue un très excellent maître. V. le I. Alcibiad. Mais je crois plutôt qu'Aristophane appelle ainsi les Régens qui enseignoient dans les écoles, & qui expliquoient les fables aux enfans, car φράζειν, signifie *interpréter, expliquer*. Hésych. φράζει, δείκνυει. σημαίνει. διηγείται & φράσις, ἐρμηνεία. Aristophane dit donc que les Régens qui savent expliquer les fables sont les premiers maîtres des enfans, & que quand ces enfans sont parvenus à un âge plus avancé, & qu'ils ont le jugement formé, alors les Poëtes dramatiques deviennent leurs Précepteurs; car ils sont en état de pro-

profiter des spectacles. C'est pourquoi ajoute Eschyle, *il faut que nous ne disions que des choses bonnes & honnêtes.*

Πανὺ δὴ, δέῃ χρυσὰ λέγειν ἡμᾶς.

127 *Torquet ab obscenis jam nunc sermonibus au-rem*] Dès cette tendre enfance il les accoutume à ne pas écouter ce qui est mal-honnête & obscene. Les Poètes ne doivent rien présenter à la jeunesse qui ne soit chaste & pur, ou bien ils s'éloignent du but de la poésie, & ne meritent plus le nom de Poëte, puisqu'ils ont corrompu cet art, & que d'un remède très salutaire, ils en ont fait un poison très dangereux. Dans la même piece d'Aristophane, que je viens de citer, & qu'Horace semble avoir eu en vue, Eschyle reproche à Euripide qu'il a introduit sur la scène des amours criminels & incestueux, comme les amours de Sténobée, les amours de Phèdre, &c. Euripide s'excuse en disant qu'il n'a pas inventé ces sujets, & qu'il n'a fait que suivre l'histoire, à quoi Eschyle répond :

Μὰ Δι' ἀλλ' ἔντ', ἀλλ' ἀποκρύπτειν χρὴ τὸ
ποιητὸν τόν γε ποιητὴν,
Καὶ μὴ παράγειν, μὴ ὃ διδάσκειν.

Où vous avez suivi l'histoire, mais un Poëte est obligé de cacher, de supprimer ce qui est mauvais, de ne pas le représenter, de ne pas l'enseigner.

De tous ces passages il est aisé d'inferer qu'on ne laissoit pas lire aux enfans tous les endroits des Poètes indifferemment, mais ceux qui pouvoient former leurs mœurs, & leur donner de l'horreur pour les actions deshonnêtes & pour les discours obscènes; comme par exemple ce vers de Publius Syrus:

Quod facere turpe est, dicere ne honestum puta.

Ne vous imaginez pas que ce qui est honteux à faire, soit honnête à dire.

128 *Mox etiam pectus preceptis format amicis*] Après qu'on avoit fait lire aux enfans les endroits des Poètes qui pouvoient les rendre sages & honnêtes (car c'est le fondement de tout) alors on leur donnoit ceux qui contenoient des préceptes pour les autres vertus, & pour la pratique des devoirs de la vie civile. C'est pourquoi on a fort bien dit que la poësie ser voit à faire goûter la philosophie aux enfans.

130 *Rectè facta refert*] Car les grandes actions sont la matiere de la poësie. Non seulement les Poètes épiques, mais les Poètes dramatiques doivent être regardés comme des Historiens qui par des exemples connus & sensibles nous aprenent ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter. La poësie a même ce grand avantage sur l'Histoire, que l'Histoire ne raporte que les choses particulieres, qui rarement se trouvent proportionnées à ceux qui les lisent, au lieu que la poësie rend les choses générales & fait par là qu'elles conviennent à tout le monde. On peut voir cette matiere traitée à fond dans les remarques sur le IX. chapitre de la poétique d'Aristote.

Orientia tempora] Les tems qui se levent; l'expression est heureuse. Par ce seul mot *orientia*, qui se levent, il embrasse le present & le futur, & il fait une image; car il represente le tems, qui arrive, comme le soleil qui monte sur l'horison.

131 *Inopem solatur & agrum*] Le Poëte console le pauvre & le malade, en leur donnant du mépris pour les richesses, & de la force contre les douleurs. Car, comme dit Plutarque, la matiere de la poësie ce n'est pas l'histoire seule, mais la philosophie; & les Poètes ne se proposent pas seulement de nous instruire dans la politique, mais aussi de nous guerir de nos passions, & de nous affranchir des cruelles frayeurs de la mort.

132 *Castis cum pueris*] La poésie n'est pas seulement utile aux hommes , entant qu'elle reforme leur intérieur , & règle leur extérieur en les rendant propres à la société ; elle leur est encore d'un très grand secours pour la religion. Car c'est elle qui attire les bénédictions de Dieu sur chaque particulier , & sur tout l'Empire. Horace parle ainsi , à cause des prières solennelles que l'on adressoit aux Dieux dans les jeux séculaires , & dans toutes les occasions pressantes , comme dans les tems de peste, de secheresse, de sterilité. Ces prières étoient en vers, & on les faisoit chanter par des Chœurs de jeunes enfans & de jeunes filles de qualité , & jamais par des Musiciens de profession. Nous n'avons pas aujourd'hui de ces délicatesses. Horace a particulièrement en vue son poëme séculaire.

134 *Et presentia numina sentit*] Voilà des prières bien efficaces , avant que les Chœurs des jeunes garçons & des jeunes filles se séparent & sortent du temple , ils sentent que les Dieux les ont exaucés. Horace a égard ici à la bénédiction qui est à la fin de son poëme séculaire , & qui étoit chantée par les deux Chœurs ensemble :

*Hac Jovem sentire Deosque cunctos
Spem bonam certamque domum reporto.*

Nous nous en retournons dans nos maisons avec une ferme esperance que Jupiter & tous les autres Dieux , que nous invoquons , ont pour cet Empire les sentimens que nous leur avons demandés.

135 *Cœlestes implorat aquas docta prece blandus*] Dans les tems de secheresse , pour fléchir la colère de Jupiter , & pour en obtenir la pluie , on faisoit des sacrifices appellés *aquilicia* : on obligeoit le peuple à faire des processions nus-pieds, on faisoit chanter des prières par des Chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles , & pour réduire

ce Dieu à la nécessité de les exaucer, ils rouloient par les rues & par les chemins une pierre fatale, qui étoit près du temple de Mars, hors de la porte Capene, & qu'on apelloit *manalem lapidem*, parcequ'elle avoit la vertu d'attirer la pluie. Varron dans la Vie du Peuple Romain: *Manalis lapis appellatur in Pontificalibus sacris, qui tunc movetur cum pluvia exoptantur.* Dans les rites Pontificaux on appelle pierre manale la pierre qu'on roule quand on demande la pluie. Et Labéo, qui avoit expliqué en quinze Livres toute la discipline Toscane de Tages & de Bacis: *Fibra jecincris*, dit-il, *sandaracei coloris dum suant, manales tunc verrere opus est petras.* Quand les fibres du soie sont d'une couleur jaunâtre, alors il est nécessaire de faire rouler la pierre manale. Ces habiles gens, Tages & Bacis, avoient remarqué sans doute que les fibres des bêtes immolées aprochoient de la couleur jaunâtre quand le vent étoit tourné à la pluie; car il falloit bien aider au miracle, qui auroit manqué souvent sans l'adresse de ses supots. Voyez Festus sur *Aqualicium* & *manalis lapis*.

Doctâ prece] Dans cette priere on ne manquoit pas d'expliquer toutes les propriétés de Jupiter pluvieux. C'est pourquoi Horace l'appelle *favante*.

136 *Avertit morbos, metuenda pericula pellit*] *Morbos*, les maladies épidémiques & la mortalité: *pericula*, la famine, les guerres, & toutes les autres calamités pour lesquelles on employoit les prieres publiques.

137 *Locupletat frugibus annum*] Car dans les tems de la sterilité on faisoit des prieres pour attirer la grace du ciel, *almam faustitatem*.

*Fertilis frugum pecorisque tellus
Spiceâ donet Cererem coronâ:*

*Nutrient foetus & aqua salubres,
Et foris aura.*

*Que la terre riche en fruits & en bétail, offre à Cérès
une couronne d'épis, & que les tendres nourissons des
troupeaux ne trouvent que des eaux saines, & ne re-
spirent qu'un air temperé.*

138 *Carmines Dii superi placantur.*] Pour ne pas faire un long détail de toutes les cérémonies de Religion où l'on employe la poésie, il dit en un mot qu'elle sert à apaiser les Dieux toutes les fois qu'ils sont irrités contre les hommes, soit en général, soit en particulier.

Carmines manes] Il oppose *manes* à *Dii superi*. En effet les Mânes n'étoient autre chose que les Génies des hommes, ou les ames des trépassés. C'est pourquoi Pluton étoit appelé *Rex Manium*, le Roi des Mânes, c'est-à-dire le Roi des morts. Horace dit donc que les Mânes étoient apaisés par des vers, parcequ'on faisoit des sacrifices aux morts, qu'on leur adressoit des prières pour se les rendre propices, & qu'on célébroit des fêtes en leur honneur. Car on les estimoit des Dieux, & l'on étoit persuadé qu'ils nuisoient aux vivans, si l'on ne leur rendoit quelque culte. Les fêtes des morts étoient appelées *Denicales feriae*. Sur quoi je corrigerai un passage de Cicéron, dans le II. Livre des Loix : *Nec verò tam Denicales, quæ à nece appellata sunt, quia residentur mortui, quam cælestium quiescit dies, feriae nominantur, nisi majores eos, qui ex hac vita migrassent, in Deorum numero esse voluissent.* D'ailleurs les Denicales, ainsi nommées du mot Latin *nex*, qui signifie la mort, parcequ'alors les morts se reposent, non plus que les jours de repos consacrés aux autres Dieux célestes, ne seroient point appelés des fêtes, si nos ancêtres n'avoient voulu que les morts fussent au nombre des Dieux. Ces mots, *quia residentur mortui*,
D 3 sont

sont corrompus, & font un très mauvais sens : car les morts n'attendent pas leurs fêtes pour se reposer ; il faut lire, *quia refidetur mortuis*, & traduire *parce-qu' alors on se repose en l'honneur des morts*.

139 *Agricola prisca*] Il va prouver que la poésie est fille de la religion, & qu'elle est née dans les assemblées que les premiers hommes, qui étoient tous bergers & laboureurs, faisoient en l'honneur des Dieux après la recolte, pour leur rendre grâces des fruits qu'ils avoient cueillis, & dont ils leur offroient les prémices. Et cela est si vrai, que comme la Nature est toujours & partout la même, la poésie avoit eu en Grece les mêmes commencemens qu'elle eut ensuite en Italie. C'est pourquoi Maxime de Tyr écrit presque comme Horace, *Ἀθηναίους ἢ μὲν παλαιὰ μέσσα χοροὶ παίδων ἔσα καὶ ἀνδρῶν, γῆς ἐργάται καὶ δῆμους συνιστάμενοι ἄρσι ἀμήτε καὶ ἀρότε κεκονιμένοι, ἄσμενα ἄδοντες αὐτογάδια*. L'ancienne poésie des Athéniens consistoit en des Chœurs d'hommes & de garçons : c'étoit proprement des impromptu chantés par des laboureurs qui s'assembloient avec tout leur bourg après leur recolte.

140 *Condita post frumenta*] Aristote dit dans le VIII. Livre des Morales, *μετὰ τὰς τῆ καρπῶν συγκομιδᾶς*, après la recolte de leurs fruits : insinuant par là que c'étoit après les vendanges ; car il ajoute ensuite que c'étoit particulièrement en ce tems-là qu'ils jouissoient de quelque loisir : *μάλιστα γὰρ ἐν τέτοις ἐχέουσιν τοῖς καιροῖς*.

142 *Cum sociis operum & pueris*] Torrentius a lu dans six manuscrits, *cum sociis operum pueris* ; & sur cela il dit qu'en cet endroit Horace ne parle que des femmes & des enfans de ces laboureurs, sans faire aucune mention des esclaves : & qu'il appelle ces enfans les compagnons de leur travail. Car les premiers hommes n'avoient pour leur aider à cultiver leurs terres, d'autre secours que celui de leurs enfans ; on ne connoissoit pas encore les esclaves. Aussi Maxime de Tyr a mis *παίδων καὶ ἀνδρῶν* dans l'endroit

droit que j'ai cité. Mais il ne faut rien changer au texte. Horace ne parle pas des premiers hommes, mais des anciens Romains qui étoient laboureurs, & qui avoient certainement des esclaves. * La passion outrée que M. Bentlei a pour les MSS. l'a porté à me blâmer ici de ce que j'ai osé m'opposer à Torrentius & retenir cet *Q* qui est banni par six MSS. Quel attentat ! Mais quoique ce savant homme puisse dire, cette conjonction est ici très nécessaire. Horace donne à ces anciens laboureurs trois aides pour leurs travaux : *socios operum*, c'est-à-dire leurs esclaves, qu'il appelle poliment les compagnons de leurs travaux ; *pueros*, leurs enfans, & leurs femmes, *cum conjuge fidâ* ; & ce *sociis operum* n'empêche pas que leurs enfans & leurs femmes ne soient aussi *socii operum*, leurs aides ; mais ce sont des aides naturels. Horace les associe assez à ces travaux, puisqu'il dit *cum pueris*, *cum conjuge fidâ*. M. Bentlei est moins obligé qu'il ne pense à ses bons amis les MSS. ce sont eux qui l'ont précipité dans toutes les erreurs où il est tombé, & qui ont étrangement défiguré le texte d'Horace. *

Et conjuge fidâ] Cette épithète, *fidâ*, n'est pas ici une épithète pour remplir seulement le vers. Horace s'en sert pour marquer l'antiquité des tems dont il parle : les femmes étoient alors fideles à leurs maris ; on n'avoit pas encore trouvé le moyen de les corrompre, comme on le trouva dans les siècles suivans, où il n'y eut presque plus ni fidélité ni pudeur. On peut voir l'Ode VI. du Livre III.

143 *Tellurem porco*] Horace met ici *porco* pour *porca* : car on immoloit ordinairement à la Terre une truie qui avoit des petits. Arnobe : *Telluri, inquam, matri scrofa ingens immolatur foeta*. Et quand on n'avoit point de femelle, on en offroit une de métal, plutôt que d'immoler un mâle.

Sylvanum lacte piabant] On peut voir ce qui a été remarqué du Dieu Sylvain, sur l'Ode II. du Livre V. On lui faisoit des offrandes selon la sai-

son, & selon le besoin que l'on avoit de son secours. Dans le tems de la moisson, on lui offroit des épis, afin qu'il bénit leurs bleds. En automne on lui offroit des raisins, afin qu'il leur donnât de bonnes vendanges; & on lui donnoit du lait quand on le prioit d'avoir soin des troupeaux. Tout cela est marqué dans ces deux vers de Tibulle, de l'Elég. V. du Livre I. lorsqu'il parle des occupations que sa maitresse auroit chez lui à la campagne:

*Ille Deo sciet agricola pro vitibus uvam,
Pro segete spicas, pro grege ferre dapem.*

Elle saura offrir au Dieu champêtre des raisins pour nos vignes, des épis pour nos moissons, & du lait pour nos troupeaux.

On a eu tort de croire qu'à la fin du dernier vers Tibulle a voulu parler du sacrifice qu'on faisoit pour les bœufs. Car il étoit défendu aux femmes d'assister à ce sacrifice, comme cela paroît manifestement par un passage de Caton. Le même Tibulle a dit dans l'Elégie V. du Livre II.

Lacte madens illic suberat Pan Illicis umbra.

Là sous l'ombre d'un chêne étoit le Dieu Pan tout dé-coulant de lait.

On pouroit croire aussi que le lait étoit le sacrifice ordinaire du Sylvain champêtre, qui étoit le même que Pan: & qu'on offroit les raisins & les fruits au Sylvain oriental, au Dieu des limites, qui étoit le même que Mars.

[144 *Floribus & vino genium*] Voilà une agréable & heureuse imagination de ces premiers hommes, d'avoir fait de leur propre Génie un Dieu qu'il falloit honorer & apaiser par des fêtes & par des sacrifices. Car ce n'étoient pas des sacrifices perdus, ils en e-toient

toient récompensés sur l'heure même. Les sacrifices ordinaires du Génie étoient des fleurs, des gâteaux & du vin ; on n'y employoit jamais le sang, parcequ'il paroïssoit injuste d'immoler des bêtes au Dieu qui présidoit à la vie, & qui étoit le plus grand ennemi de la mort. Quand les hommes furent plus polis, on ajouta les essences aux fleurs & au vin. Tibulle dans l'Élégie II. du Livre II.

*Ipse suos Genius adsit visurus honores,
Cui decorent sanctas mollia farta comas,
Illius puro distillent tempora nardo,
Atque satur libo sit maledatque mero.*

Que le Génie vienne lui-même assister aux honneurs que nous lui rendons, que ses cheveux soient ornés de bouquets de fleurs, que le nard le plus pur coule sur ses temples, qu'il soit rassasié de gâteaux, & tout trempé de vin.

Memorem brevis avi] C'est la raison pour laquelle le Génie veut être honoré par des fêtes & par des sacrifices ; il sait que la vie est courte, & que par conséquent il ne faut pas perdre un tems si précieux. L'idée de la mort ne troubloit point ces hommes, ils l'envifageoient au milieu même de leurs plaisirs, & s'en servoient comme d'un aiguillon qui les excitoit à la joie. Mais elle effraye le vulgaire, dont tous les soins vont à n'y pas penser.

145 *Fescennina per hunc inventa licentia morem*] * M. Bentlei trouve cette expression *inventa licentia* trop dure ; il doute même qu'on puisse dire *invenire licentiam*, comme on dit *invenire carmina*, & il a corrigé *inventa licentia*. Mais c'est un goût trop grand. *Inventa licentia* est élégamment dit pour *inventi versus licentiâ pleni*. Sans nous arrêter donc à cette critique très mal fondée, expliquons le passage, cela est plus important *. Tite Live écrit dans son Livre VII. que vers l'an de Rome 392. la peste étant fort violente, les Romains instituerent les jeux scéniques pour apaiser la colere des Dieux ; que pour

cet effet on fit venir de Toscane des baladins, qui dansant au son de la flute, faisoient, à la maniere de leur pays, des postures assez agréables; que tout cela étoit *sine carmine ullo*, sans aucun vers; que les jeunes Romains, en imitant ces baladins, commencerent tout d'un coup à se railler par des vers rudes & grossiers, & que c'est là le commencement de la comédie Latine. Mais Horace s'éloigne ici de ce sentiment, & il fait entendre que non seulement les Romains, mais aussi les Toscans avoient inventé ces vers avant que leurs baladins eussent été apellés à Rome. Et cela est vrai. Voyez la Remarque sur le vers 152. La tragédie, qui comprenoit anciennement la comédie, avoit eu longtems auparavant la même origine en Grece; car elle dut sa naissance aux assemblées que les paysans de chaque bourg faisoient après leurs vendanges. Ces bons laboureurs, ravis d'être quittes de leur travail, chantoient des chansons au Dieu de la débauche; & comme ils étoient échauffés par la joie & par le vin, ils se railloient les uns les autres par des vers faits sur le champ. C'est pourquoi Aristote a fort bien dit que la poésie étoit née de ces impromptu grossiers qu'il appelle *αὐτοχρηδίασμα*, & que ces impromptu étoient nés de la Nature seule, *ἀπὸ τῆς φύσεως ἀρχῆς*. Tibulle a parfaitement expliqué cette origine de la poésie Greque dans l'Élégie I. du Livre I. Je rapporterai le passage entier, parcequ'il est fort beau, & que Scaliger ne l'a point du tout entendu:

*Agricola adsiduo primum lassatus aratro
Cantavit certo rustica verba pede:
Et satur arenti primum est modulatus avenâ
Carmen, ut ornatq̃s duceret ante Deos.
Agricola & minio suffusus, Bacche, rubenti.
Primus inexpertâ duxit ab arte choros.*

Le laboureur lassé de son long travail, a chanté envers des chansons rustiques, & le ventre plein, il a le premier entonné sur son chalumeau des cantiques pour ses Dieux qu'il avoit ornés. Le laboureur s'étant barbouillé de rouge dans une de vos fêtes : Bacchus, a le premier inventé les Chœurs par un art sans expérience.

Ce qu'Aristote avoit appelé αὐτοχρηδίασμα, des *impromptu*, des vers faits sans art, sans étude & sans préparation, c'est ce que Tibulle appelle *artem inexpertam*, un art sans expérience. C'est pourquoi Scaliger a eu grand tort de gâter ce passage en corrigeant,

Primus inexpertâ duxit ab arce choros;

Fut le premier qui mena de la citadelle des chœurs.

Il n'y a jamais eu de critique plus malheureuse. Mais revenons à notre passage d'Horace. Ce Poète explique donc ici les commencemens qu'eurent en Italie ces deux sortes de poésie, la sacrée, qui contenoit les louanges des Dieux, & la profane, qui étoit remplie de railleries grossières que ces payfans faisoient entre eux, & qui produisit ensuite la comédie. Et tout cela est entièrement conforme à ce qu'Aristote écrit de l'origine de la poésie Grecque, comme Tibulle l'a mis dans ses vers. *Fescennina licentia*, licence Fescennine, parceque ces vers libres & obscènes furent inventés par les habitans de Fescennia dans la Toscane. *Fescennia*, aujourd'hui *Citta Castellana*. Il faut se souvenir qu'après que la comédie fut un peu plus polie & plus réglée, ce nom de vers Fescennins demeura à tous les vers sales, & il fut surtout donné aux vers deshonnêtes qu'on chantoit aux noces. Catulle:

*Nec diu taceat procax
Fescennina locutio.*

Et que le langage Fescennin, toujours libre & enjoué, ne soit pas longtems muet.

147 *Libertasque recurrentes accepta per annos*] Horace fait assez entendre ici que ces vers grossiers, ces impromptu rustiques durèrent fort longtems avant qu'on s'avisât de les défendre, & on les défendit l'an de Rome trois cents deux.

148 *Lusit amabiliter*] Il dit que pendant plusieurs années cette poésie se tint dans les bornes d'une raillerie plus divertissante que chagrine.

Donec jam savus apertam in rabiem verti cepit jocus] Peu à peu ces railleries devinrent amères, & enfin elles dégénérèrent en rage, personne ne fut épargné. Aussi, comme dit fort bien Horace dans l'Art Poétique, quelle retenue & quelle sagesse pouvoit-on attendre de paysans oisifs, autorisés par la coutume, & mêlés avec les honnêtes gens?

*Urbanus quid enim saperet liberque laborum
Rusticus, urbano confusus, turpis honesto?*

151 *Fuit intactis quoque cura*] Ceux qu'on n'avoit point attaqués ne laissoient pas de craindre: car la licence ne s'arrête pas volontiers, & les embrasemens qu'on néglige s'augmentent & embrasent tout:

Et neglecta solent incendia sumere vires;

comme Horace s'explique lui-même en parlant de la médisance, dans l'Épître XVIII. C'est pourquoi il dit, *conditione super communi*. Car cela ne signifie pas seulement qu'ils s'intéressèrent à ce mal public, mais qu'ils s'intéressèrent à un mal, qui, étant public, pouvoit enfin approcher d'eux comme des autres.

152 *Quin etiam lex, pœnaque lata*] C'est la loi des XII. Tables : *Si quis occentassit malum carmen, sive condidit, quod infamiam jaxit, flagitiumve alteri, capital esto.* Si quelqu'un a dit ou écrit lui-même des vers contre la réputation ou contre l'honneur d'un autre, qu'il soit puni de mort. Et c'est cette même loi qui prouve incontestablement que Tite-Live s'est trompé, s'il a écrit que ces vers rudes & grossiers ne commencèrent à Rome que l'an 392. sous le Consulat de Sulpitius Péricus & de Licinius Stolo. Car puisque cette loi des XII. Tables avoit été établie près de cent ans auparavant, c'est une marque infailible que ces sortes de vers y étoient connus. Les Décemvirs auroient-ils été assez ridicules pour faire une loi contre un excès dont on n'auroit pas même eu d'idée, & pour défendre ces vers avant qu'on fût ce que c'étoit que vers ? Mais ce n'est pas le sens du passage de Tite-Live que j'ai assez expliqué dans le Discours sur la Satire.

154 *Vertère modum formidine sustis*] Ils changèrent de ton, de peur de souffrir la peine portée par la loi. Ce changement produisit la *Satyre*, qui étoit une espèce de poëme plus châtié, & rempli de railleries plaisantes, qui n'avoient rien ni de deshonnête, ni de trop piquant. Cette Satire avoit des modes réglés, c'est-à-dire une musique réglée, & des danses accompagnées de postures & de mouvemens convenables. On peut voir ce qui en a été dit dans la Preface sur les Satires. Mais une chose très remarquable, c'est que comme la poësie avoit eu à Athenes les mêmes commencemens qu'elle eut ensuite à Rome, elle avoit eu aussi les mêmes accidens qui arriverent à celle-ci : la vieille comédie fut défendue à Athenes, comme il le dit lui-même dans l'Art Poétique :

----- *Sed in vitium libertas excidit & vim
Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque*

Turpiter obtinuit sublato jure nocendi.

Mais cette liberté dégénéra bientôt en une licence outrée, & qui meritoit d'être réfrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Chœur se tût honneusement après qu'on lui eut ôté les moyens de nuire avec impunité.

On peut voir là les Remarques.

Formidine fustis] Par la crainte du bâton; c'est-à-dire par la crainte du suplice appelé *fusluarium*, qui étoit d'être battu de verges jusqu'à la mort. Horace appelle ces verges des bâtons, parceque c'étoient des baguettes assez grosses qui composoient les faisceaux.

155 *Ad benedicendum, delectandumque redacti*] On prétend qu'Horace oppose ici *benedicere* à *maledicere*, & qu'il a voulu dire que les Poètes furent obligés de remplir leurs ouvrages de louanges, au lieu des invectives & des railleries atroces qu'ils faisoient auparavant. Mais j'ai de la peine à le croire, parcequ'il est certain que la Satire, qui succéda aux vers Fescennins, n'étoit nullement flateuse; la flatterie ne s'insinua que longtems après dans la nouvelle comédie. Je crois donc qu'ici *benedicere* est un mot de religion, & qu'Horace veut faire entendre que les Poètes furent réduits à rendre simplement grâces à leurs Dieux, & à divertir le peuple par des railleries honnêtes. On pourroit croire aussi que *bene dicere* est en deux mots, & qu'il ne regarde que le stile & la manière d'enseigner des moralités. En quoi Horace feroit allusion aux deux principales fins de ces sortes de poèmes, *παιδεία καὶ διαγωγὴ*, l'instruction & le plaisir, qui sont toutes deux l'unique but de la poésie dramatique.

156 *Gracia capta ferum victorem cepit*] Les Grecs vaincus par les Romains, devinrent les maîtres de leurs vainqueurs: car ils leur donnerent la loi sur tous les beaux arts. Ainsi la Grece prit & captiva par ses charmes & par sa politesse ceux qui l'avoient prise

prise par la force des armes. C'est ce qu'Horace veut dire simplement, sans penser en aucune manière à la corruption des mœurs que cette politesse Greque produisit en Italie, selon cette prophétie de Caton : *Quandocunque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet.* Quand cette nation nous donnera sa science & sa politesse, elle gâtera tout.

Ferum victorem] Ce vainqueur sauvage, rude & grossier, comme Porcius Licinius appelle les Romains de ces tems-là, *bellicosam Romuli gentem feram.*

157 *Sic horridus ille defluxit numerus Saturnius*] Ces vers Fescennins étoient aussi appellés vers *Saturniens*, comme qui diroit des vers très anciens, & qui étoient faits du tems que Saturne régnoit en Italie. C'est pourquoi Ennius les définit de cette manière :

----- *Scriptere alii rem*
Verfibus, quos olim Fauni vatesque canebant,
Cum neque Musarum scopulos quisquam superarat,
Nec dicti studiosus erat. -----

Les autres ont écrit les guerres en ces sortes de vers que chantoient jadis les Faunes & les Prophetes, lorsque personne n'avoit encore grimpé sur les rochers des Muses, & qu'on n'avoit aucun soin de ses expressions.

Ces vers Saturniens étoient comme celui-ci,

Dabunt malum Metelli Navio Poëta.

Où l'on n'avoit égard qu'aux tems & aux nombres, sans penser ni à la beauté, ni à l'arrangement des mots, comme Servius dit fort bien, *metrum Saturnium quod ad rythmum solum vulgares componere consueverunt.*

158 *Et grave virus*] Horace appelle ces anciens
ou-

ouvrages , ces vers Fescennins , *virus*, du poison, comme Catulle appelle de méchans vers, *venena*. Il est ridicule de vouloir séparer ce mot, & lire *et grave vi rus*.

160 *Manferunt hodieque manent vestigia ruris*]
Ceux qui suivent toujours le grand nombre , & qui comptent les suffrages au lieu de les peser, croiroient ici sur la foi de la lettre & de tous les anciens Commentateurs , que ce passage , *mais pourtant ces marques de rusticité ont duré long tems, et durent encore*, signifie simplement qu'on trouvoit encore dans les Poètes du siècle d'Auguste des expressions & des pensées qui tenoient de cette rusticité , comme Catulle a dit des Annales de Volusius :

*Pleni ruris et inficetiarum
Annales Volusi, cacata charta.*

Cependant ce sens-là est faux, quelque naturel qu'il paroisse ; & quoique personne ne l'ait dit avant moi. Comment Horace auroit-il pu dire que ce poison de rusticité n'étoit pas chassé, puisqu'on avoit alors un Terence, un Virgile, un Catulle, un Tibulle, un Varius, un Ovide, &c. Dans Horace il n'y a point d'endroit qui merite plus que celui-ci d'être bien développé ; & c'est ce que je vais faire en peu de mots. J'ai dit dans une des Remarques précédentes , & je l'avois déjà expliqué dans la Preface sur les Satires, que la Satire succéda aux railleries grossieres inventées par des payfans. Cette Satire étoit un poëme plus réglé que ces vers Fescennins ; mais elle retenoit pourtant beaucoup de leurs railleries & de leurs plaisanteries grossieres , dont on ne retranchoit que la plus odieuse obscénité. Plus de deux cents ans après l'établissement de cette Satire , Livius Andronicus s'étant avisé de faire des comédies réglées à la maniere des Grecs , & ce divertissement ayant paru plus noble & plus parfait, on y accourut en foule , & on né-

négligea les Satyres. Ce mépris dura pendant que les Poètes jouèrent eux-mêmes leurs pièces : mais dès qu'ils les eurent données à des troupes de comédiens, la jeunesse Romaine, qui aimoit à rire, rapporta sur le théâtre ces Satires, qu'elle joua d'abord dans les intermedes, & ensuite à la fin des pièces, surtout des pièces Atellanes ; & enfin elle changea leur nom de Satire en celui d'exodia. C'est ce que Tite-Live nous apprend dans le VII. Livre : *Postquam lege hac fabularum ab risu ac soluto joco res avocabatur, & ludus paulatim in artem verterat, juvenus histrionibus fabellarum actu relicto, ipsa inter se more antiquo ridicula intexta versibus jactare capit: qua inde exodia postea appellata, consertaque fabellis potissimum Atellanis sunt.* Les plaisanteries & les railleries licentieuses étant chassées par ces pièces réglées, & l'art ayant poli ce divertissement, la jeunesse Romaine laissa jouer ces pièces trop serieuses aux comédiens, reprit l'ancienne coutume, & joua elle-même ces Satires, qui furent ensuite appellées exodia, farces, & ajoutées particulièrement aux pièces Atellanes. Ces farces, exodia, ne durèrent pas seulement jusqu'au tems d'Horace, elles durèrent longtems après ; témoin celle où l'on chanta à Tibere ce mot que rapporte Suétone : *Unde mora in Atellanico exodio proximis ludis assensu maximo excepta, hircum vetulum capris naturam ligurire.* Quand Horace dit donc que cette rusticité duroit encore de son tems, il a voulu dire qu'on jouoit encore de ces Satires, de ces exodia, de ces farces, qui portoient des marques de la grossiereté de leur origine, & nous faire entendre que cette coutume lui déplaisoit. J'espère qu'on me saura bon gré d'avoir éclairci ce passage, & de n'avoir pas suivi les Commentateurs.

161 *Serus enim Græcis admoxit acumina chartis*] Ce ne fut qu'un an après la première guerre Punique que les Romains s'aviserent de lire les Grecs ; Livius Andronicus, originaire de Grece, fut le premier qui fit jouer une pièce réglée divisée

visée par Actes, l'an de Rome DXIV. deux cents vingt ans après l'établissement de ces Satires. C'est pourquoi ces farces durèrent si longtems ; le peuple ne se défait pas facilement des goûts dans lesquels il a été nourri ; & plus ils sont grossiers, plus ils se défendent contre la politesse qui vient les combattre.

162 *Et post Punica bella*] Il ne faut pas entendre ceci des trois guerres Puniques, cela seroit faux. Ce bon goût commença un an après la première, se fortifia pendant les vingt années qui précéderent la seconde, & se confirma entièrement entre la seconde & la troisième, lorsque Terence porta sur la scène Romaine les pièces de Ménandre. Mais Horace ne parle ici que de la première guerre.

Quietus] Il paroît par l'histoire, qu'après la première guerre Punique les Romains ne jouirent pas d'un long repos ; car trois ou quatre ans après ils eurent d'autres guerres ; mais comme ces guerres étoient peu considérables, plusieurs Poètes dans ce tems-là ne laissoient pas de travailler à l'envi à divertir les Romains, & l'on ne se sentoît point de la guerre à Rome. C'est pourquoi Horace a pu fort bien dire *quietus*.

163 *Quid Sophocles & Thespis & Æschylus utile ferrent*] Thespis florissoit du tems de Solon, plus de six cents ans avant la naissance de Jesus-Christ. Quand il commença à paroître, la tragédie étoit encore dans sa première grossièreté, & il fut le premier qui y apporta quelques changemens, dont il sera parlé dans les Remarques sur l'Art Poétique. Eschyle parut près de six-vingts ans après Thespis, & Sophocle commença à faire jouer ses pièces sur la fin de la vie d'Eschyle. On pourroit s'étonner qu'Horace mette ici avec Eschyle & Sophocle, qui ont donné à la tragédie toute la majesté & la perfection qu'elle pouvoit recevoir, qu'il mette, dis-je, avec ces grands hommes Thespis, dont les pièces n'étoient que des divertissemens de village. Quelle utilité & quel secours les Ro-

maines

mais pouvoient-ils tirer de ces tragédies, qui n'étoient bonnes qu'à amuser des payfans ? A cela je répons qu'il faut confiderer deux tems dans Thespis, le commencement & la fin. Dans le premier il suivit la route commune ; mais enfin ce divertissement lui ayant paru trop grossier, il le reforma quelque peu, & donna des tragédies d'une nouvelle sorte comme je l'expliquerai ailleurs. C'est pourquoi Plutarque écrit dans la Vie de Solon, que les tragédies de Thespis plurent merveilleusement au peuple, à cause de leur nouveauté. Aussi n'a-t-on compté proprement le tems de Thespis que depuis qu'il eut fait ce changement, & donné son *Alceste*, qui fut sa premiere bonne piece.

164 *Tentavit quoque rem si digne vertere posset*] Car dans ce même tems Accius, Cécilius, Pacuve & Névius firent jouer des tragédies qu'ils avoient traduites des Grecs, dont ils n'étoient que les interpretes.

165 *Et placuit sibi natura sublimis & acer*] Horace dit que le Romain se plut à cet exercice de traduire des tragédies Greques, parceque naturellement il avoit l'esprit grand & sublime. Cette grandeur des Romains a assez paru dans toutes leurs actions, pour justifier l'Eloge qu'Horace leur donne.

166 *Nam spirat tragicum satis & feliciter audet*] La verité de ce jugement paroît encore par les fragmens qui restent de leurs pieces. Il faut remarquer qu'Horace admet un enthousiasme tragique & une heureuse audace dans les Poëtes qui n'étoient que des traducteurs. En effet ces traducteurs se donnoient une grande liberté, & s'attachoient aux choses sans s'assujettir aux mots. Ils étoient les maîtres de leurs expressions. On peut voir la Remarque sur le 133. vers de l'Art Poétique.

167 *Sed turpem putat in scriptis metuitque lituram*] Horace ne recommande rien avec tant de

de soin que d'aimer à effacer. Il en a établi la nécessité dans la X. Satire du Livre I. vers 72. Il en fait encore un précepte dans l'Art Poétique, vers 291. où il va même jusqu'à ordonner qu'on rejette un ouvrage où l'on n'aura pas beaucoup effacé. C'est pourquoi Quintilien a dit que cette correction est la partie la plus utile des études, & que la plume ne travaille & n'avance pas moins quand elle efface que quand elle écrit. *Emendatio pars studiorum utilissima, neque enim sine causâ creditum est, stylum non minus agere cum delet.* Les plus grandes beautés des plus excellens ouvrages sont plus dûes au côté du stile qui servoit à effacer, qu'à celui qui servoit à écrire. * Dans quelques MSS. il y a *inscite* au lieu de *in scriptis*, & M. Bentley, au lieu de se moquer de cette leçon impertinente qui n'est venue que de quelques copistes ignorants ou endormis, la fait au contraire & s'en sert pour lire *inscitus*. Voilà le grand profit que ce savant homme tire de ses MSS. *

168 *Creditur, ex medio quia res arcessit, habere sudoris minimum*] Après avoir parlé de la tragédie, il vient à parler de la comédie. La plupart des gens sont persuadés qu'il est plus aisé de réussir dans celle-ci, que dans celle-là, parcequ'on n'y traite que des sujets ordinaires & communs, *res ex medio* : au lieu que dans la tragédie on traite les sujets les plus relevés. Mais Horace s'oppose à ce sentiment, & il assure avec raison que la comédie est d'autant plus difficile qu'il y a moins de pardon à espérer quand on n'arrive pas au but. Dans la tragédie, la grandeur du sujet ne soutient & n'élève pas seulement l'esprit du Poëte, il attache & éblouit le spectateur, & ne lui laisse presque pas le tems d'en remarquer les fautes : car le spectateur est épris de la même passion qui agite l'Acteur. Il n'en est pas de même dans la comédie. Mais c'est une matiere trop vaste pour une Remarque on ne l'épuiseroit pas dans un long discours.

170 *Quanto venia minus*] Dans les petits sujets qui demandent un stile bas ou médiocre, les fautes ne paroissent pas pardonnables, parcequ'il semble qu'il étoit aisé de n'en point faire. Au lieu que dans le sublime & dans le grand, qui par leur propre élévation sont glissans & dangereux, il est quelquefois permis de broncher.

Aspice Plautus quo pacto partes tutetur amantis Ephebi] Les plus sçavans Interpretes ont cru qu'Horace louë ici Plaute, & qu'il propose comme un exemple difficile à suivre, les beaux caractères qu'il a formés. Je suis surpris de ce jugement, car c'est tout le contraire, comme le sçavant Heinsius l'a fort bien inferé de la suite des paroles mêmes du texte. Horace, pour faire mieux voir la difficulté de la comédie, se contente de faire remarquer les défauts où sont tombés des Poètes d'ailleurs fort habiles. En effet il est certain que Plaute, qui réussit si bien dans les nœuds & dans les intrigues de ses pieces, & qui a partout une vivacité qui attache & qui surprend, est souvent malheureux dans ses caractères; car ils sont pour la plupart ou trop lâches, ou trop outrés, comme on peut le prouver sans beaucoup de peine. Je me contenterai d'en donner un ou deux exemples. Dans le *Pseudolus* (le Menteur) que Caton donne dans Cicéron comme une piece achevée & qui plaisoit infiniment à son Auteur, on y trouve les trois caractères dont Horace parle, fort mal soutenus & fort mal suivis. Le jeune homme Callidorus est un amoureux transi, mais d'un si pauvre & si chétif caractère, que ce n'est presque pas un caractère. Son pere Simon soutient aussi fort mal le caractère *patris attenti*, d'un pere épargnant & qui a soin de ses affaires; car il encourage son valet à le tromper, il lui promet même une récompense, & s'engage à lui donner de l'argent s'il vient à bout de tromper le marchand d'esclaves, & de mettre entre les bras de son fils la fille dont il est amoureux. Il apprend avec joie
que

que cela est fait, & donne l'argent, quoiqu'avec quelque repugnance ; car il voudroit bien en retenir une partie. Et le marchand d'esclaves bien loin de remplir le caractère *lenois infidiosi*, d'un coquin qui trompe tout le monde, & qui est d'abord assez outré, il se dément si fort dans la suite, qu'il se laisse très sotement tromper par un valet.

Prenons une autre piece du même Poëte, & une piece plus parfaite que le *Pseudolus*. Prenons le *Rudens*. Nous y trouverons le caractère *amantis ephēbi* très mal soutenu. Pieusidippe amant de Palestre, voit que le marchand d'esclaves l'a trompé, & lui a enlevé sa maîtresse. Il prend trois soldats avec lui, & court après le marchand. Il arrive au temple de Vénus près de la mer ; il voit des gens qui font naufrage, il se doute que c'est son coquin de marchand, & au lieu d'aller au bord l'attendre & s'en saisir, puisqu'il avoit main forte, il s'en retourne, on ne fait pourquoi, & va on ne fait où, & ne reparoit qu'à la VI. sc. de l'Acte III. & dans toute la suite de la piece, il ne fait rien de tout ce que doit faire un homme qui aime ; comme cela a été reproché à Plaute par Madame Dacier dans l'examen qu'elle a fait de cette comédie. Voilà donc le sens de ce passage d'Horace bien éclairci, & bien prouvé, par les défauts sensibles de ces caractères qu'il est impossible de justifier. Aussi les plus grands partisans de Plaute n'ont-ils jamais attribué à ce Poëte la bonté des mœurs & des caractères ; ils ne lui ont donné que la vivacité de l'action & la conduite du sujet qui marche toujours vers le dénouement, comme nous l'avons vu dans le 58. vers de cette même Epître :

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi.

C'est inutilement qu'on oppose que l'expression dont Horace se sert ici ; *Aspice Plautus quo facto partes tutetur*, &c. est une expression grave qui marque plutôt une louange qu'un blâme ; car le contraire paroît ma-

manifestement par la fuite , où l'on voit que cette même expression sert aussi pour Dorfennus, qui est certainement blâmé.

173 *Quantus sit Dorfennus edacibus in parasitis*] Après l'exemple de Plaute il donne celui de *Dorfennus* ou *Doffennus*, celebre Poète comique, & qui avoit tant de peine à former des caractères, que pour avoir plutôt fait, il mettoit partout des parasites gourmands, qui sont justement les caractères les plus aisés, & qui donnent le plus dans le goût du peuple. Quand on voit un Poète si attaché à certains caractères, c'est une marque sûre qu'il n'a pas la force d'en former de nouveaux. C'est pourquoi Aristophane disoit aux Athéniens qu'il ne cherchoit pas à les tromper, en leur présentant deux ou trois fois la même chose un peu déguisée; qu'il étoit toujours sur la scene non seulement de nouveaux sujets, mais des sujets qui ne se ressembloient point, & qui étoient toujours également beaux : au lieu que les autres Poètes mettoient toujours dans leurs pieces *Hyperbolus* & sa mere. Le reproche qu'Aristophane faisoit aux Poètes de son tems, est justement le même qu'Horace fait ici à *Doffennus*; ce sont toujours des parasites qui font le sujet ou le principal incident de ses pieces, & l'on ne peut rien voir de plus vicieux. C'est le véritable sens de ce passage qui avoit été très mal expliqué. Pline cite des vers de ce *Doffennus* dans le chapitre XIII. du Livre XIV, & Sénèque dans sa Lettre XCIX. rapporte cette inscription qui étoit sur son tombeau : *Hospes, resiste, & sophiam Doffenni lege. Passant, arrête, & lis la sagesse de Doffennus* : ce qui marque qu'il étoit fort estimé pour la morale qu'il jettoit dans ses pieces.

174 *Quàm non adstricto percurrat pulpita focco*] Comme on marche beaucoup mieux quand les fouliers sont bien attachés, que quand ils sont lâches, Horace, pour marquer la négligence de *Doffennus* dans ses pieces, dit qu'il parcourt à la hâte le théâtre

tre avec le *soccus* délié. Le *soccus* étoit le soulié comique. Aufone a imité cette expression , quand il a dit de Terence :

Et ascripto percurrit pulpita socco.

175 *Gessit enim nummum in loculos demittere*] Horace dit autant cela de Plaute que de Dossennus ; il parle des deux également, *uterque gessit* ; & par politesse il aime mieux imputer leurs fautes à leur avarice, qu'à leur esprit. Attius a dit des comédiens dans le même sens : *Datum inest aurum ? exsultat planipes.* A-t-on donné son argent ? voilà les comédiens bien-aisés ; que la pièce soit bonne ou mauvaise, cela leur est indifférent.

Nummos] L'argent des Ediles ou des Préteurs qui achetoient les pièces des Poètes.

176 *Securus cadat an recto stet fabula talo*] Sans se mettre beaucoup en peine si leur pièce se soutient, ou si elle tombe. Il parle d'une pièce comme d'une personne qui marche droit ou qui bronche, selon qu'elle a la cheville des pieds ou droite ou de travers, *rectus talus*, c'est ce que Callimaque appelle *εὐπύδων ἐπὶ γῆνι*.

177 *Quem tulit ad scenam ventoso gloria curru*] Il va parler des incommodités & des dégoûts que les Poètes dramatiques ont à essuyer. Il semble qu'ils ne vivent que par le sentiment des autres. Un spectateur les tue ou les fait vivre, selon qu'il écoute leurs pièces avec attention ou avec froideur. Ce vers est fort beau.

Ventosa Gloria curru] Cette expression est noble & fait une belle image. Horace a raison de donner à la gloire qui vient du théâtre un char *ventosum*, c'est à-dire, changeant, variable, inconstant, qui n'a point de tenue ; car il n'y a point de mer plus orageuse que celle du théâtre, c'est pourquoi Terence dit dans le second Prologue de l'Hécyre :

Quia

Quia scibam dubiam esse fortunam Scenicam.

Mais comme je savois que le théâtre est une mer sujette aux tempêtes.

Combien de naufrages n'y a-t-on pas faits de nos jours? Je sais bien qu'on a expliqué ce *ventoso curru*, un char qui donne de la vanité. Comme si Horace avoit voulu dire par là qu'il n'y a rien de plus vain qu'un Poète dramatique. Il est vrai que la plupart des Poètes dramatiques sont fort vains & surtout les méchans Poètes; mais je doute que *ventosus* aëtil soit Latin pour dire *qui donne de la vanité*. Il est toujours passif, Virgile s'en est servi pour dire *plein de vanité*, comme dans ce vers du XI. Liv. de l'Énéide.

----- *an tibi Mavors*
Ventosa in lingua.

Et dans cet autre du même Liv.

----- *ventosa ferat cui gloria laudem.*

Ce dernier passage est si semblable à celui d'Horace, qu'on diroit que ce Poète l'a imité en encherissant sur l'original, car *Gloria ventoso curru* est la même chose que *Gloria ventosa*. On peut choisir de ces deux sens, qui me paroissent fort bons tous deux. J'ai suivi le premier pour deux raisons. La première, parceque rien n'exprime mieux la gloire qui vient du théâtre, qui est toujours fort douteuse, même pour les plus habiles, & qui est sujete à mille revers. Et la seconde, parcequ'Horace s'est toujours servi de ce mot dans ce sens-là. Il s'appelle lui-même *ventosum*, changeant, inconstant, dans l'Épître VIII. du Liv. I.

Roma Tibur amem ventosus. -----

Et dans l'Épître XIX. du Liv. I. il appelle le peuple *ventosam plebem*, populace changeante, inconstante, légère :

Non ego ventosa plebis suffragia venor.

Si l'on choisit le dernier sens, *Gloria ventoso curru*, pour la vaine gloire, Horace aura parlé en général sans aucune application aux Poètes tragiques, qu'il n'a pas dessein de blâmer. *Gloria ventoso curru* est une expression générale comme dans l'Ode XVIII. du Liv. I.

Et tollens vacuum plus nimio Gloria verticem.

Et la Gloire qui porte haut la tête légère.

C'est-à-dire la vaine gloire, la vanité. L'impossibilité de traduire heureusement en notre langue le *ventoso curru* m'a obligé d'employer une autre figure dans ma traduction.

179 *Sic leve sic parvum est*] Horace appelle chose légère & petite l'attention ou la froideur du spectateur ; car l'une & l'autre ne viennent le plus souvent que de son caprice.

180 *Valeat res ludicra, si me palma negata macrum*] J'aime tout-à-fait ce jugement d'Horace, & je le trouve très judicieux. En effet c'est une chose étonnante, on pourroit même ajouter ridicule, qu'un honnête homme, pour une chose qui n'est faite que pour le plaisir, aille donner à tout un peuple le pouvoir de décider souverainement de sa vie ou de sa mort. Cet endroit marque autant qu'aucun autre l'esprit du Poète.

182 *Sape etiam audacem fugat hoc terretque Poëtam*] Voici le second dégoût qu'ils avoient à es-
fuyer, & qui décourageoit souvent les plus hardis. C'est qu'au milieu de la plus belle pièce, le peuple, qui est toujours ignorant & sot, demandoit qu'on fît venir un éléphant, ou un ours pour le réjouir, des
gla-

gladiateurs, ou des danseurs de corde, comme cela arriva aux deux premières représentations de l'Hécyre de Terence, qui fut obligé de quitter le théâtre, comme il le dit lui-même :

Fecere ut ante tempus exirem foras.

M'obligerent à sortir avant que ma piece pût être finie;

Et,

Interea ego meum non potui tutari locum.

Dans cette confusion je fus obligé de céder ma place:

Et c'est à quoi Horace fait allusion quand il dit, *fugat, chasse.*

184 *Et depugnare parati si discordet eques*] Le peuple n'entend pas raillerie, il est toujours prêt à se porter aux plus grandes extrémités dès qu'on veut s'opposer à ses goûts & à ses caprices. Il demande un ours, il faut le lui donner, autrement il deviendra ours lui-même.

187 *Verum equitis quoque jam migravit ab aure voluptas*] Comme ce qu'Horace a dit trois vers plus haut, que si les Chevaliers s'oposoient au goût du peuple, &c. présuppose qu'il y avoit encore quelque goût dans cet Ordre des Chevaliers, & qu'il étoit en état de soutenir & de faire valoir une bonne piece, il se reprend ici, & pour faire voir aux Poètes qu'ils ne devoient pas conserver cette esperance, il dit que dans les Chevaliers même les plaisirs de l'oreille ont cédé aux plaisirs des yeux. On ne peut rien voir de plus heureux que cette expression.

188 *Ad incertos oculos*] Il appelle des yeux incertains, des yeux qui avides de tout voir, ne savent où se porter, & qui ne sont pas plutôt attachés sur un objet qu'ils vont sur un autre, de peur qu'il ne passe, & qu'il ne s'éloigne. Cette épithete est merveilleuse

pour faire voir la passion que le peuple a pour les spectacles qui ne repaissent que les yeux. * La demangeaison de critiquer l'a emporté ici dans l'esprit de M. Bentlei sur le respect qu'il a d'ordinaire pour les MSS. car malgré tous les MSS. & toutes les éditions il rejette ce mot, *incertos* & il corrige *ingratos*.

Omnis ad ingratos oculos.

Des yeux ingrats, dit-il, *ce sont des yeux qui oublient bientôt le plaisir qu'on leur a donné & qui n'en retirent aucun fruit.* Il seroit difficile de rien imaginer de plus absurde & de plus contraire au sens. *

Gaudia vana] Il appelle des *plaisirs vains* ceux qui viennent des spectacles qui ne contentent que la vue. car il n'en reste plus rien quand l'objet est passé.

189 *Quatuor aut plures aulae premuntur in horas*] *Aulae* étoient les tapisseries qui cachotent le théâtre jusques à ce que les acteurs parussent. C'est notre toile d'aujourd'hui, avec cette différence, qu'au lieu que quand nos pieces commencent, on leve la toile qui est attachée par le haut, les Romains la baissent, la laissent tomber sous le théâtre, & quand la piece étoit finie, ou même après chaque Acte, pour les changemens de décoration, on la relevoit, au lieu que nous la baissions. Ainsi *premere aulae* se disoit de la toile baissée pour commencer, & *tollere aulae*, de la toile levée pour finir. Ovide a expliqué cette maniere de lever la toile, par une comparaison merveilleuse: car en parlant des hommes armés qui naquirent des dents du dragon que Cadmus avoit semées, il dit dans le troisieme Livre des Métamorphoses:

*Inde, fide majus, gleba cœpere moveri;
Primaque de sulcis acies apparuit hasta:
Tegmina mox capitum picto nutantia cono.
Mox humeri, pectusque, onerataque brachia telis
Exsunt: crescitque seges clypeata virorum.*

Sic

*Sic ubi tolluntur festis aulaa theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultus:
Cetera paulatim, placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.*

Après cela, prodige étonnant & incroyable! les mottes de terre commencerent à s'entr'ouvrir, & du milieu des sillons on vit d'abord sortir des pointes de piques, après cela des panaches, des casques, ensuite des épaules & des bras armés d'épées, de boucliers & de javelots; & enfin une moisson de combatans acheva de paroître. Comme quand on leve la toile dans nos théâtres, on voit s'élever peu à peu les figures qui y sont tracées: d'abord on ne voit que la tête, & ensuite elles se présentent peu à peu, & se découvrant insensiblement, elles paroissent enfin toutes entieres, & semblent se tenir debout sur le bord de la scene.

Horace dit donc qu'au milieu d'une comédie celui qui donnoit les yeux, & qui se piquoit ordinairement d'un sot appareil, faisoit souvent venir des troupes d'acteurs qui representoient un triomphe, & qui occupoient la scene quatre heures & davantage avant que ce desordre fut passé & qu'on pût recommencer la piece. Ainsi la toile demeueroit baissée, nous dirions levée, pour donner lieu à ces representations.

190 *Dum fugiunt equitum turma, peditumque ca-*
terva] Des troupes qui entrent, & qui representent la deroute de l'infanterie & de la cavalerie des ennemis. Pour avoir une idée juste de ce qu'Horace décrit ici, il faut savoir que les Ediles & les Préteurs, qui donnoient ordinairement ces jeux au peuple, tâchoient à l'envi de se surpasser les uns les autres par la pompe & par la magnificence de leurs jeux. C'est pourquoi ils entremêloient ces sortes de spectacles. Mais ce mélange mal entendu y apportoit moins de beauté que de desordre. C'est pourquoi Cicéron s'en moque dans une Lettre qu'il écrit à Marius, c'est la I. du Livre VII. *Quid enim delectationis habent sexcenti mili-*

in Clytemnestrâ? aut in equo Trojano craterarum tria millia? aut armatura varia peditatus & equitatus ut in aliquâ pugnâ? quæ popularem admirationem habuerunt, delectationem tibi nullam attulissent. Car quel plaisir peuvent donner six cents mulets dans la Clytemnestre? trois mille vases dans le Cheval de Troie? ou toute cette bigarrure d'armes de la cavalerie & de l'infanterie, comme pour un véritable combat? Tout cela a donné de l'admiration au peuple, & ne vous auroit fait aucun plaisir.

192 *Effeda festinant, pilenta, petorrita*] *Effeda*, les chariots pour le combat; *pilenta*, les chariots où l'on mettoit les femmes; *petorrita*, les chariots qui portoient les esclaves & le bagage.

Naves] Des vaisseaux peints sur des toiles, ou bien de véritables vaisseaux qu'on faisoit remonter sur le Tibre, qui n'étoit pas loin de-là. Car c'est ainsi que le vieux Commentateur a expliqué ce passage: *Naves aut in picturâ; aut dum trahuntur per Tiberim qui non aberat procul à theatro.* Il parle du théâtre de Pompée. On sortoit donc du théâtre pour voir ces vaisseaux. Cela ne paroît pas vraisemblable. J'aimerois mieux croire qu'Horace parle ici des vaisseaux que les Romains faisoient voir dans leur théâtre, où des conduits souterrains versaient tout d'un coup une quantité prodigieuse d'eau qui faisoit une mer, où l'on représentoit des batailles navales.

193 *Captivum portatur Ebur, captiva Corinthus*] On porte en triomphe la ville de Corinthe représentée en ivoire, comme c'étoit la coutume. Témoins ce bon mot de Chrysispe, qui ayant vu passer dans le triomphe de César les villes qu'il avoit prises, & qu'on avoit faites en ivoire; & voyant quelques jours après dans le triomphe de Fabius Maximus celles qu'il avoit prises, & qui n'étoient qu'en bois, dit que ces dernières n'étoient que les étuis des villes de César, *thecas esse oppidorum Caesaris dixit.* Quintil. Liv. VI. ch. III,

195 *Diversum confusa genus panthera camelo*] Il décrit un animal qui tient du chameau & de la panthere, ou du léopard, & qu'on appelle une giraffe. Pline le décrit ainsi dans le XVIII. chap du Liv. VIII. *Horum aliqua similitudo in duo transfertur animalia, Nabin Æthiopes vocant, collo similem equo, pedibus & cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguuntibus, unde appellata camelopardalis, Dictatoris Caesaris Circensibus ludis primum visa Roma.* Il y en a une espece qui participe de deux animaux. Les Ethiopiens l'appellent nabis; il a le col du cheval, les pieds & les jambes du bœuf, la tête du chameau, & le poil roux & marqueté de taches blanches; c'est pourquoi on l'appelle Camelopardalis, chameau-leopard. Cesar fut le premier qui en fit voir un à Rome dans les jeux Circenses qu'il donna étant Dictateur. Voyez Dion, Livre XLIII.

196 *Sive Elephas albus vulgi converteret ora*] L'éléphant est un animal très propre à donner de l'admiration au peuple: c'est pourquoi les Magistrats avoient grand soin d'en orner les jeux. Les éléphants blancs ont toujours été les plus rares & les plus estimés; on fait les sanglantes guerres qu'un éléphant blanc a causées dans les Indes.

197 *Spectaret populum ludis attentius ipsi*] Ce trait d'Horace me plaît infiniment. Pendant que le peuple est attaché à voir ces spectacles & ces jeux, le Sage est attaché à voir le peuple, qui en cette occasion est toujours pour lui un spectacle beaucoup plus divertissant & plus varié.

198 *Mimo*] Il appelle mimes, comédiens, tous ceux qui jouoient quelque rôle dans ces jeux, les acteurs qui representoient ce triomphe; car il ne faut pas les confondre avec les acteurs de la piece.

199 *Scriptores autem narrare putaret*] En effet il y a de quoi s'étonner que les Poètes vou-lussent travailler pour un peuple si sot, qui les plantoit-là pour courir après un éléphant, ou après un ours. Mais aussi d'un autre côté cela étoit bien commode pour les méchans Poètes, ils avoient sur quoi rejeter le mauvais succès de leurs pieces: au lieu que les nôtres sont misérablement réduits au-jourd'hui à s'en prendre au vent, à la pluie, ou à l'excessive rigueur d'un hiver.

Asello fabellam surdo] On disoit communé-ment en proverbe, *faire un conte à un âne*, & *faire un conte à un sourd*. Horace, pour rendre la chose plus ridicule, de ces deux proverbes n'en a fait qu'un.

200 *Nam qua pervincere voces*] Il n'y a-voit point de comédien qui eût pu se faire enten-dre à travers ce bruit confus qu'excitoit la vue de ces magnificences. Esope en faisant un jour des efforts pour cela dans une occasion pareille, en per-dit tout d'un coup la voix: car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut entendre ce passage de la Lettre que Cicéron écrit à Marius: *Delicia vero tua noster Æso-pus ejusmodi fuit, ut ei desinere per omnes homines li-ceret. Is jurare cum cœpisset, vox eum defecit in illo loco, si sciens fallo.* Notre cher Esope, nos delices, se mit en un état que tout le monde lui auroit permis de quitter. Lorsqu'il eut commencé à jurer, la voix lui manqua tout d'un coup à cet endroit, si je ments le voulant & le sachant.

202 *Garganum mugire putes nemus*] Le mu-gissement des forêts du mont Gargan devoit être fort grand: car ce mont est exposé aux vents qui vi-ennent de la mer Adriatique. On a vu dans les O-des querceta Gargani.

203 *Et artes, divitiæque peregrina*] Le vieux Commentateur explique cet *artes*, *artes mimorum*, l'adresse des mimes, des comédiens: mais je suis persuadé qu'il se trompe; Horace fait assez enten-dre

dre que c'étoit à quoi les spectateurs étoient le moins attentifs. *Artes* doit être entendu de l'adresse des ouvriers qui avoient fait les étoffes pour les habits, pour les décorations, & pour tout l'équipage. Car ils faisoient venir toutes ces étoffes d'Asie. L'épithete *peregrina*, étrangères, sert autant à *artes* qu'à *divitia*.

204 *Quibus oblitus actor*] Les richesses étoient étalées avec tant de profusion sur les habits, qu'Horace dit que les acteurs en étoient plutôt barbouillés qu'ornés. Car c'est la force du mot *oblitus*.

205 *Concurrit dextera laeva*] C'est le geste le plus naturel au peuple pour témoigner son admiration, que de joindre les mains en les levant. Quand il a fait cela, il ne faut pas lui en demander davantage.

206 *Dixit adhuc aliquid?*] C'est la demande de quelque étranger ou de quelque Romain plus sage que les autres, qui étant assis derrière ces badauds, & leur voyant faire ces gestes d'admiration s'imagine que l'acteur a dit quelque chose qui leur cause ces transports.

207 *Lana Tarentino violas imitata veneno*] Toutes les fois que le peuple témoigne de l'admiration sur quelque sujet que ce puisse être, on n'a qu'à l'interroger, on trouvera toujours qu'il admire, non pas ce qui est beau, mais ce qui accompagne le beau.

208 *Ac ne fortè putes*] Horace prévient ou guerit le soupçon qu'Auguste pouvoit avoir qu'il ne relevoit que par envie les défauts des Poètes tragiques, & les dégoûts qu'ils pouvoient avoir, comme pour décrier par-là un métier auquel il ne se sentoît pas propre. C'est pourquoi il leur donne ici en peu de vers les louanges qui leur sont dûes, & fait fort bien voir toutes les merveilles & toutes les difficultés de leur art. Heinsius s'est fort trompé quand il a cru qu'il manquoit ici quelque chose avant ce vers; il n'y a rien de plus entier ni de mieux suivi.

209 *Laudare malignè*] Je fais bien que *laudare malignè* peut signifier, louer petitement, chichement, être avare de louanges. Mais je suis persuadé qu'Horace a voulu dire ici quelque chose de plus, & que par ce mot, *malignè*, il a exprimé des louanges empoisonnées, des louanges suivies d'un *fi* qui gâte tout; en un mot ce que nous disons proprement des louanges malignes. Car c'est précisément de cette manière qu'il a loué les Poètes qui travailloient pour le théâtre, en disant qu'à la vérité ils ont du sublime & du grand, mais qu'ils craignent les ratures, & qu'ils ont honte d'effacer: en découvrant quelques-uns de leurs défauts les plus considérables, & en ramassant finement tous les dégoûts qu'ils ont à essuyer dans ce hasardeux & pénible métier, & les affronts qu'ils sont obligés de boire.

210 *Ille per extentum funem mihi posse videtur*] Naturellement on ne conçoit rien de plus difficile que de marcher sur la corde. Horace trouve qu'il est encore plus difficile de faire une bonne tragédie, & il a raison. On a vu même beaucoup d'éléphants marcher fort sûrement sur une corde bien tendue. Mais il est fort rare de trouver de bons Poètes tragiques. La France en a produit à peine trois ou quatre, & Rome n'a pas eu de ce côté-là beaucoup d'avantage sur elle.

211 *Inaniter angit*] *Inaniter*, sans sujet, pour rien. Car voilà la merveille, qu'un Poète tragique trouve le secret de nous intéresser si fortement & malgré nous, à des choses feintes & qui ne nous regardent point.

212 *Falsis terroribus implet*] Il est étonnant qu'on ait expliqué ces fausses terreurs des terreurs qu'inspire la religion par la crainte des Dieux. Qu'est-ce que cela fait à la tragédie? A-t-on oublié que l'âme de ce Poème c'est la terreur & la compassion, φόβος καὶ ἔλεος. La tragédie nous remplit

remplit de terreurs, qu'Horace appelle fausses, parce qu'elles ne sont fondées sur rien, qu'elles n'aboutissent à rien, & que la cause n'en est pas réelle, mais feinte. Cependant quoique nous le sachions, nous ne laissons pas d'en sentir tous les effets, comme si elles étoient vraies. Et c'est ce qu'il y a de merveilleux.

213 *Ut magus*] Comme un magicien qui nous épouvante par ses sortilèges & par ses illusions, qui nous font paroître des feux, des fleuves, des monstres, des enfers, des précipices, où il n'y a qu'un terrain uni.

Et modo me Thebis, modo me ponit Athenis] Voilà encore un des effets surprenans du poëme dramatique. Le Poëte nous enlève & nous transporte où il lui plaît; nous avons beau nous tapir & nous roidir, il est toujours le maître, & on peut lui appliquer ce mot d'Anacréon, ἢ Δουχὺς ἡντιχέυει. Il gouverne notre ame comme un habile Ecuyer gouverne un cheval. Sophocle, dans son premier Edipe, nous transporte à Athenes. Malheur au Poëte qui ne sait pas nous faire cette violence, & qui ne nous laisse pas oublier un moment que nous sommes à Paris.

214 *Verum age, & his qui se Lectori credere malunt*] Auguste aimoit fort la comédie, & il étoit attaché à ces sortes de divertissemens plus qu'un Prince ne le doit être, jusques-là qu'il avoit tâché de faire lui même des piéces; mais il avoit eu le bonheur de n'y pas réussir. Horace lui conseille ici de ne pas accorder toute sa protection & toutes ses faveurs aux Poëtes tragiques, & d'en faire part à ceux qui font des ouvrages pour être lûs, & non pas pour être représentés, & il lui insinue finement que les plus beaux poëmes dramatiques peuvent bien contribuer à rendre illustre le regne d'un Prince, mais qu'ils n'ajoutent rien à sa gloire particulière. Au lieu que les ouvrages des autres Ecrivains peuvent produire ces deux effets en même tems.

216 *Curam redde brevem*] Diminuez & abrégez les chagrins & les inquiétudes que leur donnent le mauvais état de leurs affaires, ou le peu de cas que vous faites d'eux en leur préférant les Poètes qui travaillent pour le théâtre. Ce passage ne peut recevoir que ces deux explications. * M. Bentlei appelle pourtant ces explications *febriculosa & agrotantium somnia*, des songes de fébricitant & de malade. Mais ces songes de malade valent mieux que les reveries qu'il a étant bien éveillé. Il a malheureusement trouvé dans un MS. de son college *curam impende brevem*, & aussi-tôt il en a barbouillé son texte, sans penser que les Latins ont bien dit de la chose *impendere curam*, *impendere curas alicui rei*; donner ses soins à une chose, mais que jamais ils ne l'ont dit de la personne; car on ne trouvera point que je sache, *impende mihi curam*, *impende curam scriptoribus*. Rien n'est mieux dit que *curam redde brevem his qui &c.* abrégez les inquiétudes de ceux qui &c.

Si munus Apolline dignum] Il appelle un présent digne d'Apollon la bibliothèque Greque & Latine qu'Auguste avoit consacrée à ce Dieu dans le palais Palatin, pendant son sixieme Consulat, & dans laquelle on mettoit les ouvrages des Auteurs, qui étoient généralement approuvés, comme cela a été expliqué sur le 22. v. de la Sat. IV. du Liv. I.

218 *Ut studio majore petant Helicon*] La protection des Princes est le plus grand aiguillon des Poètes, & vaut souvent plus qu'Apollon.

Et spes & ratio studiorum in Casare tantum.

Sans cela ils ne font que languir, & tenter des efforts inutiles; & les Muses demeurent là tristement assises, la tête panchée sur leurs genoux, sans vigueur & sans force, & toutes découragées, comme Théocrite les représente dans ce vers:

Ψυχροῖς ἐν γονάτεσσι κάρη μίμναντε βα-
λοῖσθαι.

219 *Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poë-
ta*] Il ne veut pas accuser absolument le goût
d'Auguste, du peu de protection qu'il donnoit aux
Poètes dont il parle; il aime mieux rejeter cela sur
les Poètes mêmes, qui rebutoient ce Prince par leurs
defauts & par leurs manieres grossieres & chagrines.
Il y a là beaucoup de bienfiance & de politesse.

220 *Ut vineta egomet cadam mea*] Mot à
mot, afin que je coupe, que j'arrache aussi mes
vignes. C'est un proverbe dont on se sert pour
dire, qu'en n'épargnant pas les autres on ne s'épargne
pas soi-même.

221 *Sollicito damus, aut fesso*] Horace se
met de la partie, pour adoucir sa censure, & pour
la faire mieux recevoir: car pour lui il n'avoit
garde de tomber dans ces contretens; on n'a qu'à
voir les précautions qu'il prit lors qu'il envoya
cette même Lettre à Auguste par Vinnius Afella,
Epit. XIII.

222 *Si quis amicorum est ausus reprehendere ver-
sum*] Horace étoit bien éloigné d'avoir ce senti-
ment; au contraire il étoit très persuadé que le
plus grand service qu'on puisse rendre à un a-
mi, c'est de lui faire remarquer les fautes qu'il
fait dans ses vers. On peut voir de quelle ma-
niere il combat dans l'Art Poétique la fausse com-
plaisance de ces amis qui disent: *Cur ego amicum
offendam in nugis?* Pourquoi offenserois-je mon ami
pour des bagatelles?

223 *Quum loca jam recitata revolvimus irre-
vocati*] Beaucoup de fort honnêtes gens tom-
bent tous les jours dans ce défaut. Comme ils
sentent mieux que les autres les plus beaux endroits
de leurs écrits, ils ne peuvent résister à l'envie de
les faire remarquer. Mais d'où vient qu'on fait
un crime aux Poètes & aux autres Ecrivains, d'u-

ne chose qu'on permet à tous les ouvriers ; car nous souffrons & nous trouvons même fort bon qu'ils nous fassent voir les beautés de leur ouvrage ? Cela vient sans doute de notre orgueil, nous ne nous piquons pas ordinairement d'être habiles sur tous les arts ; mais nous faisons fort les entendus sur les ouvrages de l'esprit , & nous nous offensois quand un Poète nous lit deux fois un même endroit : car nous tirons de cette répétition un augure qu'il a méchante opinion de notre jugement & de notre goût.

224 *Non apparere labores nostros*] Ne sont pas assez publics, assez loués , dit le vieux Commentateur ; mais il se trompe. Horace parle de ceux qui se plaignent qu'on ne connoît pas assez ce que les choses coutent , & la peine qu'il a fallu prendre pour les mettre en l'état où on les voit : car ce qui paroît avoir été fait en jouant & en badinant est presque toujours ce qui a le plus couté ; comme Horace dit dans l'Épître suivante :

Ludentis speciem dabit & torquebitur.

Mais c'est ce que peu de gens sentent ; & presque tout le monde croit qu'il en feroit autant , *quivis speret idem*. Cependant il est toujours ridicule de s'en plaindre.

225 *Et tenui deducta poemata filo*] Properment, des poèmes filés bien fin. C'est une métaphore tirée de l'art de filer. Dans les ouvrages des grands Poètes, il y a des finesses qui échappent souvent aux yeux des plus fins.

227 *Commodus ultro arcessas & egere vetes & scribere cogas*] Horace peint admirablement ici la vanité des Poètes. Il n'y en a presque point qui ne prétende qu'un Prince lui fait tort de ne pas l'appeler près de lui, de ne pas le combler de biens, & de ne lui ordonner d'écrire.

229 *Sed tamen est opera pretium cognoscere*] Voilà une louange bien adroite. Heinſius prétend que cinquante-fix vers de l'Épître ſuivante , depuis *frater erat Roma* , doivent être raportés ici, & que leur véritable place eſt avant ce vers. Il n'y a jamais eu d'imagination plus mal fondée pour ne rien dire de plus. On verra là les Remarques.

230 *Ædituos*] *Æditui* étoient proprement les Sacriſtains, ou plutôt les Chapelains qui déſervoient un temple, & qui étant parfaitement inſtruits du culte qui étoit agréable à leur Dieu , & des cérémonies qu'on y devoit obſerver , en inſtruifoient les peuples. C'eſt pourquoi ce nom convient fort bien aux Chantres, aux herauts de la vertu des grands hommes. Ils apprennent aux peuples les grandes actions de leur Heros & leur enſeignent le culte & le reſpect qu'ils ſont obligés de lui rendre. Horace parle ici de la vertu d'Auguſte comme d'une Déeſſe qui a un temple, des Prêtres & un culte réglé.

233 *Chærilus*] Il y a eu deux Cherilus; le premier vivoit vers la LXXV. Olympiade, du tems d'Alexandre fils d'Amyntas; c'étoit un Poète fort celebre, qui fit un ſi beau poème pour célébrer la victoire que les Athéniens avoient remportée ſur Xerxès, qu'il eut un * ſtatere d'or pour chaque vers, & qu'on ordonna que ſon poème ſeroit lu en public avec celui d'Homere. L'autre vivoit vers l'Olympiade CXIII. près de cent quarante ans après le premier. Il eſt vrai que Scaliger, dans ſon Eufebe, prétend qu'il n'y a jamais eu que le premier Cherilus; & il accuſe Horace d'avoir fait deux fautes très groſſieres; l'une d'avoir ſi mal jugé de ſes vers, qu'il a traité de méchant Poète un Poète très excellent, & qu'on égaſoit à Homere même. Et l'autre d'avoir écrit qu'un Poète qui vivoit du tems de Xerxès, étoit contemporain d'Alexandre
le

le Grand. *Nam illum Cherilum*, dit-il sur l'année MDXXXIV. de la Chronique d'Eusebe, *quem deridet Horatius, non agnosco, & puto esse hallucinationem Horatii qui Alexandro Magno attribuit, quod conveniebat Alexandro Amynta filio, qui vixit XX. annis post expeditionem Xerxis, & XXIII. ante expeditionem regnum inivit. Is igitur est, non autem Alexander Magnus, qui numisma aureum pro singulis versibus Chæriilo numeraverit. Neque dubito Horatium tam in Regis Macedonum Homonymia hallucinatum, quam præpostere de Poësi Chæriili judicasse, quem ex paucis, qui hodie ejus supersunt, versibus dignum judicamus qui meliorem industria sua æstimatorem nancisceretur, quam Horatium.* Voilà deux accusations bien graves. Mais est-il croyable qu'Horace un Critique si judicieux & si sensé fût tombé dans ce ridicule, & ce qui est encore pis, qu'il y fût tombé en écrivant à Auguste même? Dans un ouvrage de cette nature un homme sage pèse & examine assez ce qu'il dit, pour ne rien avancer que de véritable. Assurément Scaliger a été plus prompt à reprendre Horace, qu'Horace ne l'avoit été à blamer Cherilus; & c'est lui qui est inexcusable de s'être ainsi trompé. Car d'un côté les Historiens, comme Quinte-Curce & Plutarque, assurent qu'Alexandre avoit près de lui un Poëte nommé Cherilus. Accusera-t-on ces Historiens d'avoir écrit cela sur la foi d'Horace? Et de l'autre côté Horace n'est ni le seul ni le premier qui ait traité Cherilus de méchant Poëte. Aristote en avoit jugé comme lui, & l'avoit opposé à Homere; comme lorsqu'il dit dans le VIII. Livre de ses Topiques: *Il faut prendre des exemples propres & tirés de ce que nous savons, comme fait Homere, & non pas comme fait Cherilus.* Οἷα Ομηρῶς, μὴ οἷον Χοίριλλῶς. Et Quinte-Curce n'écrit-il pas: *Agis quidam Argivus pessimorum carminum post Chærilum conditor.* Un certain Agis d'Argos, le plus méchant Poëte du monde après Cherilus. Mais, dit Scaliger, voilà de beaux

vers que Cherilus a faits. Qui a dit à Scaliger que ces beaux vers ne sont pas du premier Cherilus? Cependant je veux qu'ils soient du dernier. Un méchant Poëte ne peut-il pas faire quelquefois par hasard quelques beaux vers? & Horace lui-même n'en trouvoit-il point de tels dans Cherilus, puisqu'il dit dans l'Art Poétique:

*Sic mihi qui multum cessat, fit Chærilus ille,
Quem bis terque bonum cum risu miror.*

Celui qui peche souvent, devient pour moi ce Cherilus que j'admire deux ou trois fois dans tous ses ouvrages, en riant & en me moquant toujours de lui.

Platon parle d'un certain Tunnichus, qui n'ayant jamais fait que de très méchans vers, fit pourtant à Apollon le plus bel himne que les Grecs aient jamais chanté. Et nous voyons encore tous les jours dans nos méchans Poëtes des vers que nous louons dans le même tems que nous nous moquons de leur Auteur, & de tout l'ouvrage.

Incultis qui versibus & malè natis retulit] *Ver-sibus* est un datif, il eut l'obligation à ses vers de ce qu'il reçut, &c.

234 *Philippos*] C'étoit une monnoie d'or, qui avoit d'un côté la tête de Philippe. Elle valoit trois écus, ou environ.

239 *Edicto vetuit ne quis se prater Apellem*] Cicéron écrivant à Luccius pour le conjurer d'écrire son histoire, lui dit : *Neque enim Alexander ille gratia causâ ab Apelle potissimum pingi, & à Lysippo fingi volebat, sed quod illorum artem tum ipsi, tunc etiam sibi gloria fore putabat.* Liv.V. Epit. XII. Plutarque & Pline assurent la même chose; le dernier y ajoute seulement le Sculpteur Pyrgotelés.

240 *Duceret ara*] C'est le propre terme *ducere ara*, *ducere ex are, ex marmore.* Virgile:

Vivos

Vivos ducent de marmore vultus.

* Mais je ne fais si Horace n'auroit point écrit *ducceret are*. Cela me paroît mieux que de changer *ducceret* en *cudcret*. *

241 *Quod si judicium subtile videndis artibus*]
 Sur ce qu'Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, ni être mis en bronze que par Lysippe, Horace juge-t-il qu'il avoit beaucoup de goût & de discernement pour la peinture & pour la sculpture? & de ce qu'il avoit si bien payé les méchans vers de Cherilus, tire-t-il de-là cette conséquence, qu'il ne se connoissoit nullement en poésie? Ce jugement me paroîtroit bien hardi. Ne pouroit-on pas croire au contraire qu'il avoit un sentiment fort juste & fort delicat de la poésie, & qu'il ne se connoissoit point du tout ni en sculpture ni en peinture? & donner pour preuve de cette opinion d'un côté l'estime qu'il avoit pour Homere, & le plaisir qu'il prenoit à lire Eschyle, Sophocle, Euripide, & tout ce que la Grece avoit de meilleur? & de l'autre ce qui lui arriva lorsqu'étant allé voir travailler Apelle, & aiant voulu se mêler de parler de son art, il en parla si mal, qu'Apelle lui conseilla de se taire, en lui disant: *Ces enfans qui broient mes couleurs se moquent de vous*. Et une autre fois il prit la liberté de lui dire, *votre cheval a mieux jugé de mon tableau que vous-même*. Car ce cheval se mit à hennir en voyant le cheval qu'Apelle avoit peint. Ce jugement seroit peut-être aussi-bien fondé que le premier. Mais apparemment Horace avoit d'autres Mémoires qui le confirmoient dans ce sentiment, & je ne voudrois pas le combattre. Car il peut fort bien être qu'Alexandre parloit mal du fond de la peinture & de la sculpture, & qu'il avoit pourtant beaucoup de goût pour leurs ouvrages. Cela est tout différent. Et pour le plaisir qu'il prenoit à lire les Poëtes Grecs, cela est encore bien équivoque; les honneurs même qu'il rendit à Homere pouvoient bien ne pas tant venir du senti-

sentiment qu'il eût de ses graces & de ses beautés, que de la passion qu'il avoit pour ses instructions dans l'art de la guerre : car ce n'étoit que pour cela uniquement qu'il le lisoit, estimant, comme dit Plutarque, qu'il avoit le secret de nourrir & d'entretenir la vertu militaire.

242 *Videndis artibus*] Il appelle *artes* les ouvrages de la peinture & de la sculpture qui se servent de la main : & la poésie il l'appelle *un don des Muses*, parcequ'elle ne dépend pas tant de l'art & de l'étude que du naturel.

244 *Bœotum in crasso jurares aëre natum*] L'esprit des hommes dépend beaucoup du climat où ils sont nés. Les peuples de la Béotie étoient les plus grossiers de toute la Grece, parceque l'air y est le plus épais & le plus grossier. Cicéron dans le Livre de Fato : *Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur Attici. Crassum Thebis, itaque pingues Thebani & valentes. Le ciel d'Athènes est pur, d'où vient que les habitans de l'Attique sont plus subtils & ont plus d'esprit que les autres Grecs, & le ciel de Thebes (dans la Béotie) est fort grossier ; c'est pourquoi les Thébains sont épais & forts.* Cette grossièreté des Béotiens avoit donné lieu aux proverbes *auris Bœotia*, oreille de Béotie ; & *sus Bœotia*, pour-ceau de Béotie. Pindare, qui étoit Béotien, né à Thebes, & qui seul pouvoit prouver que les pays les plus grossiers produisent quelquefois les esprits les plus polis & les plus sublimes, exhorte le maître de la musique à faire si bien chanter le Chœur, qu'on puisse connoître qu'il a évité l'ancien reproche qu'on faisoit aux Béotiens en les apellant *pour-ceaux de Béotie*, à cause de leur ignorance & de leur stupidité :

Γινῶναι τ' ἔπειτ' ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλα-
θεσιν λόγοις ἐς φεύγμεν, Βοιωτίαν ὕιν.

245 *At neque dedecorant*] Horace fait fort bien sa cour à Auguste , en opposant la délicatesse de son goût pour la poésie, à la grossièreté de celui d'Alexandre. En effet Auguste avoit un très grand soin de défendre aux méchans Poètes de parler de lui, & il ordonnoit même aux Préteurs d'empêcher que son nom ne fût avili dans les assemblées & dans les disputes de ces Poètes: *Componi tamen aliquid de se, nisi serio & à præstantissimis offendeatur, admoneretur Prætores ne paterentur nomen suum commissio-nibus obsolescere.*

247 *Dilecti tibi Virgilius Variusque Poëta*] Ils étoient morts l'un & l'autre quand cette Lettre fût écrite.

248 *Nec magis expressi vultus per anea signa*] Alexandre ne se soucioit point de la poésie, & faisoit grand cas des statues. Auguste méprisoit les statues, & n'estimoit que la poésie. Horace justifie le goût de son Prince, en faisant voir les avantages infinis que la poésie a sur la sculpture : celle-ci ne représente que les traits du corps : l'autre représente tous les traits de l'ame, les mœurs, les actions, les vertus, l'esprit. Quelle différence!

250 *Nec sermones ego mallet*] Horace continue de s'excuser ; ce qui est le principal sujet de cette Lettre.

251 *Repentes per humum*] Il appelle ses Epîtres & ses Satires *sermones repentes per humum*, parceque, comme il le dit ailleurs, ce sont des vers en prose : *Musa pedestris.*

252 *Et arces montibus impositas*] Il parle sans doute des garnisons que Drusus mit sur les passages de l'Elbe, de la Meuse & du Weser, & des Forts qu'il bâtit le long du Rhin. Florus: *Præsidia ubique disponit per Mosam flumen, per Albim, per Visurgim, & per Rheni quidem ripam quinquaginta amplius castella direxit.* Le vieux Commentateur l'explique des forts que les ennemis avoient bâtis sur les Alpes, & que Drusus saccagea.

----- & arces

*Alpibus impositas tremendis**Dejecit acer plus vice simplici.*

comme il le dit dans l'Ode XIV. du Liv. IV. Mais les termes d'Horace ne souffrent pas volontiers ce sens-là.

254 *Totum confecta duella per orbem*] On peut entendre ceci en général de toutes les guerres civiles ou étrangères qu'Auguste avoit terminées si heureusement & avec tant de gloire. Mais Horace a particulièrement égard aux derniers exploits de Drusus qui ayant passé le Rhin l'an de Rome 742. subjuga les Usipètes, les Tenctheres, les Cattes, les Cherusques, les Sicambres, & calma toute la Germanie.

255 *Claustroque custodem pacis cohibentia Janum*] Quand Horace écrivit cette Épître en 743. Auguste avoit déjà fermé deux fois le temple de Janus. La première fois en 724. après la défaite & la mort d'Antoine; & la seconde en 728. Ce vers d'Horace peut donc être entendu de ces deux fois. Mais il semble que son expression marque quelque chose de plus présent. Voici une particularité que Dion nous a conservée, & qui seule peut nous donner l'intelligence de ce passage & la véritable date de cette Épître. Il écrit à la fin du Livre LIV. que cette année 743. sous le Consulat de Jule Antoine & de Q. Fabius Maximus, il fut ordonné que le temple de Janus, que les guerres précédentes avoient fait rouvrir, seroit fermé, puisque toutes ces guerres étoient terminées. Mais cela fut empêché par les Daces, qui ayant passé le Danube sur la glace ravagerent la Pannonie, & dans le même tems les Dalmates se revoltèrent sur quelques tributs que l'on exigeoit d'eux, &c. Voilà d'un côté les guerres assoupies, & de l'autre un décret pour fermer le temple

ple de Janus. On peut donc conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'Horace composa cette Epître dans ce même tems-là, & lorsqu'on se préparoit à fermer pour la troisième fois ce temple. Cela donne un grand jour aux expressions dont Horace s'est servi. Ce temple ne fut pourtant pas fermé. Mais l'Epître fut toujours faite. Il est même constant qu'Horace ne le vit pas fermer pour la troisième fois, car il ne fut fermé que quatre ou cinq ans après cette Epître, & deux ou trois ans après la mort du Poëte.

Custodem pacis] Il appelle Janus *Gardien de la paix*, comme si véritablement la paix avoit été renfermée dans son temple, qui n'étoit jamais ouvert que pendant la guerre. Virgile lui a donné la même épithète, *custos*.

----- *nec custos abstulit limine Janus.*

Cohibentia] Ce mot marque une chose présente. Horace regarde ces portes comme fermées, parceque l'ordre étoit donné de les fermer.

256 *Et formidatam Parthis, te Principe, Romam*] Les Parthes craignant qu'Auguste ne les allât attaquer, lui renvoierent les enseignes Romaines qu'ils avoient prises à Crassus & à Antoine, & tous les esclaves qu'ils avoient faits. Cela arriva l'an de Rome 733. dix ans avant cette Lettre écrite.

257 *Si quantum cuperem, possem quoque*] Le vieux Commentateur rapporte ce bon mot d'Aristarque : *Je ne puis pas écrire ce que je voudrois, & je ne veux pas écrire ce que je pourrois.* Je ne fais d'où il l'a pris. Horace s'étoit déjà souvent excusé sur sa foiblesse, de ce qu'il ne chantoit pas les exploits d'Auguste.

258 *Majestas tua*] Le titre de *Majesté* est un des plus augustes qu'on puisse donner aux hommes; A n'est dû qu'à une puissance au dessus des autres,
cui

cui nec viget quidquam simile, aut secundum. Il marque une chose qui est digne de notre culte & de notre vénération ; & il est emprunté de la Divinité, même, à qui il appartient souverainement. Sous la République, il étoit donné à tout le Corps du peuple, & aux principaux Magistrats ; d'où vient que l'on disoit dès-lors *Majestatem minuere*, diminuer, blesser la Majesté, lorsqu'on manquoit de respect pour l'Etat ou pour ses Ministres. Cette puissance étant passée dans la main d'un seul, alors ce titre de *Majesté* ne fut plus donné qu'à ce seul maître, & à sa maison, *Majestas Augusti, Majestas divina domus*. Au fond *Majesté* ne signifie que Βασιλείαν ἀρχήν, le souverain pouvoir, la royauté. C'est pourquoi au lieu de *votre Majesté*, on a dit quelquefois, *votre Empire, vestrum Imperium*. Auguste ne s'est pourtant jamais attribué ce titre, il a souffert seulement qu'on le lui donnât. Pline loue Trajan de s'être contenté de celui de *Grandeur*, & traite fort mal les Princes qui ont affecté celui de *Majesté*. Mais pour moi je trouve que ce n'est pas une grande louange à Trajan d'avoir refusé un honneur que l'oniferoit à un Préteur, à un Consul, & à un Edile ; & Pline me paroît avoir été ce jour-là de trop mauvaise humeur. Le titre de *Majesté* est le moins flatteur & le moins menteur que l'on pouvoit donner aux Rois ; c'étoit rendre à César ce qui étoit dû à César. Aussi ne s'en contenta-t-on pas longtems, & la flatterie jointe à une grossièreté vraiment Gothique, inventa bientôt les vains & faux titres de *votre Serenité, votre Tranquillité, votre Donceur, votre Eternité, votre Clémence*, que l'on donnoit aux Princes qui n'étoient presque jamais rien moins que ce qu'on les apelloit. Nous avons encheri sur la grossièreté de ces siècles barbares, en prodiguant le plus souvent à des gens sans naissance & sans mérite, les magnifiques titres d'Excellence, Eminence, Grandeur, &c. qui dans les premiers tems auroient suffi à payer la vertu la plus éclatante & la plus solide.

260 *Sedulitas autem*] *Sedulitas*, l'empressement que l'on fait paroître pour quelqu'un, ou en le louant, ou en lui rendant quelque service que ce puisse être.

Stultè quem diligit] C'est aimer fêtement quelqu'un que de vouloir faire pour lui des choses qui passent nos forces, & qui doivent lui faire hon-te au lieu de lui faire honneur.

Urget] Accable, fatigue.

261 *Præcipuè cùm se numeris commendat*] Il n'y a rien qui soit si fort à charge à un honnête homme qu'un méchant Poète qui s'opiniâtre à le louer.

262 *Discit enim citius*] Cela est général ; le public prend bien plus garde aux méchans endroits d'un poème qu'aux autres ; ce qu'il y a de mauvais l'empêche de voir ce qu'il peut y avoir de bon.

264 *Nil mereri officium quod me gravat*] Tor-rentius a cru qu'Horace fait parler ici Auguste. Mais cela me paroît trop forcé, & même trop fade. Assurément c'est Horace qui parle, & cela est assez plaisant, qu'en écrivant à Auguste, il parle de lui-même, comme s'il étoit homme à meriter des statues, & à devenir le Héros d'un poème.

265 *Proponi cæcis usquam*] C'est le mot *usquam*, nulle part, qui fait la plaisanterie. Horace pouvoit avoir sa statue dans la bibliothèque d'Apollon ; car c'étoit un honneur qu'on faisoit aux grands Poètes. Mais il dit qu'il ne voudroit en avoir nulle part, ni dans les lieux publics, ni dans les salles, ni dans les temples mêmes.

268 *Capfâ porrectus aperta*] Car on portoit vendre tous ces papiers inutiles dans des caisses découvertes.

In vicum vendentem thus & odores] Il designe le quartier des marchands droguistes & parfumeurs, qui étoit apellé par cette raison *vicus Thurarius*. Il étoit au pied du mont Capitolin, & aboutissoit d'un côté à la grande place,
&

& del'autre au Velabre. C'est un chemin bien frayé,
& connu depuis longtems aux méchans ouvrages,
que celui des beurrieres & de l'épicier.

270 *Amicitur*] Est envelopé, *habillé*, car c'est
ainsi que Catulle s'exprime en parlant des Annales de
Volusius:

Et laxas scombris sapè dabunt tunicas,

Elles fourniront aux poissons des habits fort am-
ples.

Ce que Martial a imité.

Ne toga cordylis, ne penula desit olivis.

Afin que les habits ne manquent ni aux poissons, ni
aux olives.





NOTES

SUR L'ÉPIQUE. LIV. II.

COMME il est fait mention dans cette pièce des honneurs divins déferés à Auguste en 726. de la souveraine autorité qu'il reçut du Sénat en 727. de la réduction des Parthes en 734. des loix qu'il fit pour la reformation des mœurs en 736. du Poëme séculaire qui fut chanté en 737. des exploits de Tibere & de Drusus contre les Noriques, les Dalmates, les Pannoniens, les Germains & les Daces en 739. 742. 743. & au commencement de 744. & de la clôture du temple de Janus à la fin du printemps, ou au commencement de l'été de cette dernière année, le P. Sanadon juge qu'Horace composa cet ouvrage au plutôt cette année-là, à l'âge de cinquante-cinq ans, c'est-à-dire deux ans avant sa mort.

8 *Conduunt*] Un manuscrit porte *formant*, & le P. S. a employé cette leçon, après M. Cuningam.

16 *Nomen*] Le P. S. comme M. Bentlei lit *numen*, que l'on trouve dans trois manuscrits, & que deux autres Editeurs ont reçu dans le texte.

18 *Hic*] On trouve dans un manuscrit *hoc*, & l'explication des deux Scholiastes, *in hoc uno, in hac una re sapiens*, est une marque qu'ils ont trouvé dans leurs exemplaires cette leçon, que le P. S. a employée.

28 *Græcorum*] Le P. S. lit *Graiorum* après trois manuscrits & deux excellentes éditions.

31 *Oleam*] Le P. S. a suivi ici M. Bentlei, en lisant *oleâ*, qui est beaucoup plus élégant : & il y faut rapporter *in* comme à *nuce*.

41 *Vetereſne Poëtas*] Le P. S. a mis *veteresne probosque*. Horace, comme il le remarque, ne parle pas plus
en

en cet endroit des ouvrages en vers que des ouvrages en prose. Il met de ce nombre les traités des Rois, les rituels, & les loix des douze tables, qui certainement n'étoient rien moins que des poésies : & de peur qu'on s'y méprenne, il a affecté de se servir souvent de termes généraux, qui renferment toute sorte de composition. La leçon ordinaire défigure même le texte par la consonance désagréable de *poëtas* avec *atas*. M. Bentlei ajoute, que cette leçon rend la pensée imparfaite, que dans le premier membre il est seulement parlé des anciens, *veteres*, sans parler de l'estime qu'ils méritent ; & que dans le second on ne se contente pas de parler des nouveaux, *presens atas*, mais on dit encore que leurs ouvrages sont méprisables, *respuat*. Il doit se trouver ici la même opposition, & il n'est pas naturel qu'Horace ait mis *veteres* tout seul, après avoir dit auparavant *inter perfectos veteresque, inter viles atque novos est vetus atque probus*. D'ailleurs le P. S. lit *respuat* au vers suivant, comme le portent les meilleurs manuscrits & les éditions les plus correctes.

46 *Demo etiam unum*] Le P. S. a encore suivi ici M. Bentlei qui a lu *demo & item unum*, que l'on trouve dans huit manuscrits, & dans deux autres éditions.

48 *Ad fastos*] Les plus anciennes copies & trois excellentes éditions portent *in fastos*, & c'est la leçon du P. S.

50 *Ennius & sapiens*] Porphyrius, dit le P. S. a fort bien vu que ces paroles sont à l'avantage d'Ennius, & qu'il faut par conséquent les mettre dans la bouche d'un partisan outré de l'antiquité. Je ne sais, ajoute ce Pere, pourquoi M. Dacier s'est écarté de cette explication, qui est naturelle & la seule vraie.

53 *Navius in manibus non est &c.*] Le P. S. a mis :

Navius in manibus non est? Non mentibus haret

Panè recens?

Cette leçon, & cette ponctuation sont celles de M. Bentley & de M. Cuningam.

67 *Credit*] Un manuscrit a conservé *cedit*, & le P.S. l'a adopté, après deux habiles Commentateurs. Il s'agit de réduire un homme entêté de l'antiquité, remarque le P.S. & *credit* ne marque point cet aveu que la complaisance arrache.

69 *Delendaque carmina Livii*] Le P.S. a suivi M. Bentley en lisant *delendave carmina Lavi*, que porte un celebre manuscrit. *Livius Andronicus*, comme l'a fort bien remarqué M. Bentley, ne sert que d'époque sept vers plus haut, & ne doit pas être mis au nombre des Poètes qui se soutenoient avec honneur sur la scene. Lévius fut un Poète ancien, mais plus récent que *Livius Andronicus*.

75 *Vend'ique*] Le P.S. a mis *venitque* après le manuscrit dont il a été parlé sur le v. 69. & M Bentley.

85 *Imberbes*] Les manuscrits de Cruquius & deux excellentes éditions ont conservé *imberbi*, & le P.S. a employé cette leçon.

102 *Hoc paces habuere bona*] Charisius, Diomède & Phocas se sont grossièrement trompés, quand ils ont décidé que *pax* n'a point de pluriel. Horace a déjà dit Epit. III. Liv. I. *Bella quis & paces*. On trouve encore dans Plaute *pacibus perfectis*, & *paces*, aussi bien que dans Lucrece & dans Salluste.

112 *Prius orta sole*] Ceci n'est point dit en raillant, comme le remarque le P.S. Horace étoit paresseux & se levoit assez tard ; cela est vrai ; mais il lisoit, composoit & écrivoit ordinairement dans son lit, avant que de se lever.

115 *Quod medicorum &c.*] Le P.S. a adopté la conjecture de M. Bentley, & il a mis *quod melicorum est, promittunt melici*. Horace vient de parler des Médecins, dit le P.S. A quoi bon dire la même chose d'une autre façon ? *Melici*, ajoute-t'il, se prend ici en général pour des musiciens, & ce mot est de Cicéron, de Lucrece, d'Aulugelle & d'Aufone.

137 *Locupletat*] Le P. S. lit *locupletem*. M. Dacier, dit-il, a mis *locupletat*; mais il faut croire que c'est une inattention.

142 *Cum sociis operum & pueris*] Un grand nombre de manuscrits portent *cum sociis operum pueris*, & le P. S. a reçu cette leçon après M. Bentlei. Elle se trouve aussi dans les anciennes éditions, & dans trois ou quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

145 *Inventa*] Le P. S. lit *investa*. Huit de nos plus habiles critiques, dit-il, ont reformé le texte avant moi par le changement d'une seule lettre.

149 *Verti coepit*] Le P. S. a mis *coepit verti*, après un grand nombre de manuscrits, les anciennes éditions, & quatre autres plus récentes, mais des meilleures.

167 *In scriptis*] On trouve dans les plus anciens manuscrits *inscrite*, & le P. S. a employé ce mot, que les Scholiastes ont rendu par *stulté*.

173 *Dorsennus*] Le P. S. lit *Dossennus*, comme portent les manuscrits.

216 *Curam redde brevem*] On trouve dans un excellent manuscrit *curam impende brevem*, & le P. S. qui l'a employé après deux Critiques, convainc ici M. Dacier d'avoir contredit lui-même sa décision, en traduisant ce passage dans un sens différent de la leçon qu'il a suivie, comme montre aussi M. Bentlei, qui de plus a renversé entièrement cette leçon, & décidé que les explications que M. Dacier en donne, sont pitoyables & ne méritent pas d'être réfutées.

252 *Arces montibus impositas*] M. Dacier, dit le P. S. a trouvé dans un passage de Florus que Drusus mit des garnisons le long de la Meuse, de l'Elbe & du Weser, & il a supposé que tout cela étoit fait en 743. où il prétend que cette Epître fut composée. Mais ce savant Critique, ajoute-t'il, n'a pas fait réflexion que ce jeune Prince ne passa le Weser & ne s'avança vers l'Elbe qu'en 745. & que Florus a ramassé dans le passage qu'il cite les actions de trois ou quatre années.



A D

JULIUM FLORUM.

EPISTOLA II.

FLORE, *bono claroque fidelis amice Neroni,*
Si quis fortè velit puerum tibi vendere, natum

Tibure vel Gabiis: & tecum sic agat: Hic &
Candidus, & talos à vertice pulcer ad imos,

Fiet eritque tuus nummorum millibus octo: 5

Verna ministeriis ad nutus aptus heriles:

Litterulis Græcis imbutus, idoneus arti

Cuilibet: argillâ quidvis imitaberis udâ.

Quinetiam canet indoctum, sed dulce bibenti.

Multa fidem promissa levant, ubi pleniùs æ-
 quo 10

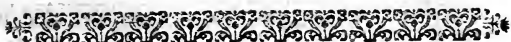
Laudat venales, qui vult extrudere merces.

Res urget me nulla: meo sum pauper in ære.

Nemo hoc mangonum faceret tibi. Non te-
 merè à me

Quivis ferret idem. Semel hic cessavit: &, ut fit,

In



A

JULIUS FLORUS.

EPITRE II.

JULIUS FLORUS, qui êtes le confident & le favori de Tibere, fameux par ses grands exploits, si quelqu'un vouloit vous vendre un jeune esclave né à Tibur ou à Gabies, & qu'il vous parlat ainsi : *Ce jeune garçon est beau, blanc, & sans tare depuis la tête jusqu'aux pieds ; vous pouvez l'avoir pour huit mille sesterces. Il entend jusqu'au moindre coup d'œil de son maître ; il sait passablement le Grec ; il est propre à tous les arts, vous en ferez ce que vous voudrez comme d'une cire molle ; il chantera même, & quoique sans méthode, il ne laissera pas de vous divertir à table. Je sais bien que ce n'est pas le moyen d'être cru, que de tant louer une marchandise dont on veut se defaire ; mais j'ai à vous dire que je ne suis nullement pressé de vendre ; si je suis pauvre, je ne dois rien. Il n'y a pas un seul marchand qui vous le donnât à si bon marché, & je me garderois bien de le donner à un autre. Il ne s'est jamais amusé qu'une seule fois, & comme cela arrive ordinairement, il se cacha de peur des étrivieres.* Dépêchez,

F 4

comptez-

In scalis latuit metuens pendentis habenæ. 15

Des nummos excepta nihil te si fuga lædat:

Ille ferat pretium, pœnæ securus, opinor.

Prudens emisisti vitiosum: dicta tibi est lex.

Insequeris tamen hunc, & lite moraris iniquâ.

Dixi me pigrum proficiscenti tibi, dixi 20

Talibus officiis propè mancum: ne mea sævus

Furgares ad te quod epistola nulla veniret.

Quid tum profeci, mecum facientia juro

Si tamen attentas? Quereris super hoc etiam, quod

Expectata tibi non mittam carmina mendax. 25

Luculli miles collecta viatica multis

Ærumnis, lassus dum noctu stertit, ad assem

Perdiderat: post hoc vehemens lupo, & sibi & hosti

Iratus pariter, jejunis dentibus acer,

Præsidium regale loco dejecit ut aiunt, 30

Summè munito, & multarum divite rerum.

Clarus ob id factum, donis ornatur honestis.

Accipit & bis dena super sestertia nummum.

Fortè sub hoc tempus castellum evertere Prætor

Nes-

Comptez-moi cette somme, si vous n'êtes pas rebuté d'un certain petit défaut que je ne vous garantis point ; c'est qu'il est un peu sujet à s'enfuir. Après tout cela, si vous achetez l'esclave, n'est-il pas vrai que le marchand emporte sûrement son argent, & n'aprehende pas d'être obligé de vous le rendre ? Vous avez acheté vous-même un esclave vicieux, le voyant & le sachant : on vous a dit les conditions. Cependant vous poursuivez le vendeur, & vous lui faites un procès injuste. Voilà où j'en suis avec vous. Quand vous partites, je vous déclarai que j'étois extrêmement paresseux ; je vous dis qu'il n'y avoit point d'homme moins propre que moi à ces sortes de devoirs, afin que vous ne pussiez me gronder de ce que je ne vous écrivois point. Qu'ai-je gagné par-là, si vous ne laissez pas de vouloir donner atteinte à un droit si bien établi ? Vous vous plaignez de plus, que je ne vous ai pas envoyé des vers que vous attendiez. Ne savez-vous pas l'histoire du soldat de Lucullus ? Ce soldat avoit amassé quelque argent avec beaucoup de peines & de travaux. Une nuit qu'étant accablé de sommeil & de lassitude, il ronfloit de tout son cœur, on lui vola jusqu'au dernier sou. Après cette perte, devenu comme enragé contre l'ennemi & contre lui-même, la faim augmentant encore sa fureur, il chassa une garnison du Roi Tigraue d'un lieu extrêmement fortifié, & rempli de toutes sortes de richesses. Cette action l'ayant fait connoître, on lui fit les presens dont on honore la valeur, & on lui donna encore vingt grands sesterces. Il arriva par hasard dans le même tems que son Général voulut attaquer je ne

Nescio quod cupiens, hortari cepit eundem 35
Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem.
I, bone, quò virtus tua te vocat: i pede fausto,
Grandia laturus meritorum præmia. Quid stas?
Post hæc ille catus, quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit, inquit. 40
Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri,
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ:
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum. 45
Dura sed amovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.
Unde simul primum me dimisere Philippi,
Decisis humilem pennis, inopemque paterni 50
Et laris & fundi, Paupertas impulit audax
Ut versus facerem. Sed, quod non desit, habentem,
Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ,
Ni melius dormire patem, quàm scribere versus?
Singula de nobis anni prædantur euntes: 55

fais quel château. Il s'adressa à notre homme, & commença à l'exhorter par des paroles qui auroient pû donner du courage même à un poltron. Allez, mon ami, lui dit-il, allez où votre vertu vous appelle ; que la Fortune seconde seulement vos efforts, & soyez assuré que vous recevrez à votre retour une récompense proportionnée à ce grand service. Pourquoi tardez-vous ? À votre avis, que répondit à cela ce fin matois, tout paysan qu'il étoit ? Que celui qui a perdu sa bourse, dit-il, y aille tant qu'il lui plaira. *Voilà justement mon portrait.* J'ai eu le bonheur d'être élevé à Rome, & d'y apprendre combien de maux la colere d'Achille fit aux Grecs. La savante Athenes ajouta un peu plus d'art à cette éducation, & me mit en état de pouvoir distinguer une ligne droite d'avec une ligne courbe, & de chercher la vérité dans les bois de l'Académie. Mais des tems fâcheux me tirèrent d'un lieu si agréable, & les fureurs des guerres civiles me firent prendre les armes, & embrasser un parti qui n'étoit pas capable de résister longtems aux efforts d'Auguste. Après la deroute de notre armée dans les champs de Philippes, ma fortune étant renversée, tout mon patrimoine perdu, & mes ailes rognées, la Pauvreté, toujours hardie, me poussa à faire des vers. Mais presentement que j'ai plus de bien qu'il ne m'en faut, ma folie ne seroit-elle pas à l'épreuve * de tout l'hellébore du monde, si je n'étois bien persuadé qu'il vaut mieux dormir que faire le métier de Poète ? D'ailleurs les années nous pillent en s'en allant, & emportent tous nos goûts

Eripuere jocos, Venerem, convivia, ludum :

Tendunt extorquere pœmata. Quid faciam vis?

Denique non omnes eadem mirantur amantque :

Carmine tu gaudes, hic delectatur iambis :

Ille Bioneis sermonibus, & sale nigro. 60

Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,

Poscentes vario multum diversa palato.

*Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod jubet
alter.*

Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.

Præter cetera, me Romæne pœmata censes 65

Scribere posse, inter tot curas, totque labores?

Hic sponsum vocat, hic auditum scripta relictis

Omnibus officiis. Cubat hic in colle Quirini,

Hic extremo in Aventino: visendus uterque:

Intervalla vides humanè commoda. Verùm 70

Puræ sunt plateæ, nihil ut meditantibus obstat.

Festinat calidus mulis gerulisque redemptor:

Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum:

Tristia robustis luctantur funera plaustris:

Hæc

& tous nos plaisirs l'un après l'autre. Elles m'ont déjà ravi les jeux, l'amour, les festins & les divertissemens: présentement elles travaillent à m'arracher la passion que j'ai toujours eue pour la poésie. Que voulez-vous que j'y fasse? Enfin *ce qui me dégoûte encore plus que tout*, c'est que les hommes n'admirent & n'aiment pas tous la même chose. Vous aimez les vers liriques, celui-là aime les vers iambes, & celui-ci ne peut lire que des Satires empoisonnées, comme celles de Bion. Il en est de cela comme d'un repas où trois conviés ont chacun le goût différent, & veulent des choses toutes contraires. Que faut-il, ou que ne faut-il pas leur donner? Vous rejetez ce qu'un autre demande, & ce que vous demandez c'est ce que les deux autres ne peuvent souffrir. Par dessus tout cela, pensez-vous que je puisse faire des vers à Rome au milieu de tant de fatigues & de soins? L'un me prie de l'aller cautionner; l'autre prétend que renonçant à toutes sortes de devoirs, j'aie entendre ses écrits. Celui-là demeure au mont Quirinal, & celui-ci à l'extrémité de l'Aventin; il faut rendre visite à l'un & à l'autre. Voilà une distance assez commode. Mais les rues sont libres, me direz-vous, & rien n'empêche qu'on n'y puisse méditer en chemin faisant. *Fort bien.* Ici vous voyez passer à grand'hâte un entrepreneur fort échauffé, suivi de mulets & de manœuvres. Là vous trouvez une machine épouvantable, qui élève en gémissant, une grosse pierre, ou une poutre énorme. *Plus loin* vous donnez dans dix enterremens qui disputent le passage à vingt robustes chartiers. *Avez-vous*

Hæc rabiosa fugit canis, hæc lutulenta ruit sus. 75

I nunc, & versus tecum meditare canoros.

*Scriptorum chorus omnis amat nemus, & fugit
urbes*

Rite cliens Bacchi, somno gaudentis & umbrâ:

Tu me inter strepitus nocturnos atque diurnos

Vis canere, & contracta sequi vestigia vatum? 80

Ingenium, sibi quod vacuas desumpsit Athenas,

Et studiis annos septem dedit, insenuitque

Libris & curis, statuâ taciturnius exit

Plerumque, & risu populum quatit: hic ego rerum

Fluctibus in mediis, & tempestatibus urbis, 85

Verba lyræ motura sonum connectere digner?

Frater erat Romæ consulti rhetor: ut alter

Alterius sermone meros audiret honores:

Gracchus ut hic illi foret, huic ut Mutius ille

Quî minus argutos vexat furor iste Poëtas? 90

Carmina compono, hic elegos: mirabile visu,

Cælatumque novem Musis opus. Aspice primum,

Quan-

franchi ces obstacles ? Il faut se retirer devant un chien enragé qui fuit , & faire place à des cochons pleins de boue. Allez présentement, & au milieu de ces embarras, composez de beaux vers. Les Poètes cherchent les bois, & fuyent les villes, religieux sectateurs de Bacchus, qui n'aime que l'ombre & le sommeil. Quoi, vous voudriez que je fisse des vers au milieu du bruit & du tumulte qu'on entend ici nuit & jour ; & que dans cette cohue je tâchasse de marcher sur les traces presque effacées des Anciens ? Un homme d'esprit, qui a choisi pour sa retraite le tranquille séjour d'Athenes, qui a employé sept années entières à étudier les Philosophes, qui n'a fait que méditer, & qui a vieilli sur ses Livres, sort dans les rues souvent plus taciturne qu'une statue, & il fait toujours rire le peuple. Puis donc qu'on se moque de ce vieux rêveur à Athenes, comment voulez-vous que je joue le même personnage à Rome, & qu'au milieu des tempêtes, qui agitent cette grande ville, je tâche d'ajuster des paroles qu'on puisse chanter sur la lire ? Il y avoit ici autrefois deux freres, un Jurisconsulte, & un Rhéteur. Ils avoient si bonne opinion l'un de l'autre, qu'ils se donnoient à l'envi les éloges les plus pompeux. Le Jurisconsulte apelloit le Rhéteur un second Gracchus ; & le Rhéteur apelloit le Jurisconsulte un autre Mutius. Ne voit-on pas régner aujourd'hui cette même fureur parmi nos Poètes ? Moi je fais des Odes : celui-là fait des Elégies ; & si nous en sommes crus, ce sont autant de merveilles , autant de chef-d'œuvres de l'art, travaillés par les propres mains des neuf Muses. Suivez-nous, je vous prie, dans nos assemblées, & d'abord voyez avec quel faste & quel

Quanto cum fastu, quanto molimine circum

Speilemus vacuam Romanis vatibus ædem.

Mox etiam (si fortè vacat) sequere, & procul
audi

95

Quid ferat, & quare sibi neclat uterque coronam.

Cædimur, & totidem plagis consumimus hostem,

Lento Samnites ad lumina prima duello.

Discedo Alcæus puncto illius: ille mea, quis?

Quis, nisi Callimachus? si plus adposcere visus, 100

Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Multa fero, ut placem genus irritabile vatum,

Quum scribo, & supplex populi suffragia capto:

Idem, finitis studiis, & mente receptâ,

Obturem patulas impunè legentibus aures. 105

Ridentur mala qui componunt carmina: verùm

Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,

Si taceas, laudant quicquid scripsêre, beati.

At qui legitimum cupiet fecisse poemâ,

Cum tabulis animum censoris sumet honesti: 110

Audebit quæcumque parum splendoris habebunt,

Et sine pondere erunt, & honore indigna ferentur,

Ver-

orgueil, avec quelle gravité affectée, & quel dédain nous tournons les yeux de tous côtés dans le temple d'Apollon, comme en disant qu'il n'y aura jamais de Poëte Latin dans ce temple, si nos écrits n'y sont consacrés. Ensuite, si vous en avez le loisir, prenez la peine d'écouter d'un peu loin ce que nous avons tous deux à lire, & sur quoi nous nous donnons l'un à l'autre des couronnes que nous meritons si peu. N'avez-vous jamais entendu parler des combats des gladiateurs Samnites, qui se batent aux flambeaux, & qui, sans garder de mesures, se donnent des coups fourés? Voilà justement ce que nous faisons. Il me traite d'Alcée, & moi comment croyez-vous que je le traite? je le traite de Callimaque. S'il en demande davantage, je lui donne d'un Mimnerme, & je lui fers tous les plus grands noms à souhait. Quand je fais des vers, & que j'ai dessein de gagner par mes soumissions les suffrages du peuple, je porte mes poches pleines de ces grands noms, & fais bonne provision de louanges pour adoucir la nation colere des Poëtes. Mais sitôt que cette passion est finie, & que mon bon sens est revenu, je ferme hardiment l'oreille à tous ces liseurs outrés. On se moque de ceux qui font de méchans vers; mais ceux qui les font en sont charmés; ils s'admirent eux mêmes, & heureux au dernier point, ils donnent à tout ce qu'ils ont écrit, les louanges que vous leur avez refusées. Mais celui qui desirera d'avoir fait un poëme dans toutes les regles, en prenant ses cahiers, il prendra en même tems l'esprit d'un grave Censeur, & tous les mots qui seront ou sans éclat, ou sans force, ou bas & rampans, il aura le coura-

ge

Verba movere loco, quamvis invita recedant,

Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ.

Obscurata diu populo bonus eruet atque 115

Proferet in lucem speciosa vocabula rerum,

Quæ priscis memorata Catonibus atque Cethegis,

Nunc situs informis premit & diserta vetustas.

Adsciscet nova, quæ genitor produxerit usus.

Vehemens & liquidus puroque simillimus amri, 120

Fundet opes, Latiumque beabit divite linguâ.

Luxuriantia compestet, nimis aspera sano

Levabit cultu, virtute carentia tollet :

Ludentis speciem dabit, & torquebitur, ut qui

Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur. 125

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,

Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,

Quàm sapere, & ringi. Fuit haud ignobilis Argis,

Qui se credebat miros audire tragædos,

In vacuo lætus sessor plausorque theatro: 130

Cetera qui vitæ servaret munia recto

More: bonus sanè vicinus, amabilis hospes,

Comis in uxorem: posset qui ignoscere servis,

Et

ge de les ôter , quoiqu'ils quittent la place avec peine, & qu'ils jouissent encore de l'asile du cabinet. Il aura la charité de ressusciter des termes qui sont morts depuis longtems pour le peuple ; & de remettre en lumiere ces mots propres & énergiques qui étoient en usage du tems de Céthégus & de Caton, & qui sont aujourd'hui accablés sous la rouille des années, & sous les ruines de l'antiquité. Il emploiera des termes nouveaux, & dont l'usage sera pourtant le pere. Par la rapidité & par la clarté de son stile, semblable à un fleuve dont les eaux sont pures, il répandra dans l'Italie toutes les richesses d'une langue abondante & heureuse. Il retranchera tout ce qui est superflu : ce qui est trop dur, il le polira & l'adoucira par des ornemens sages & bien entendus : il sera sans pitié pour tout ce qui n'a ni beauté ni grace : enfin il semblera qu'il se joue & qu'il badine, & il se donnera pourtant la torture en cent façons , comme celui qui imite en dansant ou un Satyre , ou un Cyclope. Pour moi, *me direz-vous*, j'aimerois beaucoup mieux à ce compte être un Poëte insensé & sans force , pourvu que mes défauts me plussent , ou qu'ils me fussent inconnus , que d'être si sage & si habile , & enrager toujours. Il y avoit à Argos un homme d'assez bonne naissance , qui s'imaginoit entendre toujours des tragédies merveilleuses , & qui enfermé seul dans un théâtre , étoit tout le jour dans la posture d'un homme qui admire & qui applaudit : du reste exact & rigide observateur de tous les devoirs de la vie civile, selon la coutume de son pays. C'étoit un bon voisin , un hôte aimable, un mari complaisant, un maître doux & facile ; & il avoit la force de n'entrer

point

Et signo læso non insanire lagenæ:

Possset qui rupem & puteum vitare patentem. 135

Hic ubi cognatorum opibus curisque refectus,

Expulit helleboro morbum bilemque meraco,

Et redit ad sese: Pol, me occidistis, amici,

Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,

Et demptus per vim mentis gratissimus error. 140

Nimirum sapere est abjectis utile nugis,

Et tempestivum pueris concedere ludum:

Ac non verba sequi fidibus modulanda Latinis,

Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ.

*Quæcirca mecum loquor hæc, tacitusque recor-
dor: 145*

Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,

Narrares medicis: quod quantò plura parasti,

Tantò plura cupis, nulline faterier audes?

Si vulnus tibi, monstratâ radice vel herbâ,

Non fieret levius, fugeres radice vel herbâ. 150

Proficiente nihil curarier. Audieras, cui

Rem Dii donarent, illi decedere pravam

Stultitiam: & quum sis nihilo sapientior, ex quo

Plenior es, tamen utêris monitoribus iisdem?

At

point en fureur contre ses valets quand ils avoient décacheté une bouteille. Enfin il favoit éviter un rocher, un précipice & un puits, quand il en trouvoit dans son chemin. Ses parens ayant entrepris de le guerir à quelque prix que ce fût, l'hellébore pur dissipa la bile qui étoit la cause de son mal. Revenu donc à lui, voici le remerciement qu'il leur fit : Vous ne m'avez pas guerri, mes amis, vous m'avez tué, de m'avoir ôté ce plaisir, & arraché par force cette illusion qui m'étoit si agréable, & qui me faisoit passer de si heureux jours. Au fond il est certain qu'il n'y a rien de bon & d'utile que cette sagesse & cette habileté, qui consistent à renoncer à toutes ces bagatelles, à laisser aux jeunes gens tous ces amusemens frivoles qui sont proportionnés à leur âge & à leur état ; & à ne pas tant s'amuser à chercher & à ajuster des mots qui puissent être chantés sur la lire, qu'à tâcher d'accorder ensemble toutes les parties de notre vie, pour en faire un tout réglé & suivi. C'est pourquoi je fais en moi-même ces reflexions : Si tu avois une soif que toute l'eau du monde ne pût éteindre, tu découvrerois ton mal aux Médecins. Eh quoi, lorsque plus tu as de bien, plus tu en desires, n'oses-tu l'avouer à qui que ce soit ? Si une herbe ou une racine, qu'on t'auroit enseignée, ne soulageoit point la douleur de ta plaie, n'est-il pas vrai que tu ne souffrirois plus qu'on se servît de cette racine ni de cette herbe pour te penser ? Tu as appris autrefois de certains Philosophes, que quand les Dieux nous donnent les richesses, ils nous ôtent en même tems la folie. Cependant quoique tu ne sois nullement plus sage depuis que tu es plus riche, tu ne laisses pas de te servir toujours des mêmes maîtres qui t'ont

At si divitiæ prudentem reddere possent, 155

Si cupidum timidumque minùs te, nempe ruberes,

Viveret in terris te si quis avarior uno.

Si proprium est quod quis librâ mercatus & ære est,

Quædam, si credis consultis, mancipat usus.

Qui te pascit ager, tuus est: & villicus Orbî, 160

Quum segetes occat, tibi mox frumenta daturus,

Te dominum sentit: das nummos; accipis uvam,

Pullos, ova, cadum temeti. Nempe modo isto

Paulatim mercaris agrum, fortasse trecentis,

Aut etiam supra, nummorum millibus emtum. 165

Quid refert, vivas numerato nuper, an olim?

Emtor Aricini quondam Veientis & arvi,

Emtum cœnat olus, quamvis aliter putat: emitis

Sub noctem gelidam lignis calefaētat abenum.

Sed vocat usque suum, quâ populus adsita certis 170

Limitibus vicina refugit jurgia. Tanquam

Sit proprium cuiquam, puncto quod mobilis horæ,

Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte
supremâ,

Supremă,

Permutet dominos, & cedat in altera jura.

Sic quia perpetuus nulli datur usus, & heres 175

Heredem alterius, velut unda supervenit undam:

Quid

t'ont trompé. Mais si les richesses avoient la vertu de te rendre prudent, si elles pouvoient diminuer tes craintes & tes desirs, n'est-il pas vrai que tu rougirois qu'il y eût au monde un homme plus avare que toi? Si ce que nous avons bien acheté est à nous en propre, & comme le prétendent les Jurisconsultes, s'il y a des choses dont l'usage nous acquiert la propriété, toute terre qui te nourrit est à toi, & le laboureur d'Orbius, quand il sème ses champs pour te vendre un jour son froment, te reconnoît pour maître: tu donnes ton argent, & tu reçois des raisins, du bled, des poulets, des œufs, du vin, & de cette maniere tu achètes peu à peu la terre qui a été vendue trois cents mille sesterces, ou peut-être davantage. Car quelle difference mets-tu entre vivre d'un argent que tu viens de déboursé, & vivre de celui que tu as déboursé il y a plusieurs années? Celui qui a acheté depuis longtems la terre d'Arícia & celle de Veïes, n'en retire pas la moindre herbe qu'il n'achète, quoiqu'il soit persuadé du contraire; & le bois dont il fait chauffer le soir l'eau de son bain, est encore du bois acheté. Mais, diras-tu, il appelle sienne toute cette étendue de pays jusqu'à un certain peuplier qui lui sert de bornes, & qui empêche les contestations des voisins. Comme si on pouvoit jamais posséder en propre & appeler sien ce qui dans un instant peut passer en d'autres mains, & changer de maître de gré ou de force, par vente ou par mort. Ainsi donc puisque l'usage des choses n'est donné à personne à perpétuité & qu'un heritier pousse un heritier comme un flot pousse un autre flot, à quoi servent

*Quid vici profunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani? si metit Orcus*

Grandia cum parvis, non exorabilis auro?

Gemmas, marmor, ebur, Tyrrhena sigilla, tabellas,
180

*Argentum, vestes Gætulo murice tinctas,
Sunt qui non habeant, est qui non curat habere.*

Cur alter fratrum cessare & ludere, & ungi

Præferat Herodis palmetis pinguibus: alter

Dives & importunus, ad umbram lucis ab ortu, 185

Sylvestrem flammis & ferro mitiget agrum?

Scit Genius, natale comes qui temperat astrum,

Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum-

-quodque caput: vultu mutabilis, albus, & ater.

Utar, & ex modico, quantum res poscet, acervo 190

Tollam: nec metuum quid de me judicet heres,

Quod non plura datis invenerit: & tamen idem

Scire volam quantum simplex hilarisque nepoti

Discrepet, & quantum discordet parcus avaro.

Distat enim, spargas tua prodigus, an neque sum-
tum

195

Invitus facias, neque plura parare labores:

Ac potius, puer ut festis Quinquatribus olim

Exiguo gratoque fruaris tempore raptim.

Pau-

vent les grandes Seigneuries & les vastes greniers ? A quoi bon joindre les pâturages de la Calabre à ceux de la Lucanie, si Pluton, que tout l'or du monde ne sauroit fléchir, moissonne grands & petits ? Il y a des gens qui n'ont ni pierreries, ni marbre, ni ivoire, ni statues de Toscane, ni tableaux, ni meubles d'argent, ni étoffes teintes dans la pourpre de Gétulie, & il y en a d'autres qui ne se soucient pas d'en avoir. D'où vient que de deux freres l'un n'aime qu'à se parfumer & à se divertir, preferant une vie molle & oisive à tous les revenus d'Herode : & l'autre inquiet & infatigable, quoiqu'aussi riche, passe depuis le lever jusques au coucher du soleil à defricher une piece de terre avec le fer & le feu ? C'est un secret qui n'est su que du Génie qui preside à la naissance des hommes, qui est le Dieu de la Nature, qui vit & meurt avec nous, & qui est aussi different que les visages. Je me servirai de mon bien, & je tirerai de ce monceau médiocre tout ce dont j'aurai besoin, sans me mettre en peine quel jugement fera de moi mon heritier, quand il ne trouvera que ce que j'ai reçu de la liberalité de mes amis. Mais quoique je sois de cette humeur je veux pourtant savoir distinguer un homme naturel & simple qui aime à se réjouir, d'avec un débauché ; un bon ménager d'avec un avare. Car il y a bien de la difference entre un prodigue qui jette son argent par les fenêtres, & un honnête homme qui fait volontiers de la dépense, & qui ne travaille point à augmenter son bien ; ou plutôt qui jouit avec plaisir & à la derobée d'un tems agréable & court, comme tu jouissois autrefois des fêtes de Minerve, pendant que tu étois

Pauperies immunda domus procul absit. Ego u-
trum

Nave ferar magna an parva, ferar unus & i-
dem. 200

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo:
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris.
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores.
Non es avarus: abi. Quid? cetera jam simul
isto 205

Cum vitio fugere? Caret tibi pectus inani
Ambitione? Caret mortis formidine, & irâ?
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides?
Natales gratè numeras? ignoscis amicis? 210
Lenior & melior sis accedente senectâ?
Quid te exempta juvat spinis de pluribus una?
Vivere si rectè nescis, decede peritis.

Lusisti satis, edisti satis atque bibisti:
Tempus abire tibi est: ne potum largiùs æquo
 215

Rideat & pulset lasciva decentiùs ætas.



écolier. Pourvu qu'une honteuse pauvreté ne vienne pas m'affaillir, & ne me tienne pas dans une maison mal propre, je me mets peu en peine du reste. Que je sois dans un grand ou dans un petit vaisseau, je serai toujours le même. Nous n'avons pas un vent qui nous souffle en poupe & qui enfle nos voiles ; mais il ne nous est pas non plus tout-à-fait contraire. En force, en esprit, en grace, en vertu, en naissance, en bien, si nous sommes après des premiers, nous avons la consolation de n'être pas des derniers. Parceque tu n'es point avare, prétens-tu être à couvert de tout reproche ? Mais quoi, tous tes autres vices s'en font-ils aussi allés avec celui-là ? N'es-tu plus dévoré par l'ambition, effrayé de la mort, & maîtrisé par la colere ? As-tu la force de te moquer des songes, des terreurs magiques, des miracles, des forcieres, des esprits qui reviennent la nuit, & de tous les prodiges qu'enfante la Thessalie ? Comptes-tu de bon coeur les jours de ta naissance ? Sais-tu pardonner à tes amis ? Les aproches de la vieillesse te rendent-elles plus doux & meilleur ? Car sans cela, parmi tant d'épines dont tu es blessé, que te sert-il d'en arracher une seule ? Si tu ne fais pas bien vivre, fais place à ceux qui le savent. Tu t'es assez diverti, tu as fait assez bonne chere, il est tems de te retirer, de peur que la Jeunesse, à qui il sied beaucoup mieux d'être badine & folâtre, ne se moque de toi, & ne te maltraite quand tu auras un peu trop bu.





REMARQUES

SUR L'ÉPIÔTE II.

JULIUS FLORUS, en partant pour suivre Tibere à l'expédition de la Pannonie, l'an de Rome 742. avoit prié Horace de lui écrire, & de lui envoyer des vers liriques. Horace s'en étoit excusé, & n'avoit jamais voulu lui rien promettre. L'année suivante, Florus lui écrivit pour se plaindre de son silence, & du peu de soin qu'il avoit de lui. Horace lui fait cette réponse pour se justifier, & pour lui faire voir l'injustice de ses plaintes. Il mêle à cette justification des railleries fort plaisantes sur les Poètes de son tems, dont il découvre l'orgueil, & les fades complaisances qu'ils avoient les uns pour les autres. Il joint à cela d'excellens préceptes pour la poésie, dont il fait voir les difficultés; ce qui lui donne lieu d'insinuer à Florus, qu'il vaut bien mieux s'appliquer à régler sa vie, qu'à ranger & à ajuster des mots. Et sur cela en faisant toujours semblant de ne parler qu'à soi-même, & de ne faire des reflexions que pour son propre usage, il trouve moyen de lui donner des avis salutaires contre ses emportemens, contre la crainte de la mort, contre son ambition, contre son avarice, contre sa superstition, & en général contre tous les vices auxquels Florus étoit le plus sujet, & qui troubloient tout le bonheur de sa vie; comme on l'a déjà vu dans l'Ode XIV. du Livre II. & dans l'Épître III. du Livre I. Heinsius ne s'est pas moins

trom-

trompé sur cette Épître que sur la précédente, & il n'en a connu ni la suite, ni le dessein. Horace avoit cinquante-six ans quand il l'écrivit. Et il paroît que c'est un de ses derniers ouvrages.

1 *Bono claroque*] *Bonus* en Latin est une épithète fort grave ; elle marque non seulement un homme de bien, mais un vaillant homme ; comme le Grec *ἀγαθός*, *bonus clarusque*, un vaillant homme, & qui est connu pour tel.

Fidelis amice] Florus avoit accompagné Tibère à toutes ses expéditions, en Arménie, dans les Gaules, dans la Dalmatie, &c.

3 *Hic & candidus*] Horace fait parler le marchand d'esclaves, & il ne faut pas douter que ce ne fût le langage ordinaire de ces gens-là.

5 *Nummorum millibus octo*] Huit mille nummes faisoient justement mille livres de notre monnoie. C'étoit un prix assez modique pour un si bon valet. Il y en avoit qu'on vendoit quinze & vingt mille francs, & Rome en a vu acheter un trois cents mille écus.

6 *Verna*] On faisoit plus de cas des esclaves nés dans la maison des marchands-mêmes, que de ceux qu'ils avoient achetés. C'est pourquoi il dit ici *verna*.

7 *Literulis Græcis imbutus*] Il a quelque petite teinture des Lettres Greques. Pour mieux vendre les esclaves, on avoit grand soin de leur apprendre les Lettres, & surtout les Lettres Greques ; car le Grec étoit fort en usage parmi les Romains. On leur faisoit même quelquefois apprendre les exercices & la musique. Comme on l'a remarqué sur la Satire VI. du Livre II. Esope, Terence & Phèdre sont d'assez beaux exemples de l'éducation qu'on donnoit aux esclaves.

Idoneus arti cuilibet] Il est propre à toutes sortes d'arts, vous en ferez un Grammairien, un Rhétoricien, un Philosophe, &c. C'est comme il a dit de Paulus Maximus dans l'Ode I. du Livre IV. *centum*

puer artium, qui est instruit de tous les beaux arts. On peut voir-là les Remarques.

8 *Argillâ quidvis imitaberis udâ*] C'est ce que nous disons, vous en ferez ce que vous voudrez comme de la cire molle. Ceux qui ont lu *imitabitur* en le rapportant à l'esclave, pour dire qu'il feroit toutes sortes d'ouvrages avec de l'argile, lui donnent un très mauvais sens.

9 *Canet indoctum*] *Indoctum*, antea non auditum, des choses nouvelles que l'on n'a point encore entendues, dit le vieux Commentateur, mais mal: *indoctum*, grossièrement, sans méthode. Il n'a pas appris à chanter, mais il ne laissera pas de vous divertir à table.

10 *Multa fidem promissa levant*] On pourroit croire qu'Horace introduit ici Florus qui répond ceci au marchand. J'aime pourtant mieux que ce soit toujours le marchand qui parle.

Levant] *Minuunt*, affoiblissent, diminuent.

12 *Meo sum pauper in ære*] C'est la preuve de ce qu'il vient de dire, *res urget me nulla*, je ne suis point pressé de vendre, si je suis pauvre, dit-il, je ne dois rien. * Comme Horace dit *meo sum in ære*; Cicéron a dit de même *in suis nummis versabatur*. En parlant du comédien Roscius: *Debebat? Imo in suis nummis versabatur*. *

14 *Semel hic cessavit*] Il s'étoit enfui. Mais pour adoucir la chose, le marchand dit qu'il s'étoit amusé, & qu'ensuite il s'étoit caché de peur du châtiment.

15 *In scalis latuit metuens pendentis habenæ*] Il faut faire ainsi la construction: *latuit metuens habenæ pendentis in scalis*. Il se cacha, craignant les étrivieres qui sont au bas de l'escalier. Pour intimider davantage les esclaves, & afin qu'ils eussent toujours le châtiment devant les yeux, on pendoit au bas de l'escalier les courroies dont on les fouettoit.

16 *Excepta nihil te si fuga lædat*] *Excepta fuga*, la fuite que j'excepte, & dont je ne répons point.

Car

Car les marchands étoient obligés de déclarer à l'acheteur les vices qu'ils connoissoient à l'esclave qu'ils vendoient, ou d'excepter expressément ce dont ils ne vouloient pas répondre. Autrement ils pouvoient être forcés de le reprendre, ou de réparer le dommage que l'esclave avoit fait à son maître, qui avoit contre eux *actionem redhibitoriam*, pendant l'espace de six mois.

17 *Ille ferat pretium*] C'est Horace qui parle.

Pænæ securus] Sans se foucher de la peine ordonnée par les Ediles, ou de reprendre l'esclave en rendant le prix, ou de dédommager le maître.

18 *Dicta tibi est lex*] *Lex* ne signifie pas ici la loi, mais la forme, la condition du traité de la vente qui a été faite. Et cette condition est expressément contenue dans ce vers :

Des nummos, excepta nihil te si fuga lædat.

Comptez l'argent, si vous n'êtes point rebuté par ce petit vice que j'excepte, c'est qu'il est sujet à s'enfuir.

Varron a dit de même, *ob hoc in lege locationis fundi excipi solet*. Dans la condition du traité de la ferme d'un fonds, on a accoutumé d'excepter, &c. Et c'est ainsi qu'il faut expliquer ce mot dans ces titres de Caton, *lex oleæ legendæ*, *lex oleæ faciendæ*, *lex oleæ pendentis*, *lex vini pendentis*, & tous les autres de cette nature. C'est à-dire, formule ou condition du traité pour donner les olives à cueillir, & l'huile à faire. Formule du traité pour vendre les olives sur l'arbre, & le vin sur le sep.

20 *Dixi me pigrum*] C'est l'application de ce qu'il vient de dire.

Proficiscenti tibi] Quand vous partites pour suivre Tibere à l'expédition de la Pannonie.

21 *Talibus officiis*] A ces devoirs que la civilité & la curiosité ont inventés. Il parle d'écrire des Lettres.

22 *Quòd Epistola nulla veniret*] Un Auteur moderne a voulu inferer de ce vers qu'Horace n'avoit encore jamais écrit à Florus avant cette Epitre. Ce sentiment ne merite pas d'être réfuté.

23 *Metum facientia jura*] Car, comme on dit, il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. Je vous avois dit que je n'étois point du tout propre à écrire des Lettres. Vous vous plaignez de ce que je ne vous ai pas écrit, mais vous avez tort.

25 *Carmina*] Quand Horace met *carmen* & *carmina* tout seul, il parle de ses Odes, de ses vers lyriques.

26 *Luculli miles*] Horace ne parle que d'un soldat seul. On a eu tort de croire qu'il avoit dit *miles* pour *milites*. Plutarque au commencement de la Vie de Pelopidas, rapporte une pareille histoire d'un soldat d'Antigonus. Ce soldat pour abrégér l'ennui d'une santé fort infirme s'exposoit aux plus grands perils. Mais après qu'il fut guéri par les soins de son Général, il devint meilleur ménager d'une vie qui lui étoit devenue plus agréable.

Collecta viatica] *Viaticum*, ἐφόδιον signifie proprement l'argent que l'on a pour la dépense d'un voyage. Mais il se prend aussi pour toute sorte de provision d'argent & d'autres choses.

30 *Præsidium regale*] Une garnison d'une place de Tigrane ou de Mithridate.

31 *Summè munito & multarum divite rerum*] Je crois qu'il parle de Nisibis, ville de la Mesopotamie, dans laquelle Tigrane avoit mis ses trésors, avec une forte garnison sous le commandement de son frere. Cette place étoit environnée d'un double mur de brique fort épais, avec un fossé entre deux, fort large & fort profond.

32 *Donis ornatur honestis, accipit & bis dena*] Lucullus s'éloignoit en cette occasion de son naturel, car il étoit fort dur & fort avare; & comme Dion l'a remarqué, il ne savoit gagner les soldats ni par des récompenses d'honneur, ni par des largesses d'argent: *ἡ τιμῆς, ἡ χρημάτων μεταδόσει προσεταιρίσασθαι ἠπίεστο.*

33 *Bis dena sestertia*] Vingt grands sesterces, c'est-à-dire vingt mille petits sesterces, qui font deux mille cinq cents livres de notre monnoie.

34 *Prætor*] Le Préteur, le Général, c'est-à-dire Lucullus.

36 *Addere mentem*] Cette expression est assez remarquable. *Mens* est ici pour le courage, la force, selon son origine Greque: car *mens* vient de μέν.

37 *I, bone, quò virtus tua te vocat*] Il falloit que l'occasion fût bien pressante; car ce n'étoit guere le caractère de Lucullus de parler si amiablement à ses soldats: au contraire sa dureté & sa fierté les révoltoient ordinairement contre lui, & les obligèrent enfin à l'abandonner.

39 *Catus*] Fin, rusé. Terence, *confidens, catus*.

Quantumvis rusticus] Tout paysan, tout villageois qu'il étoit. Car c'est ce qui est admirable, qu'un paysan ait eu l'esprit de faire cette réponse. Le vieux Commentateur commence par ces mots la réponse du soldat: *Quantumvis rusticus, qui zonam perdidit, ibit eò*. Mais cela ne peut être soutenu; il n'y a ni sel, ni grace.

40 *Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit*] Lampridius rapporte un bon mot d'Alexandre Sévere, qui disoit: *Miles non timet nisi vestitus, armatus, calceatus & satur, & habens aliquid in zonula*. Un soldat ne craint que quand il est bien vêtu, bien armé, bien chaussé, bien saoul, & qu'il a quelque argent dans sa ceinture. Quand il est affamé, & qu'il n'a rien, il n'y a point d'action de desespoir dont il ne soit

capable. *Mendicitas militaris ad omnem desperationem vocat armatum.* Anciennement on portoit son argent dans sa ceinture.

41 *Romæ nutriri mihi contigit*] Il se fait l'application de l'exemple qu'il a donné du soldat de Lucullus.

42 *Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles*] Il aprit à Rome les maux que la colere d'Achille avoit faits aux Grecs, c'est-à-dire qu'il avoit lu à Rome chez ses maîtres l'Iliade d'Homere, par où les jeunes gens commençoient ordinairement leurs études; & cette coutume dura même longtems depuis la naissance du Christianisme, comme il est évident par ce passage de Théodoret, qu'Heinsius a rapporté: *Τῶτων δὲ οἱ πλεῖστοι ἐδὲ τὴν μῆνιν ἴσασι, τὴν Ἀχιλλέως, ἐξ ἧς ἀρχεσθαι τῶν ἐλλογίμων μαθημάτων ἔιοθε τὰ μεираκία.* La plupart ne savent pas même la colere d'Achille, par où les jeunes gens commencent l'étude des arts liberaux. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas même lu Homere. Saint Jérôme veut qu'on commence aussi par le Grec, & Quintilien, *quanquam Græcum esse priorem placet.* Mais il faut se souvenir que le Latin est la langue naturelle des enfans dont ils parlent, & que ces enfans qu'ils vouloient faire commencer par le Grec, favoient déjà plus de Latin que nous n'en savons quand nous sortons du collège.

43 *Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ*] Il n'avoit appris à Rome que les Lettres humaines; & il alla apprendre à Athenes la géometrie & la philosophie, qu'on enseignoit mieux-là qu'en lieu du monde. On ne fait pas précisément à quel âge Horace alla étudier à Athenes. Il y a de l'apparence que ce ne fut qu'à l'âge de vingt ou de vingt-un an, car son pere qui étoit lui-même son Gouverneur ne voulut le perdre de vue que quand il fut en âge de se conduire & de se préserver de la corruption qui régnoit alors. * Horace donne ici une grande preuve des soins que son pere prenoit de son éducation, & de la
dépense

dépense qu'il faisoit pour lui. Après l'avoir fait fort bien élever à Rome il l'envoya à Athenes, comme les plus grands Seigneurs de Rome y envoyoient leurs enfans. *

44 *Curvo dignoscere rectum*] Lambin a rapporté ce vers, comme le vers suivant, à la philosophie. Mais Horace parle assurément de la géométrie; où il est traité de lignes droites, & de lignes courbes. En philosophie on n'opose pas *curvum* à *rectum*; mais *pravum*. D'ailleurs la connoissance de la géométrie étoit absolument nécessaire à ceux qui vouloient étudier dans l'école de Platon, parcequ'elle accoutume l'esprit à la vérité, & le rend capable de la philosophie la plus sublime. Voilà pourquoi tous ceux qui n'étoient pas Géomètres étoient exclus de la République de ce Philosophe. Voyez le VII. Livre de sa Rép. Voilà donc la gradation des études d'Horace, les belles Lettres, la géométrie, la philosophie Académique. Et il est bon de remarquer avec quelle modestie il parle des progrès qu'il avoit faits dans cette étude de la géométrie.

45 *Atque inter sylvas Academi*] Les bois d'Académus. C'étoit un parc planté de toutes sortes de beaux arbres, & environné de temples, de portiques & de statues. Il appartenoit à un certain *Academus* ou *Echedemus*, qui le consacra. Platon y tint ensuite son école, & c'est de-là que les Philosophes de sa Secte furent appellés *Académiciens*. Cet Académus, que la postérité a mis au rang des Héros, vivoit du tems de Thésée. Ce fut lui qui découvrit à Castor & à Pollux le lieu où l'on avoit caché leur soeur. Longtems après, les Lacédémoniens, ayant brûlé & pillé tout le pays Attique, épargnerent le parc de l'Académie, en faveur de cet Académus, & en reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu.

Quærere verum] Il ne dit pas qu'il a appris dans l'Académie à trouver la vérité, mais à la chercher. En effet les Académiciens ne se piquoient

pas de trouver la verité, ils faisoient seulement profession de la chercher.

46 *Dura sed amovere loco me tempora grato*] Les guerres civiles, que produisit le meurtre de Cesar. Quand ce Prince fut tué, Horace, qui étoit alors dans sa vingt-deuxieme année, étudioit à Athenes. Brutus passant par-là huit ou neuf mois après pour aller en Macédoine, l'emmena avec lui, & beaucoup de jeunes gens de qualité qui y étudioient en même tems, comme le fils de Ciceron, le jeune Pompée, Varus.

47 *Belli rudem*] Horace n'avoit encore jamais servi quand Brutus l'emmena. Cependant on ne laissa pas de lui donner une charge considerable; car on le fit Tribun de soldats. Ce qui marque qu'il y avoit une assez grande disette d'Officiers dans l'Armée de Brutus.

49 *Unde simul primum me dimisere Philippi*] Après la defaite de Brutus & de Cassius dans les champs de Philippes, où Horace prit la fuite comme les autres, & abandonna son bouclier, &c. Il fait ici un aveu sincere de son malheur, & de la misere qui l'avoit obligé à faire des vers; & il le fait d'autant plus volontiers que cet aveu tourne à la gloire d'Auguste.

50 *Decisis humilem pennis*] Horace se compare d'ordinaire à un oiseau, comme quand il dit dans la derniere Epitre du Livre I.

Majores pennas nido extendisse loquēris.

Mot à mot, tu diras que j'ai étendu mes ailes au delà de mon nid.

On rognâ les ailes à Horace à la bataille de Philippes, car il perdit la charge de Tribun; & c'étoit voler bien haut pour Horace que d'être Tribun de soldats.

51 *Paupertas impulit audax ut versus facerem.*] Horace fait entendre ici qu'il n'avoit point fait de vers

vers avant la bataille de Philippiès , c'est-à-dire avant l'âge de vingt-quatre ans, car alors il fit l'Ode XXIV. du Liv. I. Mais il ne faut pas prendre ses paroles au pied de la lettre & à la rigueur. Il veut dire simplement , qu'il ne s'étoit pas appliqué à la poésie comme à une profession qu'il voulût embrasser. Au lieu qu'après la défaite de Brutus , il prit ce parti , comme la seule ressource contre sa mauvaise fortune. Avant la bataille de Philippiès , il paroît avoir fait contre Cati-
us la Satire IV. du Livre II.

52 *Quod non desit*] C'est ce qu'il dit ailleurs , *quod satis est*, ce qui suffit.

53 *Quæ poterunt unquam satis expurgare cicutæ*] Ce passage a donné quelque peine aux Commentateurs , qui s'embarassent souvent de peu de chose. Lambin ne pouvant s'imaginer qu'on prît pour remède la ciguë , qui est un poison , a voulu corriger le vers , & lire :

Quæ poterunt unquam satis expurgare cicæ?

Cicæ est un mot Grec , qui signifie proprement des *ventouses* , dont on se sert dans la médecine pour attirer le sang corrompu. Il en est assez parlé dans Hippocrate & dans Galien. Les Latins les appellent *cucurbitas*. On lit dans Juvénal , *ventosa cucurbita*. Voilà un remède bien sûr contre la fureur des vers , que l'application de ces ventouses , sur tout quand elles sont scarifiées ! Mais pourquoi n'auroit-on pas préparé la ciguë pour en tirer un remède refrigeratif , comme on en tire de l'opium ? Pline dit formellement que la ciguë étoit d'un usage très considérable. *Cicuta quoque* , dit-il dans le chap. XIII. du XXV. Livre , *venenum est publica Atheniensium pœna invisæ , ad multa tamen usus non omittendi*. La ciguë , un des plus forts poisons , est l'odieux supplice des Athéniens ; elle est pourtant en beaucoup de choses d'un usage qu'il ne faut pas mépriser. On ne doit pas chercher ici d'autre finesse. Quoiqu'Horace parle de

la ciguë, je n'ai pas laissé de mettre de l'hellébore dans la traduction, car il est plus connu.

55 *Singula de nobis anni*] Seconde raison qui l'empêche de faire des vers. C'est son âge. Il avoit alors cinquante-cinq ou cinquante-six ans; & il mourut deux ans après.

56 *Eripuere jocos*] *Joci*, les railleries, les jeux, en un mot tous les plaisirs qu'on trouve dans le commerce de la jeunesse.

Ludum] Il comprend sous ce mot tous les spectacles du théâtre & du Champ de Mars.

58 *Denique non omnes*] Troisième raison qui l'empêche de faire des vers, la différence des goûts. Les uns veulent des vers liriques, les autres des vers iambes, &c.

59 *Carmines tu gaudes*] *Carmen* n'est pas ici pour le poëme épique, car Horace n'avoit rien entrepris de semblable, & il dit ensuite :

Carmina compono, hic Elegos.

Carmen est donc pour les vers liriques.

60 *Ille Bioneis sermonibus*] Lambin prétend que ce Bion étoit le pere d'Aristophane. Je ne fais où il a trouvé cela. Le pere d'Aristophane s'appeloit Philippe. Le Bion dont Horace parle (car il y a eu plusieurs Bions,) est celui qui fut surnommé le Boristhénite, & qui étoit Philosophe & Poëte, mais Poëte si plein de fiel, qu'il n'épargnoit ni les hommes ni les Dieux. Il avoit écrit contre Homere. Plutarque parle de lui dans le Traité de la vengeance divine; & Cicéron rapporte ce bon mot qu'il dit sur Agamemnon, qui dans son affliction s'arrachoit les cheveux : *Perinde stultissimum regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mœror levaretur.* Ce Roi insensé s'arrache les cheveux, comme si pour avoir la tête pelée on en sentoit moins sa douleur.

65 *Præter*

65 *Præter cetera me Romæne Poëmata censes*] Quatrieme raison qui l'empêche de faire des vers, les embarras que l'on a à Rome, où la vie se passe dans des occupations chagrinantes, & même très souvent ruineuses.

67 *Hic sponsum vocat*] L'un me prie d'aller répondre pour lui, de le cautionner. On peut voir ce qui a été dit sur la Satire VI. du Livre II. *Romæ sponforem me rapis. Quand je suis à Rome, vous ne manquez pas de m'entraîner au palais, afin que je sois caution.* Il y a sur cela un passage d'Ovide, où l'on a fait une faute bien grossière. Ce Poëte dans l'Eleg. XIII. du I. Liv. des Amours dit à l'Aurore.

*Atque eadem sponsum consulti ante atria mittis,
Unius ut verbi grandia damna ferat.*

Qui croiroit que des Commentateurs ayent pu s'imaginer que *sponsum* est là pour *mari*: au lieu qu'il est comme dans Horace le supin de *sponden*. Dès que vous paroissez, dit Ovide à l'Aurore, vous envoyez les gens cautionner devant la porte du Jurisconsulte, afin que l'on s'attire un grand dommage par un seul mot.

Hic auditum scripta] La plupart des Poëtes de ce tems-là aimoient fort à lire leurs ouvrages en public, & c'étoit une des grandes incommodités de Rome; il en a été assez parlé ailleurs.

68 *Cubat hic in colle Quirini*] *Cubat*, couche, ne signifie pas ici *ægotat*, est malade, mais *manet*, habite, demeure; comme dans la Satire IX. du Livre I.

- - - *quendam volo visere non tibi notum.*

Trans Tiberim longè cubat is, propè Cæsaris hortos.

Je vais voir un de mes amis que vous ne connoissez pas : il loge fort loin d'ici, au de-là du Tibre près des jardins de Cesar.

In colle Quirini] Le mont Quirinal, à une des extrémités de Rome, du côté de la porte Colline, aujourd'hui *Monte Cavallo*, ainsi appelé, à cause de deux chevaux de marbre qu'on y voit, & qu'on dit être de Phidias & de Praxitele.

69 *Hic extremo in Aventino*] Le mont Aventin, à l'autre extrémité de Rome, du côté du Tibre. Il s'étend depuis la porte *Trigemina* jusques à la porte Capene. C'est pourquoi Horace, pour marquer une plus grande distance, dit, *extremo in Aventino*, tout au bout de l'Aventin.

70 *Intervalla vides humanè commoda*] Heinſius explique ce passage d'une maniere fort nouvelle. Il veut qu'Horace dise, *intervalla vides*, vous voyez la distance : & que Florus ou un autre réponde, *humanè, commoda*. Fort bien, elle est très commode. Car ajoute-t-il, *humanè* est un terme dont on se sert pour approuver, comme *restè, benignè, ναυρί, καλῶς*. Mais Heinſius se trompe, *humanè* seul, comme *benignè*, est le terme, non pas d'un homme qui approuve, mais d'un homme qui remercie. Il ne faut nullement séparer ces mots, *intervalla vides humanè commoda*. Vous voyez une distance assez commode. C'est une ironie. Car pour aller du mont Quirinal au mont Aventin, il falloit traverser tout Rome, & aller du sixieme au treizieme quartier.

Verum puræ sunt plateæ] C'est une objection qu'il se fait lui-même, ou qu'il se fait faire par Florus. Il est vrai, il y a loin du mont Quirinal au mont Aventin, mais au moins le chemin est beau, & il n'y a point d'embaras dans les rues. *Puræ plateæ*, des places libres, où il n'y a nul embaras, comme dans Varron, *loca pura : campus purus*, dans Vir.

Virgile; & dans Tite-Live, *puro ac patenti campo dimicare.*

72 *Festinat calidus*] Réponse à l'objection. Il décrit tous les embarras des rues de Rome.

73 *Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum*] Il parle des poulies dont on se sert pour élever les grosses pierres & les poutres. Le mot *torquet* marque le bruit que font ces machines en élevant ces gros fardeaux.

74 *Tristia robustis luctantur funera plaustris*] Horace a déjà parlé ailleurs de l'embarras que caufoit à Rome la rencontre des convois funebres & des chartiers. C'est dans la Satire fixieme du Livre premier :

- - - - *at hic si plaustra ducenta*
Concurrantque foro tria funera, magna sonabit,
Cornua quod vincatque tubas.

Mais au moins celui-ci, s'il donne dans l'embarras de deux cents chartiers, & de trois convois funebres, il se fera entendre par dessus les chartiers, les trompetes & les cornets.

75 *Hac rabiosa fugit canis*] Ausone a imité cet endroit dans une de ses Lettres :

Sus lutulenta fugit, rabidus canis impete sævo
Et impares plaustris boves.

78 *Rite cliens Bacchi*] Car Bacchus étoit aussi le Dieu des Poëtes, & c'est pourquoi un des sommets du Parnasse lui étoit consacré. *Ritè* est un terme de religion.

80 *Et contracta sequi vestigia vatum*] Le vieux Commentateur a lu *contacta*; & Torren-tius aprouve cette leçon; mais il me paroît qu'el-le

qu'elle est vicieuse, & qu'elle ne peut faire aucun sens qui soit bon. Les explications qu'on lui donne, sont insoutenables. Qui a jamais ouï parler qu'on dise *contracta sequi vestigia*, pour dire suivre pas à pas? cela n'est pas Latin. *Contracta vestigia* sont proprement des traces obscures, à demi effacées, qui est toujours difficile de voir, & plus encore dans le désordre & la confusion qui regnoient à Rome. * M. Bentlei n'a pas été touché de ces raisons, & il corrige *non tacta*. *

81 *Ingenium sibi quod vacuas desumpsit Athenas*] On s'est trompé à ce passage, & personne, que je sache, n'a fait voir la liaison ni le rapport qu'il a avec ce qui précède. On a objecté à Horace qu'on peut fort bien faire des vers à Rome en allant par les rues:

Puræ sunt platææ nihil ut meditantibus obstat.

Horace ne se contente pas d'avoir fait voir la fausseté de cette opinion, il veut aussi en montrer le ridicule. Et c'est ce qu'il fait ici par une comparaison fort juste: Car, dit-il, puisque dans Athenes même, qui est une ville déserte & oisive, un homme d'esprit qui y a fait toutes ses études, qui a employé sept années à faire comme un cours de philosophie, & qui s'est entièrement dévoué à l'étude & à la méditation, ne laisse pas de faire rire le peuple quand il sort dans les rues tout pensif & plongé dans la méditation, comment voudriez-vous que je fisse la même chose à Rome? N'auroit-on pas beaucoup plus de raison de se moquer de moi? Horace dit *ingenium*, un homme d'esprit, pour rendre sa cause meilleure: car si un homme d'esprit ne se fauvoit pas de ce ridicule dans Athenes même, ou il y avoit peu de monde, & qui étoit le séjour de l'oisiveté, comment Horace l'auroit-il évité dans Rome, si différente d'Athenes?

Vacuas Athenas] Athenes vuide, c'est-à-dire peu

peu peuplée, & où regnent le repos & l'oïfiveté.

82 *Et studiis annos septem dedit*] Et qui a employé à ses études sept années dans l'école. Soit que ce fût le tems que l'on y donnoit d'ordinaire, ou qu'Horace ait mis sept années pour un long-tems.

83 *Statuâ taciturniûs exit plerumque*] Cela étoit bien plus pardonnable à un homme qui avoit fait là toutes ses études; car c'étoit une marque qu'il avoit pris uniquement le parti des Lettres, & qu'il ne vouloit jamais faire d'autre métier.

84 *Et risu populum quatit*] C'est une façon de parler assez étrange: *Il frappe le peuple par le ris*, pour dire qu'il force le peuple à rire, qu'il fait rire sans qu'on puisse s'en empêcher.

Hic ego rerum fluctibus in mediis] Voilà une opposition très sensible. Athenes est une ville consacrée à l'étude & au repos; cependant on ne laisse pas de s'y moquer d'un homme d'esprit qui médite dans les rues. Ne serois-je donc pas beaucoup plus ridicule, si je faisois la même chose à Rome, qui est une ville pleine de mouvement & de bruit, & où on ne connoît & n'estime que la vie active.

87 *Frater erat Romæ consulti Rhetor, ut alter*] Heinsius s'étonne ici que tant de sçavans hommes, qui ont travaillé sur Horace, ne se soient pas aperçus que les cinquante-six vers suivans n'ont aucune liaison avec ce qui précède, qu'ils en sont entièrement détachés, & qu'ils doivent être rejettés ailleurs, où il leur a trouvé une place plus naturelle & plus commode. *Que le Lecteur sache*, dit-il, *que jamais Apollon n'a rien dit de plus vrai*. C'est un méchant moyen pour être cru, que de prononcer des oracles, il y a trop longtems qu'on n'y croit plus, & il seroit bien mal-aisé de leur redonner dans notre esprit l'autorité qu'ils ont perdue. Ce ne fera pas au moins pour cette fois: car bien loin que
ces

ces vers ne soient pas ici dans leur place, on ne feroit leur en donner aucune autre où ils ne soient entièrement étrangers. Ce que dit Heinſius, qu'il ne comprend pas comment & ſur quelle occaſion Horace ſe jette ici ſur la poëſie & ſur les Poëtes, eſt entièrement frivole. Horace ſ'excuse à Florus de ce qu'il ne fait plus de vers, il en a déjà donné quatre raiſons, en voici une cinquieme, qu'il tire des ſortes manieres des Poetes, & des fades louanges qu'ils ſe donnoient les uns aux autres. Ce qui lui donne lieu d'en faire une ſatire fort agréable, qui commence par une comparaifon que lui fourniffent deux ridicules freres, un Jurifconſulte, & un Orateur, qui ſ'encenſoient l'un l'autre éternellement, comme les ignorans ont toujours fait. C'eſt ſur cela même que Varron fit une Satire qu'il appelle, *mutua muli ſcabunt* : Les mulets ſe gratent entre eux : & comme nous diſons, *un âne grate l'autre*. * M. Bentlei n'a fait ici qu'étendre ma Remarque. Et je le remercie de l'avoir trouvée aſſez bonne pour ſe l'approprier. *

* *Ut alter*] Cette conſtruction a choqué le ſavant Heinſius qui l'a trouvée embarraſſée, inintelligible & hors de l'uſage commun. Et il a cru le paſſage defectueux. Le ſavant M. Bentlei eſt entré dans ſon ſentiment, & il a cru qu'il falloit lire *pactus erat Romæ conſulto Rhétor*. Ce qui eſt inſupportable. Car a-t-on jamais dit *pactus ſum tibi*? Et que deviendra ce qu'Horace nous dit que ce Rhéteur & ce Jurifconſulte étoient freres? de quel droit en faire deux étrangers? D'ailleurs il eſt ridicule, de prétendre que les louanges que ces deux hommes ſe donnoient étoient l'effet d'un pacte fait entre eux. Pour moi je trouve que la conſtruction de ce vers bien faite ne laiſſe aucune difficulté. *Erat Romæ rhetor frater conſulti, ut alter, &c. ut c'eſt pour ita ut. Il y avoit à Rome un Orateur qui étoit frere d'un Jurifconſulte, de maniere que &c.* Qu'y a-t-il là de ſi étrange qu'il faille deſigner un texte & faire deux étrangers de deux freres qui étoient ſi unis? *

89 *Gracchus ut hic illi foret*] Le Jurisconsulte appelloit son frere l'Orateur *Gracchus*. Il y avoit eu deux grands Orateurs de ce nom, *Tiberius* & *Caius*, tous deux fils de cette celebre *Cornelie* fille de *Scipion*. *Tibere* étoit doux & posé. *Caius* étoit véhément & fort. *Tibere* avoit un stile simple & pur; & *Caius* un stile noble & figuré. C'est pourquoi celui-ci étoit estimé plus grand Orateur que son frere, & l'on étoit persuadé qu'il n'auroit point eu d'égal en éloquence, s'il avoit vécu plus long-tems. Voici le jugement qu'on fait de lui dans le *Brutus* de *Cicéron*: *Grandis est verbis, sapiens sententiis, genere toto gravis: manus extrema non accessit operibus ejus, præclarè inchoata multa, perfectà non planè.* Il est grand & sublime dans ses expressions, sage dans ses sentences, grave en tout genre; mais il n'a point mis la dernière main à ses ouvrages. On y trouve beaucoup d'ébauches merveilleuses, & peu de choses portées à leur perfection. * *M. Bentlei* a une si furieuse démangeaison de tout changer, qu'il veut qu'on lise *Crassus* au lieu de *Gracchus*. *

Huic ut Mucius ille] L'Orateur appelloit son frere le Jurisconsulte *Mucius*, du nom de *Publius Mucius*, qui fut un des fondateurs du Droit civil, dont il laissa dix volumes. *Cicéron* parle de lui comme d'un des plus savans de Rome dans les loix & dans la coutume: *Legum & consuetudinis ejus quâ privati in civitate uterentur, peritus.*

91 *Mirabile visu*] Ce sont-là les louanges que ces Poètes se donnent les uns aux autres.

* 92 *Cælatumque novem Musis opus*] On ne peut rien voir de si mal imaginé que la correction que *M. Bentlei* a faite à ce passage & que l'explication qu'il lui donne. Il lit:

Sacratumque novem Musis opus aspice primùm.

Et il le raporte à *ædem*, voulant à toute force qu'*Ho-*
race

race apelle la bibliotheque d'Apollon Palatin ou le temple d'Hercule des Muses, *opus sacratum novem Musis*. Quel malheur d'être si savant ! Comment n'a-t-il point vu que par là il gâtoit toute la beauté & toute la force de ce passage ? *

Aspice primum] Horace mene Julius Florus dans la bibliotheque du temple d'Apollon, pour le rendre témoin des impertinences qui se faisoient dans ce rendez-vous ordinaire de tous les méchans Poëtes.

93 *Quanto molimine*] *Molimen* est ici une gravité pleine d'affectation & de mépris.

Circumspectemus vacuam Romanis vatibus ædem] Horace explique ici fort bien la pensée de ces Poëtes pleins de presumption & de vanité, qui en jettant les yeux tout autour de la bibliotheque d'Apollon d'une manière dédaigneuse & méprisante, sembloient dire ouvertement que jusqu'à ce que leurs écrits fussent reçus dans cette bibliotheque, elle seroit toujours dépourvue de Poëtes Latins. Voilà le véritable portrait de nos méchans Poëtes, ils sont persuadés que leurs Ouvrages vont détrôner Homere, Sophocle, Horace & Virgile, & les chasser de nos cabinets. Je ne dirai rien ici de la nouvelle découverte de M. Maffon, qui assure que je me suis trompé, & qu'Horace dit: *Voyez premierement avec quel faste, avec quelles peines nous cherchons par toute la ville quelque maison de grand Seigneur qui soit vuide où l'on veuille recevoir les Poëtes Romains, & entendre leurs ouvrages.* Cette étrange imagination a été assez refutée dans la réponse que j'ai faite à ce nouveau Censeur. * M. Bentlei a fortifié cette réponse par de nouvelles raisons très fortes, mais sans parler de ma Remarque. Je ne fais s'il apelle cela *sublegere* ou *surripere*. Je ne m'en plains point, au contraire je m'en felicite, car comme dit Horace Liv. I. Epit. VI. 45.

Exilis domus est ubi non & multa supersunt

- - - Et profunt furibus.

Le même M. Bentlei a mieux aimé suivre ici le vieux Commentateur Porphyryon & Heinsius qui ont expliqué cet *ædem vacuum*, *ædem vacantem*, *liberam*, *apertam vatibus Romanis*; un temple vuide pour y recevoir les Poëtes Romains. *Romanis vatibus* n'est pas un ablatif, mais un datif. C'est ainsi que Saluste a dit *pro certo creditur Catilina, necato filio, vacuum domum scelestis nuptiis fecisse*, & Cicéron. Cat. I. 6. *Nuper cum morte superioris uxoris novis nuptiis domum vacuum fecisses*. Et j'avoue que ce sens-là est fort bon. Il y a plus de sel dans l'autre. *

94 *Ædem*] C'est le temple d'Apollon Palatin, où Auguste avoit fait une belle bibliothèque, & où les Juges établis par Auguste pour juger des ouvrages, tenoient leurs assemblées. Ceux qui ont cru qu'Horace parle ici du lieu qu'on apelloit *Athénée*, se sont fort trompés. Ils devoient se souvenir d'un passage d'Aurelius Victor, qui écrit formellement que cet *Athénée* ne fut bâti que par Hadrien.

95 *Mox etiam, si fortè vacas*] Il le prie d'avoir la patience d'entendre jusques au bout ce que ces Poëtes vont lire, & de voir par-là sur quel fondement ils se donnent des louanges si outrées.

Procul] Un peu à l'écart, sans être ni trop près, ni trop loin.

98 *Lento Samnites ad lumina prima duello*] Il compare ces méchans Poëtes qui se donnoient tout le jour des louanges, aux Samnites, qui étoient une sorte de gladiateurs ainsi nommés, à cause de leurs armes. C'étoient les gladiateurs que les particuliers employoient d'ordinaire pour le spectacle de leurs festins. Tite-Live, *quod spectaculum inter epulas erat*. Et ils ne combattoient pas alors avec de véritables armes, mais avec des fleurets. Lucilius en parlant d'un certain Q. Velocius :

- - - *Quamvis bonus ipse*

Sam-

Samnis in ludo, ac rudibus cuiusvis satis asper.

Quoiqu'il fût assez bon gladiateur Samnite dans la sale, & assez redoutable au fleuret.

Ces fausses armes faisoient d'un côté que leur combat duroit longtems, voilà pourquoi Horace a dit *lento duello*; & de l'autre, qu'ils se donnoient de grands coups sans se faire de veritables blessures; voilà pourquoi il a fort justement comparé les fausses louanges que ces Poètes se donnoient à l'envi, à ces coups sans effet que se portoient les gladiateurs. C'est, à mon avis, la veritable explication de ce passage.

Ad lumina prima] *Aux premiers flambeaux*, parceque l'on donnoit le spectacle de ces gladiateurs le soir pendant le souper.

99 *Discedo Alcæus punëto illius*] *Alcée*, ce grand Poète lirique, amant de Sapho; il en a été assez parlé sur la XIII. Ode du Livre II. Son stile ressembloit fort à celui d'Horace: car il étoit serré, noble, nombreux & châtié.

Punëto illius] *A son point*, c'est-à-dire *par son suffrage*, expression tirée de l'ancienne maniere dont on donnoit son suffrage dans les Comices, où l'on ne faisoit que marquer un point sur le nom de celui que l'on vouloit favoriser.

100 *Quis nisi Callimachus*] Le Poète Callimaque de Cyrene, qui vivoit sous le regne de Ptolomée Philadelphé. Il avoit fait une infinité d'ouvrages, sur tout des himnes & des élégies. Il ne nous reste plus de lui qu'un petit nombre d'himnes, & quelques épigrammes. Il ne faut pas prendre ce passage d'Horace, comme s'il prétendoit encherir sur la louange que l'autre lui a donnée en l'appellant Alcée: ni tirer de là cette conséquence, qu'il mettoit Alcée après Callimaque; elle seroit fausse. Horace estimoit assurément Callimaque beaucoup moins qu'Alcée. Il donne seulement ce nom à ce Poète, parcequ'il faisoit des élégies, & que Callimaque étoit un des meilleurs Poètes élégiaques. Quintilien même

même nous apprend qu'il passoit pour le Roi de l'élegie : *Tunc & elegiam vacabit in manus sumere, cujus Princeps habetur Callimachus.* C'est lui que Properce imitoit particulièrement :

*Inter Callimachi sat erit placuisse libellos
Et cecinisse modis, purè Poëta, tuis.*

C'est assez pour moi, dit-il, de plaire par de petits ouvrages, comme ceux de Callimaque ; & d'imiter la douceur des chansons de ce Poëte si châtié.

Si plus adposcere visus, fit Mimnermus] Horace ne pouvoit pas mieux expliquer la préférence qu'il donnoit à Mimnerme sur Callimaque. Aussi le stile de Mimnerme étoit plus abondant, plus fleuri, plus plein & plus aisé. On peut voir ce qui a été dit sur la fin de la sixieme Epitre du Livre premier.

101 *Optivo cognomine crescit*] *Optivo*, tel qu'il le souhaite pour satisfaire sa vanité. Ceux qui ont pris *optivo* pour *adoptivo*, n'y ont pas fait assez de réflexion.

102 *Multa fero ut placem genus irritabile vatum*] On a expliqué ce *multa fero*, je souffre beaucoup de choses pour apaiser, &c. mais cela ne peut faire un beau sens. Je suis persuadé qu'il faut traduire : *je porte toujours beaucoup de choses.* Horace veut faire entendre que quand il a besoin de ces Poëtes, & qu'il va à leurs assemblées, il fait comme ceux qui vont dans les lieux où il y a des serpens ou des chiens dangereux. Comme ils se munissent de pain, & d'autres choses pour les adoucir, tout de même il fait provision de grands noms pour leur jeter à la tête ; & il fait assurément allusion à ce qu'on pratiquoit quand on descendoit dans l'autre de Trophonius ; on faisoit provision de gâteaux au miel qu'on jettoit aux serpens, dont cet antre étoit rempli.

C'est pourquoi dans les Nuées d'Aristophane, quand Socrate veut faire entrer Strepfiade dans son école, ce payfan lui dit fort bien, *donnez-moi premierement un gâteau au miel*, car il compare les disciples de Socrate à des serpens qui lui font peur, comme Horace leur compare les Poètes, &c,

105 *Obturem patulas*] *Obturem* pour *obturbato*.

Impune legentibus] Je fais bien qu'on peut joindre cet *impunè* avec *obturem*, je ferme l'oreille impunément, & sans rien craindre. Mais je ne l'aime pas, & je suis persuadé qu'Horace l'a joint avec *legentibus*: car cela est plus salé. Il donne un coup de dent à ces Poètes en les apellant des liseurs outrés, qui ont toute honte bue, & dont on ne sauroit se venger.

109 *Legitimum Poëma*] Un poëme legitime, c'est-à-dire un poëme achevé, & qui soit fait dans toutes les regles.

110 *Cum tabulis animum Censoris sumet honesti*] Il fait allusion à la charge des Censeurs, qui dans les revues qu'ils faisoient des Chevaliers, effaçoient de la liste ceux qui étoient mal propres ou qui vivoient mal, ou enfin qui deshonnoroient leur Corps. Le Poëte en doit user de même en relisant ses ouvrages, il faut qu'il cesse d'être Poëte, & qu'il devienne un rigide Censeur: car le Critique juge le Poëte.

111 *Parum splendoris habebunt*] Tout ce qui sera ou obscur ou peu éclatant; car ce mot de *splendeur* renferme l'un & l'autre.

112 *Et sine pondere erunt*] Les mots sans poids, c'est-à-dire qui seront trop légers. C'est une métaphore tirée des monnoies qu'on pèse. Dans une piece d'Aristophane on pèse à la balance les vers d'Eschyle & d'Euripide, & on rejette ceux qui, comme on dit, ne tiennent pas les fers.

114 *Et versentur adhuc intra penetralia Vestæ*] C'est un excellent précepte: Quoique vos écrits soient encore

encore en sûreté dans votre cabinet, comme dans un asile sacré, & qu'ils ne puissent être vus de personne, vous ne devez pas laisser de les corriger : car l'esprit se fait peu à peu une habitude de sa négligence, & devient enfin incapable de faire cette correction. Il appelle le cabinet *penetralia Vestæ*, le lieu très saint de Vesta, à cause du secret. Car personne n'avoit le droit d'entrer dans le lieu très saint du temple de Vesta, que le seul grand Prêtre. J'ai mis cela à nos manières, parceque les façons de parler étrangères & inconnues sont insupportables en notre langue.

115 *Obscurata diu populo bonus eruet*] Horace veut qu'un Poëte fasse revivre les mots anciens qui ne sont plus en usage. Cicéron & Quintilien sont du même sentiment; mais il faut bien prendre garde de ne pas aller chercher ces mots dans une antiquité trop éloignée, *sed utendum modo, nec ex ultimis tenebris repetenda*. Les Poëtes ont encore en cela plus de liberté que les Orateurs, & les Orateurs beaucoup plus que les Historiens, qui ne fau- roient user avec trop de retenue de ces mots anti- ques.

116 *Speciosa vocabula*] Les termes *specieux*, c'est-à-dire les termes propres & énergiques, les termes qui expriment nuement & fortement la chose dont on veut parler.

117 *Catonibus atque Cethegis*] Il parle de Marcus Cornelius Céthégus, & du vieux Caton, dont le premier fut Consul avec Publius Sempronius Tuditanus, du tems de la seconde guerre Punique, l'an de Rome 549. cent quarante ans avant la naissance d'Ho- race, Caton n'étant encore alors que Questeur. En- nius parle ainsi de ce Céthégus :

*Additur Orator Corneliu' suaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano Collega
Marci filius: is dictus popularibus ollis,*

Qui tum vivebant homines atque ævum agitant,

Flos delibatus populi, suadæque medulla.

où il dit que les premiers de Rome l'apelloient *la fleur choisie du peuple*, & *la moëlle de la persuasion*. Le langage étoit encore alors fort grossier, & tel que celui de Nénius qui vivoit dans le même tems. Aussi Ciceron dit des Oraisons de Caton, *antiquior est hujus sermo, & quædam horridiora verba*. Mais il ne laisse pas de vanter beaucoup son éloquence. C'est pourquoi Horace conseille aux Poëtes de ressusciter quelques-uns de ces termes, qui donnent à la poësie la même grace & la même force que le tems donne aux tableaux. On a reproché à Saluste d'avoir employé des mots de Caton :

Et verba antiqui multum furate Catonis

Crispe, Jugurthinæ conditor historiæ.

Mais ce qui est une vertu dans la poësie, devient un vice dans l'Histoire.

119 *Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus*
Si Horace dit ici qu'un Poëte peut se servir des mots nouveaux que l'usage a déjà adoptés, il ne nous apprend rien de fort extraordinaire : car qui a jamais douté que dès que l'usage a donné le droit de bourgeoisie à un mot, il ne soit permis à tout le monde de s'en servir ? Ce n'est pas là le sens d'Horace. Les mots nouveaux que l'usage produit, & dont il est le pere, ne sont nullement les mots qu'il a reçus : car, outre qu'il ne les forme pas lui-même, ils ne sont plus nouveaux. Ce sont ceux qu'il crée lui-même : & comment l'usage peut-il créer des mots ? Voilà ce qu'on n'a pas compris, il les crée, ou bien en tirant analogiquement un mot simple, d'un mot usité, comme *pauperare, inimicare, æternare*, qui sont formés des mots *pauper, inimicus* &

& æternus, de manière que l'oreille n'est point effarouchée de leur nouveauté, qui se trouve adoucie, ou déguisée par leur origine connue; ou bien il les crée en faisant un mot nouveau de deux mots déjà connus, comme *velivolum*, *saxifragum*. Et c'est de cette dernière qu'Horace parle, quand il dit dans l'Art Poétique:

*Dixeris egregiè notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.*

*Vous aurez fort bien parlé, si une liaison fine rend
nouveau un mot déjà connu.*

Les Latins permettoient cela à leurs Poètes & à leurs Orateurs, & nous le condamnerions aujourd'hui aux nôtres, excepté en certains cas & en certain genre d'ouvrage, pourvu que l'on en usât très sobrement. Pour les mots simples nouveaux, on peut voir les bornes qu'Horace leur donne dans le même endroit de sa Poétique.

122 *Luxuriantia compescet*] *Luxuria* & *luxuries*, une abondance hors de saison, une fertilité trop grande; & c'est proprement un mot rustique. Virgile dans le I. Livre des Géorg.

Luxuriam segetum tenerâ depascit in herbâ

De-là on l'a transporté aux productions de l'esprit. Cicéron dans l'Orateur: *In ejus oratione, ut in herbis, rustici solent dicere in summâ ubertate, inest luxuries quædam, quæ stylo est depascenda.*

Nimis aspera sano levabit cultu] Il adoucira & polira par des ornemens sains, ce qui est dur. Il appelle des ornemens sains, des ornemens sages & bien entendus, où il n'y ait ni affectation ni enflure.

123 *Virtute carentia tollet*] Il retranchera tout ce qui n'aura ni beauté ni grace, & qui ne sera

susceptible d'aucun ornement. On a lu *virtute calentia*; & Torrentius a cru qu'Horace condamnoit par-là les choses où il y a trop de feu. Mais il n'auroit jamais dit *virtute calentia*, c'est un langage barbare.

124 *Ludentis speciem dabit & torquebitur*] C'est-là une des plus sûres marques d'un bon ouvrage. Il y paroît une aisance & une facilité qui trompent les gens. Presque tout le monde croit que cela n'a rien coûté à faire, & qu'il en feroit bien autant: mais à l'essai on se trouve bien loin de son compte. Il n'y a rien de plus mal aisé à attraper que ce naturel.

125 *Nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur*] Comme celui qui en dansant représente toute l'histoire d'un Satyre ou d'un Cyclope, par exemple celle de Polyphème. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Il y avoit des danseurs, qui par les seuls mouvemens de leurs corps exposoient aux yeux toutes les actions d'un homme, toutes ses passions, toutes ses pensées, & il n'y avoit rien sans doute de plus difficile à attraper que la justesse & la finesse de ces mouvemens si expressifs. Ce qui paroïssoit aisé au spectateur, coutoit bien à l'acteur.

126 *Prætulerim scriptor delirus inersque videri*] Horace fait dire ceci par Jules Florus, qui étonné & rebuté de toutes les difficultés qu'il y a à faire un bon poëme, répond qu'il aimeroit bien mieux faire fort mal des vers, pourvu qu'il en fût content, que d'être si habile, & d'enrager toujours. Cette réponse de Florus donne beaucoup de grace à ce passage, & Horace s'en sert adroitement pour venir à son but.

128 *Quàm sapere* Proprement, *que d'avoir le bon sens*. Car le bon sens est le fondement ou la source de tout bon ouvrage :

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

Fuit haud ignobilis Argis] Ce peut être Florus qui continue & qui apuye son goût sur cet exemple. On peut croire aussi que c'est Horace qui répond. J'aime mieux le premier. Ce qu'Horace dit ici d'un homme d'Argos, Aristote le raconte d'un homme d'Abyde. Mais cela doit être indifférent, le pays ne fait rien à la chose. Cet homme avoit nom *Lycas*.

134 *Et signo læso non insanire lagenæ*] On cachetoit ordinairement les bouteilles pleines, afin d'empêcher les esclaves d'en dérober le vin. C'est pourquoi Perse, pour dire qu'il ne tombera jamais dans une avarice sordide, dit qu'il ne donnera jamais du nez contre le cachet d'une bouteille pleine de méchant vin, comme font les avarés pour examiner si l'on n'a point touché au cachet :

Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ.

* 137 *Helleboro*] Par l'hellébore pur, *belleboromeraco*. *

Morbum bilemque] Sa maladie qui étoit causée par la bile.

141 *Nimirum sapere est abjectis*] C'est Horace qui répond à Florus, & qui profitant avec beaucoup d'adresse de l'état où l'ont mis les difficultés qu'il lui a fait voir à la composition d'un bon poëme, entre finement en matière, & tâche de lui persuader qu'à proprement parler, le bon sens ne consiste pas à faire des vers, & à arranger des paroles, mais à renoncer aux bagatelles, & à arranger sa vie. C'est le mot *sapere* & *ringi* du vers 128. qui a donné lieu à cette réponse. On n'a laissé la plupart de ces Epîtres dans la grande obscurité où elles sont, que pour n'avoir pas pris garde à ces liaisons & à ces reprises.

144 *Sed veræ numerosque modosque ediscere vitæ*] Mot à mot, mais à apprendre les nombres & les mesures de la vraie vie. C'est-à-dire, à apprendre à régler si bien sa vie, qu'elle rende une

harmonie parfaite où il n'y ait rien de desaccordé. Cette expression est fort belle. Comme tous les sons ne font pas une harmonie agréable, mais seulement certains sons : ainsi toutes les actions ne rendent pas une vie heureuse & tranquille, mais seulement certaines actions suivies, & qui n'ont rien de discordant. Cicéron a dit d'une autre manière, qui va pourtant à même fin : *Ut enim histrioni actio, saltatori motus, non quivis, sed certus quidam datus est; sic vita agenda est certo genere quodam, non quolibet, quod genus conveniens consentaneumque dicimus.* Comme toutes sortes de gestes ne conviennent point à un acteur, ni toutes sortes de mouvemens à un danseur; mais seulement certains mouvemens & certains gestes : ainsi on ne doit pas vivre de toutes sortes de manières, mais seulement d'une certaine manière que nous appelons convenable & suivie.

Veræ vitæ] De la vraie vie; c'est à dire d'une vie sage, heureuse, tranquille. Terence : *ibi non verè vivitur.*

145 *Quocirca mecum loquor hæc*] Horace fait semblant de ne parler qu'à soi-même, pour faire mieux goûter ses raisons à son ami, & pour le corriger plus facilement de l'avarice, de l'ambition, & de tous les autres vices auxquels il étoit sujet. On peut voir l'Épître III. du Livre I. & l'Ode XIV, du Livre II.

146 *Si tibi nulla sitim finiret*] C'est un raisonnement d'Aristippe, que Plutarque nous a conservé dans son traité de l'avarice : *Celui qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, & qui ne se remplit jamais, s'en va aux Medecins, & leur demande quelle est sa maladie, & ce qu'il doit faire pour s'en délivrer. Mais celui qui a cinq beaux lits, & en demande dix : qui a dix belles tables, & en achete dix autres : qui a de grandes terres & beaucoup d'argent, & n'est pas encore assouvi, mais en souhaite encore davantage, passe les nuits à en amasser, & demeure toujours*

jours vuide; celui-là ne croit point avoir besoin d'un homme qui le traite, & qui lui découvre la cause de son mal. On ne sauroit assez déplorer cet aveuglement des hommes. Dans les maladies du corps ils s'abandonnent entre les mains des Medecins, & souffrent les operations les plus cruelles. Et dans les maladies de l'ame, où il ne faut qu'écouter, & se priver de quelques faux plaisirs, ils s'opiniâtrent à ne pas chercher de remede, & à cacher ou à déguiser leur mal.

148 *Nulline faterier audes?*] Comment oseroit-il l'avouer? il ne le sent pas. Dans les maladies du corps, l'esprit, qui est encore sain, & qui sent, cherche à lui procurer du remede. Mais dans les maladies de l'ame, le corps seul peut-il chercher & lui procurer le secours dont elle a besoin? C'est l'oeil qui éclaire le corps; & quand l'oeil n'est que ténébres, qui est-ce qui l'éclairera?

150 *Fugeres radice vel herbâ proficiente nibîl curarier*] Tu cesserois de te servir de cette racine & de cette herbe. Cependant quoique toutes les richesses du monde non seulement n'étanchent & n'apaisent pas ta soif, mais au contraire l'augmentent & l'irritent, tu ne laisses pas d'en desirer toujours, & de chercher toujours le même remede, sans te souvenir que l'avarice a cela de particulier, qu'elle répugne à son assouvissement.

151 *Audieras, cui rem Dii donarent illi decedere pravam*] Les Stoïciens disoient que le Sage étoit seul riche. Mais il y avoit d'autres Philosophes, & ces Philosophes, c'étoient les gens du monde, qui renversoient cette proposition, & qui disoient que le riche étoit seul sage. Horace raisonne donc sur ce fondement, & fait voir la fausseté de ce principe. *On t'a toujours dit que le riche n'avoit plus de folie, qu'il suffisoit d'être riche pour être sage; mais tu vois bien que tu n'es pas plus sage depuis que tu es riche: cependant tu écoutes toujours ces-mêmes maîtres qui t'ont trompé.* Ces maîtres ne sont encore que trop communs,

& rien n'est encore plus en usage que cette philosophie insensée.

154 *Monitoribus iisdem*] Ces mêmes maîtres, ces partisans des richesses, ces gens du monde, &c.

155 *At si divitiæ*] Si les richesses pouvoient rendre sage & prudent, qu'elles pussent apaiser nos desirs, & dissiper nos craintes, nous nous piquerions d'en être avares, & nous ferions tous nos efforts pour en amasser. Mais elles font tout le contraire ; pourquoi ne nous piquons-nous donc pas de les fuir, & d'y renoncer ?

158 *Si proprium est quod quis*] Il combat ici l'avarice de ceux qui n'amassent de l'argent que pour en acheter des terres ; & il prouve que ceux qui n'ont pas un pouce de bien en fonds, sont pourtant les maîtres & les propriétaires de toutes les terres qui ont porté les fruits qu'ils achètent, pour leur nourriture. Car comme dit Cicéron en écrivant à Curius, *id enim cujusque est proprium, quo quisque fruitur atque utitur. Chacun est le propriétaire de ce dont il se sert & dont il jouit.*

Librâ mercatus & ære] Acheter argent comptant, & avec la balance. C'est-à-dire acheter dans toutes les formes & avec toutes les formalités requises : car dans les ventes & dans les achats on employoit la balance où l'on pesoit l'argent devant des témoins. Quand on cessa de peser l'argent, & qu'on le compta, on ne laissa pas de parler de même.

159 *Quædam si credis consultis*] Il faut répéter le *si*, *si quædam*, &c.

Mancipat usus] Pour prévenir une infinité de procès qui seroient éternels, les loix ont sagement établi qu'une possession, une jouissance pendant certain nombre d'années, vaudroit des titres, & acquerrait la propriété de la chose au possesseur, à celui qui en jouit, & c'est ce qu'on apelloit *usucapion*. *Mancipat*, aliène, fait passer des mains du propriétaire

taire entre les mains de celui qui jouit & qui devient par-là le maître absolu.

160 *Villicus Orbî*] Cet Orbius étoit un homme fort riche en fonds de terre, & qui vendoit tous les ans beaucoup de bled.

161 *Quum segetes occat*] *Occare* est proprement froisser, mettre en poudre avec des rateaux ou autres instrumens, les motes du champ qu'on vient de semer, afin que le grain soit couvert. Et *segetes* est ici pour *glebas*.

Tibi mox frumenta daturus] J'aime mieux *daturus* que *daturas*. Car cela marque la vue & l'intention du laboureur, qui ne travaille pas pour son maître, mais pour celui qui achètera son bled; lequel par-là devient son véritable maître. * M. Bentlei préfère pourtant *daturas*. Mais les raisons qu'il donne de son choix ne persuaderont personne. *

164 *Trecentis nummorum millibus*] Trois cents mille nummes ou sesterces, c'est-à-dire trente sept mille cinq cents livres de notre monnoie.

166 *Numerato nuper*] En comptant l'argent à mesure qu'on reçoit les fruits. *An olim*, ou après l'avoir compté tout d'un coup en achetant la terre.

167 *Emtor Aricini quondam*] Celui qui n'a point de terre, achète peu à peu celle dont il mange les fruits, quoiqu'il n'y pense point; comme le Seigneur d'Aricia & de Veïes achète, sans y penser, tout ce qui lui en revient, une salade, un oeuf, un poulet; il paye tout argent comptant; la seule différence qu'il y a, c'est que celui-ci a donné son argent d'avance & tout d'un coup, & que l'autre le donne peu à peu, & à mesure qu'il reçoit.

Aricini Vëientis & arvum] *Aricinum arvum*, le domaine d'Aricia, petite ville près d'Albe la Longue, aujourd'hui Rizza. *Arvum Vëiens*, le domaine de Veïes dans la Toscane. Horace met ces

deux terres comme deux des plus considérables de tout le pays.

168 *Quamvis aliter putat*] Il croit ne rien acheter de sa terre ; parceque cette terre lui appartient ; comme Horace lui-même a appelé *dapes inemptas*, des mets non achetés, ce qu'on tire de sa basse-court, & de son jardin.

170 *Sed vocat usque suum*] C'est une objection qu'il se fait lui-même, comme si Florus la lui faisoit.

Qua populus adfita certis limitibus vicina refugit jurgia] Mot à mot, jusqu'au lieu où un peuplier planté tout auprès, empêche les différens des voisins par des bornes certaines. *Certis limitibus* dépend de *refugit*, & non pas de *adfita* ; c'est un ablatif, & non pas un datif. Les bornes les plus ordinaires étoient des arbres & des ruisseaux. * *Refugit*, évite pour fait éviter. Il faut bien se garder de lire *refigit*. *

171 *Tanquam sit proprium cuiquam*] C'est la réponse à l'objection. Nous n'avons rien en propre de tout ce qui peut changer de main en un moment. Ainsi le maître d'une terre n'en a pas plus la propriété que celui qui en achete les fruits à mesure qu'il les consomme. On peut voir la fin de la II. Satire du Livre II.

173 *Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc sorte supremâ*] Voilà les quatre manières que l'on a d'acquérir une chose ; car on l'a ou *prece*, par don, ou *pretio*, par achat, ou *vi*, par force, en chassant les premiers maîtres par des procès injustes, ou par la force des armes ; ou *sorte supremâ*, par succession après la mort du possesseur. * M. Bentlei préfère *morte supremâ*, mais *sorte supremâ* est meilleur & plus poétique. *

* 175 *Et heres heredem alterius*] Comme le flot pousse le flot qui le devance, de même l'héritier pousse l'héritier de celui qui l'a précédé. Cela est élégamment dit

dit & l'image est vive & sensible. Toute la grace de ce passage est perdue si l'on reçoit la correction de M. Bentlei, qui a lu & reçu dans le texte *heredem alternis*. *

177 *Quidve Calabris saltibus adjecti Lucani*] La Calabre & la Lucanie, deux provinces voisines au bout de l'Italie. Elles contiennent toute la largeur depuis la mer supérieure jusques à la mer inférieure. Voyez les Remarques sur l'Ode première du Livre cinquième: *Pecusve Calabris Lucana mutet pascua*.

180 *Tyrrhena sigilla*] De petites statues de Toscane. Le vieux Commentateur remarque sur cela que les Toscans ont été les premiers peuples d'Italie qui ont travaillé le marbre, & en ont fait des statues. Mais ce n'est point de ces statues dont Horace parle ici; il parle sans doute, de certaines statues de terre ou de cuivre doré, inventées par les Toscans, & dont on se servoit pour orner les frontispices des temples; comme Vitruve le témoigne dans le chap. second du Livre troisième.

181 *Vestes*] Ce mot ne signifie pas seulement des habits, mais toutes sortes d'étoffes & de meubles; comme des tapisseries, des tapis, &c.

182 *Est qui non curat habere*] Il ajoute cela avec raison: car puisqu'il y a des gens qui ne se soucient pas d'avoir de toutes ces curiosités, il s'ensuit de là qu'elles ne sont pas nécessaires.

183 *Cur alter fratrum*] Il parle en général; car il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des frères même suivre différens partis, & avoir des inclinations différentes. Horace en a donné déjà un exemple dans l'Épître dix-huitième du Livre premier, Zéthus & Amphion. Et on ne peut presque pas douter que dans le tems que cette Épître fut écrite, il n'y en eût à Rome des exemples vivans. C'est à dire qu'il n'y eût deux frères entièrement semblables aux deux frères Micion & Déméa, que Terence nous représente dans ses Adelphe, & dont le premier vi-

voit à la ville d'une maniere douce & tranquile, & l'autre passoit sa vie à la campagne, épargnant & travaillant sans relâche :

*Ego hanc clementem vitam urbanam atque otium:
Secutus sum.*

- - - - *Ille contra hæc omnia*

*Ruri agere vitam, semper parcè ac duriter
Se habere.*

184 *Præferat Herodis palmetis pinguibus*] Le lieu le plus fertile de la Judée étoit le territoire de Jericho, où étoit le palais d'Herode, près d'un bois de palmiers. Strabon décrit fort bien ce lieu dans son seizieme Livre: *Jericho*, dit il, *est dans une plaine environnée de montagnes en amphithéâtre, près d'un bois de cent stades de toutes sortes d'arbres fruitiers, sur tout de palmiers. Le lieu est arrosé de plusieurs ruisseaux, & parsemé de maisons. On y voit le palais du Roi, & le jardin de beaume. Ce beaume est d'autant plus précieux qu'il ne naît que là.* Il ajoute ensuite, qu'on tiroit un très grand revenu de ce beaume & de ces palmiers. Voilà pourquoi Horace a dit, *Herodis palmetis pinguibus*, aux gras palmiers d'Herode.

Herodis] D'Herode Roi de Judée, sous lequel notre Seigneur naquit. Il avoit obtenu ce Royaume d'Auguste & du Sénat, par la faveur d'Antoine, l'an de Rome 713. & il regna trente-neuf ans; car il mourut en 752. deux ans après la naissance de notre Seigneur. C'étoit un homme d'une très grande magnificence, & qui avoit d'immenses richesses. Il bâtit plusieurs villes, fit d'aures édifices innombrables, distribua au peuple Romain des largesses infinies, & donna à Auguste en une seule fois près de cinq millions. Après sa mort son Royaume fut partagé à ses trois aînés. Archelaüs en eut la moitié avec le titre d'*Ethnarque*, & Philippe & Herode Antipas eurent chacun le quart avec le titre de *Tétrarques*.

185 *Importunus*] Qui travaille sans relâche, qui ne le donne aucun repos.

186 *Sylvestrem flammis*] Car souvent on emploie le feu pour préparer les terres & les rendre plus fertiles. Virgile dans le premier livre des Géorgiques :

Sæpè etiam steriles incendere profuit agros.

Sylvestrem agrum, un champ nouvellement defriché.

187 *Scit Genius*] Le Génie qui préside à la naissance de tous les hommes, & qui étant différent, fait la différence des inclinations & des temperamens. Ce Génie n'est autre chose que leur esprit. Perse a dit de même, que l'horoscope produit deux freres jumeaux de différent génie :

- - - *Geminos, horospe, varo
Producis genio.*

Natale comes qui temperat astrum] Qui modere & gouverne l'astre de la naissance, c'est-à-dire la partie du signe qui éclaire la naissance, *astrum nascens, horæ fidus*, l'horoscope. Les Anciens ont feint que le Génie gouverne l'horoscope des hommes, parceque leur fortune dépend de leur esprit, *sui cuique mores fortunam fingunt*.

188 *Naturæ Deus humanæ*] Il appelle le Génie le Dieu de la Nature, parcequ'il est la cause & la source de tout.

Mortalis in unumquodque caput] Il dit que le Génie meurt avec chacun, parcequ'il n'arrive presque jamais qu'on trouve deux hommes, ou en même tems, ou l'un après l'autre, qui ayent les mêmes inclinations & la même sorte d'esprit ; ils sont encore plus differens par-là que par les traits de leur visage.

189 *Vultu mutabilis*] Aussi différent que les visages de ceux qu'il anime.

Albus

Albus & ater] Bon & mauvais, ou plutôt noir & blanc, par rapport au différent teint des hommes.

192 *Quod non plura datis invenerit*] Cruquius a expliqué ce passage de cette manière, *dati ab herede futuro*, ou *dati à père*, ou *dati, reliâti à me*. Tout cela est mal. Horace dit qu'il ne se met point en peine de ce que pensera de lui son heritier, lorsqu'il ne trouvera justement que le bien qu'on lui avoit donné. Car il ne faisoit point d'épargnes, & il vivoit comme dit Perse, *messe tenuis propriâ*. Il témoigne ici, en passant, sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus; & rien n'est plus honnête que ce soin qu'il a de ne pas laisser échaper la moindre occasion d'avouer qu'il n'est riche que des libéralités de ses amis. Au reste ce qu'il dit ici de son heritier, il le dit en raillant: car il avoit résolu de donner tout son bien à Auguste, comme il le fit en effet.

Et tamen idem] Cependant quoique je condamne les épargnes, je ne laisse pas de vouloir savoir la juste différence qu'il y a entre le libéral & le prodigue, &c.

193 *Simplex hilarisque*] *Simplex*, simple, est ici un homme qui vit naturellement, qui est sans façon, qui dépense sans regret, & qui se sert volontiers de ce qu'il a.

197 *Puer ut festis Quinquatribus olim*] *Quinquatrus*, les fêtes de Minerve, qui duroient cinq jours: car elles commençoient le dix neuvième de mars, & finissoient le vingt-troisième. C'étoit proprement la fête des écoliers, non pas tant à cause des prières & des offrandes qu'ils faisoient à cette Déesse, afin qu'elle benît leur travail & les rendît habiles, que parcequ'ils avoient alors congé, & qu'ils friponnoient d'ordinaire le minerval qu'on leur donnoit pour porter à leurs maîtres. Car c'étoit le tems où l'on avoit accoutumé de le payer. C'est pourquoi Ovide dit, en s'adressant à ces Régens, dans le premier Livre des Fastes:

Nec

*Nec vos turba, feri, censu fraudata, Magistri,
Spernite. discipulos attrahet illa novos.*

*Cruelle nation, Régens durs & impitoyables, à qui
on a emporté le salaire, ne méprisez pas non plus cette
Déesse, elle vous attirera de nouveaux écoliers.*

Cela éclaircit entièrement ce passage d'Horace, qui veut qu'on passe tout le tems de la vie comme on passoit celui des fêtes de Minerve, quand on étoit écolier. Il ne pouvoit pas donner d'idée plus enjouée ni plus vive. Il se parle toujours à lui-même.

198 *Raptim*] A la derobée, & comme en le ravissant.

199 *Pauperies immunda domus procul absit*] Pourvu qu'il ne soit pas dans une extrême pauvreté, il lui est indifférent de courir cette mer sur un grand ou sur un petit vaisseau. Horace n'étoit pas de ces Philosophes qui vantoient & relevoient les avantages de la dernière pauvreté; il étoit plus naturel & plus vrai, & il trouvoit que c'est une des plus grandes ennemies de la raison & de la nature. Il n'y a que la ferme espérance que donne la véritable religion, qui la puisse faire supporter, encore y a-t-elle assez de peine, * Ce mot *domus* a déplu à M. Bentley, qui pour le chasser donne la torture à ce vers. Car après avoir lu,

Pauperies immunda domus procul procul absit;

peu content de cette répétition qu'il a pourtant reçue dans son texte, il propose de lire,

Pauperies immunda procul precor absit.

C'est se jouer du texte avec trop de licence. *Domus* est la seule véritable leçon, & quoiqu'incontinent Horace parle d'un navire, *nave ferar magnâ an par-*
vâ

va ; cela ne laisse pas d'être suivi, & ce changement d'image au lieu d'être vicieux est au contraire très beau & très Poétique. *

201 *Aquilone secundo*] Il met l'Aquilon pour toutes fortes de vents.

203 *Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re*] Voilà dans ce seul vers tous les biens qu'un homme peut souhaiter, la vertu, la santé, l'esprit, la beauté du corps, la naissance, & les richesses. Horace dit que sur tout cela s'il n'étoit pas des premiers, il n'étoit pas non plus des derniers ; & il ne dit rien qui ne soit vrai. On ne lui contestera ni sa vertu, ni son esprit, & c'est assez qu'il soit content de sa santé & de son bien. On pourroit s'étonner seulement qu'étant rond & court comme un baril, il parle de sa bonne mine, & qu'il se loue de sa naissance, étant fils d'un affranchi. Mais il paroît par d'autres endroits, que dans cette taille toute ronde il ne laissoit pas d'avoir de la grace. Et l'avantage d'être né d'un homme libre, n'étoit pas petit. Enfin il suffit qu'il y eût des gens plus mal faits & de pire condition que lui. Il dit même ceci en plaisantant, à peu près comme Socrate qui égale sa naissance à celle d'Alcibiade, & la fait comme lui remonter jusqu'à Jupiter. D'ailleurs c'est plus pour Florus que pour lui qu'il parle de cette manière.

205 *Abi*] C'est comme nous disons, allez, bon, voilà qui va bien.

Cetera jam simul isto cum vitio fugere ?] Il ne faut rien changer à ce passage. La différente leçon que Cruquius & Torrentius ont rapportée, *cetera jam simul isto cum vitio fuge : ritè caret* &c. n'est ni naturelle ni agréable ; il n'y a qu'une extrême fauteur.

207 *Ambitione, mortis formidine, & irâ*] Voilà le véritable caractère de Florus. Il étoit avare, ambitieux, emporté, superstitieux & timide. Voyez l'Ode quatorzième du Livre second & l'Épître troisième.

208 *Somnia*] Horace met ici les songes au même rang que les illusions de la magie, & les contes qu'on fait des esprits ; & je m'en étonne, car il est bien sûr que cela ne plaisoit pas à Auguste, qui avoit tant de foi aux songes, qu'il ne méritoit pas même ceux que les autres faisoient de lui : témoin ce qu'il fit à la bataille de Philippes, où averti du songe d'un de ses amis, il quitta sa tente, qui bientôt après fut percée de mille coups. Pour moi il me paroît de la temerité à condamner tous les songes, & de la superstition à les croire tous. Il me semble que le milieu le plus raisonnable que l'on puisse trouver entre ces deux excès, c'est de les traiter comme on traite un homme reconnu pour menteur : on fait qu'il ment le plus souvent, mais on fait aussi que rien n'empêche qu'il ne puisse dire vrai quelquefois.

Miracula] Horace avoit encore retenu cela de la secte d'Epicure, de se moquer de tous les miracles, & d'attribuer tout à la Nature, & rien à Dieu. On peut voir ce qui a été remarqué sur la fin de la Satire V. du Livre I.

209 *Nocturnos lemures*] Les Romains apelloient *lemures* ce que nous apellons proprement des *revenans*. *Lemures* pour *remures*, à cause de Rémus, qui après la mort vint tourmenter son frere, lequel, pour apaiser ces Manes irritées, institua la fête appelée *Lemuria*, où l'on faisoit des sacrifices à ces morts inquiets. Cette fête duroit trois nuits, & commençoit le 9. de mai. En voici toutes les cérémonies. Celui qui étoit las des visites de ces esprits, se levoit à minuit, les pieds nus, faisoit du bruit en frotant le pouce contre le troisieme doigt, pour écarter d'abord un peu cette ombre importune ; lavoit trois fois ses mains dans de l'eau de fontaine ; emplissoit sa bouche de fèves qu'il jettoit derriere lui, en disant neuf fois sans tourner la tête : *Avec ces fèves je me rachete moi & les miens*. Et on ne doutoit nullement que l'ombre ne suivît pas à pas pour ramasser ces fèves. Après cela on se relavoit dans la même eau, on frapoit un

un vaisseau d'airain, & après avoir dit neuf fois, *ombre d'un tel, retirez-vous*, alors on avoit la liberté de tourner la tête, & l'on croyoit que le sacrifice étoit parfait. Ovide dans le cinquieme Livre des Fastes, & Festus sur le mot *faba*.

210 *Natales gratè numeras*] *Comptes-tu les jours de ta naissance avec plaisir?* C'est-à-dire, quand le jour de ta naissance arrive, n'es-tu point mortifié de voir augmenter le nombre de tes années, & de penser que la fin approche, & qu'il sera bientôt tems de partir? Torrentius & Marcile ont eu grand tort de chercher d'autres explications à ce passage. Le premier a cru qu'il parle de sa condition, *vois-tu sans déplaisir quelle est ta naissance?* Et l'autre s'est imaginé qu'Horace parle du jour de la naissance, à cause des presens qu'il falloit donner ce jour là à ses amis. Il n'y a rien de plus mal trouvé.

211 *Lenior est melior fis accedente senectâ*] La vieillesse est la dernière ressource des vicieux, quand elle ne les delivre pas des fiers Tirans qui les ont maitrisés dans leur jeunesse, il n'y a plus rien à esperer. Cette Epitre fut écrite dix ans après la troisieme du Livre premier. C'est pourquoi il a dit dans la premiere, *calidus sanguis*, & ici, *accedente senectâ*.

212 *Quid te exenta juvat spinis de pluribus una*] Que te sert il de n'être plus avare, si tu es encore ambitieux, emporté, superstitieux, timide? Horace a comparé ailleurs les vices de l'ame à des épines qui gâtent un champ. Pour rendre le champ fertile, il ne suffit pas d'en arracher une ou deux, il faut les arracher toutes. On peut croire aussi qu'il parle ici des épines qui blessent. En effet les vices font de profondes blessures qui pénètrent l'ame & le corps. On n'en est guere plus soulagé d'en avoir guéri une, quand on en a plusieurs. * Quelques manuscrits ont *levat* au lieu de *juvat*; & M. Bentlei les a suivis, mais je crois qu'Horace avoit écrit *juvat*: *levat* marque une guerison entiere ou fort avancée, & *juvat* ne

ne marque qu'un peu de soulagement, & c'est de quoi il s'agit ici. *

213 *Vivere si rectè nescis*] Si tu ne fais pas bien vivre; c'est-à-dire, si tu ne fais pas jouir de la vie en goûtant tous les plaisirs permis, & sans la corrompre par les chagrins & les inquiétudes que causent l'ambition, le desir & la crainte. C'est le véritable sens. Horace ne songe pas à rendre Florus sage, mais à le rendre moins malheureux.

Decede peritis] Fais place aux jeunes gens, qui savent goûter les douceurs de la vie sans y mêler les amertumes de l'ambition, de l'avarice, de la crainte & de la superstition.

214 *Lufisti satis, edisti satis atque bibisti*] Ce vers comprend les plaisirs de la table, & ceux de l'amour, & Horace emprunte cette expression de Livius Andronicus, qui avoit traduit ce vers de l'Odyssée :

Τῶν τ' ἔφαγον τ' ἐπὶόν τε καὶ αἰδωόισιν ἔδωκα.

Adfatim edi, bibi, lusi.

216 *Lasciva decentiùs*] A qui il sied mieux d'être badine. *Lasciva*, enjouée, badine, folâtre; comme dans Virgile, *lasciva puella*.





N O T E S

SUR L'EPIT. II. LIV. II.

ON peut, suivant le P. Sanadon, fixer la composition de cette Lettre à l'année 732. que Florus étoit dans la Dalmatie, ou dans la Thrace, à la suite de Tibere, qui partit pour l'Orient en 731.

44. *Curvo dignoscere rectum*] Je ne vois pas, dit le P. Sanadon, pourquoi M. Dacier veut trouver ici la géométrie. Les paroles du Poëte ne présentent point l'idée de lignes droites & de lignes courbes. *Rectum*, quand il est mis substantivement, comme disent les Grammairiens, se prend toujours dans un sens moral, & par conséquent c'est une nécessité d'attacher le même sens à *curvum*, qui lui est opposé, & qui est mis pour *pravum*.

53. *Expurgare*] Le P. S. lit *expugnare*, après un manuscrit & M. Cuningam.

63. *Renuis tu quod jubet alter*] Le P. Sanadon a mis *renuis quod tu jubet alter*, comme on le trouve dans quatre manuscrits & deux excellentes éditions.

80. *Contracta*] Un ancien manuscrit porte *cunctata*, & le P. S. a adopté cette leçon, après M. Cuningam.

81. *Sibi quod*] M. Cuningam a lu *sibi qui*, comme *taciturnior* par conséquent deux vers après. *Ingenium qui*, comme le remarque le P. Sanadon, qui

qui l'a suivi, est une fillepse dans le genre: sur quoi voyez ce que j'ai dit sur le v. 21. de l'Ode XXXVII. du Livre premier. Le P. S. lit encore au vers suivant: *Ut studiis*, après un manuscrit & M. Cuningam.

93 *Vacuum Romanis vatibus*] C'est-à-dire *vacantem, liberam, apertam Romanis vatibus*, ainsi que l'explique Porphirion, & c'est le sens du P. Sanadon.

105 *Impunè*] Hardiment, sans craindre la censure & le ressentiment de ces Lecteurs importuns, comme l'a rendu le P. S.

128 *Haud ignobilis Argis*] Deux manuscrits, au raport de Torrentius, portent *Argus*, & c'est la leçon que le P. S. a suivie. *Haud ignobilis Argis*, comme il le remarque, est une maniere de parler bien vague & bien extraordinaire.

161 *Daturus*] Le P. Sanadon, comme M. Bentlei, prefere *daturas*, qui est la leçon des plus anciens manuscrits & de plusieurs autres savans Editeurs.

169 *Gelidam*] Le P. S. lit *gelidum*, le rapportant à *abenum*.

171 *Refugit*] On trouve dans un ancien manuscrit *refigit*, & le P. S. l'a employé, après trois de nos bons Critiques.

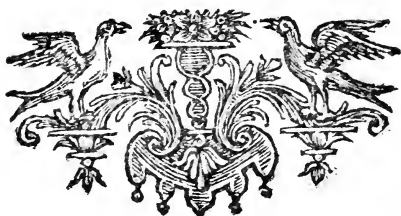
173 *Sorte supremâ*] Les anciennes éditions & tout ce qu'il y a de manuscrits ont *morte supremâ*, & le P. Sanadon a adopté cette leçon, après M. Bentlei.

175 *Sic quia*] Il y a dans une ancienne copie *sed quia*, & c'est la leçon du P. S.

199 *Domûs procul*] Un manuscrit & deux celebres éditions ont conservé *procul procul*, que le P. Sanadon a aussi reçu dans son texte. Les mots répétés, comme le P. Sanadon le remarque, ont souvent diminué de moitié entre les mains des copistes. Nicolas Heinsius en a produit quantité d'exemples.

Ici

Ici un des deux *procul* a d'abord disparu ; ensuite pour fournir le vers on a ajouté *domûs*, que l'on a mis tantôt devant, & tantôt après *procul*. Ce suplement est ridicule, ajoute le P. Sanadon, Horace ne parle point d'une maison, mais d'un vaisseau. Ce mélange gâteroit la métaphore.



Q. HORATII FLACCI

D E

ARTE POETICA

L I B E R.

L'ART POETIQUE

D'HORACE.



Q. HORATII FLACCI

D E

ARTE POETICA

LIBER, SEU EPISTOLA

A D P I S O N E S,

PATREM ET FILIOS.



U M A N O capiti cervicem pictor e-
quinam

Jungere si velit, & varias indu-
cere plumas,

Undique collatis membris, ut tur-
piter atrum

Desinat in piscem mulier formosa superne:

Speclatum admissi risum teneatis amici? 5

Credite, Pisones, isti tabulae fore librum

Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ

Fingentur species: ut nec pes nec caput uni

Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas. 10

Sci-



L'ART POETIQUE

D'HORACE,

EPI TRE

AUX PISONS.



Si un Peintre s'avisoit de faire un cou de cheval à une tête humaine, d'ajouter ensuite les plumes de differens oiseaux, & de continuer ce corps monstrueux, en empruntant chacune de ses parties des bêtes de différente espece, de maniere que ce qui seroit par le haut une belle femme, finît par le bas en vilain poisson, quand on vous feroit voir ce bisare tableau, pourriez-vous vous empêcher de rire? Mes chers Pisons, croyez que rien ne ressemble plus parfaitement à ce tableau qu'un ouvrage dont les idées seront vaines & confuses, comme les rêveries d'un malade, & dont la tête & les pieds n'auront pas le moindre rapport. (a) R. Les Peintres & les Poètes ont toujours eu le privilège de tout entreprendre & de tout oser. . . . HOR. Je le fais. . . R. Et com-

(a) Licence des Poètes & des Peintres mal entendue.

*Scimus, & hanc veniam petimusque damusque
vicissim :*

*Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus gementur, tigribus agni.*

*Inceptis gravibus plerumque & magna professis
Purpureus, latè qui splendeat, unus & alter 15
Assuitur pannus : quum lucus, & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus a-
gros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur
arcus.*

*Sed nunc non erat his locus : & fortasse cupres-
sum*

*Scis simulare. Quid hoc ? si fractis enatat ex-
spes 20*

*Navibus, ære dato qui pingitur ? Amphora
cœpit*

Institui, currente rotâ cur urceus exit ?

Denique sit quod vis simplex duntaxat & unum.

*Maxima pars vatum, pater, & juvenes patre
digni,*

Decipimur specie reëti. Brevis esse laboro, 25

Obscurus fio : scētantem levia, nervi

Deficiunt animique : professus grandia turgēt :

Serpit humi tutus nimium, timidusque procellæ :

Qui

comme nous donnons volontiers aux autres la liberté d'en user, nous demandons qu'on nous la donne de même. HOR. On vous la donne, mais à condition que vous n'en abuserez point, (a) & que vous ne ferez pas de manière que le sauvage se trouve joint immédiatement avec le doux, les oiseaux avec les serpens, les agneaux avec les tigres.

(b) Souvent après des commencemens graves, & qui promettent de grandes choses, on voit des lambeaux de pourpre, comme la description du bois & de l'autel de Diane, celle d'un ruisseau qui arrose des campagnes délicieuses, celle du Rhin, ou celle de l'arc-en-ciel. Mais ce n'étoit pas-là leur place. Tu fais peut-être fort bien peindre un ciprès: que fait cela, si celui qui te paye, veut que tu le représentes au milieu d'un naufrage, & flottant sans espérance sur une foible planche d'un de ses vaisseaux brisés? Tu as commencé une grande urne; d'où vient qu'après avoir bien tourné la roue, tu n'as fait qu'un petit vaisseau? Enfin il faut que tout ce que tu proposes soit simple, & qu'il ne soit qu'un.

(c) La plupart de nous autres Poètes nous sommes ordinairement trompés par une apparence de bien. Je veux être court, & je deviens obscur. Un autre cherche à polir son ouvrage, & il lui ôte sa force & son feu. Celui-ci veut être sublime, & il est enflé; & celui-là, pour éviter l'enflure, & n'osant s'élever, de peur de se perdre dans les nues, devient trop rampant. Tout de même, celui qui
a en

(a) Les bornes que cette licence doit avoir.

(b) Descriptions vicieuses, & qui gâtent l'uniformité.

(c) Poètes trompés par l'apparence du bien.

*Qui variare cupit rem prodigialiter unam ,
Delphinum sylvis appingit , fluctibus aprum.*

30

*In vitium ducit culpæ fuga , si caret arte.
Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet , & molles imitabitur ære capillos :
Infelix operis summâ , quia ponere totum
Nesciet. Hunc ego me , si quid componere cu-*
rem ,

35

Non magis esse velim , quam pravo vivere na-
so ,

Spectandum nigris oculis , nigroque capillo.

*Sumite materiam vestris , qui scribitis , æquam
Viribus , & versate diu , quid ferre recusent ,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit*
res.

40

*Nec facundia deferet hunc , nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit & Venus , aut ego fal-*
lor ,

*Ut jam nunc dicat , jam nunc debentia dici
Pleraque differat , & præsens in tempus omit-*
tat.

Hoc amet , hoc spernat promissi carminis au-
ctor.

45

In

a en tête de varier d'une manière extraordinaire & prodigieuse, son sujet, qui doit être un & simple, met des dauphins sur le haut des arbres, & des sangliers au milieu des flots. En voulant éviter un vice, on tombe inmanquablement dans un autre, si l'on ne se conduit avec beaucoup d'adresse & beaucoup d'art. Le Statuaire, qui demeure au bas du Cirque, près de la sale d'Emilius, fait admirablement finir les ongles de ses statues, & imiter le naturel & la légèreté des cheveux; mais en gros ses statues sont mauvaises, parcequ'il ne fait pas faire un tout bien compassé, & dont les parties soient bien unies. Si l'envie me prenoit de composer quelque ouvrage, je ne voudrois non plus ressembler à cet homme-là, qu'avoir les plus beaux cheveux & les plus beaux yeux du monde, avec un fort vilain nez.

(a) Écrivains, choisissez toujours des matières qui ne soient pas au-dessus de vous; & examinez longtems ce que vos épaules peuvent, ou ne peuvent pas porter. Celui qui aura choisi un sujet proportionné à ses forces, ne manquera ni d'ordre ni d'expression.

(b) Toute la vertu & toute la grace de l'ordre consiste, si je ne me trompe, à dire d'abord une partie des choses qui doivent être dites d'abord, & à réserver pour un autre tems celles qui sembleroient devoir suivre immédiatement.

(c) L'Auteur d'un poëme longtems attendu, doit encore faire un bon choix des incidens qui peuvent entrer dans son sujet, prendre les plus beaux, les bien placer, & rejeter les autres.

II

(a) Choix du sujet.

(b) Ce que c'est que l'ordre.

(c) Choix des incidens.

*In verbis etiam tenuis cautusque serendis,
 Dixeris egregiè, notum si callida verbum
 Reddiderit junctura novum. Si fortè necesse est
 Indiciis monstrare recentibus abdita rerum,*

Fingere cinctutis non exaudita Cethegis 50

Continget, dabiturque licentia sumta pudenter.

*Et nova fidaque nuper habebunt verba fidem, si
 Græco fonte cadant, parcè detorta. Quid au-
 tem*

*Cæcilio Plautoque dabit Romanus adentum
 Virgilio Varioque? Ego, cur acquirere pauca* 55

*Si possum, invideor, quum lingua Catonis &
 Ennî*

*Sermonem patrium ditaverit & nova rerum
 Nomina protulerit? Licuit, semperque licebit,
 Signatum præsentè notâ procudere nomen.*

Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos, 60

Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,

Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque.

Debemur morti nos, nostraque, sive receptus

Terrâ Neptunus classès Aquilonibus arcet,

Regis opus: sterilisve diu palus, aptaque remis,

65

Vici-

(a) Il faut beaucoup de délicatesse & beaucoup de retenue quand il s'agit de forger des mots. Vous parlerez fort bien quand une liaison fine & juste fera un mot nouveau de deux mots connus. Que si par hasard vous êtes réduit à la nécessité de trouver des termes entièrement nouveaux, pour marquer des choses inconnues, alors on vous permettra d'en inventer qui aient été inouïs aux anciens Céphégus, pourvu que vous n'abusiez pas de cette liberté; & tous ceux que vous inventerez seront bien reçus, s'ils sont dérivés du Grec, & si leur analogie est simple, & qu'elle ne soit pas tirée de loin. Car pourquoi les Romains ôteroient-ils à Varius & à Virgile un droit qu'ils ont accordé à Plaute & à Cécilius? Et si je puis aquerir un petit nombre de ces termes nouveaux, pourquoi m'envieroit-on cette liberté? surtout puisqu'on ne l'a refusée ni à Ennius, ni à Caton, qui ont tous deux enrichi leur langue de cette manière. Il a toujours été permis, & il le sera toujours, de forger des mots, pourvu qu'ils soient marqués au coin de l'usage. Comme les feuilles des forêts tombent sur le déclin de l'année, & qu'il en naît d'autres en leur place, il en est de même des mots; les plus anciens passent, & les nouveaux fleurissent à leur tour, & ont toutes les graces de la jeunesse. Et nous & nos ouvrages, nous sommes la proie certaine de la mort; soit qu'on ait coupé de grandes terres pour recevoir Neptune dans un port qui mette les flotes à couvert des Aquilons, ouvrage vraiment roial: soit qu'un marais, qui a été longtems stérile, & qui n'a jamais connu que les rames, sente déchirer son sein

(a) A quelles conditions on peut inventer des mots ou composés ou simples.

*Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum:
 Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
 Doctus iter melius: mortalia facta peribunt:
 Nedum sermonum stet honos, & gratia vivax.
 Multa renascentur quæ jam cecidere, cadent-
 que* 70

*Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet
 usus:*

*Quem penes arbitrium est & jus & norma lo-
 quendi.*

*Res gestæ Regumque Ducumque, & tristia
 bella,*

Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

Versibus impariter junctis querimonia primum,
 75

Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Quis tamen exiguos elegos emisserit auctor,

*Grammatici certant, & adhuc sub judice lis
 est.*

Archilochum proprio rabies armavit iambo.

Hunc socci cepere pedem grandesque cothurni,
 80

Alternis aptum sermonibus, & populares

Vincentem strepitus, & natum rebus agendis.

Musa

sein par le soc , & nourisse les villes voisines ; ou que par de fortes levées on ait contraint un fleuve de changer son cours , qui ruinoit tout le travail des laboureurs , & qu'on lui ait enseigné un chemin plus commode & plus utile , tous les ouvrages des mortels periront , tant s'en faut qu'on puisse espérer que la beauté du langage subsistera toujours , & que la grace des mots sera à l'épreuve des siècles. La plupart des termes qui sont déjà morts , renaîtront encore , & une infinité de ceux qui sont présentement en vogue , tomberont dans l'oubli , si telle est la volonté de l'usage , qui est le maître souverain des langues , & dont il n'est pas permis de violer les loix.

(a) Homere a le premier montré en quelle sorte de vers il falloit écrire les funestes guerres , & les actions des Rois & des grands Capitaines.

(b) L'élégie , avec ses vers inégaux , a d'abord servi à étaler des plaintes & des pleurs ; & ensuite on l'a employée à faire éclater la joie de quelque heureux succès en amour , & de quelques faveurs obtenues. Les Grammairiens disputent pourtant qui est l'Auteur du petit vers élégiaque , & le procès est encore à vider.

(c) La rage fit trouver l'iambe au violent Archiloque. La comédie & la tragédie ont également adopté ce vers , parcequ'il est propre au stile des conversations , qu'il apaise mieux qu'un autre le bruit que le peuple fait dans les théâtres , & qu'il fait marcher une action.

Cal-

[a] Poëme épique.

[b] Elégie.

[c] Vers iambe.

*Musa dedit fidibus Divos , puerosque Deorum ,
Et pugilem victorem , & equum certamine pri-
mum ,*

Et juvenum curas , & libera vina referre. 85

Descriptas servare vices , operumque colores

Cur ego si nequeo ignoroque , Poëta salutor ?

Cur nescire , pudens pravè , quam discere malo ?

Versibus exponi tragicis res comica non vult ;

Indignatur item privatis ac prope socco 90

Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

Interdum tamen & vocem comœdia tollit ,

Iratusque Chremes tumido delitigat ore :

Et tragicus plerumque dolo sermone pedestri. 95

*Telephus & Peleus , quum pauper & exul uter-
que ,*

Projicit ampullas , & sesquipedalia verba ,

Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

Non satis est pulcra esse poemata : dulcia sunt ,

Et

(a) Calliope a enseigné à célébrer sur la lire les Dieux & les fils des Dieux ; à louer les victoires d'un Athlète, & la vitesse d'un coursier qui a remporté le prix des jeux ; à chanter les galanteries des jeunes gens, & à faire des chansons bachiques.

Si je ne fais pas garder tous ces différens caractères, & employer à propos les diverses couleurs que demandent tous ces ouvrages, pourquoi m'honore-t-on du nom de Poète ? & pourquoi une sotte honte me porte-t-elle à aimer mieux conserver mon ignorance, que chercher à la guérir ?

(b) Un sujet comique ne demande pas des vers nobles & pompeux comme ceux de la tragédie ; & l'horrible souper de Thyeste ne souffre pas d'être raconté en vers simples comme sont ceux de la comédie. Si l'on veut conserver la bienséance, chacun de ces deux sujets doit avoir son stile & ses ornemens à part.

(c) Cela n'empêche pourtant pas que la comédie ne hausse quelquefois le ton, & que la tragédie ne le baïsse. Chrèmes en colère parle d'une manière sublime & enflée, (d) & un acteur tragique exprime souvent ses douleurs en stile bas & rampant. Téléphus & Pelée, tous deux pauvres, & tous deux bannis, quittent les sentimens empoulés, & tous les grands mots, s'ils veulent que le cœur des spectateurs soit ému de leurs plaintes. Car ce n'est pas assez que les poèmes soient beaux, il faut qu'ils soient doux

(a) Vers liriques.

(b) Stile de la comédie & de la tragédie.

(c) La comédie est quelquefois sublime.

(d) La tragédie prend quelquefois un stile bas.

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

100

*Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi: tunc tua me infortunia læ-
dent.*

*Telephe, vel Peleu, malè si mandata loquêris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Tristia mœstum*

105

*Vultum verba decent: iratum, plena minarum:
Ludentem, lasciva: severum, seria dictu.*

*Format enim Natura prius nos intus ad omnem
Fortunarum habitum: juvat, aut impellit ad
iram:*

*Aut ad humum mœrore gravi deducit, & an-
git:*

110

*Post effert animi motus interprete linguâ.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multum divusne loquatur an heros:
Maturusne senex, an adhuc florentē juventâ*

115

*Fervidus: an matrona potens, an sedula nutrix:
Mercatorne vagus, cultorve virentis agelli:
Colchus, an Assyrius: Thebis nutritus, an Ar-
gis.*

Aut

doux & touchans, & qu'ils menent à leur gré l'esprit de l'auditeur, en lui inspirant toutes les passions convenables. Comme il est naturel aux hommes de rire avec ceux qui rient, il ne l'est pas moins de pleurer avec ceux qui pleurent. Si vous voulez donc me tirer des larmes, il faut que vous en versiez le premier. Après cela, il est sûr que je serai touché de votre infortune. Mais vous, Telephus, & vous, Pelée, je vous déclare que si vous remplissiez mal votre caractère, je dormirai, ou je rirai. (a) Les paroles tristes conviennent à ceux qui sont affligés; les menaçantes, à ceux qui sont en colere: les enjouées, à ceux qui rient & qui badinent: & les sérieuses, à ceux qui ont un caractère de sévérité & de gravité. (b) Car la nature commence d'abord par nous rendre le coeur capable de sentir tous les differens effets de la fortune. Elle nous porte & nous pousse à la colere, ou elle nous accable & nous abat par la tristesse; & ensuite elle enseigne à la langue à être l'interprete des sentimens du coeur. Si vos discours ne sont donc pas bien d'accord avec l'état de votre fortune, vous serez assurément le jouet du peuple & des Chevaliers. Mais il faut se souvenir qu'il y a bien de la difference entre faire parler un Dieu, ou un Heros; un vieillard, ou un jeune homme fougueux & emporté; une Dame puissante, ou une nourrice affectionnée; un marchand, ou un laboureur; un Assyrien, ou un homme de la Colchide; un habitant de Thebes, ou un citoyen d'Argos.

Pour

(a) Stile different, selon les differens états.

(b) Ce que la nature a fait en nous.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia fingere

Scriptor honoratum si forte reponis Achillem : 120

Impiger, iracundus inexorabilis, acer,

Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

Sit Medea ferox, invictaque : flebilis Ino,

Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes

125

Personam formare novam, servetur ad imum

Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

Difficile est propriè communia dicere : tuque

Rectius Iliacum carmen deducis in actus ,

Quam si proferres ignota indictaque primus.

130

Publica materies privati juris erit, si

Nec circa vilem patulumque moraberis orbem :

Nec

(a) Pour ce qui est des caractères, suivez uniquement la Renommée, si vous en empruntez qui soient connus, ou si vous en formez de nouveaux, faites en sorte que toutes leurs parties s'accordent, & qu'elles ayent entr'elles de la convenance & du raport. (b) Mettez vous sur la scène Achille que Jupiter a comblé d'honneur? qu'il soit infatigable, colere, inexorable, emporté; qu'il ne reconnoisse ni justice ni loix, & qu'il attende tout de son épée. Que Médée soit barbare & inflexible, Ino baignée de pleurs, Ixion perfide, Io errante, & Oreste agité des Furies.

(c) Que si vous osez introduire sur la scène quelque caractère nouveau, & former un nouveau personnage, qu'il soit jusqu'à la fin tel qu'il a été au commencement, & qu'il ne se démente point. (d) Mais je vous avertis qu'il est très mal aisé de traiter proprement & convenablement ces caractères, qui sont à tout le monde, & que tout le monde peut inventer. Vous ferez beaucoup mieux de tirer d'Homere le sujet & les personnages de vos tragédies, que de hasarder le premier sur la scène des sujets & des personnages inconnus, & dont personne n'a parlé. Ces sujets connus, *que je vous conseille de choisir preferablement aux autres*, deviendront à vous en propre, (e) si vous ne vous amusez pas à suivre les incidens & l'enchaînement qu'Homere donne à son poëme; ce qu'on appelle faire un (f) cercle vicieux, & dont le

(a) Caractères de deux sortes, ou connus ou nouveaux.

(b) Pour les caractères connus.

(c) Pour les caractères nouveaux.

(d) Difficulté des caractères nouveaux.

(e) Moyens de se rendre propres les caractères & les sujets connus.

(f) Cercle vicieux, ce que c'est.

*Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
 Interpres: nec desilies imitator in arctum,
 Unde pedem proferre pudor vetet, aut operis
 lex.* 135

*Nec sic incipies, ut scriptor cyclicus olim,
 FORTUNAM PRIAMI CANTABO ET NO-
 BILE BELLUM.*

*Quid dignum tanto feret hic promissor biatu?
 Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
 Quanto rectius hic, qui nil molitur ineptè: 140
 Dic mihi, Musa, virum, captæ post tempora
 Trojæ,*

*Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
 Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lu-
 cem*

*Cogitat: ut speciosa dehinc miracula premat,
 Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Cha-
 rymbdin.* 145

*Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
 Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.*

Sem-

le plus maigre génie est capable : si vous ne vous assujettissez pas à rendre mot pour mot, comme un fidèle Interprète, tout ce qu'il a dit : & enfin si, par une imitation trop servile, vous ne vous mettez pas si fort à l'étroit que vous ne puissiez vous tirer de-là sans honte, ou sans violer les loix de votre poëme.

(a) Ne commencez jamais vos pièces comme a fait ce Poëte ciclique :

(b) *Je chante de Priam la fortune & la guerre.*

Que produiront de grand ces magnifiques promesses ? Les montagnes seront en travail, & n'enfanteront qu'une souris. O qu'il vaut bien mieux imiter la sagesse & la modestie du Poëte qui ne fait jamais rien mal à propos, & qui commence ainsi son poëme : *Muse, chante-moi cet homme, qui, après la prise de Troye, a voyagé dans plusieurs pays, & s'est instruit des mœurs de plusieurs peuples.* Il ne cherche pas à allumer d'abord un grand feu, pour ne donner ensuite, que de la fumée ; mais au contraire il ne présente d'abord que de la fumée, pour faire éclater ensuite un grand feu, & pour nous faire voir tous ces miracles surprenans, Antiphate, Scylla, le Cyclope & Charybde. Il n'a pas fait comme cet (c) extravagant, qui a pris le retour de Diomede dès la mort de Meléagre : ni comme cet autre qui a commencé son Iliade par l'accouchement de Leda, & par ses
deux

(a) Commencemens doivent être simples.

(b) Poëte ciclique.

(c) Auteur du poëme du retour de Diomede.

*Semper ad eventum festinat: & in medias res,
 Non secus ac notas, auditorem rapit, & quæ
 Desperat tractata nitescere posse relinquit: 150
 Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet,
 Primo ne medium, medio ne discrepet imum.*

*Tu, quid ego, & populus mecum desideret, au-
 di.*

*Si plausoris eges aulæa manentis, & usque
 Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat: 155
 Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores:
 Mobilibusque decor naturis dandus & annis.
 Reddere qui voces jam scit puer & pede certo
 Signat humum, gestit paribus colludere & iram
 Colligit ac ponit temerè, & mutatur in horas.*

160

*Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
 Gaudet equis canibusque, & aprici gramine
 campi:
 Cereus in vitium flecti monitoribus asper:*

Uti-

deux oeufs, Il se hâte toujours d'arriver à la fin de son action ; & il fait passer rapidement son auditeur sur les choses qui l'ont précédée. Il ne les rapporte dans la suite de son poëme que comme des aventures connues ; & il abandonne toutes celles qui ne sont pas susceptibles des ornemens convenables à la majesté de son poëme. Enfin il dresse de maniere le plan de son sujet, qui n'est qu'un ingénieux mensonge, & il y mêle partout ensuite avec tant d'adresse la vérité, que le milieu répond au commencement, & la fin au milieu.

Mais revenons à ce qu'il y a de plus important dans cet art, & qui est le fondement de tout le reste ; & donnez-vous la patience d'écouter ce que le peuple & moi souhaitons de vous. Si vous voulez avoir des spectateurs attentifs jusqu'à ce qu'on leve la toile, & qui attendent pour sortir, que le Choeur vienne leur demander les applaudissemens accoutumés, il faut surtout vous attacher à bien (a) marquer les mœurs de tous les âges, & à donner à chaque saison, & aux différentes années de la vie leurs propres beautés.

(b) Un enfant, qui fait déjà répéter les mots qu'on lui a appris, & qui marche seul, ne songe qu'à jouer avec ses camarades ; il s'irrite & s'apaise pour rien, & change à tous momens.

(c) Un jeune homme, qui enfin n'a plus de Gouverneur, aime les chiens, les chevaux, & les exercices du champ de Mars ; il est prompt à recevoir l'impression des vices ; il s'emporte contre ceux qui lui donnent des avis,
&

(a) Le principal est de bien marquer les mœurs.

(b) Mœurs de l'enfance.

(c) Mœurs de la jeunesse.

Utilium tardus provisor, prodigus æris :

Sublimis, cupidusque & amata relinquere pernix.

165

Conversis studiis ætas animusque virilis

Quærit opes & amicitias, inservit honori :

Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

*Multa senem circumveniunt incommoda : vel
quòd*

Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti :

170

Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat,

Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,

Difficilis, querulus, laudator temporis æli

Se puero, censor castigatorque minorum.

Multa ferunt anni venientes commoda secum, 175

Multa recedentes adimunt. Ne fortè seniles

Mandentur juveni partes, pueroque viriles,

Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

Aut agitur res in scenis, aut æta refertur.

Segniùs irritant animos demissa per aurem, 180

Quàm quæ sunt oculis subiecta fidelibus, & quæ

Ipse

& qui le reprennent de ses défauts ; il ne pense que tard à l'utile, auquel il préfère ordinairement l'honnête ; il est prodigue, fier & présomptueux ; il desire tout ce qu'il voit, & il se lasse très promptement des choses qu'il a le plus aimées.

(a) L'âge viril a d'autres inclinations, il travaille à amasser des richesses, & à se faire des amis : il tâche d'accorder l'intérêt avec l'honneur, & de ne rien faire dont il puisse avoir tôt ou tard sujet de se repentir.

(b) La vieillesse est le rendez-vous de toutes les incommodités : elle amasse du bien, & elle est si misérable qu'elle n'ose s'en servir. Elle ne fait rien qu'avec beaucoup de timidité & de lenteur : elle est irritable, longue à concevoir des espérances, paresseuse, attachée à la vie, difficile, & de mauvaise humeur. Elle se plaint sans cesse, ne vante que le tems passé, & fait incessamment des corrections & des reprimandes à la Jeunesse. Les années en venant nous apportent beaucoup d'avantages & de plaisirs ; & en s'en retournant elles nous les ravissent. Afin donc de ne pas donner à un jeune homme les inclinations d'un vieillard, ni à un enfant celles d'un homme fait, (c) il faut toujours s'attacher à ce qui suit nécessairement chaque âge, ou qui lui est propre vraisemblablement.

(d) Les choses se passent sur la scène, ou en représentation, ou en récit. Il est certain que ce qu'on ne fait qu'entendre, touche beaucoup moins que ce qu'on voit devant ses yeux, & que

(a) Mœurs de l'âge viril.

(b) Mœurs de la vieillesse.

(c) Dans les mœurs il faut suivre ou la nécessité ou la vraisemblance.

(d) Poème dramatique se passe ou en action, ou en récit,

*Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
 Digna geri, promes in scenam: multaque tolles
 Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens.
 Nec pueros coram populo Medea trucidet: 185
 Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus:
 Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in an-
 guem.
 Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.*

*Neve minor, neu sit quinto productior actu
 Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi. 190
 Nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus,
 Inciderit: nec quarta loqui persona laboret.*

*Actoris partes chorus officiumque virile
 Defendat: neu quid medios intercinat actus,
 Quod non proposito conducat & hæreat aptè. 195
 Ille bonis faveatque, & concilietur amicis:
 Et regat iratos, & amet peccare timentes:*

Ille

que le spectateur apprend par lui-même. Il faut pourtant bien s'empêcher de produire sur la scène ce qui doit se passer derrière le théâtre. Il est d'une absolue nécessité d'éloigner des yeux du spectateur une infinité de choses, qu'on doit lui apprendre ensuite par un récit fidèle & touchant. (a) Médée ne doit pas égorger ses enfans devant le peuple, ni le détestable Atrée faire cuire sur la scène les membres de ses neveux. Progné ne doit point se changer en oiseau, ni Cadmus en serpent devant tout le monde. Tout ce que vous me présentez de cette manière, je le hais, & ne le crois point.

(b) Une pièce, qui veut être souvent jouée & souvent redemandée, doit avoir cinq actes, ni plus ni moins.

(c) Gardez-vous bien d'employer pour le dénouement le secours d'un Dieu, si le noeud ne mérite qu'un Dieu vienne le délier.

(d) Ne faites jamais parler ensemble quatre acteurs dans une même scène.

(e) Que dans les actes le Chœur joue le rôle d'un acteur, & fasse les fonctions d'un seul personnage; & que dans les intermèdes il ne chante rien qui ne convienne au sujet, & qui ne lui soit naturellement lié. Qu'il protège toujours les gens de bien; qu'il soutienne les intérêts de ses amis; qu'il tâche d'apaiser ceux qui sont irrités; qu'il aime ceux qui ont en horreur le crime; qu'il vante les mets d'une table

(a) Ce qu'il faut éloigner des yeux du spectateur.

(b) Nécessité de cinq actes indispensable.

(c) Machines sans nécessité condamnées.

(d) Trois interlocuteurs au plus dans une scène.

(e) Fonctions du Chœur.

*Ille dapēs laudet mensæ brevis , ille salubrem
 Iustitiam , legesque , & apertis etia portis :
 Ille tegat commissā : Deosque precetur & oret
 Ut redeat miseris , abeat fortuna superbis.*

200

*Tibia non , ut nunc , orichalco vineta , tubæque
 Æmula , sed tenuis simplexque , foramine paucō
 Aspirare , & adesse choris erat utilis , atque
 Nondum spissa nimis complere sedilia flatu , 205
 Quo sanè populus numerabilis , utpote parvus ,
 Et frugi , castusque verecundusque coibat.*

*Postquam cœpit agros extendere victor , & ur-
 bem*

*Latior amplecti murus , vinoque diurno
 Placari Genius festis impunè diebus , 210
 Accessit numerisque modisque licentia major.
 Indoctus quid enim saperet , liberque laborum ,
 Rusticus , urbano confusus , turpis honesto ?
 Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti
 Tibicen : traxitque vagus per pulpita vessem.*

215

Sic

table où regne la sobriété ; qu'il loue la justice, si salutaire aux hommes ; qu'il chante la tranquillité & la sûreté qui accompagnent toujours la paix ; qu'il garde inviolablement les secrets qu'on lui a confiés, & qu'il prie les Dieux que la Fortune abandonne les méchans, & revienne remplir les desirs des Justes.

(a) La flute, dont on se servoit anciennement dans nos Chœurs, n'étoit ni ornée de léton, comme celle d'aujourd'hui, ni rivale de la trompette ; Elle étoit petite & simple, & avoit peu de trous. En cet état elle pouvoit facilement accompagner ces Chœurs de nos tragédies, & elle avoit assez de son pour remplir sans peine un théâtre qui n'étoit pas trop grand, & où on n'alloit pas en foule ; (b) car le peuple étoit encore alors peu nombreux, sage, pieux, & plein de pudeur. Mais sitôt que ce même peuple commença à s'agrandir par ses victoires, qu'il se vit obligé d'étendre l'enceinte de ses murs, & qu'il se donna impunément la liberté de passer les jours de fête à boire & à se divertir, (c) la licence s'empara des vers & de la musique. Car que pouvoit-on attendre d'un villageois ignorant qui n'avoit plus rien à faire, & qui se trouvoit mêlé avec le citoyen ? & que pouvoient la brutalité & la grossièreté, que corrompre l'honnêteté & la politesse ? C'est ainsi que le joueur de flute ajouta les mouvemens & la lasciveté à son art, qui étoit auparavant chaste & sévère ; & qu'enfin il se promena sur le théâtre avec une robe trainante.

Cc

(a) Flute dont les premiers Romains se servoient dans leurs Chœurs.

(b) Théâtre condamné comme contraire à la sagesse & à la piété.

(c) D'où est venue la licence dans les vers & dans la musique.

Sic etiam fidibus voces crevere severis ,

Et tulit eloquium insolitum facundia præceps :

Utiliumque sagax rerum & divina futuri

Sortilegis non discrepuit sententia Delphis.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,
220

Mox etiam agrestes Satyros nudavit , & asper

Incolumi gravitate jocosum tentavit : eo quòd

Illecebris erat & grata novitate morandus

Spectator , functusque sacris , & potus , & exlex.

Verùm ita risores , ita commendare dicaces 225

Conveniet Satyros , ita vertere seria ludo ,

Ne , quicumque deus , quicumque adhibebitur
heros ,

Regali conspectus in auro nuper & ostro ,

Mi-

Ce qui est arrivé à la flûte de nos Chœurs, c'est précisément ce qui arriva à la (a) lire dont les Grecs se servoient dans les Chœurs de leurs tragédies. Leur son, qui au commencement étoit simple & modeste, dégénéra bien-tôt de cette simplicité. Les vers de leurs Chœurs tomberent aussi bientôt dans une éloquence (b) téméraire & outrée; & sous prétexte de donner des avis utiles, & de prédire l'avenir sur le présent, leur stile ne fut plus différent de celui des Prophetes de Delphes.

(c) Le même Poëte, qui avoit disputé publiquement le prix de la tragédie, qui n'étoit qu'un bouc, fit paroître bientôt après un Chœur champêtre de Satyres; & dans son humeur chagrine & piquante, il essaya de donner des pieces pleines de plaisanteries & de railleries, (d) en conservant toujours la majesté de la tragédie. Car il vît bien qu'il falloit retenir par quelque charme extraordinaire, & par quelque agréable nouveauté, un spectateur qui venoit d'offrir (e) des sacrifices, qui avoit bu, & qui étoit en état de se porter aux excès les plus condamnables.

(f) Ceux qui nous donnent aujourd'hui de ces Satyres railleurs & piquans, doivent nous faire passer du sérieux de la véritable tragédie au badinage de la piece Satyrique, de manière que le Dieu, ou le Heros, qu'on vient de voir vêtu d'or & de pourpre dans la première, n'aille pas

(a) Lire employée dans les Chœurs des tragédies Grecques.

(b) Stile des Chœurs de pieces Grecques, téméraires & outrés.

(c) Origine des pieces Satyriques.

(d) Majesté de la tragédie conservée dans la piece Satyrique.

(e) Derèglement du peuple les jours de fête.

(f) Pieces Satyriques Romaines.

Migret in obscuras humili sermone tabernas :

Aut , dum vitat humum , nubes & inania cap-
tet. 230

Effutire leves indigna Tragœdia versus ;

Ut festis matrona moveri jussâ diebus ,

Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.

Non ego inornata & dominantia nomina solùm ,

Verbaque , Pisones , Satyrorum scriptor amabo :

Nec sic enitar tragico differre colore ,

Ut nihil intersit Davusne loquatur , & audax

Pythias , emuncto lucrata Simone talentum ;

An custos famulusque Dei Silenus alumni.

Ex noto fictum carmen sequar ; ut sibi quisvis

240

Speret idem : sudet multùm , frustraue laboret

Ausus idem : tantum series juncturaque pollet ,

Tantum de medio sumtis accedit honoris.

pas dans la dernière, ou parler un langage bas & (a) rampant, comme celui des comédies les moins sérieuses, ou se perdre dans les nues, en affectant un langage sublime & guindé. Cette tragédie, toute Satyrique qu'elle est, ne doit avoir aucun vers qui n'ait de la dignité & de la noblesse; les Satyres qu'on y introduit, doivent s'éloigner des manières des autres Satyres, qui sont d'ordinaire pétulans & débauchés, & il faut qu'elle imite la pudeur d'une Dame chaste, qui quoi qu'elle ne fasse pas profession ouverte de danser, danse pourtant aux fêtes solennelles, pour obéir à la religion.

Si je faisois des pièces Satyriques, mes chers Pisons, je n'affecterois pas une trop grande ingénuité, je ne dirois pas chaque chose par son nom, & je ne voudrois pas m'éloigner si fort du stile noble de la tragédie, qu'il n'y eût aucune différence entre ce que disent dans la comédie Davus & la hardie Pythias, qui escroque de l'argent à Simon, & ce que dirait dans mes pièces Satyriques Silène ce Gouverneur & ce fidele compagnon d'un Dieu. De plus, je voudrois toujours tirer de quelque (b) histoire connue les sujets de mes pièces Satyriques, afin que ceux qui les verroient se crussent tous capables d'en faire autant, & qu'ils n'en connussent les peines & les difficultés, qu'après avoir eu la hardiesse de l'entreprendre, tant a de force une suite d'incidens naturellement liés à un sujet connu, & tant les sujets connus sont susceptibles de beautés & de graces.

(a) Je

(a) Stile des pièces Satyriques.

(b) Quels doivent être les sujets des pièces Satyriques.

Sylvis deducti caveant, me iudice, Fauni
Ne, velut innati triviis, ac penè forenses, 245
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent ignominiosaque dicta.
Offenduntur enim quibus est equus & pater &
res :

Nec, si quid fricti ciceris probat & nucis emtor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ. 250
~~on the subject of dramatic~~
Syllaba longa brevi subiecta, vocatur iambus,
Pes citus: unde etiam trimetris accrescere jussit
Nomen iambeis: quum senos redderet ictus,
Primus ad extremum similis sibi. Non ita pri-
dem,

Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
 255

Spondeos stabiles in jura paterna recepit
Commodus & patiens: non ut de sede secundâ
Cederet aut quartâ socialiter. Hic & in Acci
Nobilibus trimetris apparet rarus, & Ennî.
In scenam missos magnos cum pondere versus,
 260
Aut operæ celeris nimium, cura que carentis,
Aut ignorata premit artis crimine turpi.

Non

(a) *Je reviens au caractère des Satyres, il y a sur cela deux extrémités à éviter.* Des Satyres qui sont nés dans les bois ne doivent, à mon avis, ni dire des vers tendres & galans, comme de jeunes gens qui seroient nés au milieu de Rome; ni prononcer non plus des obscénités & des injures grossières. Cela déplaît également aux Chevaliers, aux Sénateurs, & à tous les honnêtes gens, qui n'approuvent pas tout ce qui attire les applaudissemens de la populace.

(b) *Après avoir parlé de la tragédie, il ne sera pas inutile de dire un mot des vers qu'on y doit employer.* Une syllabe longue après une brève, c'est ce qu'on appelle un iambe; ce pied est plein de vitesse; & c'est cela même qui a fait donner le nom de trimetre au vers iambe, quoiqu'il ait six pieds. Le premier vers iambe étoit tout semblable, c'est-à-dire qu'il étoit composé d'iambes purs. Il n'y a pas longtems que pour avoir plus de poids & plus de noblesse, il a amiablement associé les graves spondées, (c) à condition pourtant qu'il ne leur céderoit ni la seconde place, ni la quatrième qu'il a voulu retenir. Ce vers ainsi mêlé de spondées dans les lieux impairs, est fort rare dans les trimetres tant vantés d'Accius & d'Ennius. Ils n'ont tous deux que des (d) vers accablés de spondées: or ces vers si pesants, & qui marchent avec tant de peine, font voir ou que ces Poètes se sont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas assez travaillé leurs pieces, ou, ce qui est encore plus honteux, qu'ils ont péché contre l'art, &

RE

(a) Caractere des Satyres.

(b) Vers des tragédies.

(c) Iambe à quelle condition il a associé le spondée dans la tragédie,

(d) Vers tragiques d'Accius & d'Ennius, en quoi vicieux.

Non quivis videt immodulata poëmata judex :

Et data Romanis venia est indigna Poëtis.

Idcircone vager , scribamque licenter ? an omnes
265

Visuros peccata putem mea , tutus & intra

Spem veniæ cautus ? vitavi denique culpam ,

Non laudem merui. Vos exemplaria Græca

Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.

Aut nostri proavi Plautinos & numeros & 270

Laudavêre sales : nimium patienter utrumque ,

Ne dicam stultè , mirati : si modò ego & vos

Scimus inurbanum lepido seponere dicto ,

Legitimumque sonum digitis callemus & aure.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camænæ 275

Dicitur , & plaustris vexisse poëmata Thespis ,

Quæ canerent agerentque perunc̃ti fœcibus ora.

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ

Æschylus , & medicis instravit pulpita tignis ,

Et

ne l'ont jamais connu. (a) Tout le monde ne fait pas juger du nombre & de la cadence des vers, & on a eu sur cela pour ces Poètes une ridicule indulgence. Dans l'espérance d'un pareil traitement, écrirai-je donc au hasard, & n'observerai-je aucunes regles? ou plutôt dois-je croire que tout le monde verra mes défauts, & travailler seulement à me mettre à couvert de la censure, en me bornant à la seule espérance du pardon. Quand j'observerai toutes les regles, (b) j'éviterai le blâme, mais je ne mériterai pas des louanges. Pour vous, mes chers Pisons, lisez jour & nuit les écrits des Grecs. *Mais, dira-t-on, pourquoi nous renvoyer à ces écrits des Grecs?* Nos ancêtres n'ont-ils pas loué & admiré les (c) vers & les railleries de Plaute? Oui ils les ont admirés avec trop de bonté, pour ne pas dire avec trop de sottise, s'il est vrai que vous & moi sachions distinguer le délicat d'avec le grossier, & que nous ayons l'oreille assez fine pour bien juger du son & de la juste cadence des vers.

(d) On dit que Thespis fut le premier qui inventa une espèce de tragédie auparavant inconnue aux Grecs, & qu'il promena par les bourgs de l'Attique ses acteurs barbouillés de lie, qui chantoient & jouoient sur un tombeau. Eschyle donna ensuite un masque plus honnête à ses acteurs, les habilla de robes traînantes; au lieu de charrete, il leur fit bâtir un théâtre

(a) Il est plus difficile qu'on ne pense de juger de la cadence des vers.

(b) Il ne suffit pas d'observer les regles pour mériter des louanges.

(c) Vers & railleries de Plaute.

(d) Changemens que Thespis & Eschyle firent à la première ébauche de la tragédie.

Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

280

Successit vetus his Comœdia, non sine multâ

Laude: sed in vitium libertas excidit, & vim

Dignam lege regi. Lex est accepta, chorusque

Turpiter obtulit, sublato jure nocendi.

Nil intentatum nostri, liquere Poëtæ:

285

Nec minimum meruere decus, vestigia Græca

Ausi deferere, & celebrare domestica facta:.

Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.

Nec virtute foret clarisve potentius armis,

Quàm linguâ, Latium: si non offenderet unum-

290

-quemque Poëtarum limæ labor & mora. Vos, ô

Pompilius sanguis, carmen reprehendite quod non

Multa dies & multa litura coërcuit, atque

Præsectum decies non castigavit ad unguem.

In-

théâtre médiocrement exhaussé, releva leur stilet, & leur chauffa le Cothurne. (a) A cette tragédie de Theïpis & d'Eichyle, succéda la vieille comédie avec beaucoup de succès ; mais la liberté, que se donnoient ses Poètes, dégénéra bien-tôt en une licence outrée, & qui mérita d'être refrénée par les loix. On fit sur cela des ordonnances, & le Choeur se tut honteusement, après qu'on lui eut ôté les moyens de médire avec impunité. (b) Et c'est ce qui produisit la nouvelle comédie. Nos Poètes ont réussi assez heureusement à toutes ces sortes de piéces : mais jamais ils n'ont mérité plus de louanges que lorsque cessant de marcher sur les traces des Grecs, ils ont eu le courage d'étaler sur le théâtre des aventures Romaines, soit (c) dans les piéces qui représentent les actions des premiers personnages de Rome ; ou (d) dans celles qui expriment les mœurs & la vie des autres citoyens. Et il est même certain que les Romains seroient aussi célèbres par leurs écrits que par leurs grands exploits & par leur courage, si ce n'étoit pour nos Poètes une peine insupportable que de limer leurs ouvrages, & de les garder longtems. Pour vous, Pisons, qui descendez de l'ancien Numa, ne manquez jamais de condamner un poëme (e) que l'on n'a pas eu longtems dans son cabinet, où l'on n'a guere fait de ratures, & que l'on n'a pas corrigé & changé dix fois pour le porter à sa perfection.

-Sur

(a) Origine de la vieille comédie.

(b) Origine de la nouvelle.

(c) *Prætextæ*.

(d) *Togatæ*.

(e) Quel jugement on doit faire des ouvrages qui n'ont pas été souvent corrigés.

Ingenium miserâ quia fortunatius arte 295

Credit, & excludit Janos Helicone Poëtas

Democritus, bona pars non unguis ponere curat,

Non barbam : secreta petit loca, balnea vitat.

Nanciscetur enim pretium nomenque Poëtæ,

Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam

300

Tonfori Licino commiserit. O ego lævus,

Qui purgor bilem sub verni temporis horam!

Non alius faceret meliora poemata : verum,

Nil tanti est. Ergo fungar vice cotis, acutum

Reddere quæ ferrum valet, exfors ipsa secandi;

305

Munus & officium, nil scribens ipse, docebo :

*Unde parentur opes : quid alat, formetque Poë-
tam :*

*Quid deccat, quid non : quo virtus, quo ferat
error.*

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ :

310

Verbaque provisam rem non invita sequentur.

*Qui didicit, patriæ quid debeat, & quid ami-
cis :*

Quo

(a) Sur ce que Démocrite a cru que le naturel est plus heureux & plus nécessaire que l'art, pour la poésie, & qu'il a jugé à propos de défendre l'Helicon aux Sages, la plupart des Poètes ne se font plus les ongles ni la barbe; ils cherchent les lieux solitaires, & ne vont plus aux bains, car ils sont bien assurés qu'ils attraperont le nom & les récompenses dûes aux grands Poètes, s'ils ne mettent jamais entre les mains du barbier Licinus, leur tête, qui ne pourroit être guérie par tout l'hellebore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant. O que je suis un pauvre homme, de me purger la bile à tous les commencemens de printems! personne ne feroit de meilleurs vers que moi. Mais ce n'est pas la peine. Je me contenterai donc de ressembler à la pierre à aiguiser, qui étant d'elle-même incapable de couper, met le fer en état de le faire. J'enseignerai aux autres ce qu'ils doivent suivre pour réussir. Je leur montrerai en quoi consistent les richesses de la poésie; ce qui forme & nourrit les Poètes; ce qui sied ou ne sied pas; en un mot toutes les vertus de cet art, & ses vices.

(b) La première chose & la plus nécessaire pour bien écrire, c'est le bon sens. Voilà la source de tout le reste. (c) Vous pourrez puiser ce bon sens dans la philosophie de Socrate. Quand une matière est une fois bien préparée & bien conçue, les paroles suivent aisément.

(d) Celui qui fait ce qu'il doit à sa patrie &

à

(a) Sentiment de Démocrite, condamné.

(b) Bon sens, source de tout bon ouvrage.

(c) Eloge de la philosophie de Socrate.

(d) Ce qu'il faut savoir pour faire des caractères justes,

*Quo sit amore parens, quo frater amandus &
hospes:*

Quod sit conscripti, quod iudicis officium: quæ

Partes in bellum missi ducis: ille profectò 315

Reddere personæ scit convenientia cuique.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo

*Doctum imitatore, & veras hinc ducere vo-
ces.*

Interdum speciosa locis morataque rectè

*Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte,
320*

Valdius oblectat populum, meliùsque moratur,

Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.

Gratiis ingenium, Gratiis dedit ore rotundo

Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

Romani pueri longis rationibus assem 325

Discunt in partes centum diducere. Dicat

Filius Albini. j. de quincunce remota est

*Uncia, quid superat? Pteras dixisse. Triens.
Eu,*

à ses amis; quels sont les différens degrés d'amour que l'on doit avoir pour un pere & pour un frere; jusqu'où s'étendent les droits de l'hospitalité; & quel est le devoir d'un Juge, d'un Sénateur, & d'un Général d'armée, celui-là fait donner à chaque personnage les mœurs qui lui conviennent, & le caractère qu'il doit avoir. Je conseillerai donc toujours à un Poëte, qui veut être bon imitateur, d'avoir incessamment devant les yeux (a) le modele général de la vie & des mœurs, je veux dire la Nature; & de tirer d'après elle de véritables traits. Car il arrive très souvent qu'une comédie (b) où il y a de beaux sentimens, & où les mœurs sont bien marquées, quoiqu'elle soit d'ailleurs sans grace, sans versification & sans art, réussit mieux, & divertit beaucoup plus le peuple, que les pieces où il n'y a que de beaux vers vuides de choses, & que des bagatelles qui n'ont que l'harmonie & le son.

(c) Les Grecs ont reçu des Muses le bon esprit, avec toutes les graces du langage; & par dessus cela il n'ont eu d'autre ambition que d'être loués. Au contraire, nos jeunes Romains, *qui en naissant n'ont pas reçu à beaucoup près les mêmes presens de la Nature*, n'ont en tête que d'apprendre par de longs calculs à diviser la livre en cent parties. Qu'on demande, par exemple, au fils d'Albinus, si de cinq on en ôte un, que reste-t-il? Vîte, vous devriez déjà avoir répondu. AL. Quatre. HOR. Cou-

(a) La Nature appellée le modele général de la vie & des mœurs.

(b) Comédie où il n'y a que les mœurs, preferable à celles qui ont toutes les autres beautés sans celle-là.

(c) L'amour de la louange, une des principales causes de l'avantage que les Grecs ont eu sur les Romains.

*Rem poteris servare tuam. Redit uncia: quis
fit?*

Semis. At hæc animos ærugo & cura peculi
330

*Quum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Poffe linenda cedro, & levi servanda cupresso?*

*Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ,
Aut simul & jucunda & idonea dicere vitæ.*

Quicquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
335

Percipiant animi dociles, teneantque fideles.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Ficta voluptatis causâ, sint proxima veris.

*Nec, quodcumque volet, poscat sibi fabula cre-
di:*

*Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat al-
vo.*
340

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis,

Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

Lectorem, delectando, pariterque monende.

Hic

Courage, vous ferez bon ménager. Et si l'on ajoutoit un à ces cinq premiers, combien feroient-ils? AL. Six. HOR. Après que cette rouille & cette amour du gain ont infecté les esprits, osons-nous espérer qu'on fera des vers dignes d'être avoués des Muses, & conservés dans de beaux cabinets de cedre & de ciprès?

(a) Les Poètes ont ordinairement en vue dans leurs pieces, ou d'instruire, ou de plaire, ou de mêler les deux ensemble, & d'instruire en divertissant. (b) Voulez-vous instruire? Soyez court, afin que l'esprit puisse retenir plus facilement vos préceptes. Tout ce qu'on dit d'inutile & de superflu se repand comme une liqueur qu'on verse dans une bouteille pleine. (c) Ne voulez-vous que divertir? Que vos fictions soient toujours vraisemblables; gardez-vous de hasarder sur la scene tout ce que demande un sujet, & qu'on ne voye jamais dans vos pieces arracher du ventre d'une forcierre monstrueuse un enfant tout en vie qu'elle ait dévoré. Mais je vous avertis que si vous ne vous attachez qu'à l'agréable, vous n'aurez pas le suffrage des Sénateurs, qui condamnent les pieces où ne regne pas l'instruction. Et si vous ne visez qu'à l'utile, les Chevaliers seront rebutés de la tristesse & de la secheresse de vos vers, qui n'auront rien de plaisant. Pour être approuvé des uns & des autres, il faut mêler par tout également l'utile avec (d) l'agréable, & qu'ils ne se quittent jamais. Les ouvrages, ou l'on
fait

(a) Dessein des Poètes dans leurs pieces.

(b) Ce qui est fait pour instruire, doit être court.

(c) Ce qui est fait pour divertir, doit être vraisemblable.

(d) L'agréable doit être toujours mêlé avec l'utile.

*Hic meret æra liber Sosis: hic & mare tran-
sit,*

345

*Et longum noto scriptori prorogat ævum.
Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus.*

*Nam neque chorda sonum reddit quem vult ma-
nus & mens,*

*Poscentique gravem persæpè remittit acutum:
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.*

350

*Verum ubi plura nitent in carmine, non ego pau-
cis*

*Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Quid ergo?*

*Ut scriptor si peccat idem librarius usque,
Quamvis est monitus, veniâ caret: & citharæ-
dus*

355

*Ridetur, chordâ qui semper oberrat eâdem:
Sic mihi, qui multum cessat, fit Chærilus ille,
Quem bis terque bonum, cum risu miror: & i-
dem*

*Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.
Verum opere in longo fas est obrepere somnum.*

360

*Ut pictura, pœsis erit, quæ: si propius stes,
Te capiet magis: & quædam, si longius abstes.*

Hæc

fait ce mélange, enrichissent les Libraires, passent les mers, & procurent une espèce d'immortalité à leurs Auteurs. Il y a pourtant certains défauts que l'on pardonne sans peine. Car une corde d'un instrument ne rend pas toujours le son que demande celui qui joue, & le meilleur tireur du monde ne frappe pas toujours le but. (a) Quand les beautés l'emportent de beaucoup sur un ouvrage, je ne serai point choqué d'y voir certaines taches qui viennent ou d'une négligence pardonnable, ou de l'infirmité, qui est si naturelle aux hommes. Mais sur ce pied-là, que ne faudra-t-il point pardonner? (b) Quand un copiste fait souvent la même faute, quoiqu'il ait été averti, il ne mérite point de pardon, non plus qu'un joueur de luth qui touche souvent mal à propos la même corde. Il en est de même des Poètes; celui qui tombe souvent dans les mêmes fautes, devient pour moi ce (c) Chérilus que j'admire en deux ou trois endroits de ses ouvrages, en me moquant toujours de lui. Au contraire je sens un véritable dépit, & ne puis assez m'étonner que le bon Homère (d) ait sommeillé quelquefois. Mais ce sommeil est permis dans un long ouvrage.

(e) La poésie est comme la peinture; dans l'une & dans l'autre il y a des morceaux qui vous plairont davantage, si vous les voyez de près; & d'autres, si vous les regardez de loin. L'un
veut

(a) Fautes pardonnables.

(b) Fautes qu'on ne pardonne point.

(c) Chérilus, très méchant Poète, ne laisse pas d'être bon en quelques endroits.

(d) Homère sommeille quelquefois.

(e) Poésie semblable à la peinture : elle a différens points de vue.

*Hæc amat obscurum, volet hæc sub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen.*

Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.

365

*O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te sapis, hoc tibi
dictum*

*Tolle memor : certis medium & tolerabile rebus
Rectè concedi. Consultus juris, & actor
Causarum mediocris, abest virtute disert* 370

*Messalæ, nec scit quantum Casselius Aulus :
Sed tamen in pretio est : mediocribus esse Poëtis
Non homines, non Dî, non concessère columnæ.*

*Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum & Sardo cum melle pa-
paver,* 375

*Offendunt, poterat duci quia scena sine istis :
Sic animis natum inventumque poëma juvandis,
Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.
Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis :
Indoëtusque pilæ discivæ trochivæ quiescit,* 380

*Ne spissæ risum tollant impunè coronæ :
Qui nescit, versus tamen audet fingere. Quid-
ni ?*

Liber

veut être placé dans l'obscurité; l'autre ne craint pas d'être vu au grand jour: celui-là n'est fait que pour plaire & pour amuser un moment; & celui-ci, plus vous le confiderez, plus il vous charmera.

O vous, Pifon, qui êtes l'ainé de votre famille, quoique les préceptes & l'exemple de votre pere fussent pour vous former, & que vous n'ayez pas même besoin de guide, ne laissez pas de bien retenir cette regle, & d'en faire votre profit: Il y a de certaines choses où la médiocrité est permise, & même estimée. Un Jurisconsulte ou un Avocat, peut bien n'être pas si éloquent que Meilata, ni si savant que Casselius Aulus, & avoir pourtant son prix. (a) Mais il est défendu aux Poètes d'être médiocres: les hommes, les Dieux, & les piliers même des boutiques, ne peuvent souffrir cette médiocrité, tout se revolte contre elle. Comme une symphonie, qui n'est pas d'accord, comme des essences gâtées, & de la graine de pavot mêlée avec le miel de Sardaigne, font un très méchant effet dans un festin, parcequ'on pouvoit fort bien s'en passer; tout de même, (b) la poésie, qui n'a été inventée que pour le delassément & pour le plaisir de l'esprit, si elle ne monte pas au plus haut degré, descend au plus bas, & tombe dans les abîmes. Celui qui ne fait pas faire des armes, ne va point combattre dans le champ de Mars; & celui qui ne fait jouer ni à la paume, ni au palet, se tient en repos, de peur que toute l'assemblée ne rie impunément de son peu d'adresse. Mais celui qui ne fait ce que c'est que poésie, a pourtant l'audace de faire des vers.

(a) Médiocrité pardonnable par tout, excepté dans la poésie.

(b) Poésie pourquoi inventée.

*Liber & ingenuus, præsertim census equestrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.*

Tu nihil invitâ dices faciesque Minervâ: 385

*Id tibi iudicium est, ea mens: si quid tamen
olim*

Scripseris, in Meti descendat iudicis aures,

*Et patris, & nostras: nonumque prematur in
annum.*

Membranis intus positis, delere licebit

Quod non edideris: nescit vox missa reverti.

390

Sylvestres homines sacer interpretisque Decorum

Cædibus & victu fædo deterruit Orpheus:

Dictus ab hoc lenire tigres, rabidosque leones.

Dictus & Amphion Thebæ conditor arcis

Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ

395

Ducere quo velet. Fuit hæc sapientia quondam,

Publica privatis secernere, sacra profanis;

Con-

vers. Pourquoi non ? n'est-il pas de qualité ? n'a-t-il pas le bien qu'il faut pour être reçu Chevalier ? & ne vit-il pas sans reproche ? Pour vous , je fais bien que vous ne ferez & ne direz jamais rien en forçant votre naturel , vous avez trop de bon sens & trop d'esprit. Cependant , croyez-moi , si vous faites quelque chose un jour , soumettez-le à la critique de Métius , à celle de votre pere , (a) & à la mienne , & gardez votre ouvrage neuf ans entiers. Pendant que vos cahiers seront dans votre cabinet , vous pourrez effacer tant qu'il vous plaira. Dès qu'ils sont publics , vous n'en êtes non plus le maître que de la parole , quand elle est une fois lâchée.

(b) Orphée , ce sacré Interprete des Dieux , ayant , par la force de ses vers , détourné du meurtre les hommes encore sauvages , & leur ayant fait quitter la vie brutale qu'ils menoient , on publia qu'il adoucissoit les tigres , & qu'il aprivoisoit les lions les plus furieux. La même chose arriva peu de tems après à Amphion , qui par les charmes de sa poésie , bâtit la citadelle de Thebes : on dit que par le son de sa lire il donnoit du mouvement aux pierres , & que par des prieres tendres & touchantes , il les forçoit à s'aller poser d'elles-mêmes dans le lieu qu'il vouloit leur faire occuper. Car anciennement on ne connoissoit d'autre sagesse , (c) ni d'autre poésie que celle qui enseignoit à distinguer le bien du public de celui des particuliers , & les choses saintes , des prophanes : à réprimer la

(a) On doit garder longtems ses ouvrages dans son cabinet , avant que de les rendre publics.

(b) Fable d'Orphée , surquoi fondée.

(c) Ancienne poésie , ce qu'elle enseignoit.

*Concubitu prohibere vago ; dare jura maritis ;
Oppida moliri ; leges incidere ligno.*

Sic honor & nomen divinis vatibus atque 400

Carminibus venit. Post hos insignis Homerus

Tyrtæusque mares animos in Martia bella

Versibus exacuit : dictæ per carmina sortes :

Et vitæ monstrata via est : & gratia regum

Pieriis tentata modis : ludusque repertus , 405

Et longorum operum finis : ne forte pudori

Sit tibi Musa lyræ solers , & cantor Apollo.

Naturâ fieret laudabile carmen , an arte ,

*Quæsitum est : ego nec studium sine divite ve-
nâ ,*

Nec rude quid prosit video ingenium : alterius sic
410

Altera poscit opem res , & conjurat amicè.

Qui studet optatam cursu contingere metam ,

Multa tulit fecitque puer : sudavit , & alsit :

Abstinet Venere & vino. Qui Pythia cantat

Tibicen , didicit prius , extimuitque magistrum.

415

Nunc

la fureur des hommes, qui croyoient avoir droit de disposer de toutes les femmes : à donner des regles aux gens mariés, pour les faire bien vivre dans leur famille : à bâtir des villes, & à établir des loix. C'est par-là que ces Poètes divins & leurs vers s'établirent dans le monde, & y acquirent une si grande réputation.

(a) Après ce premier âge de la poësie, Homere & Tyrtée allumerent dans les courages un feu martial : les oracles ne furent plus donnés qu'en vers : les vers servirent à développer les secrets de la Nature ; on les employa à gagner la faveur des Rois, & on les mit de tous les jeux & de tous les spectacles, qu'on inventa pour se delassier de ses longs travaux & de toutes ses fatigues. Je vous dis cela afin que vous n'ayez point de honte de faire la cour aux Muses & à Apollon.

(b) On dispute depuis longtems si les bons vers sont des productions de l'art, ou de la nature. Pour moi je ne vois point à quoi sert l'art sans le naturel, ni le naturel sans l'art ; ils ont tous deux besoin du secours l'un de l'autre, & doivent être toujours étroitement unis.

(c) Voyez les athletes, s'ils veulent remporter le prix de la course, ils ne se contentent pas d'avoir le corps souple & léger, ils travaillent, ils s'exercent, ils souffrent le chaud, le froid, ils renoncent à l'amour & au vin ; & les joueurs de flute, avant que de parvenir à chanter les cantiques Pythiens, n'ont-ils pas fait leur apprentissage, & obéi à un maître ? Mais aujourd'hui pour être grand Poëte, il suffit de
dire

(a) Second âge de la poësie.

(b) La nature & l'art doivent être inséparables.

(c) Preuves que l'art doit venir au secours de la nature.

Nunc satis est dixisse: ego mira poemata pango.

*Occupet extremum scabies: mihi turpe relinqui
est,*

Et, quod non didici, sanè nescire fateri.

Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas,

Assentatores jubet ad lucrum ire Poëta, 420

Dives agris, dives positus in fœnore nummis.

Si verò est unctum qui rectè ponere possit,

Et spondere levi pro paupere, & eripere atris

Litibus implicitum, mirabor si sciet inter-

-noscere mendacem verumque beatus amicum. 425

Tu seu donaris, seu quid donare voles cui,

Nolito ad versus tibi factos ducere plenum

Lætitiæ: clamabit enim, pulchrè, benè, rectè,

Pallefcet super his: etiam stillabit amicis

Ex oculis rorem: saliet, tundet pede terram. 430

Ut qui conducti plorant in funere, dicunt

Et faciunt propè plura dolentibus ex animo: sic

Derisor verò plus laudatore movetur.

Reges dicuntur multis urgere culullis,

Et.

dire hardiment: (a) Je fais des vers admirables. Malheur à ceux qui demeurent dans les derniers rangs; ce seroit une grande honte à moi de ne rien faire, & de m'amuser à étudier. Je n'ai garde d'avouer que je ne fais pas ce que je n'ai jamais appris.

(b) *Pour bien réussir, il ne suffit pas toujours d'avoir de l'étude & du naturel; il faut encore des amis sinceres.* Mais un Poète qui a de bonnes terres & beaucoup d'argent, apelle les flatteurs à un gain tout clair, comme un crieur public apelle les passans, & les convie à venir acheter sa marchandise. Que si avec cela il aime à donner bien à manger, à cautionner les pauvres, & à employer son éloquence & son crédit pour les tirer de toutes leurs affaires les plus mauvaises, ce sera un grand miracle, s'il est assez heureux pour discerner le véritable ami d'avec le faux. Quand vous aurez donc fait, ou que vous voudrez faire quelque present à quelqu'un, je vous conseille de ne lui pas lire vos vers pendant qu'il est encore dans la joie: car à chaque vers il s'écriera: (c) Cela est beau, cela est admirable, cela est divin; il contrefera l'extasié, il pleurera de tendresse, il sautera sur son siège, il battra la terre du pied. En un mot, comme les gens qu'on loue pour pleurer aux funeraillcs, disent & font beaucoup plus de choses que ceux qui sont véritablement affligés; tout de même, le flatteur est bien plus ému que l'ami sincere. On dit que quand les grands Seigneurs veulent honorer quelqu'un de leur amitié,

(a) Langage des Poètes ignorans & téméraires.

(b) Amis sinceres très necessaires à ceux qui écrivent.

(c) Manieres du faux ami.

Et torquere mero, quem perspexisse laborent, 435

An sit amicitia dignus. Si carmina condes,

Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

Quintilio si quid recitares, corrige, sodes,

Hoc, aiebat, & hoc. Melius te posse negares,

Bis terque expertum frustra? dclere jubebat,

440

Et malè tornatos incudi reddere versus.

Si defendere delictum quam vertere malles,

Nullum ultra verbum, aut operam sumebat ina-
nem,

Quin sine rivali teque & tua solus amares.

Vir bonus & prudens versus reprehendet iner-
tes:

445

Culpabit duros: incomitis allinet atrum

Transverso calamo signum: ambitiosa recidet

Ornamenta: parum claris lucem dare coget:

Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:

Fiet Aristarchus, nec dicet: Cur ego amicum

450

Offendam in nugis? Hæ nugæ seria ducent

In mala, derisum semel, exceptumque sinistrè.

Ut, mala quem scabies aut morbus regius urget,

Aut

tié, ils l'éprouvent par le vin, pour voir s'il la merite, & s'il fera secret. Si vous faites jamais des vers, examinez bien auparavant ceux que vous voudrez prendre pour Juges, afin que vous connoissiez bien ceux qui louent comme le renard louoit le corbeau. (a) Quand on lisoit quelque chose à Quintilius, il disoit franchement, corrigez cela & cela. Si on lui répondoit qu'on ne pouvoit mieux faire, & qu'on y avoit fait tous ses efforts, il vous conseilloit d'effacer sans misericorde, & de remettre sur l'enclume tous les vers mal tournés. Que si on aimoit mieux soutenir ses fautes que de les corriger, il ne disoit pas un seul petit mot davantage; il s'épargnoit une peine inutile, & vous laissoit une entiere liberté de vous aimer seul & sans rival, vous & vos vers.

Un homme de bien, qui est savant & bon Critique, reprendra tous les vers lâches & rampans, condamnera ceux qui sont durs, effacera ceux qui n'ont ni beauté ni grace; retranchera tous les ornemens ambitieux; vous obligera d'éclaircir tout ce qui est obscur, & d'ôter toutes sortes d'ambiguités & d'équivoques; en un mot il marquera tout ce qui doit être changé: il sera un Aristarque sévère, & ne dira jamais: Pourquoi irois-je offenser mon ami pour des bagatelles? (b) Ces bagatelles le précipiteront dans de veritables maux, dès que vous vous ferez une fois moqué de lui en lui cachant ses fautes: car les gens sages n'évitent pas avec plus de soin la rencontre d'un lépreux, d'un homme

(a) Manieres de l'ami sincere qui est bon Critique.

(b) La flaterie cause de tous les malheurs qui arrivent aux méchans Poëtes.

*Aut fanaticus error, & iracunda Diana,
 Vesanum tetigisse timent fugiuntque Poëtam, 455
 Qui sapiunt : agitant pueri, incautique sequun-
 tur.*

*Hic dum sublimes versus ruclatur, & errat,
 Si veluti merulis intentus decedit auceps
 In puteum, foveamve : licet, succurrite, lon-
 gum*

*Clamet, io, cives, non sit qui tollere curet. 460
 Si quis curet opem ferre, & demittere funem,
 Quî scis an prudens huc se dejecerit ? atque
 Servari nolit ? dicam, Siculique Poëtæ
 Narrabo interitum : Deus immortalis haberi
 Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Æt-
 nam 465*

Insiluit. Sit jus liceatque perire Poëtis.

Invitum qui servat, idem facit occidenti.

*Nec semel hoc fecit : nec, si retractus erit,
 jam*

Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.

*Nec satis apparet cur versus factitet : utrum
 470*

Minxerit in patrios cineres, an triste bidental

Move-

homme qui a la jaunisse, d'un lunatique & d'un enragé, que celle d'un méchant Poète. Dès qu'il passe dans les rues, il est toujours poursuivi par une troupe d'enfans & d'étourdis qui ne connoissent pas le danger auquel ils s'exposent. Quand ce maître fou exhale ses vers sublimes, s'il lui arrive de s'égarer & de tomber dans un puits ou dans un fossé, comme un oïseleur qui chasse aux merles, il aura beau crier d'une voix piteuse : Mes amis, secourez-moi, je vous prie, personne n'ira pour le relever : & si quelqu'un se presentoit pour le secourir & pour lui jeter une corde, je serois le premier à lui dire : Qu'allez-vous faire ? que savez-vous s'il ne s'est pas jetté-là tout exprès, & s'il veut qu'on l'en retire ? & je ne manquerois pas de lui conter l'histoire du Poète de Sicile. La voici en deux mots : (a) Empédocle s'étant mis dans la tête de passer pour un Dieu, s'alla jeter tout transi dans les flammes du mont Etna. C'est bien la moindre chose que les Poètes aient la liberté de perir quand il leur en prend fantaisie, & c'est un meurtre que d'en sauver un malgré lui. Ce n'est pas la première fois que celui-ci a fait la même folie, & quand vous le tireriez de-là, ne croyez-pas qu'il en devînt plus sage, ni qu'il renonçât à la passion qu'il a pour ce genre de mort qui fera parler le monde. Veritablement on ne voit pas bien ce qui a pu lui attirer cette rage de faire des vers ; & l'on ne fait s'il a profané le tombeau de son pere, ou si par un sacrilège épouvantable, il a remué les tristes bornes d'un lieu frappé de la foudre, & publiquement consacré. Ce qu'il

y

(a) Histoire d'Empédocle.

*Moverit incestus. Certè furit, ac velut ursus,
 Objeētos caveæ valuit si frangere clathros,
 Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.*

Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,

475

Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.



ÿ a de certain, c'est qu'il est furieux : car comme un ours, qui a rompu les barreaux de sa loge, il met en fuite sçavans & ignorans, en leur récitant ses vers ; & quand il en peut attraper quelqu'un, il ne lui fait aucun quartier, il le tient & l'assassine par ses lectures. C'est une véritable sang-sue qui ne quitte jamais la peau où elle s'attache, que quand elle est pleine de sang.





REMARQUES

S U R

L'ART POETIQUE

D'HORACE.

EN Asie, en Grece, dans la Macédoine, & en Egypte, il y avoit depuis un tems immémorial des assemblées de gens choisis pour examiner les ouvrages de poésie & d'éloquence. Auguste, qui vouloit que sous son regne, l'Italie ne cédât en rien à la Grece, ni à tous les autres Empires, qui avoient été les plus florissans, & qui travailloit de tout son pouvoir à donner de l'émulation à tous les Ecrivains, & à les exciter par des récompenses & par des honneurs, en établit aussi une à Rome, & lui donna le temple & la bibliotheque d'Apollon dans son palais pour y faire ses conférences. Voilà de titres bien glorieux pour les assemblées de Savans, que nous apellons *Académies*. Si l'on en croit Théodore Marcile, celle d'Auguste eut un grand avantage sur toutes les autres, qui n'étoient composées que de cinq, ou de sept Juges tout au plus: car il assura qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un après l'autre, comme s'il avoit vu leurs Lettres, ou assisté à leur réception. Il seroit à souhaiter qu'il nous eût appris d'où il a tiré une particularité si remarquable: car j'avoue que je n'en fais rien; je crains même qu'elle n'ait d'autre fondement que la fin de la Satire X. du

Li-

Livre I. qu'on peut fort bien entendre d'une autre maniere. En tout cas il n'a pas mal choisi ; voici les noms de ses Académiciens, Virgile, Varius, Tarpia, Mécénas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuscus, les deux Viscus, Pollion, les deux Messala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Pison le Pere, & Horace. Cynéas disoit à Pyrrhus que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois. On pourroit dire avec plus de raison d'une Académie qui auroit eu tous ces grands personnages, que c'étoit une assemblée de Dieux. Ce savant Critique n'en demeure pas-là ; comme on donne rarement des bornes à ses conjectures, il veut que cet établissement d'Auguste, & la qualité d'Académicien aient fait naître à Horace l'envie de composer une Poétique, & d'assembler toutes les regles & tous les jugemens qu'on faisoit dans ce Corps. Je voudrois de tout mon coeur que cela fût vrai. Horace auroit commencé à corriger la maligne influence d'une étoile envieuse & jalouse de notre bien, qui a toujours présidé à ces sortes d'assemblées, & n'a jamais permis qu'il en soit sorti aucun ouvrage entier qui pût nous instruire & nous montrer en quoi consistent les richesses de l'éloquence & de la poésie ; ce qui forme & nourrit les Poètes & les Orateurs ; ce qui sied ou ne sied pas, en un mot les vertus de ces deux arts, & leurs vices. Mais comme ce dessein peut fort bien monter dans la tête d'un autre que d'un Académicien, & que même on n'a encore jamais vu d'ouvrage de cette nature, fait de concert par des Auteurs qui fussent honorés de ce titre, il se trouvera vraisemblablement toujours des incrédules qui ne se rendront pas à des conjectures dénuées d'autorités. Pour les convaincre il faudroit qu'Horace eût pris lui-même cette qualité, & qu'il eût mis à la tête de son Livre, *L'Art Poétique d'Horace de l'Académie Latine* : car on a affaire aujourd'hui à d'étranges gens.

Quoi qu'il en soit, qu'Horace ait composé cet

ouvrage comme homme public, ou comme particulier, il avoit en vue de donner aux Romains une Poétique, qui seroit comme un abrégé & un précis de ce qu'Aristote, Criton, Zénon, Démocrite & Néoptoleme de Paros avoient écrit sur ce sujet : on veut même que ce ne soit presque qu'une compilation des plus excellens préceptes de ce dernier : car Porphyryon écrit : *In quem librum coniecit præcepta Neoptolemi de arte poëticâ, non quidem omnia, sed eminentissima.* Horace a mis dans ce Livre les préceptes de Néoptoleme de l'art poétique, non pas tous véritablement, mais les plus excellens. Comme il ne travailloit pas à cela de suite, & qu'il ne gardoit d'autre ordre que celui des matieres que le hasard lui donnoit à lire & à examiner, il est arrivé de-là qu'il n'y a aucune méthode ni aucune liaison de parties dans ce Traité, qui même n'a jamais été achevé, Horace n'ayant pas eu le tems d'y mettre la dernière main, ou, ce qui est plus vraisemblable, n'ayant pas voulu s'en donner la peine. Ceux qui ont cru qu'ils en feroient un ouvrage entier & parfait en transposant ses vers, se sont fort trompés. Il y manquera toujours beaucoup de choses qui entroient naturellement dans son dessein. Il falloit donc se contenter, à mon avis, de marquer les vuides en separant un peu les matieres, sans rien changer ; & c'étoit le sentiment de Monsieur le Fèvre. Ce défaut de liaison & d'arrangement ne laisse pas d'avoir ses graces, sur tout dans des préceptes qui doivent être libres, & n'avoir rien de lâche ni de languissant. L'ordre qu'Heinsius y a voulu mettre, ne sert qu'à relever & à faire mieux connoître la beauté du desordre dans lequel Horace l'a laissé.

Après la Poétique d'Aristote, je ne connois point dans l'antiquité d'ouvrage de critique plus excellent que celui-ci, & où il y ait plus de profit à faire. Tout y est d'une justesse & d'une perfection qui ne laissent rien à desirer. Toutes les décisions & tous les jugemens, qu'il contient, sont autant de verités ti-
rées

rées de la nature des choses dont il traite; & il n'y en a presque point dont on puisse s'écarter le moins du monde, sans s'éloigner en même tems du bon-sens & de la raison, comme on le verra dans les Remarques. Jule Scaliger s'est bien éloigné de l'un & de l'autre dans le jugement qu'il a porté de cet ouvrage: *Voulez-vous savoir, dit-il, ce que je pense de l'Art Poétique d'Horace? C'est un art enseigné sans art. De Arte quæres quid sentiam, Quid? Equidem quod de arte sine arte traditâ.* Et après avoir fait l'énumération des parties qui le composent, & qu'il n'a nullement comprises, il fait entendre que cet art ne peut plaire qu'à des enfans, & qu'il n'y a nul profit à faire dans cette lecture. Veut-on savoir ce qui a le plus nui à Horace dans l'esprit de Scaliger? C'est que Scaliger a fait aussi une Poétique, dont il étoit fort amoureux. Et il faut avouer que cet ouvrage n'est point sans mérite; il y a une belle méthode, un bel ordre, un savoir fort étendu, & le stile en est noble, concis & fort convenable au sujet qu'il traite. Mais il manque par les fondemens; car tout porte sur un goût faux, & sur des minuties qui regardent plus le Grammairien que le Poète. Nul précepte pour la grande poésie: nul chemin ouvert aux Poètes: nul secours pour un génie qui cherche à s'instruire: rien qui lui élève l'esprit & qui le dispose à l'enthousiasme: rien qui lui montre en quoi consistent les richesses de la poésie; en un mot rien qui découvre ce qui mène à la perfection, & ce qui en éloigne.

*Unde parentur opes, quid alat formetque Poëtam
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat
error.*

Au lieu que tout cela est admirablement traité dans Horace. Tout y est grand. La route qu'un Poète doit tenir est très bien marquée. Tous les secrets de l'art y sont développés, & tous ses préceptes sont si so-

solides, si nécessaires & si importants qu'encore aujourd'hui le succès des plus grands ouvrages de poésie dépend de l'observation de ses règles; tant il est vrai qu'elles sont tirées du fond de la nature, qui est la même partout & dans tous les tems. Il y a tel précepte d'Horace qui vaut mieux seul que tout le volume énorme de la Poétique de Scaliger. Celle-ci ressemble à ces grandes médecines qui accablent plus qu'elles ne soulagent, au lieu que celle d'Horace est comme ces essences admirables, dont la seule odeur refait en un moment les esprits, & redonne la santé & la force, ou pour mieux dire elle est comme la Panacée d'Apollon, dont parle Callimaque, & dont les précieuses gouttes portent l'immortalité partout où elles tombent;

----- ἐν δ' ᾧ κεν ἐκείναι

Πρῶτες ἔραζε τέσσωσι, ἀκνητα πάντα ἐγένοντο.

Quoique ce ne soit qu'une Epître comme les précédentes, Horace n'a pas laissé de l'appeller, de *Arte Poëtica*, Art Poétique, pour la distinguer des autres, où il n'a traité de cet art que par occasion, & en passant. Et l'on ne peut pas douter de l'antiquité de ce titre, puisque Quintilien l'a cité dans le chapitre III. du VIII. Livre: *Id enim tale est monstrum quale Horatius in primâ parte libri de Arte Poëtica fingit: humano capiti, &c.*

I *Humano capiti cervicem pictor equinam*] Horace entre tout d'un coup en matière sans aucun préambule, & il donne d'abord le précepte le plus général & le plus nécessaire, & qui est le fondement de tout. C'est celui de la simplicité & de l'unité dans le sujet, dans l'arrangement ou la disposition, dans les ornemens & dans le stile. Il ne pouvoit pas mieux commencer cet ouvrage qu'en travaillant dès l'entrée à donner de l'aversion pour les fautes qu'on fait contre cette unité; ni rendre ces fautes plus odieuses, qu'en comparant les ouvrages, qui pé-
chent

chent de cette maniere, à un tableau où un Peintre auroit épuisé toute son imagination à faire le monstre le plus extravagant dont on ait jamais ouï parler.

2 *Et varias inducere plumas*] Ceux qui auront soin de la réputation d'Horace, ce sont les termes de M. Bentley, *liront volontiers: variasque inducere formas*. Mais c'est ce que ceux qui aiment Horace ne feront jamais. Horace ne peut avoir écrit, *formas*, car *forma* se dit de ce qui résulte d'un tout, qui a telle forme, telle figure. *Plumas* est la véritable leçon. Horace fait ici un assemblage d'une tête de femme, d'un col de cheval, & de divers membres d'oiseaux qui se terminent par une énorme queue de poisson. Cela compose un monstre plus monstre que la Chimere.

3 *Ut turpiter atrum desinat in piscem mulier formosa superne*] Le portrait que Virgile fait de Scylla dans le III. Livre de l'Enéide, a pu donner lieu à l'idée du monstre qu'Horace décrit:

*Prima, hominis facies, & pulcro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistrinx
Delphinum caudas utero commissa luporum.*

Par le haut c'est une figure humaine, & une fort belle fille jusqu'à la moitié du corps; & par le bas c'est une horrible baleine qui finit par des queues de dauphin jointes à un ventre de loup.

Mais celui d'Horace est encore plus monstrueux & plus choquant. *Ater piscis*, un poisson noir, pour un grand poisson, c'est-à-dire un poisson horrible, comme sont tous les grands poissons. C'est pourquoi Porphyryon l'explique *atrum piscem, belluam marinam, pistricem*.

5 *Spectatum admitti risum teneatis amici*] Ceci est pris de la coutume des Peintres & des Sculpteurs,

teurs, qui après avoir achevé quelque statue ou quelque tableau, faisoient publier qu'un tel jour ils l'exposeroient en public: car ils vouloient savoir que produiroit une premiere vue sur un grand nombre de spectateurs, & profiter des divers jugemens qu'on pourroit faire de leur ouvrage. Il seroit à souhaiter que ceux qui écrivent, pussent tâter & sonder ainsi par avance le goût du public. Mais peut-être ne le voudroient-ils pas.

6 *Credite, Pisones*] Il y a une infinité de gens qui, non seulement s'imaginent que ce n'est pas un défaut que de ne pas observer cette simplicité & cette unité dont Horace parle, mais qui croient même que c'est une vertu, & que la variété donne aux ouvrages une beauté que l'unité ne fauroit donner. D'un autre côté, parmi ceux qui sont persuadés que c'est un défaut, il y en a peu qui en aient l'idée qu'il en faut avoir, & qui ne le croient léger & pardonnable. Pour prévenir donc les Pisons, & pour les empêcher de donner dans des sentimens si faux, il les assure que ce seul défaut fait des monstres de tous les ouvrages où il se trouve: voilà pourquoi il dit, *credite, croyez, soyez bien persuadés*, expression qui marque une espece de crainte & de défiance que ces jeunes gens ne donnassent dans l'opinion contraire, que les méchans Poètes soutenoient, & qu'ils avoient tant d'intérêt d'établir. Quoique cette Epître soit adressée à Pison le pere, & à ses enfans, comme cela paroît par le 24 vers, c'est aux enfans que ces préceptes s'adressent; & voilà le moyen d'accorder le différent dont parle Porphyryon: *Scribit ad Pisones viros nobiles disertosque patrem & filios, vel, ut alii volunt, ad Pisones fratres. Horace écrit aux jeunes Pisons & à leur pere, ou comme d'autres le prétendent, il écrit seulement aux deux enfans.*

Pisones] Il y avoit à Rome en même tems trois ou quatre familles de ces Pisons, qui étoient tous Calpurniens, & qui se disoient descendus de Cal-

Calpus fils de Numa. L'une étoit de Cnéus Pifo, mari de Plancine, qui se tua lui-même, ayant été accusé d'avoir empoisonné Germanicus, & qui laissa deux enfans, Cnéus & Marcus. Mais ce ne peut être à ces Pisons qu'Horace s'adresse ici : car ces enfans n'étoient pas nés quand cette Lettre fut écrite, ou ils étoient encore trop jeunes, outre que le pere étoit d'un naturel feroce & violent. Tacite, *Cneum Pisonem, ingenio violentum, obsequii ignarum, infitâ ferociâ à patre*. Ce qui ne répond nullement au caractère de douceur qu'Horace lui donne dans cette Epître. Il y avoit une autre branche des Pisons appelés *Cesonins*, & qui descendoient de ce Lucius Pifo qui avoit été Censeur, & dont Jules Cesar avoit épousé la fille appelée *Calpurnie*. Le fils de ce Lucius Pifo étoit ce Pison qui fut Consul avec Drusus Libo, l'an de Rome 738. Horace étant âgé de cinquante-un an; & à qui Auguste avoit donné le gouvernement de Rome & celui de Thrace. C'étoit un homme de plaisir. Il passoit ordinairement la nuit à table, & se levoit à midi; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne fît toujours son devoir. Il eut la confiance d'Auguste, & ensuite celle de Tibere, sous le regne duquel il mourut, je crois, Grand Pontife, âgé de quatre vingts ans, l'an de Rome 785. C'est à ce Pison & à ses enfans qu'Horace parle.

Isti tabulæ fore librum persimilem] Il ne se contente pas de dire qu'un ouvrage ainsi varié sera semblable à ce monstre, il dit *persimilem*, qu'il sera entierement semblable: car il veut ôter tout sujet de doute aux Pisons, & les mettre en état de ne pouvoir être seduits par ceux qui soutenoient le contraire.

Librum] Tout ouvrage, de quelque nature qu'il soit; mais il parle particulièrement du poëme épique & du poëme dramatique.

7 *Veluti ægri somnia*] Il ne dit pas comme les songes d'un homme sain, mais comme les rêveries d'un malade, qui sont toujours extravagantes & peu suivies.

Vanæ species] Des especes, des idées vaines, c'est-à-dire de idées des choses qui ne subsistent point ensemble dans la nature, & qui ne se trouvent que dans le cerveau creux des malades, des fous, ou des méchans Poètes.

8 *Ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*] C'est, à mon avis, l'explication de *vanæ species*, dont la tête & les pieds n'ont aucun rapport, & sont de différente espece.

9 *Pictoribus atque Poëtis quidlibet audendi*] C'est la réponse des méchans Poètes qui combattoient le sentiment d'Horace, & qui ne vouloient pas s'assujettir à la sage régularité qu'il leur recommandoit. *Il a toujours été permis aux Peintres & aux Poètes, disoient-ils, de tout entreprendre, & de tout oser;* & personne n'a le droit de leur demander raison des libertés qu'ils ont prises, ni de les censurer. Les Poètes abusoient ainsi du privilège de la poésie, & pretendoient excuser par-là les plus monstrueuses imaginations, & les rêveries les plus extravagantes. Il est certain que le privilège des Peintres & des Poètes est fort étendu. Ovide a dit *facunda licentia vatum*, la seconde licence des Poètes; & Lucien a avancé que les Peintres & les Poètes ne pouvoient être obligés à répondre de leurs fantaisies & de leurs imaginations. Mais Horace va faire voir quelles bornes on doit donner à cette licence.

11 *Scimus*] C'est la réponse d'Horace, qui dit à ces méchans Poètes, *je le sais*. Je connois tous les privilèges qu'ont les Poètes & les Peintres, & je ne veux nullement les leur ôter. Après avoir dit, *je le sais*, il veut continuer *sed non*, mais il est interrompu par ces mêmes Poètes qui continuent.

Et hanc veniam petimus damusque vicissim] La remarque précédente découvre ce que je pense de ce vers. Il faut éclaircir & prouver ma pensée. On veut que ce soit la suite de la réponse d'Horace qui dise :

Scimus & hanc veniam petimus damusque vicissim.

Je le fais , & comme je donne aux autres la permission d'en user , je demande qu'on me la donne de même.

En qualité de Poète il dit , *hanc veniam petimus* , je demande cette permission : & en qualité de Critique il ajoute , *damusque vicissim* , & je la donne à mon tour. C'est le sentiment du vieux Commentateur , qui écrit , *petimus quidem ut Poëtæ , damus autem ut Critici*. Mais cette explication m'est suspecte , & je ne suis nullement de cet avis. Comment Horace auroit-il demandé la permission d'user de cette liberté , puisqu'il ne se regardoit pas comme Poète , & qu'il ne faisoit ni poème épique , ni poème dramatique ? Assurément on s'est trompé à ce passage. Après qu'Horace a dit *scimus , je le fais* , ces méchans Poètes l'interrompent en continuant ,

Et hanc veniam petimus damusque vicissim.

Et nous prétendons qu'on nous donne la permission d'user de ce privilège , comme nous la donnons aux autres.

Cela ne convient point du tout à Horace , qui n'écrivoit rien , comme il le dit dans la suite , *nil scribens ipse* , & convient entièrement aux Poètes qu'il fait parler. Cela est certain. Si l'on ne veut pas que les Poètes parlent eux-mêmes , parceque cela paroît d'abord trop coupé , on ne peut du moins s'empêcher de convenir qu'Horace raporte lui-même la réponse de ces Poètes , & qu'il dit ; je sais bien ce qu'on dit d'ordinaire que les Poètes & les Peintres ont le privilège de tout entreprendre & de tout oser , & que comme ils donnent aux autres la liberté d'en user , ils demandent qu'on la leur donne de même : on la leur donne , mais c'est à condition qu'ils n'en abuseront point. Cela revient au même , mais le dialogue est plus agréable , plus vif , & plus à la manière d'Horace.

12 *Sed non ut placidis coeant immitia*] C'est Horace qui répond: Vous voulez qu'on vous donne la permission d'user de vos privilèges, on vous la donne; mais c'est à condition que vous n'en abuserez pas, & que vous ne ferez pas de manière que, &c. Tout ce dialogue est vif & plaissant, & il ne sauroit paroître nouveau à ceux qui connoissent les manières d'Horace.

Avant que de continuer, je crois devoir rendre compte d'une pensée que j'ai eue longtems sur les treize premiers vers de cette Poétique. J'avois cru qu'ils étoient la Preface & l'envoi du Livre, & qu'Horace, pour excuser le desordre où il l'a laissé, écrivoit aux Pisons: *Croyez que ce livre, que je vous adresse, est entierement semblable au tableau dont je viens de parler.* Mais enfin j'ai connu que je me trompois. Si Horace avoit voulu parler de son Livre, jamais il n'auroit supprimé l'article, & assurément il auroit écrit, *fore librum hunc similem.* D'ailleurs ne se regardant pas comme Poète, & ne faisant pas l'honneur à cette Poétique de la considérer comme un ouvrage important, puisqu'il dit dans la suite, *si quid componere curam*, si la fantaisie me prenoit d'écrire quelque chose; il n'est pas vraisemblable qu'il ait voulu s'excuser d'avoir manqué contre la régularité dans un traité comme celui ci, où non seulement ce n'est pas nécessaire, mais où il n'est pas même possible de l'observer. La découverte du dialogue des méchans Poètes avec Horace, m'a entierement confirmé dans cette opinion, que je crois si vraie & si sûre que je n'aurois rien dit de l'autre, si je n'avois trouvé des gens très habiles qui en étoient prévenus, & qui ayant toujours regardé ces treize premiers vers comme la Preface du Livre, n'ont changé d'avis que sur mes raisons. Cette même pensée pouvant donc venir encore à d'autres, il ne sera pas inutile d'en avoir dit un mot: car il ne suffit pas de refuter les erreurs & les mauvais sens, il faut, autant qu'on peut, les prévenir.

Ut placidis cœant immitia] Les Peintres & les Poëtes ne sont que des imitateurs, & par cette raison ils ne doivent peindre que ce qui est, ou ce qui peut être : car il n'y a que cela qu'on puisse imiter. Mais les uns & les autres ont souvent abusé de leur art, & quité les verités régulières, ou les idées vraisemblables, pour ne suivre que des imaginations monstrueuses. Vitruve se plaint de ce défaut des Peintres, dans le cinquième chapitre du Livre septième. Ce sont ces fantaisies extravagantes qui ont produit ces grotesques, que les curieux ne laissent pas d'estimer, mais que ceux qui ont le bon goût, ne compareront jamais à une figure régulière & sage. Horace donne ici un des plus importans préceptes de l'Art Poétique, qui est de n'assembler jamais des sujets contraires & incompatibles, & de ne blesser jamais la nature, la vraisemblance, ou la vérité.

14 *Inceptis gravibus plerumque & magna professis*] Après avoir donné le précepte général, Horace descend dans le particulier, & donne un exemple de la variété qu'il condamne. Mais pour faire mieux connoître ce qu'on doit penser des fautes qu'on fait contre l'unité, qu'il veut rendre nécessaire & indispensable, il choisit exprès celle qui paroît la moins choquante, & qui est un vice d'autant plus dangereux qu'il se glisse sous une apparence de vertu : ce sont les descriptions, piège presque inévitable aux petits génies. Horace fait donc voir ici le ridicule où tombent tous les jours beaucoup de Poëtes. Des commencemens graves & sérieux, qui promettent des choses sublimes & merveilleuses, aboutissent à une description éclatante d'un bois, d'un autel de Diane, d'un ruisseau, du Rhin, ou de l'arc-en-ciel. Ces descriptions sont cousues-là comme des lambeaux. Véritablement ces lambeaux sont de pourpre, mais ils sont pueriles ou extravagans, parcequ'ils sont mal placés. Il ne faut jamais s'abandonner à ces digressions, de quelque nature qu'elles
puiss-

puissent être, quand notre dessein nous appelle ailleurs.

16 *Quum lucus & ara Dianæ*] Il peut parler en général des autels de Diane, & de tous les bois qui lui étoient consacrés. Mais je croirois plus volontiers, comme Théodore Marcile, qu'il parle particulièrement du bois & de l'autel d'Aricie, *ara Dianæ Nemorensis*, qu'on prétendoit avoir été bâti par Oreste, qui y avoit consacré la statue de Diane Taurique, qu'il avoit enlevée de la Scythie, après avoir tué le Roi Thoas. Les Poètes prenoient ordinairement cet autel & ce bois pour le sujet de leurs descriptions : car outre que le lieu étoit fort beau, que ne pouvoit-on pas dire d'Oreste, de Diane Taurique, des sacrifices qu'on lui avoit faits en Scythie, de ceux qu'on lui faisoit à Aricie, & de la bisarre coutume qui s'observoit dans ce temple? Il ne pouvoit y avoir qu'un fugitif pour Prêtre, & il falloit que ce fugitif tuât de sa main le Prêtre dont il vouloit avoir la place, & qui, par cette raison, avoit toujours l'épée à la main pour se défendre; car il s'attendoit d'être attaqué à tous momens. C'est pourquoi Ovide a appelé ce temple d'Aricie, *un Royaume aquis par le fer, & d'une main criminelle*:

Partaque per gladios regna nocente manu.

18 *Aut flumen Rhenum*] Horace avoit sans doute été souvent fatigué de cette description du Rhin, dans les poèmes qu'on faisoit pour célébrer les victoires qu'Auguste avoit remportées de ce côté-là. Les méchans Poètes ne manquoient pas de s'aller tous noyer dans ce fleuve, comme cet Alpinus, dont il est parlé dans la dixième Satire du Livre premier :

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput, &c.*

PER-

Pendant que l'enflé Alpinus égorge lui-même Memnon, sans attendre le coup d'Achille, & qu'il barbouille la tête limoneuse du Rhin, &c.

Aut pluvius describitur arcus] L'arc-en-ciel est très propre à faire tourner la cervelle à un méchant Poète; car il croiroit manquer à l'admiration due au merveilleux mélange de ses couleurs, s'il ne prenoit aux cheveux la moindre petite occasion de le décrire. Peu de gens sont capables d'imiter en cette rencontre la sagesse d'Homere & de Virgile. Ils ont tous deux trouvé cent fois l'occasion de décrire cet arc-en-ciel; le premier n'en a jamais dit qu'un mot; & Virgile, lorsqu'il en a le plus parlé, n'y a employé que deux vers:

*Ergo Iris croceis per cælum roseida pennis
Mille trahens varios adverso sole colores.
Advolat. - - -*

On peut dire que cette description de l'Iris est aussi rapide que son vol.

19 *Et fortasse cupressum scis simulare*] Les descriptions dans la poésie, & l'imitation des ciprès dans la peinture, étoient d'ordinaire les premiers essais de ces deux arts. Les écoliers faisoient par-là leur apprentissage. Et comme on n'est pas Peintre pour avoir assez bien peint un ciprès, on n'est pas Poète non plus pour avoir fait une description passable.

20 *Si fractis enatat exspectans navibus*] Que sert à ce Peintre apprentif de savoir bien peindre un ciprès, lorsqu'il faut peindre un homme qui a fait naufrage, & qui flottant sur une planche du débris de son vaisseau, attend la mort à tous momens? Que sert de même à un Poète de savoir faire passablement une description, lorsqu'il est question de chanter des exploits immortels? Horace fait allusion à ces tableaux *ex voto*, que faisoient faire la plupart de

ceux qui étoient échappés d'un naufrage où ils avoient pensé périr.

21 *Amphora cœpit institui, currente rotâ cur urceus exit*] Voici une autre image tirée du potier, qui commençoit ordinairement son métier par de petits pots qu'on apelloit *urceos*, qui servoient à verser de l'eau; & qui le finissoit par la grande cruche appellée *amphora*, qui étoit comme le chef-d'oeuvre. Un potier, qui après avoir commencé une grande cruche, ne fait qu'un méchant petit pot, est comme un Poëte qui après un commencement magnifique, tombe & se perd dans des descriptions qui sont l'ouvrage d'un écolier. *Amphora* répond à *incœptis gravibus*, & *urceus* répond à *purpureus pannus*. Saint Jérôme a imité ce passage dans la Lettre qu'il écrit à Léta: *Lapsus penè sum ad aliam materiam, & currente rotâ, dum urceum facere cogito, amphoram finxit manus*. Je suis presque tombé dans une autre matiere, & en tournant toujours mon tour, pendant que je ne songe qu'à faire un petit pot, ma main a fait une grande cruche. Mais cette application renversée me paroît vicieuse; car il est bien naturel, comme Horace l'a mis, qu'un Potier mal-habile ne fasse qu'un petit pot de ce dont il avoit voulu faire une cruche; au lieu qu'il est impossible, quelque habile ou mal habile qu'il puisse être, qu'il fasse une cruche, *amphoram*, de la matiere qu'il avoit prise & qu'il travailloit pour en faire un petit pot, *urceum*.

23 *Denique sit quodvis simplex duntaxat & unum*] Voilà le précepte qui résulte de ce qu'il vient de dire. La simplicité & l'unité sont entièrement opposées au défaut dont il vient de parler. Les descriptions hors d'oeuvre les détruisent & les corrompent, il ne faut dans un ouvrage rien d'étranger. On doit imiter la conduite d'Homere, de Virgile & de Sophocle, qui ne font rien qui ne paroisse nécessaire, & qui ne soit bien amené; & qui s'ou-

s'ouvrent à leurs descriptions un chemin naturel & facile.

*Qui prius invenère locum, dum tempore capto
Talia subjiciunt parci, nec sponte videntur
Fari ea: rem credas hoc ipsam poscere, ita aptum
Diffimulant, aditusque petunt super omnia molles.*

25 *Decipimur specie reſti*] Ce n'est pas un nouveau précepte, il ne faut que donner ici la raison générale du défaut qu'il vient d'expliquer. C'est que dans les beautés de l'art, comme dans celles de la nature, on est ordinairement trompé par l'apparence du bien. Un Poète croit égayer son ouvrage par une description, & il le gâte. C'est la véritable liaison de ce passage. Ce qui suit, *breviſſe laboro, obſcuruſ fio*, &c. ce ſont les exemples qu'il donne pour confirmer cette proposition, *decipimur ſpecie reſti*. Saint Jérôme a appliqué à la morale ce précepte qu'Horace a donné pour la poéſie; car il a écrit dans ſa Lettre à Léta: *Vitia non decipiunt niſi ſub ſpecie umbræque virtutum*. Les vices ne nous trompent que ſous l'apparence & ſous le maſque des vertus.

Breviſſe laboro, obſcuruſ fio] La brièveté eſt aſſurément une des grandes beautés du diſcours; mais elle eſt ſi voiſine de l'obſcurité, qu'il eſt très difficile, en ſuivant l'une, de ne pas tomber dans l'autre; & il vaut toujours mieux avoir égard à la netteté, à la clarté, qui eſt la principale des vertus, *virtuſ prima perſpicuitaſ*; ſans elle, toutes les autres ſont inutiles. On n'écrit & on ne parle que pour être entendu.

26 *ſeſtantem levia nervi deſciunt*] Comme en voulant donner de la force à ſes vers & à ſes expreſſions, on tombe dans la groſſièreté & dans la rudèſſe, auſſi en voulant les polir, très ſouvent on les affoiblit. Chaque vertu a ſon vice qui lui eſt joint, la force & la rudèſſe, le foible & le poli. * M.

Bentlei a lu *lenia*, & il a fait une longue remarque pour appuyer cette leçon; mais quoiqu'il dise *lenia* est la seule véritable. *

27 *Professus grandia turgit*] Quand on cherche le grand, il est bien difficile de ne pas tomber dans l'enflure, qui est le vice le plus voisin; & l'on tombe dans l'enflure dès qu'on outre le grand. Comme Gorgias, en apellant Xerxès *le Jupiter des Perses*; & celui qui apelloit Brutus *le soleil de l'Asie*. Clitarque est aussi enflé dans ce passage où parlant de l'Abeille, il dit: *καταρέμεται τὴν ὄρεσιν, εἰσπίτταται ὃ εἰς τὰς κοίλας δρυῶν*. Elle pait sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes. Car ces expressions conviendroient à un lion, à un sanglier, à un aigle, ou à un gryphon; & ne conviennent point du tout à un petit animal comme l'abeille.

28 *Serpit humi tutus nimium timidusque procellæ*] La poésie est une mer, ceux qui s'embarquent sur cette mer, & qui sont sages, ne s'éloignent point trop du rivage, & ne s'en approchent point trop. Par l'un ils s'exposent à périr au milieu des flots; & par l'autre ils se mettent en danger de s'aller briser contre le rivage. De sorte qu'on peut dire aux Poètes ce qu'Horace disoit à Licinius dans l'Ode dixième du Livre second:

*Rectius viues, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Littus iniquum.*

Mais l'expression d'Horace paroît plutôt empruntée des oiseaux qui rampent à terre, lorsque la crainte des vents & des tempêtes les empêche de s'élever dans les airs.

29 *Qui variare cupit rem prodigialiter unam*] Ce vers prouve que tout ce qu'il a déjà dit n'est que la suite du même précepte. Car il y revient en faisant voir que ceux qui pour attraper le merveilleux, qu'il

qu'il appelle ici du nom de prodige, varient différemment un sujet, & y courent des descriptions pompeuses, au lieu d'arriver au but où ils tendent, font de véritables monstres, *omnia monstra faciunt*, pour me servir des paroles de Catulle. C'est comme s'ils mettoient les dauphins dans les bois, & les sangliers dans les eaux. Protée mena à la fin ses troupeaux sur les montagnes, & les timides Daims se retireront dans les mers :

*Et superjecto pavida natabunt
Æquore damæ.*

Ce mot *prodigialiter* est pris ici en bonne part, comme l'est souvent notre mot *prodigieux* & *prodigieusement*. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il faille le rapporter à *appingit*. Je croyois autrefois qu'il falloit lire *appingat* ; & je trouvois plus de sel dans cette leçon ; comme si Horace eût dit en se moquant, *ceux qui veulent varier prodigieusement leur sujet, mettent tout d'un coup les dauphins dans les bois, & les sangliers dans les eaux. Cela est bien plutôt fait.* Mais j'ai bien connu depuis que je n'entendois pas alors le passage, & que je n'entrois pas dans la suite du raisonnement.

30 *Delphinum sylvis*] D'une chose qui doit être simple & uniforme, ils en font des monstres.

31 *In vitium ducit culpæ fuga*] La peur de tomber dans un vice, nous jette souvent dans un vice plus grand que celui que nous avons voulu éviter. On veut fuir une uniformité ennuyeuse, & l'on fait un mélange monstrueux. La cause de cela, c'est qu'on fait ce mélange grossièrement & sans art, & il n'y a qu'un grand art qui puisse donner les moyens de le faire sans blesser l'uniformité. Il faut que ce mélange soit comme celui de l'arc-en ciel :

*In quo diversi niteant cum mille colores,
Transitus ipse tamen spectantia lumina fallit,*

Usque adeò quod tangit idem est

Il y a mille différentes couleurs ; mais le passage de l'une à l'autre est imperceptible, tant tout ce qui se touche est un.

Il faut-être simple avec art , comme Homere , Théocrite, Virgile.

32 *Æmilium circa ludum faber imus*] Horace designe ici un certain Statuaire qui demouroit au bas du Cirque, près du lieu que l'on apelloit *la sale d'Æmilius*, parcequ'un maître d'escrime, apellé *Æmilius Lentulus*, y avoit tenu ses gladiateurs. Ce Statuaire donnoit beaucoup de grace & de légereté aux cheveux, & finissoit admirablement les ongles ; mais à tout prendre, ses statues étoient mauvaises, parceque toutes leurs parties n'avoient pas entre elles cette liaison & ce raport qui en font comme l'ame qui donne la vie & l'action, ce qui est le principal & le tout d'un statue. Il en est de même des Poètes qui ne savent faire qu'une description, exprimer un sentiment, donner de la force à une comparaison, &c. En gros ils ne font que de méchans Poètes. * Au lieu de *imus* M. Bentlei a lu *unus*. Qu'il explique *unus omnium optime*, mieux que tous les autres. Mais cela est dur. *

34 *Ponere totum*] *Ponere, poser, pour faire, achever*, comme en Grec, *τιθέναι*. Il a dit ailleurs,

Solers nunc hominem ponere nunc Deum.

Et *totum* est ce que nous disons *le tout ensemble*. Il se dit proprement en peinture & en sculpture, des tableaux, & des ouvrages chargés de figures, dont les différentes parties, qui les composent, doivent concourir à former un seul & même tout, & à présenter un seul objet. Mais il se dit aussi des ouvrages où il n'y a qu'une seule figure ou sculptée ou peinte, dont les différentes parties doivent avoir entre elles une liaison si naturelle qu'elles ne forment qu'un seul & même

même corps. Il ne suffit pas de savoir faire une tête, un bras, un pied ; il faut savoir assembler le tout, de manière qu'il en résulte une seule figure qui n'ait rien d'estropié, & qui soit partout également bien dessinée & finie.

36 *Quam pravo vivere naso*] Le nez est ce qui paroît le plus sur le visage. Qu'un homme ait un vilain nez, quoiqu'il ait d'ailleurs le front bien fait, la bouche belle, les yeux & les cheveux fort beaux, c'est un laid homme. Il en est de même du poëme. Qu'il y ait de belles descriptions, de beaux mouvemens, que les figures y soient heureusement employées, ce sera toujours un fort méchant poëme, s'il pèche contre la simplicité & l'unité.

38 *Sumite materiam, vestris. qui scribitis æquam viribus*] Aristote nous enseigne que le but de la poésie, c'est d'imiter, & que les fautes qu'elle fait en imitant mal sont de deux sortes, ou *propres* ou *étrangères*. Les étrangères sont celles où elle tombe pour avoir choisi un sujet vicieux, & alors elle pèche contre un autre art que le sien. Mais les propres sont celles qu'elle fait en choisissant des sujets au dessus de ses forces. Et alors elle pèche contre son art même. Ce sont les fautes essentielles. Tout Poëte qui choisit des sujets qui ne sont pas proportionnés à ses forces pèche contre l'art de la poésie, & il est impossible qu'il réussisse dans son imitation. Voyez les Remarques sur le chap. XXVI. de la Poétique.

39 *Et versate diu quid ferre recusent*] Il ne faut pas se croire Poëte pour avoir fait par hasard un bon madrigal, une bonne épigramme, une bonne chanson ; ni entonner la trompette pour avoir passablement joué du chalumeau. Il faut en tout consulter ses forces. Et Horace applique ici fort heureusement à son sujet un précepte des Stoïciens, qu'Épictète nous a conservé dans le chapitre XXXVI. *Mon ami, avant toutes choses considère bien ce que tu veux*

entreprendre, & ensuite examine-toi bien toi-même pour voir si tu peux porter ce fardeau. Veux-tu être un pentathle ou un luteur, consulte tes bras, tes cuisses, tes reins : car on peut être bien disposé pour une chose, qu'on ne le sera pas pour une autre. Tibulle auroit peut-être mal fait des Odes, & Horace auroit peut-être fait de méchantes élegies. Les anciens Hébreux avoient mis ce précepte en proverbe, car ils disoient, *pro camelo sarcina*, le charge selon le chameau.

40 *Cui lecta potenter erit res*] Cette expression est remarquable, *potenter*, pour *selon ses forces*.

42 *Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor*] Horace explique ici en peu de mots en quoi consiste la vertu & la grace de l'ordre qu'un Poète doit suivre dans la disposition de son sujet ; & il ajoute ces mots, *aut ego fallor*, parceque c'est un nouveau précepte qu'il a fait sur la pratique des plus grands Auteurs de l'Antiquité, & que personne n'en avoit parlé avant lui. Car Aristote même n'en a rien dit dans sa Poétique, ou s'il en a parlé, c'est en un mot, & d'une manière fort obscure, comme on peut le voir dans mes Remarques sur ce petit traité. C'est donc par modestie qu'Horace dit, *aut ego fallor*, si je ne me trompe ; mais son précepte ne laisse pas d'être sûr. Le petit Scholiaste d'Homere a dit après lui, *αὐτὴ γὰρ ἀρετὴ ποιήσεως, τὸ ἀπὸ τῶν μέσων ἀρξάσαι, προϊόντα ὃ τὴν ἀρχὴν διηγείσθαι κατὰ μέτρον*. Une des grandes beautés de la poésie, c'est de commencer par le milieu, & de conter ensuite les commencemens en détail.

43 *Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici pleraque differat*] Ce *debentia dici* sert aux deux propositions *dicat* & *differat* : voici la construction & le sens de ce passage : *Ut jam nunc dicat debentia dici jam nunc, & pleraque differat jam nunc debentia dici*. Qu'il dise d'abord les choses qui doivent être dites d'abord, & qu'il reserve pour un autre tems la plus grande partie de celles qui devroient aussi

aussi être dites d'abord. Horace découvre ici un des plus grands secrets de la poésie. Un Historien suit toujours les tems dans le cours de son ouvrage ; mais l'ordre que les Poètes suivent dans la disposition de leurs sujets est bien différent ; car dans le poëme dramatique, comme dans l'épique, les grands maîtres ouvrent la scène le plus près qu'ils peuvent de la catastrophe, & prennent toujours l'action sur le moment de sa fin. Leur art leur fournit ensuite les moyens de nous mettre devant les yeux tout ce qui avoit précédé, & qu'ils n'avoient pas dû nous dire d'abord & de suite. Homere, Sophocle, Euripide n'en ont jamais usé autrement ; & ce secret est admirable : car en éloignant & en nous dérochant toujours par des incidens vraisemblables & naturels, la catastrophe, que nous attendions dans un moment, ils enflamment par là de plus en plus notre curiosité, & excitent en nous toutes les passions l'une après l'autre, ce qu'un ordre méthodique ne feroit jamais, & pour en être convaincu, on n'a qu'à lire Apollonius, qui a fait le poëme des Argonautes. Longin avoue qu'il n'y pas une seule faute dans cet ouvrage ; cependant il est mortellement ennuyeux. On en pourroit dire plusieurs raisons, mais la principale vient de son ordre, il est méthodique & suivi en tout ; & c'est la plus grande faute qu'il pouvoit faire, car il n'y a rien de plus froid que ces Poètes :

*Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Historiens suivent l'ordre des tems.*

Vida a traité au long cette matiere de l'ordre, dans le second Livre de sa Poétique, où il dit fort bien que le Lecteur attiré par l'adresse du Poëte, qui le met tout d'un coup à la fin d'un événement, & plein d'une vaine espérance, commence la lecture du poëme avec plus de gayeté, croyant qu'il en va voir tout à l'heure la conclusion, comme un homme

qui voyant le port devant lui, s'imagine qu'il y va entrer ; mais il en est plus loin qu'il ne pense, il faut qu'il revienne sur ses pas, & qu'il coure auparavant bien des mers. Il ajoute ensuite, que jamais un homme sage ne commencera, par exemple, la guerre de Troye par le jugement de Paris, en plaçant chaque événement dans son ordre naturel, comme s'il écrivoit des annales ou un journal, & non pas un poëme :

*Haud sapiens quisquam, annales ceu congerat, Ilii
Inchoet excidium veteri Pastoris ab usque
Judicio, memorans ex ordine singula, &c.*

45 *Hoc amet, hoc spernat*] Après avoir parlé de l'ordre, il parle du choix des incidens, car ils ne sont pas tous d'une égale beauté, & ils ne meritent pas tous d'entrer dans le poëme : outre que ce choix n'est pas aisé à faire, car ce qui est bon pour le poëme épique, ne l'est pas pour la tragédie. D'ailleurs il ne s'agit pas seulement de prendre les uns, & de rejeter les autres ; mais aussi de donner à ceux que l'on a choisis, la place qu'ils doivent avoir, & celle où ils feront un effet plus surprenant & plus convenable au poëme : car une même chose placée différemment, fait des effets tout differens. C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage qui étoit très difficile & très obscur. * Je puis dire que M. Bentlei n'en a connu ni la beauté ni la nécessité, & c'est ce qui l'a fait tomber dans cette étrange imagination que ce vers étoit transposé & qu'il falloit le mettre après le vers suivant, de cette manière :

*In verbis etiam tenuis cautusque serendis
Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor.*

Et voici la belle explication qu'il lui donne, *qu'il soit subtil & précautionné dans les mots qu'il admettra ; qu'il aime celui-ci, qu'il rejette cet autre.* Il y a là plu-

plusieurs erreurs. La première & la principale, c'est d'avoir donné à ce vers une place qui ne lui convient point. La seconde d'avoir fort mal expliqué ce mot *in verbis ferendis* ; car Horace ne parle point du tout des termes qu'il faut employer ou rejeter. Ce précepte est trop trivial & trop commun, il parle des termes qu'on peut inventer, forger : & la troisième enfin d'avoir cru qu'Horace après avoir parlé de l'ordre qu'on doit suivre dans un poème épique ou dramatique passe tout d'un coup à donner un précepte sur le choix des mots. Il n'y a personne qui ne sente que le précepte des incidens doit précéder. *

Promissi carminis] Il appelle un poème *promis*, un poème qu'on fait attendre depuis longtems, & sur lequel on a excité la curiosité du public ; car tout ce qui est si attendu doit être plus parfait que ce qui ne l'est point. Et Horace avoit peut-être en vue l'Enéide de Virgile, qu'on attendit si longtems, & dont on avoit dit, plusieurs années avant qu'elle parût :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Ce poème remplit & surpassa l'attente de tout le monde. Nous avons en notre langue des poèmes qui ne se sont pas bien trouvés d'avoir été si longtems promis.

46 *In verbis etiam tenuis*] Après avoir parlé de l'ordre ou de la disposition du sujet, & du choix des incidens. il traite la question, s'il est permis à un Poète de former des mots nouveaux ; il soutient qu'il lui est permis, & en donne des règles. *Tenuis*, subtil, délicat, fin. * *In verbis ferendis* ne signifie pas à admettre, à employer les mots communs de la langue, mais à en forger de nouveaux. *

47 *Notum si callida verbum reddiderit junctura novum*] Les mots nouveaux sont de deux sortes, ou simples, ou composés ; nous parlerons ensuite des

simples. Les composés, qu'Aristote appelle *συνθετά ἐνόνματα*, sont ceux qu'on fait de deux mots, qui étant chacun en particulier reçus par l'usage, quand ils sont ensemble, font un mot nouveau, comme *velivolium*, *saxifragum*, *verjutiloquus*; & c'est cette composition qu'Horace appelle ici *juncturam*. Mais il faut qu'elle soit fine & douce. Je suis obligé de dire ici qu'on a donné à ce vers deux autres sens tout differens. Les uns prétendent qu'Horace ne parle pas ici des mots, mais des expressions, des phrases, lorsque par le secours des épithetes, des adverbes, &c. on détermine certains termes connus, & d'un usage ordinaire, à un sens extraordinaire & nouveau, comme Horace l'a souvent pratiqué avec tant de succès, que Pétrone a dit, *Horatii curiosa felicitas*; & Quintilien, *Et verbis felicissimè audax*. Ce sens-là est plus ingénieux que vrai. Horace n'auroit jamais appelé cette construction *juncturam*, qui marque nécessairement un alliage, une liaison, lorsque de deux choses on en fait une. D'ailleurs il n'est ni possible ni naturel de donner des preceptes pour des hardiesses comme celles là, qui dépendent uniquement du goût de chacun, de son génie, & de la connoissance qu'il doit avoir de la force & de l'étendue des mots. Et enfin ce précepte ne seroit pas ici en sa place, puisqu'Horace dit dans le vers précédent, *in verbis ferendis*; ce qui ne peut jamais souffrir cette explication. L'autre sens est, *si callida junctura readiderit verbum novum, notum*, si vous vous servez d'un mot nouveau, de maniere que le lieu où vous le placez le rende connu, & en fasse d'abord comprendre la véritable signification. Ce sens-là me paroît moins bon & moins vrai que l'autre, je crois même qu'il ne peut être soutenu. Il n'est pas question ici de quelle maniere on les doit faire, *de verbis ferendis*; & ce qu'Horace dit ensuite des mots nouveaux simples, marque incontestablement qu'il parle ici de ceux qui sont composés. Aristote, Cicéron & tous les Rhéteurs ont suivi le même ordre.

48 *Si forte neceſſe eſt indiciis monſtrare recentibus abdita rerum*] Voici pour les mots ſimples, qu'Ariſtote appelle *πεποιημένα*, & Ciceron *ſicta*, c'eſt-à-dire, dont on n'avoit jamais ouï parler. Horace dit qu'il eſt permis à un Poëte de faire de ces mots, lorsqu'il eſt obligé d'exprimer des choſes cachées & inconnues. Comme, par exemple, s'il parloit de la bouſſole, de l'artillerie, de la poudre à canon, &c. car dans ces occaſions il faut bien inventer des mots. Mais il faut tâcher que le mot, qu'on invente, exprime ou la nature de la choſe, ou l'eſſet qu'elle produit; comme l'a fort bien expliqué Démétrius Phaleréus: τὰ ὃ πεποιημένα ὀνόματα δέιζοντα μὲν τὰ κατὰ μίμησιν ἐκφερόμενα, τὰ δὲ ἢ πρὸς γματῶν. C'eſt pourquoy Houere eſt loué d'avoir dit le premier, Σίξε ὀρθθαλμός, & λάψοντες, dont le premier exprime admirablement le ſifflement que fait un fer tout rouge quand on le trempe dans l'eau: & l'autre imite le bruit que font les loups & les chiens quand ils boivent. Surquoy nous avons fait notre mot, *lapper*. Il n'appartient pas à tout le monde de forger de ces mots, & il en faut uſer très ſobrement.

49 *Indiciis*] Car les mots doivent être la marque & l'image des choſes qu'ils expriment. C'eſt pourquoy Platon les appelle, σημῖα, σύμβολα.

50 *Cinctutis non exaudita Cethegis*] Il repreſente ici les Céthégus comme des hommes mâles & laborieux, qui avoient retenu dans leurs habits l'ancienne maniere de leurs peres, qui mépriſant la tunique, comme trop embarraſſante, ne portoient qu'une eſpece de tablier qui leur ſervoit de calſon depuis la ceinture en bas; & mettoient là-deſſus leur toge, de maniere que le pan qu'ils jettoient ſur l'épaule gauche, & qui paſſoit derriere le dos, venoit faire la ceinture, & laiſſoit le bras droit tout nu; & c'eſt ce qu'on appelloit proprement *cinctus Gabinus*, qui étoit ordinaire aux Conſuls & aux Préteurs, quand ils faiſoient leurs fonctions. Virgile dans le ſeptieme Livre de l'Enéide:

*Ipse Quirinali trabeâ cinctusque Gabino
Insignis referat stridentia limina Janus.*

Le Consul lui-même orné de sa toge Royale & ceint à la manière des Gabiens, va ouvrir les portes d'airain du temple de Janus.

Voilà pourquoi Horace appelle ici les Céthégus *cinctutos*, épithète qui ne donnoit pas seulement une idée d'antiquité, mais concilioit la vénération & le respect. Silius Italicus a voulu marquer ce *cinctus Gabinus*, lorsqu'il a dit de Céthégus :

*Ipse humero exertus gentili more parentum
Difficili gaudebat equo.*

Et Lucain :

- - - *Exertique manus vesana Cethegi.*

mais il s'en faut bien que ce mot *exertus* ne fasse le même effet que *cinctutus*.

51 *Dabiturque licentia sumta pudenter*] Il faut user de cette liberté sobrement & avec modestie ; & Horace lui donne même des bornes fort étroites : car il veut que les mots qu'on invente soient dérivés du Grec.

52 *Habebunt verba fidem*] Auront de l'autorité, seront reçus.

53 *Si Græco fonte cadant*] S'ils ont une origine Grecque, comme par exemple, si on appelloit *Scaphita* un homme qui conduit une barque, *Elephantista*, un homme qui mène un éléphant. Les Latins ne se sont pas contentés de cette manière, & ils ont fait aussi des dérivés des mots Latins ; de *beatus* Cicéron a fait *beatitas*. Messala, de *reus* a fait *reatus*. Auguste a fait de *munus*, *munerarius*.

Horace

Horace a fait *clarare* de *clarus*, & *inimicare* d'*inimicus*.

Parcè detorta] Il faut que ces mots nouveaux simples descendent du Grec; mais il faut aussi que l'origine en soit bien marquée, que l'analogie soit juste & entière, & qu'elle ne soit ni hardie, ni tirée de loin : car voilà ce que signifie ici *parcè detorta*.

Quid autem Cæcilio Plautoque dabit Romanus] Pourquoi ôteroit-on à Varius & à Virgile la liberté qu'on a donnée à Cécilius & à Plaute, qui sont tout pleins de mots nouveaux. Quintilien demande avec raison quand a cessé cette liberté que leurs ancêtres avoient eue, *quod natis postea concessum est, quando desit licere?* Tout ce qu'Horace dit ici des mots nouveaux nous est inutile pour notre langue, où nous n'avons pas la liberté d'en forger. Jamais langue n'a été si sage ni si retenue, ou plutôt si gênée & si esclave, que la nôtre.

59 *Signatum præsentè notâ procudere nomen*] Il parle des mots comme de la monnoie, qui n'a cours que quand elle est marquée au coin public. Car c'est ce que signifie *præsentè nota*, la marque, le coin de l'usage, le coin dont on se sert publiquement, & qui marque ce qui a cours. C'est pourquoi Quintilien a dit dans la même vue, *utendum planè sermone, ut nummo cui publica forma est*. Il appelle *forme* ce qu'Horace appelle *marque*. Pour faire donc qu'un mot soit marqué à ce coin public, il faut qu'il soit clair & intelligible, qu'il ressemble aux mots déjà en usage, par sa terminaison, & qu'il n'ait rien d'étranger. En un mot, que ce soit un mot nouveau que l'usage ait créé, comme Horace s'explique lui-même dans l'Épître II. du Livre second.

Adsciscet nova quæ genitor produxerit usus.

* M. Bentlei a fait une longue remarque pour prou-
ver

ver qu'il faut lire *nummum* au lieu de *nomen*. Mais cela est insoutenable. Tout le monde n'a pas la liberté de frapper de la monnoie nouvelle, quoique marquée au coin du Prince, mais tout le monde a la liberté de forger des mots nouveaux avec les précautions, qu'Horace enseigne. *

60 *Ut sylvæ foliis*] Le Grammairien Diomede cite ce vers de cette manière :

Ut folia in sylvis - - -

Cette leçon est plus simple, l'autre plus figurée. La comparaison est tirée du VI. Livre de l'Illiade, où Homère dit :

Οἷη περ φύλλον γενεή, τόηδε καὶ ἀνδρῶν.
Φύλλα τὰ μὲν τ' ἀνεμῷ χαμάδις χέει, ἄλλα δ'
δ' ὕλην

Τηλεθώσα φύει, ἔαρ δ' ὅπῃ γ' γνέσται ὥρη.
Ὡς ἀνδρῶν γενεή. ἢ μὲν φύει, ἢ δ' ἀπολήγει.

Telle qu'est la génération des feuilles, telle est celle des hommes ; quand les feuilles tombent abattues par le vent, la forêt en pousse d'autres qui paroissent au printemps. Il en est de même des hommes, quand une génération passe, une autre paroît.

63 *Debemur morti, nos nostraque*] Puisque nos ouvrages les plus solides ne peuvent durer toujours, il est injuste de prétendre que les mots aient toujours la même vigueur & la même grace. Toutes ces expressions nobles qu'Horace entasse dans ces six vers, servent à rendre plus plaisante cette chute, *nedum verborum stet bonos*. Car rien ne contribue tant au ridicule que le grand.

Sive receptus terrâ Neptunus classes aquilonibus arcet] Auguste coupa cet espace de terre qui séparoit de la mer le lac Lucrin & le lac Averno, &

y fit un port qu'on apella *portum Julium*, parceque cette entreprise avoit été commencée par Jule César. Suétone : *Portum Julium apud Baias immisso in Lucrinum & Avernum lacum mari, effecit.* Virgile en parle dans le second Livre des Géorgiques

65 *Regis opus*] Il ne veut pas dire que ce fût l'ouvrage du Roi, pour designer Auguste, car cela n'auroit pas plu. Mais il dit que c'étoit l'ouvrage d'un Roi, pour faire entendre que c'étoit un ouvrage très important, & d'une très grande dépense.

Sterilise diu palus aptaque remis] Il parle du marais Pomptine, *Aufente palude*. Jule César avoit eu quelque pensée de le dessécher. Et Horace loue ici Auguste de l'avoir fait. Mais il y a de l'apparence qu'il n'en avoit desséché qu'une petite partie, ou que ce marais retourna bientôt à son premier état, comme il avoit déjà fait longtems auparavant, ayant été desséché par le Consul Céthégus, l'an de Rome 593. & comme il fit encore longtems après, sous Théodoric. Et de cette maniere l'exemple est même plus propre qu'Horace n'avoit cru, à prouver le peu de durée & de solidité qu'ont tous les ouvrages des hommes. * Sur ce qu'Horace a fait breve le dernière syllabe de *palus* qui est ordinairement longue, M. Bentlei appelle ce vers *sceleratum versum*: voilà un grand mot, & il lit *sterilise palus prius*. Mais puisque les anciens Grammairiens ont cité ce vers d'Horace pour faire remarquer cette dernière syllabe breve, ce savant homme devoit la souffrir. On voit au moins que M. Bentlei est homme qui veut que l'on observe les breves & les longues. *

67 *Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis*] Horace veut parler ici de quelques levées qu'Auguste avoit fait faire pour empêcher les inondations du Tibre.

68 *Mortalia facta peribunt*] Puisque ce qu'il y a de plus solide perit, doit on s'étonner de voir perir les

les mots d'une langue ! Ce tour d'Horace me fait souvenir du même tour que Servius Sulpitius avoit pris avant lui dans une Lettre qu'il écrivoit à Cicéron, pour le consoler de la mort de sa fille Tullie. *En revenant d'Asie*, dit-il, *comme j'allois par mer d'Egine à Mégare, je jettai les yeux sur les contrées des environs. J'avois derrière moi Egine, devant moi Mégare, à ma droite le Pirée, à ma gauche Corinthe, toutes villes autrefois très florissantes, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines. Frappé de cet objet, je me mis à penser en moi-même. Quoi ! nous autres petits hommes nous nous fâchons & nous sommes indignés si quelqu'un de nous meurt, ou est tué, nous de qui la vie doit être si courte, lorsque nous voyons par terre, les cadavres de tant de grandes villes. Ne veux-tu donc pas revenir à toi, Servius, & te souvenir que tu es né homme ? On peut voir le reste dans les Epîtres de Cicéron, Livre quatrième, Epître cinquième. * *Facta* est ici un mot nécessaire & essenciel. Je voudrois que M. Bentlei ne l'eût pas changé en *cuncta*. **

71 *Si volet usus, quem penes arbitrium est, & jus & norma loquendi*] L'usage est le Roi ou le Tiran des Langues, tous les mots qui ne sont pas marqués à son coin n'ont point de cours. A Rome & à Athenes cet usage n'étoit autre chose que *la façon ordinaire de parler de tout le peuple*. C'est pourquoy Socrate avoue à Alcibiade dans le premier dialogue de ce nom, que le peuple, οἱ πολλοί, est un excellent maître de la langue. Ce n'est pas de même aujourd'hui parmi nous, où il y a un bon & un mauvais usage. Le bon c'est celui que forment la plus saine partie de la Cour & de la ville, & les bons Auteurs du tems. Le mauvais c'est celui du peuple. Cette différence vient de ce qu'à Rome & à Athenes tout le monde étoit mêlé & confondu. C'est pourquoy il n'y avoit point de différence sensible ; au lieu qu'en France & dans toutes les monarchies, la Cour & le peuple n'ont aucun commerce ni aucun rapport.

* 73 *Res gestæ regumque ducumque*] Ce vers qu'on passe ordinairement sans y faire de reflexion contient un grand précepte. Horace dit simplement *res gestæ regumque ducumque*, les actions des Rois & des Capitaines, pour nous apprendre qu'il n'est pas nécessaire que l'action du poëme épique soit grande par elle-même, mais qu'il faut nécessairement qu'elle le soit par le caractère de ceux à qui on l'attribue. L'action la plus simple peut être le sujet du poëme épique comme la plus grande; mais c'est une nécessité indispensable que ce soit l'action d'un homme très important, d'un Roi, d'un grand Capitaine. Celle d'un simple particulier, quelque grande qu'elle fût ne réussiroit point & rendroit le poëme & le Poëte très ridicules. *

74 *Quo scribi possent numero monstravit Homerus*] Il parle du poëme épique, & il dit avec raison, qu'Homere a montré en quel genre de vers il doit être composé: car ce Prince des Poètes avoit bien connu qu'il n'y avoit que le vers heroïque qui convînt à la majesté de ce poëme. C'est pourquoi Aristote dit fort bien dans sa Poétique: *Τὸ δὲ μέτερον τὸ ἡρωϊκὸν, ἀπὸ τῆς τεύξεως ἡρμηνεῖν, εἰ γὰρ τις ἐν ἄλλῳ τινὶ μέτρῳ διηγνησιακὴν μίμησιν ποιεῖτο, ἢ ἐν πολλοῖς, ἀπρεπὲς αὖ θαίνοιτο. τὸ γὰρ ἡρωϊκὸν σασιμῶταλον καὶ ὀγκωδέστατον.* L'experience a fait voir que le vers heroïque étoit seul propre au poëme épique; & si quelqu'un entreprenoit d'en faire un dans un autre genre de vers, ou en mêlant plusieurs vers de differens genres, il le feroit sans succès; car le vers heroïque est le plus grave & le plus pompeux. Aristote parle ainsi avec certitude; & après avoir vu le malheureux succès de ces poëmes épiques, où l'on avoit mêlé plusieurs sortes de vers; comme cela paroît par un autre endroit du même Livre. Mais il ne suffit pas de savoir que les actions des Rois & des Capitaines qui seules peuvent faire le sujet du poëme épique, doivent être écrites en vers heroïques, il faut savoir encore ce que c'est que ces vers:

vers : car la plupart des gens s'imaginent que ce sont simplement des vers hexamètres, parcequ'ils ont six pieds ; & ils se trompent. Tout vers heroïque est véritablement hexametre, mais tout vers hexametre n'est pas heroïque. Pour bien entendre cette difference, il faut savoir que six pieds, de quelque maniere qu'ils soient rangés, font un hexametre ; au lieu que pour faire un vers heroïque il faut observer les loix qu'Homere a données. Terentianus dit fort bien :

*Hexametron dicunt, sed non Heroïcon omnem,
Nam sex pedes inesse non erit satis.
Leges quippe datas heroïca carmina poscunt
Quæis acta Homerus heroum quum scriberet
Versibus ostendit, quas æquè sermo Latinus
Custodit omnes.*

La premiere de ces loix est qu'il faut observer la cesure, qu'on apelle *tome penthemimeris*, c'est-à-dire qu'après le second pied il faut qu'il y ait une syllabe que finisse le mot, & qui fasse un sens, comme

Dardani | ique ro | gum.

La seconde, qu'il faut observer la cesure qu'on apelle *tome heptamimeris* ; c'est à dire qu'après le troisieme pied, la syllabe qui suit doit finir le mot & le sens, comme

Dardani | ique ro | gum capi | tis

Si l'on n'observe ni l'une ni l'autre de ces regles, il faut que la cesure penthemimere finisse par un trochée ; c'est-à-dire qu'après les deux premiers pieds le mot finisse par une longue & par une breve, comme

Infan

Infān | dum re | gīnă.

ou que la censure heptamimere finisse de même par un trochée, c'est-à-dire, qu'après le troisième pied il y ait un mot d'une longue & d'une brève, comme

Quæ pax | longa re | miserat | ārmă

ce qui est bien rare. Si l'on ne trouve aucune de ces quatre loix dans un vers, il est hexamètre, non pas héroïque; & les Critiques le rejettent, comme ce vers de Virgile,

Magnanimi Jovis ingratum ascendere cubile.

qu'on ne lui a pardonné que parcequ'il est seul parmi tant de milliers d'autres, où ces règles sont inviolablement observées :

Nec est notandus unus in tot millibus.

75 *Versibus impariter junctis querimonia primum*]
L'élegie ne fut au commencement qu'une plainte sur la mort de quelqu'un. C'est pourquoi Ovide dit sur la mort de Tibulle, en faisant allusion à cette triste origine :

*Flebilis indignos, Elegeia, solve capillos :
Ab nimis ex vero nunc tibi nomen erit.*

d'où peut-être on pourroit conjecturer que l'élegie dut sa naissance aux plaintes que l'on faisoit sur la mort d'Adonis. Peu de tems après on la fit servir aussi à peindre la joie & la tristesse des amans. M. Despréaux a fort bien renfermé tous ses usages dans ces quatre vers :

*La plaintive élegie en longs habits de deuil
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil:
Elle peint des amans la joie & la tristesse,
Flate, menace, irrite, apaise une maîtresse.*

Le seul avantage que les vers Latins ayent sur les vers François ; c'est qu'ils expliquent ce que l'élegie étoit au commencement. & ce qu'elle fut ensuite. Mais les vers François ont aussi sur les vers Latins un autre avantage, c'est qu'ils expriment le différent usage que les amans ont fait de l'élegie, dont ils ne se sont pas moins servis pour témoigner leur douleur que pour faire éclater leur joie.

76 *Voti sententia compos*] La joie d'avoir obtenu ce qu'on souhaitoit, &c.

77 *Exiguos elegos*] Le vers pentametre est proprement le vers élégiaque ; comme ce vers a un pied de moins que l'hexametre qui le précède, Horace l'appelle *exiguum*, petit. C'est pourquoi il a dit deux vers plus haut, *versibus impariter junctis*. Cette inégalité de vers est une des principales causes de l'avantage que l'élegie Greque & Latine remportent sur l'élegie François, où nous n'avons que de grands vers à employer. Cette élégie boiteuse, comme Ovide la décrit dans ces vers,

*Venit odoratos elegeia nexa capillos,
Et puto pes illi longior alter erat,*

fera toujours plus gracieuse que la nôtre qui marche si droit.

Emiserit auctor, Grammatici certant] On ne fait bien certainement ni qui a inventé l'élegie, ni pourquoi elle a été ainsi nommée. Terentianus Maurus a dit comme Horace :

*Pentametrum dubitant quis primus finxerit auctor.
Quidam non dubitant dicere Callinorum.*

On doute qui a inventé le vers pentametre. Quelques gens assurent que c'est Callinus.

D'autres en ont donné l'honneur à Théoclès, à Archiloque, ou à Terpandre.

79 *Archilochum proprio rabies armavit iambo*] Il attribue l'invention des vers iambes à Archiloque. Cependant il y avoit des vers iambes longtems avant ce Poëte; mais comme personne ne s'en servit jamais avec tant de force, on lui fit l'honneur de dire qu'il les avoit inventés; & tous ceux qui ont parlé du vers iambe, l'ont appelé l'iambe d'Archiloque.

. 80 *Hunc socci cepere pedem grandeſque cothurni*] *Soccus*, la chaussure de la comédie. *Cothurnus*, la chaussure de la tragédie. La tragédie & la comédie ont pris le vers iambe comme le plus propre pour la conversation.

81 *Alternis aptum sermonibus*] Horace donne ici trois qualités au vers iambe; qu'il est propre à la conversation; qu'il apaise mieux qu'un autre les troubles qui s'élèvent dans les théâtres, & qui interrompent les acteurs: & enfin qu'il est bon pour faire marcher une action. La preuve de la première qualité se tire de ce qu'on ne sauroit presque parler Grec ni Latin sans faire des vers iambes, comme Aristote & Cicéron l'ont remarqué. Aristote écrit dans le chap. IV. de sa Poétique. *Μάλιστα γ' ὁ λεγικὸν τῶν μέτρων τὸ ἰαμβεῖον ἐστὶ. σημεῖον δὲ τὸ τε, πλεῖστα γ' ἰαμβεῖα λέγομεν ἐν τῇ διαλέκῳ τῇ πρὸς ἀλλήλους.* Car le vers iambe est le plus propre pour la conversation; & une marque de cela; c'est que nous faisons très souvent des vers iambes en parlant les uns avec les autres. Et Cicéron: *Magnam enim partem ex iambis nostra constat oratio.*

Et populares vincentem strepitus] Proprement, qui surmonte le tumulte des peuples. Il veut dire, sans doute, que l'iambe est le vers le plus propre pour apaiser le bruit que le peuple fait dans le théâtre; parceque n'étant point éloigné de sa manière ordinaire de parler, il attire plus facilement son attention

tion. Et c'est en quoi notre langue est bien moins heureuse que la Greque & que la Latine. Les grands vers, dont se sert notre tragédie, ne sont propres à donner de l'attention qu'à certaines gens, ils sont entièrement au-dessus de la portée du peuple; & c'est un défaut, quoique parmi nous ce spectacle ne soit pas fait pour lui.

82 *Et natum rebus agendis*] Horace a pris ceci d'Aristote, qui dit dans sa Poétique: τὸ ὃ ἱαμβικὸν καὶ τετραμέτρον κινητικὰ, τὸ μὲν ὀρχησικόν, τὸ δὲ πρακτικόν. Le vers iambe & le vers tetrametre sont propres à donner du mouvement; celui-ci est bon pour la danse, & celui-là pour l'action. L'iambe est propre pour l'action, parceque, comme dit Quintilien, *frequentiore quasi pulsum habet, ab omnibus partibus insurgit, & à brevibus in longas nititur & crescit: il a le mouvement plus vite, il va toujours en augmentant dans toutes ses parties, & en passant légèrement sur la breve, il s'appuie & se repose sur la longue.* Cela sera sensible, si l'on compare un vers iambe avec un vers trochaïque; il n'y aura d'autre différence, sinon que les pieds de l'iambe commenceront par la breve, & les pieds du trochaïque par la longue; cependant l'un sera fort vite, & l'autre fort lent. C'est donc avec raison que la tragédie & la comédie, qui ne sont que des imitations des actions des hommes, ont pris pour leur partage le vers qui étoit le plus propre pour l'action.

83 *Musa dedit fidibus Divos puerosque Dcorum*] Il va expliquer quels sont les sujets de la poésie lyrique, & d'abord, comme on ne connoît point l'inventeur de cette poésie, il en donne tout l'honneur à une des Muses, à moins qu'il n'ait voulu en fixer l'origine à Orphée, qui en avoit appris le secret de la Muse Calliopé sa mere, comme il le dit dans l'Ode XII. du Livre I.

*Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapsus.*

Divos

Divos puerosque Deorum] La poésie lyrique avoit quatre sortes de poèmes; des himnes; des panégyriques, *encomia*; des lamentations, *ἑρπνες*, & des vers bachiques. Les himnes, qui comprennoient aussi les dithirambes, étoient pour les Dieux; les panégyriques; pour les Heros, pour les Rois, & pour tous ceux qui avoient vaincu dans les jeux de la Grece; & les lamentations, pour pleurer les malheurs & les funestes effets de l'amour. Mais *Ode* est le nom général qui comprend tous les autres. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Ode XII. du Liv. I. & sur l'Ode II. du Livre IV.

84 *Et pugilem victorem, & equum in certamine primum*] Comme dans l'Ode II. du Livre IV.

- - - pugilemve, equumve
Dicit & centum potiore signis
Munere donat.

Qu'il loue un athlete qui a gagné le prix du pugilat, ou qu'il parle d'un foudroyant coursier, qui, par sa légèreté, a remporté le prix des jeux, & qu'il leur donne à tous des éloges plus glorieux & plus durables, que mille statues.

Car les Poètes lyriques ne louoient pas seulement le vainqueur, mais aussi le cheval qui lui avoit fait remporter la victoire. On peut voir là les Remarques.

85 *Et juvenum curas & libera vina referre*] Voici la quatrième sorte de poésie lyrique, que j'ai appelée plus haut les vers bachiques, parcequ'ils chantoient l'amour, les jeux & les festins.

86 *Descriptas servare vices operumque colores*] Ce vers est difficile, en ce qu'on ne voit pas d'abord s'il se rapporte à ce qui précède, ou s'il doit aller avec ce qui suit. Heinsius prétend que tout ceci est transposé, parce, dit-il, qu'il n'y a pas d'apparence qu'Aristote ayant joint les Poètes iambiques avec les Poètes tragiques & les comiques, Horace ait voulu les séparer, & fourer là si mal à propos les Poètes lyriques; on ne

traite pas Aristote avec si peu de respect. Il n'y a personne qui ne voye que cette raison n'a rien de solide. Je ne m'amuserai donc pas à le refuter. Horace ayant parlé des differens sujets & du different caractère du poëme épique, de l'élégie, du vers iambique, & de l'Ode, ajoute qu'un Poëte qui ne fait pas observer & qui confond ces differens caractères, ne doit pas être appellé Poëte. En effet, celui qui prendra dans l'élégie le ton du poëme épique, qui parlera dans le vers iambique, qui doit être rempli de fiel, avec la douceur de l'élégie; & qui obscurcira la majesté de l'Ode par la noire malignité du vers iambique, ne sera qu'un indigne Poëte. Cette reflexion est très importante & très utile : la plupart de nos Poëtes François devroient la méditer bien serieusement; peut-être qu'à la fin leurs églogues n'emprunteroient pas les habits de l'élégie, leurs élégies n'affecteroient pas la grandeur du poëme épique, & les stances de leurs Odes ne seroient pas aiguillées en épigrammes.

Vices] Il appelle *descriptas vices*, *vices adtributas*, *assignatas*, les differens sujets, les differens caractères de ces differens poëmes : car chacun a le sien à part.

Operumque colores] *Les différentes couleurs de ces ouvrages*, c'est-à-dire le different stile de chacun, & les differens ornemens dont on a accoutumé de les embellir. Il les compare aux couleurs des Peintres, qui sont différentes selon les differens sujets, & selon la differente impression qu'ils veulent faire.

88 *Cur nescire, pudens pravè, quam discere malo*] Voilà le défaut de la plupart des hommes; une sotte honte fait qu'ils aiment mieux conserver leur ignorance en la cachant, que de chercher les moyens de la guerir en faisant un aveu sincere.

89 *Versibus exponi tragicis res comica non vult*] Les vers tragiques ne doivent point être employés dans la comédie, ni les vers comiques dans la tragédie. Voilà le précepte qu'Horace donne ici dans ces trois vers. Mais pour le bien comprendre il

il faut favoir qu'un vers peut être apellé tragique ou comique en deux manieres ; la premiere , à cause de ses mesures & de ses pieds ; car quoique le vers tragique & le vers comique soient tous deux des vers iambes , & qu'ils reçoivent tous deux des spondées ; il y a pourtant une très grande difference de l'un à l'autre : le tragique ne reçoit le spondée que dans le troisieme & dans le cinquieme pied , pour rendre sa marche plus noble & plus pompeuse : Et le comique , pour rendre la sienne plus naturelle , & faire qu'on y remarque moins d'affectation , le reçoit dans tous les endroits où le tragique le refuse. Dans la seconde maniere , un vers peut être apellé tragique , ou comique , à cause de la bassesse de ses expressions & de ses figures. Dans l'un & dans l'autre de ces deux égards , il est certain que les vers tragiques ne doivent point être mêlés dans la comédie , ni les vers comiques dans la tragédie. Mais comme Horace explique cette loi des pieds & des mesures dans le vers 255. &c. je crois qu'il ne parle ici que des expressions & des figures , comme la suite même le prouve. Il n'y a rien de plus vicieux que des grandes figures & des expressions nobles dans le comique , qui ne se sert ordinairement que de mots propres & populaires ; comme aussi il n'y a rien de plus mesléant que les mots populaires dans la tragédie qui demande un stile sublime & hardi.

91 *Narrari Cæna Thyestæ*] Il met le souper de Thyeste pour toutes sortes de tragédies : car l'histoire de Thyeste , qui mangea ses propres enfans qui lui furent servis par Atrée , est une des plus tragiques ; c'est pourquoi Aristote a mis cette famille de Thyeste du nombre de celles d'où les Poètes tragiques doivent tirer leurs sujets. Ennius avoit fait le Thyeste , dont il nous reste quelques fragmens. Il faut bien remarquer le mot dont Horace se sert en parlant du souper de Thyeste ; il dit *narrari* , qu'il doit être raconté , & non pas représenté. Voyez la Remarque sur le vers 184.

92 *Singula quæque locum teneant sortita decenter*] Il faut que le stile de la tragédie n'entreprenne rien sur celui de la comédie , & que celui-ci n'attente point sur les droits de celui-là ; ils ont tous deux leur place marquée. Et comme dit Quintilien dans le X. Livre: *Sua cuique propofita lex , fuus decor est ; nec comædia in Cothurnos affurgit , nec contra tragædia focco ingreditur.* Chacun a fes loix marquées , & fa propre beauté ; ni la comédie ne doit chauffer le cothurne , ni la tragédie prendre le foulier plat. C'est la nature elle-même qui a fait ce partage , & l'on s'éloignera toujours de la bienséance & de la décence , quand on voudra le changer ou le troubler. * Il ne faut nullement changer *decenter* en *decentem*. *

93 *Interdum tamen & vocem comædia tollit*] La décision qu'Horace vient de faire , n'empêche pas qu'on ne trouve souvent dans la comédie des expressions fortes & tragiques ; & que la tragédie n'emprunte un langage propre & simple , qui tient beaucoup de la prose & de la conversation. Et bien loin que cela soit vicieux , il est au contraire très naturel. La tragédie & la comédie ne font que des imitations des actions humaines ; c'est pourquoi il faut que le stile soit proportionné & au sujet dont on parle , & à l'état de celui qui parle. Un pere irrité parleroit mal dans la comédie , si son discours n'étoit plus noble & plus enflé que lorsqu'il parle sans passion. Et dans la tragédie , un homme qui est dans la douleur & dans l'affliction , se rendroit insupportable , si ses plaintes étoient empoulées , & d'un stile fort sublime & fort recherché. On peut voir ce qui a été remarqué sur la Satire IV. du Livre I. *At pater ardens sævit* , &c.

94 *Iratusque Chremes*] Chrémès prend un ton tragique lorsqu'il dit à son fils , dans la V. scene du V. Acte de l'Héautontimorumenos de Terence :

- - - non si ex capite sis meo
Natus , item ut aiunt Minervam esse ex Jove , eâ
causâ magis

Patiar, Clitipho, flagitiis tuis me infamem fieri.

Non, Clitiphon, quand vous seriez sorti de ma tête, comme on dit que Minerve est sortie de celle de Jupiter, je ne souffrirois pas pour cela que vous me deshonorassiez par vos infames debauches.

Et dans les Adelpes, Déméa parle aussi d'un ton bien élevé, quand il dit dans la première scène du V. Acte,

*Heu mihi quid faciam? quid agam? quid clamem?
aut querar?*

O cælum! ô terra! ô maria Neptuni!

Ah, que ferai-je? que deviendrai-je? comment me prendrai-je à crier? quelles plaintes ferai-je? ô ciel! ô terre! ô mers du grand Neptune!

Mais ce n'est pas seulement dans la colère que la comédie peut élever son stile, c'est dans toutes les passions violentes; comme la pratique des grands maîtres le prouve manifestement. Dans l'Eunuque de Terence, Cheréa transporté de joie, dit des choses qui pourroient entrer dans la tragédie. Mais il faut un grand art pour le faire avec succès.

95 *Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri*]
Je crois que la tragédie donne moins d'occasion de parler d'une manière commune & populaire, que la comédie n'en donne de parler d'une manière extraordinaire & sublime. Et après y avoir bien pensé, peut-être trouvera-t-on qu'Horace veut établir ici, que ce n'est que dans la douleur que la tragédie peut & doit mettre des paroles simples & communes dans la bouche de ses Héros. Toutes les douleurs ne demandent pas même cette simplicité, il y en a qui peuvent être éloquentes; & c'est pourquoi Horace a mis *plerumque*, & non pas *semper*. Longin décide en général, que le grand & le sublime ne sont point de saison, lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié.

Notre tragédie a souvent péché contre cette règle.
 * *Tragicus*, pour *actor tragicus*, pour l'acteur qui joue dans la tragédie. Mais M. Bentlei forme sur cela une difficulté qui merite quelque attention. Il dit que *tragicus* n'a jamais été employé absolument pour *actor tragicus*. C'est pourquoi il a ôté le point qui est après *pedestri*, & il a raporté ce *tragicus* à *Telephus* & à *Peleus*. Il a lu :

*Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri
 Telephus aut Peleus.*

C'est ainsi que Cicéron a dit dans l'oraison contre Pison : *Ego te non vecordem, non furiosum, non mente captum, non tragico illo Oreste aut Athamante dementionem putem?* Malgré cet exemple qui est si conforme, je suis persuadé qu'Horace a mis *tragicus* absolument pour tout acteur de tragédie, Horace donne d'abord le précepte général & il le confirme ensuite par des exemples. Cela est plus naturel. *

96 *Telephus* & *Peleus*, *quum pauper* & *exul uterque*] Le Pelée & le Telephus étoient deux tragédies Grecques, dont le sujet nous est aujourd'hui très inconnu. Il paroît seulement que ces deux Princes ayant été chassés de leurs Etats, étoient allé mandier du secours en Grece, & qu'ils y avoient été en habit de mendiants. Ces deux pieces, dont Horace parle ici, étoient d'Euripide, comme cela paroît par plusieurs passages des Grenouilles d'Aristophane, où Euripide parle lui-même de ces deux pieces comme en étant l'Auteur. On peut voir l'acte III. sc. II. C'est pourquoi dans la même scene Eschyle appelle Euripide, *πρωχοποιόν & βακισυρραπίδην*, *faiseur de mendiants* & *rapetasseur de baillons*. Et dans la II. scene de l'acte IV. il lui fait ce reproche :

Πρῶτον μὲν τὲς βασιλεύοντ' ἄς ῥά κ' ἀμπίχων, ἵν' ἑλεεινοὶ
 τοῖς ἀνθρώποις φαίνοντ' εἶναι.

Pre-

Premièrement tu introduis des Rois vêtus de haillons, afin qu'ils attirent plus facilement la compassion des hommes.

Le même Aristophane se moque encore fort plaisamment du Telephus du même Poète dans ses Acharnenses, act. IV. sc. II. où il introduit Dicéopolis, qui va emprunter à Euripide tout l'équipage de mandiant qu'il avoit donné à Telephus dans sa piece. Après en avoir obtenu les haillons, il demande le bonnet, après cela le bâton, la besace, une tasse écornée, un pot percé. Euripide lassé de ses importunités, lui dit : *Eh mon ami tu m'emporteras piece à piece toute ma tragédie :*

Ἀνθρῶπ' ἀφαιρήσεις με τὴν τραγωδίαν.

Dicéopolis ne laisse pas de revenir à la charge ; il lui demande encore quelques méchantes herbes pour mettre dans sa besace ; surquoi Euripide perdant patience, lui dit : *Tu vas me ruiner. Ne vois-tu pas qu'il ne me restera rien de mes fables.*

Ἀπωλεῖς μ' ἰδέ σοι φρεῖδα μοι τὰ δράματα,

comme si la tragédie d'Euripide ne consistoit que dans tout cet équipage de mandiant. Voilà une Satire bien fine, & un tour bien ingénieux. Et ce qui augmente la plaisanterie, c'est que toute la scene est remplie de vers d'Euripide même. Théodore Marcile s'est donc fort trompé, quand il a assuré que dans ce passage d'Horace le mot *exul*, exilé, n'étoit que pour Pelée, & non pas pour Telephus : car le contraire paroît manifestement par ce vers, où Telephus dit :

— Ω θυμ', ὁρᾷς γ' ὡς ἀπωθῆμαι δόμων
Πολλῶν δέομεν σκευαρίων.

O mon coeur, tu vois comment je suis chassé de ma maison, manquant de toute sorte d'équipage.

C'étoit aparemment ce même Telephus d'Euripide qu'Ennius & Névius avoient mis sur le théâtre Romain. Dans Ennius, Telephus dit :

Regnum reliqui septus mendici stolâ.

J'ai quité mon royaume en habit de mandiant.

Les reproches qu'Aristophane fait sur cela à Euripide, sont fondés sur ce qu'il n'y a rien de plus indigne de la tragédie, que d'introduire sur la scene des Rois réduits à la mendicité; car cela peche contre toute sorte de vraisemblance, n'étant pas possible que des Rois se trouvent dans un si pitoyable état, & soient jamais réduits à une si affreuse misere. Ciceron même dans son oraison *Pro leg. Manil.* reconnoît que les Calamités des Rois attirent facilement la compassion, & le secours de tout le monde & surtout des Rois, & de ceux qui vivent sous des Rois, parceque ce titre de Roi leur paroît grand & saint. *Hoc jam fere sic fieri solere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facile multorum opes alliciant ad misericordiam: maximeque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quod regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur.* Voilà pourquoi Horace se contente de dire ici *pauper*. Au reste Eschyle avoit fait aussi un Telephus, mais il ne l'avoit pas representé comme un mandiant, car s'il étoit tombé lui-même dans ce défaut, il n'auroit osé se moquer d'Euripide.

97. *Projicit ampullas & sesquipedalia verba*] *Ampullas* pour l'enflure & l'affectation des sentimens. *Sesquipedalia verba* pour l'enflure des termes, qu'il appelle *sesquipedalia*, d'un pied & demi, à cause de leur longueur: car les Grecs, pour rendre leur stile plus pompeux, joignoient ensemble des mots, & en faisoient des composés d'une longueur souvent prodigieuse. Cette composition réussissoit dans le grand & dans

dans le sublime; mais elle étoit ridicule dans la bouche d'un homme qui vouloit paroître affligé. Voyez ce qui a été remarqué sur le vers 14. de l'Épit. III. *ampullatur in arte.*

99 *Non satis est pulcra esse poemata, dulcia sunt*] Après avoir donné le précepte, il en donne la raison. C'est qu'il ne faut pas seulement qu'une pièce soit belle, il faut qu'elle soit douce, agréable, c'est-à-dire touchante. Horace parle ainsi par rapport à l'injuste prévention des ignorans, qui croient avoir fait une belle pièce, quand ils y ont bien prodigué toutes les fleurs de l'éloquence, & étalé toute la pompe des ornemens. Mais ce n'est rien faire, si elle ne touche & n'émeut: car c'est là le but principal de ce poëme. Il ne s'agit pas de fermer dans un tableau les couleurs les plus belles sans aucun ménagement, il s'agit de rendre une action vive & sensible, & pour cet effet il ne faut employer que les couleurs qui conviennent à cette action, & qui peuvent faire l'impression qu'on souhaite. Une pièce est donc belle, *pulcrum poema*, par le stile; & elle est douce par la passion & par les mouvemens. Et c'est dans cette vue que Platon a appelé la tragédie, *ἡ ποιητικὴς δημιουργία τοῦ καὶ τοῦ χαλαρωτικώτατον*. *Est le plus divertissant & le plus touchant de la poésie.* Heinsius s'est infiniment trompé à ce passage, car sous prétexte que les Philosophes ont opposé τὸ ἡδὺ & τὸ καλόν, le doux & le beau, & qu'ils n'ont appelé beau que ce qui est louable, il a cru qu'Horace avoit dit ici *pulcra poemata* dans le même sens. *Non est satis*, dit il, *si laudanda sunt poemata, etiam jucunda esse oportet.* Il ne suffit pas que les poëmes soient louables, il faut encore qu'ils soient doux, c'est-à-dire agréables & qu'ils fassent plaisir. On ne peut rien imaginer de plus éloigné du sens d'Horace, qui n'auroit jamais appelé louable un poëme qui n'auroit pas été touchant. * M. Bentlei a trouvé dans un MS. *Non satis est pura esse poemata.* Et il explique ce *pura*, *civilia*, *popularia*, *quotidiana*, écrits en termes purs & de l'usage commun. Ce qui est très opposé à la pensée d'Horace. Ma remarque le fait assez voir.

Dulcia] Douces, c'est à dire touchantes ; car ce qui touche plaît. Horace a imité cette expression d'Aristote même, qui dans le XX. chap. de sa Poétique, en parlant de la diction & des sentimens, dit ; *Qu'il y a des choses qui sont naturellement telles qu'on veut les faire paroître, dignes de pitié, ou terribles, grandes, ou vraisemblables, & qu'il y en a d'autres qui ne sont rendues telles que par l'adresse de celui qui parle, car, ajoute-t-il, que resteroit-il à faire pour lui, si toutes les choses étoient touchantes par elles-mêmes, sans l'aide de ses discours ?* Il y a dans le Grec, si toutes les choses étoient douces par elles-mêmes : ce qui meritoit d'être remarqué. Aristote conclud de-là, que les Poètes ont besoin de la rhétorique comme les Orateurs, & qu'ils doivent se servir des mêmes lieux.

Sunto] Il parle comme un vieux Jurisconsulte qui cite des Loix : *Sunto, agunto.*

100 *Et quocumque volent*] Qu'elle lui inspire toutes les passions & tous les mouvemens qu'elle voudra, la haine, la crainte, la terreur, la compassion.

102 *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*] C'est une maxime très sûre, & que Cicéron a expliquée fort au long dans son second Livre de l'Orateur. Il est impossible que des auditeurs ou des spectateurs soient touchés, si l'Orateur ou l'acteur ne sont paroître en eux tous les mouvemens qu'ils veulent inspirer aux autres. Et il faut que ces mouvemens paroissent *non simulacra neque imitamenta, sed luctus verus, atque lamenta vera & spirantia.*

*Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleu-
riez ;*

*Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bou-
che,*

Ne partent point d'un coeur que sa misere touche.

Despréaux dans sa Poétique.

On n'a qu'à se souvenir de l'histoire d'un ancien comédien nommé Polus , qui dans l'Electre de Sophocle jouoit ordinairement le rôle de cette Princesse. Il perdit son fils unique , qu'il aimoit tendrement. Après les premiers transports de son deuil & de son affliction , il remonta sur le théâtre un jour qu'on jouoit l'Electre , au lieu de l'urne des fausses cendres d'Oreste, il prit l'urne où étoient les véritables cendres de son fils , & embrassant cette urne il prononça ces vers , *triste monument de l'homme du monde qui m'étoit plus cher*, avec une douleur si naturelle , & avec des larmes si vraies & si animées , qu'il fit sur ses spectateurs un effet prodigieux. Horace ne fait ici que donner le précepte qu'Aristote a donné dans sa Poétique. Mais le Philosophe a plus fait que le Poëte , car à la raison du précepte , il a ajouté les moyens de l'exécuter. *Il faut encore*, dit-il dans le chap. XVIII. de sa Poétique , *autant qu'il est possible, que le Poëte en composant imite les gestes & l'action de ceux qu'il fait parler, car c'est une chose sûre que de deux hommes qui seront d'un égal génie, celui qui se mettra dans la passion sera toujours plus persuasif, & une preuve de cela est, que celui qui est véritablement agité agite de même ceux qui l'écoutent, & que celui qui est en colère ne manque jamais d'exciter les mêmes mouvemens dans le cœur des spectateurs. Voilà pourquoi pour réussir dans la poésie, il faut avoir un génie excellent, ou être furieux, car les furieux prennent aisément toutes sortes de figures & de caractères, & les génies excellens sont fertiles & inventifs. On peut voir là les Remarques.*

103 *Tua me infortunia lædent*] Alors tes malheurs me blesseront. Horace se sert du mot *lædere*, blesser, pour dire *commovere*, tangere, toucher. Homere se sert de même du verbe $\beta\lambda\acute{\alpha}\tau\tau\omega$.

104 *Male si mandata loqueris*] On a expliqué ce *mandata*, *partes tibi à fortunâ datas*, le rôle que la Fortune vous a donné: ou *partes personæ à Poëta commissæ*, le rôle qu'il a plu au Poëte de vous faire jouer. L'une & l'autre explication me paroissent

insoutenables. Horace fait assurément allusion aux harangues que Telephus & Pelée faisoient pour obliger les Grecs à leur donner du secours. Les principaux articles de ces harangues leur avoient été fournis par leurs amis ; par leur conseil : car ils parloient au nom de leur patrie. Voici comment Telephus commence le discours qu'il fait aux Athéniens dans Euripide :

Μή μοι φρονήσῃς ἄνδρες Ἑλλήνων ἄκροι
Εἰ πῶλ' ὅς ὢν τέτληκ' ἐν ἑσλοῖσι λέγειν.

Athéniens, qui êtes la fleur de la Grece, ne trouvez pas mauvais, si dans le miserable état où je suis, j'ose parler dans une si belle assemblée.

105 *Tristitia mæstum vultum verba decent*] On peche ordinairement contre cette regle, & les plus grands hommes n'ont pas su toujours donner à la tristesse les paroles qui lui convenoient. M. Corneille lui-même est souvent tombé dans ce défaut. Je prens des exemples de ses pieces, parce que les fautes des grands hommes font plus d'impression sur notre esprit, & nous enseignent à travailler nos ouvrages, & à ne pas trop presumer de nous. Dans le Cid, quand Chimene vient demander justice du meurtre de son pere, & qu'en parlant de ce sang versé, elle dit :

*Ce sang qui tout versé fume encor de couroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous :*

elle ne parle point du tout en personne affligée : *projicit ampullas*, elle ne quite point les sentimens empoulés. Il n'y a rien de plus enflé & de plus frivole que de donner en cette occasion du sentiment & des yeux à un sang versé, & que d'expliquer une fumée. Dans Sophocle, Electre pleure son pere de toute autre façon. Mais d'où vient que Messieurs de l'Académie Françoisé, qui ont remarqué dans la même scene un endroit où Chimene paroît trop subtile pour

pour une affligée, n'ont pas étendu leur censure sur ces vers ? Si quelque chose pouvoit me faire douter de ma Remarque, ce seroit de voir qu'ils n'ont pas relevé ce défaut : car il ne se peut rien de plus judicieux, de plus fin, ni de plus exact que leur Critique. C'est, dans ce genre, un ouvrage achevé que leurs *Sentimens sur le Cid*, & il peut seul faire voir ce qu'on doit attendre de tout ce qui sortira des mains de cette illustre Compagnie. Cependant je croirai ma Remarque sûre jusqu'à ce qu'elle en ait autrement décidé.

106 *Iratum plena minarum*] Horace feint ailleurs, que quand Prométhée forma l'homme, il emprunta chaque qualité de chaque animal ; & que quand il fut question de mettre dans son cœur la colere, il la prit dans le lion :

- - - & infani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

Rien ne peut mieux que cette image nous donner une juste idée des effets que cette passion doit produire, & de la manière dont elle doit s'expliquer. Il faut qu'il n'y ait rien de bas, de recherché, ni de frivole. Sénèque fait très souvent parler ses personnages les plus furieux, d'une manière qui fait d'abord sentir qu'ils ont passé la nuit à méditer & préparer leur fureur.

107 *Ludentem lasciva*] Un stile riant & enjoué convient à ceux qui sont dans la joie. Achille même amoureux peut étaler sur la scène tout ce qu'une heureuse passion peut inspirer d'agréable & de délicat. Horace parle toujours de la tragédie. On a eu tort de rapporter ces mots à la comédie, comme si la tragédie ne souffroit pas ces éclats de joie. Elle les souffre si bien qu'elle s'en sert pour rendre ses catastrophes plus touchantes & plus tragiques.

Severum seria dictu] Un personnage grave & sérieux ne doit dire que des choses qui répondent à son caractère. Sophocle est sur cela d'une sagesse mer-

veilleuse. Euripide n'est pas à beaucoup près si sage que lui. Mais Sénèque le tragique pèche partout contre cette règle ; & pour vouloir toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant, il tombe dans des puerilités ridicules.

108 *Format enim natura prius nos intus ad omnem fortunarum habitum*] Dans ces quatre vers, qui ne peuvent être assez loués, Horace donne la raison des préceptes contenus dans les deux vers précédens. Et cette raison est tirée du fond de la nature même, qui a fait en nous deux choses. La première de nous donner un cœur capable de sentir tous les divers changemens de notre fortune ; & la dernière, de nous donner une langue pour exprimer ces divers sentimens du cœur. Nous sommes proprement un instrument animé, que la Nature a monté de plusieurs cordes de différent son, qui répondent chacune à un des mouvemens de notre cœur. Quand nos paroles ne répondent pas à l'état de notre fortune, le cœur frappe une corde, au lieu d'en frapper une autre.

*Tunc neque chorda sonum reddit quem vult manus
& mens.*

& cela fait une discordance très désagréable, qui ruine ce que la Nature a fait de plus beau.

109 *Juvat aut impellit*] La Nature nous aide à nous mettre en colère ; mais Horace n'étoit pas content de ce mot, *juvat*, aide, qui ne marque pas assez l'impétuosité avec laquelle nous nous précipitons dans cette passion, ajoute, *aut impellit*, ou plutôt elle nous pousse.

110 *Aut ad humum mœrore gravi deducit*] L'expression d'Horace convient fort bien à la passion dont il parle ; & en faisant une image si naturelle de l'humiliation d'un homme affligé, il fait bien sentir le ridicule qu'il y a à se servir en cet état de mots empoulés, & à employer les pompeux ornemens de la rhétorique.

112 *Si dicentis erunt fortunis absena dicta*] Il faut

faût toujours que le langage soit proportionné à l'état de celui qui parle, car autrement on se moque de l'Orateur. C'est pourquoi Antonius dans le second Livre de l'Orat. de Cicéron, après avoir dit, qu'en parlant pour M. Aquilius, il n'avoit tâché d'exciter la compassion des Juges qu'après avoir été lui-même saisi de compassion : *Non prius sum conatus misericordiam aliis commovere quam misericordia sum ipse captus*, il ajoute : *Non fuit hæc sine meis lacrymis, non sine dolore magno miseratio, omniumque Deorum & hominum & civium & sociorum imploratio : quibus omnibus verbis, quæ à me tum sunt habita, si dolor abfuisse meus, non modò non miserabilis, sed etiam irridenda fuisset oratio mea.*

* 113 *Romani tollent equites peditesque*] Cette leçon est vicieuse & inepte, dit M. Bentlei. Et il faut lire :

Romani tollent equites patresque,

Car on ne dit point pedites du peuple. D'ailleurs le peuple est un si méchant Juge qu'Horace n'a pu dire de lui qu'il rira si l'acteur vient à dire quelque chose qui réponde mal à l'état de sa fortune. Mais ce savant homme se trompe assurément. Le peuple est un méchant Juge sur ce qui fait la beauté d'un poëme, mais il est très capable de sentir les fautes dont Horace parle ici & qui choquent le naturel. Et nous en voyons tous les jours la preuve dans nos théâtres. Par equites Horace a entendu non seulement les Chevaliers, mais aussi les Sénateurs, en un mot tout ce qui est au-dessus du peuple, comme quand il a dit dans la Sat. X. du Liv. I.

Nam satis est equitem mihi plaudere.

Car ce Poëte vouloit-il n'être applaudi que par les Chevaliers ? Cela seroit ridicule, & par *pedites* il entend le peuple. C'est le mot *equites* qui a entraîné *pedites*, pour faire l'opposition. Plaute les a joints de

de même dans ce vers du *Pænulus*. II. IV.
10.

Equitem, peditem, libertinum furem aut fugitivum velis.

Ce vers seul devoit rettenir M. Bentlei puisqu'il lui étoit connu. Horace a pu dire cela en plaignant, les Chevaliers & les pietons aussi. *

114 *Intererit multum Divusne loquatur an Heros*] Il ne faut pas seulement qu'un Poëte prene garde au différent état des perionnages qu'il introduit & qu'il fait parler; il faut encore qu'il mesure leur langage à leur âge & à leurs differens caracteres: car un Dieu s'explique autrement qu'un Heros, un vieillard qu'un jeune homme, &c. Ce précepte est un des plus importants; & c'est celui dont on fait aujourd'hui le moins de compte, & contre lequel on peche le plus souvent.

Divusne loquatur an Heros] On a changé ce vers d'Horace en plusieurs façons. Les uns ont lu :

- - - - *Davusne loquatur, an Eros.*

Eros étoit le nom d'un honnête valet dans les pieces de Ménandre, comme Davus celui d'un valet fourbe. Mais cette leçon est insoutenable: car Horace ne parle point du tout ici de la comédie; & d'ailleurs la difference qu'il y a de valet à valet n'est pas assez considerable pour avoir obligé Horace à faire ce précepte. Les autres ont lu :

- - - - *Divusne loquatur, an Irus.*

Cette leçon n'est pas meilleure que la premiere, elle renferme un sens trop bas, & *Irus* n'est pas un personnage de tragédie. On ne recevra pas non plus la correction d'un troisieme parti qui a lu :

- - - - *Davusne loquatur, an Heros.*

Il ne s'agit ici que des caractères de la tragédie, comme je l'ai déjà dit. Horace parle assurément de la différence qu'il doit y avoir entre le caractère d'un Dieu & celui d'un Heros, comme il dit dans la suite:

Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros.

Les anciens tragiques ont introduit des Dieux sur la scène, comme nous le voyons dans les pièces d'Eschyle, de Sophocle, & d'Euripide.

115 *Maturusne senex, an adhuc florente juventa fervidus*] Un vieillard à qui l'âge a donné une longue expérience, parle autrement qu'un jeune homme qui n'a encore rien vu, & qui est le jouet des passions. M. Corneille & M. Racine ont admirablement observé cette différence, & très heureusement imité la merveilleuse conduite de Sophocle dans cette partie-là.

116 *An matrona potens, an sedula nutrix*] Horace a sans doute ici en vue l'Hippolyte d'Euripide, où Phedre & sa nourrice parlent bien différemment. Ce qui est supportable dans la bouche de cette nourrice, qui aime tendrement sa fille, seroit affreux dans la bouche de cette Princesse, que le Poète fait si sage & si vertueuse, qu'elle a d'abord de l'horreur pour les expédiens que sa nourrice trouve pour la soulager. Malheureuse, lui dit-elle, qui as dit des choses si criminelles, ne veux-tu pas te taire, ne veux-tu pas mettre fin à tes infames discours?

Ω Δείνα λέγεις· ἔχῃ ~~καὶ~~ κλείσεις στόμα;
Καὶ μὴ μεθύσεις αὖθις ἀγρίους λόγους;

Monsieur Racine a admirablement profité de ce précepte d'Horace, dans les changemens qu'il a faits au caractère de Phedre, & à celui de sa nourrice.

117 *Mercatorne vagus, an cultor virentis agelli*] La bassesse de ces personnages a donné lieu de croire qu'Horace parle aussi de la comédie. Mais il n'y a rien

rien de plus faux, il ne parle que de la tragédie, où il n'est pas extraordinaire de voir des marchands & des bergers, ou des laboureurs. Sophocle introduit un marchand dans le Philoctète, & Euripide ouvre la scène de son Electre par un laboureur, à qui Clytemnestre a donné Electre en mariage, & qui dit dans le vers 78.

- - - ἐγὼ δ' αἶμα' ἡμέρα
 Βῆς εἰς ἀρούρας εἰσβαλὼν σπερῶ γῶας,
 Ἀργὸς γὰρ ἔδειξ', θεὸς ἔχων ἀνὰ στόμα.
 Βίον δύναιτ' ἀν' ξυλλέγειν ἀνευ πόνου.

Pour moi, dès que le jour paroîtra, je menerai les boeufs aux champs, & j'ensemenceraï nos terres, car nul saintant, quoiqu'il ait tout le jour Dieu dans sa bouche, n'amassera de quoi vivre qu'en travaillant.

Le meilleur Commentaire qu'on puisse donner sur tout cet endroit d'Horace, c'est ce que Plutarque a écrit dans son fragment de la comparaison d'Aristophane & de Ménandre. *La diction, dit-il, a des différences infinies. Aristophane ne sait pas donner à chacune ce qui lui est séant & convenable; ce qui consiste à faire parler un Roi avec dignité, un Orateur avec force; une femme simplement, un particulier d'une manière prosaïque & commune, un marchand avec insolence & avec fierté. Mais il donne à tous ses personnages leur diction au hasard, & vous ne sauriez connoître si c'est un fils ou un pere qui parlent, un laboureur, ou un Dieu, une vieille, ou un Heros.*

118 *Colchus an Assyrius, Thebis nutritus an Argis*] Pour faire parler les Acteurs convenablement, il ne suffit pas de prendre garde à leur état, à leur âge, à leur profession; il faut encore avoir devant les yeux leur pays; car, comme dit Aristote, un Macedonien parle autrement qu'un Thessalien, & les mœurs & les humeurs de differens peuples sont ordinairement aussi différentes que leurs habits :

Des siècles, des pays étudiez les mœurs,

Les climats font souvent les diverses humeurs.

Les peuples de la Colchide étoient cruels & sauvages : ceux d'Assyrie fins & rusés : les Thébains ignorans & grossiers : & ceux d'Argos polis & superbes. Quand Aristophane fait parler des Persans ou des Scythes, il se garde bien de les faire parler comme des Athéniens.

119 *Aut famam sequere aut sibi convenientia fingere*] Après avoir parlé du langage, il vient aux caractères, qui font une des plus essentielles parties du poëme dramatique aussi bien que de l'épique, & qui ne sont désignés que par les mœurs, d'où naissent toujours les actions. Les Poëtes n'ont que deux sortes de caractères à mettre sur le théâtre ; ou ceux qui sont déjà connus, ou ceux qu'ils inventent. Ils n'ont pas la liberté de rien changer aux premiers. Il faut qu'ils représentent Achille, Ulysse, Ajax, tels qu'Homere les a représentés. Et pour les autres, qui sont de leur invention, ils sont obligés de les faire convenables. Dans les premiers il faut ne chercher que la ressemblance, qu'Aristote appelle τὸ ὁμοίων dans sa Poétique ; & dans les derniers on ne cherche que la convenance & la conformité qu'il appelle τὰ ἀρίμότητον τὰ ἡθῆ. J'ai expliqué cela plus au long dans mes Remarques sur cette Poétique.

120 *Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem*] Il explique la première partie du vers précédent, *aut famam sequere*, ce que c'est que suivre la Renommée ; ce qui n'est autre chose que faire les caractères semblables à ce que la Renommée en a publié. Un Achille colere, violent, emporté, implacable, injuste. Un Ulysse vaillant, vertueux, rusé ; un Ajax intrépide & téméraire.

Honoratum] Honoré des Grecs, & que Jupiter avoit comblé d'honneur, Horace explique l'épithète *τέλειμενον*, qu'Homere donne toujours à Achille. * Par cette seule épithète Horace fait l'histoire d'Achille, qui après avoir reçu d'Agamemnon un sanglant affront en fut vengé avec éclat par Jupiter, qui rendit les Troyens victorieux & ne cessa d'accabler de

de maux les Grecs qu'après qu'ils eurent hautement réparé l'injure que ce Heros avoit reçue. Peut-on rien imaginer de plus honorable & jamais Heros fut-il plus honoré? Cependant malgré le beau sens & le sens évident & sensible que ce mot presente, le savant M. Bentley, chose étrange! l'a pris en aversion, & par des raisons très frivoles & que le bon sens refute très facilement, il soutient que le vers est corrompu, & qu'au lieu d'*honoratum* il faut lire *Homereum* ou *Homericum*, & il l'a hardiment mis dans le texte. En vérité c'est abuser horriblement de son esprit, & laisser à son imagination une trop grande liberté de forger des chimeres. *

Reponis] *Reponere*, représenter après quelqu'autre. Homere est le premier qui a représenté Achille, *posuit Achillem*. Un Poète qui le met ensuite sur le théâtre, *reponit*.

121 *Impiger, iracundus, inexorabilis, acer*] Pour réussir dans un caractère comme celui d'Achille, Aristote a fort bien dit qu'il faut bien plus se remettre devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait; *ὀπιθέμενος ποιεῖν παράδειγμα, ἢ σκληρότητι* &c. & ce précepte qui n'a été entendu d'aucun Commentateur d'Aristote, est merveilleux; on en peut voir là l'explication.

122 *Jura neget sibi nata*] Achille pretend être au-dessus des loix; c'est pourquoi il refuse d'obéir à Agamemnon, qu'il accable d'injures, & qu'il menace fort insolemment. Par ce même principe il sacrifie à son intérêt particulier la cause commune, l'honneur, & la vie de tant de milliers d'hommes & la gloire de son pays.

Nihil non arroget armis] Qu'il attribue tout à ses armes, c'est à dire, qu'il n'attende de justice que de son épée. En effet, dans Homere il tire à demi cette épée pour tuer Agamemnon. Minerve l'empêche d'achever. Et ensuite il dit à ce Roi en propres termes, qu'il n'a qu'à venir enlever dans sa tente quelque autre chose, & qu'il verra si son sang ne coulera

lera pas bientôt le long de sa pique. Toutes ces mœurs d'Achille, qu'Horace a rassemblées dans ces deux vers, paroissent entièrement dès la première partie du premier Livre de l'Iliade ; en quoi on ne sauroit assez admirer l'adresse de ce Poète Grec.

123 *Sit Medea ferox, invictaque*] Voilà le véritable caractère de Médée, d'être barbare & inflexible. Euripide l'a parfaitement bien représentée dans sa Médée, qui est une pièce admirable. Elle tue de sa propre main ses deux enfans, & envoie à sa rivale une robe & une couronne préparées de manière qu'elles la consomment dès qu'elle les a mises sur elle. Créon qui s'est jeté sur ce corps, ne peut plus se relever, cette fatale robe s'attache à ses chairs, & le fait expirer dans les mêmes tourmens que sa fille.

Flebilis Ino] Ino, fille de Cadmus & d'Harmonie, ayant été mariée avec Athamas, qui avoit un fils d'un premier lit, supposa un oracle qui ordonnoit qu'on immoloit ce fils à Jupiter. Mais elle fut bientôt punie de son imposture : car Athamas devint furieux, tua Léarchus, l'ainé des enfans qu'il avoit eus d'elle ; & l'auroit sacrifiée elle-même avec son autre enfant Melicerte, si elle ne se fût précipitée dans la mer avec cet enfant entre ses bras. Euripide avoit traité ce sujet, au moins Plutarque rapporte quelques vers de l'Ino d'Euripide ; & il est aisé de juger de-là qu'Ino ne pouvoit que faire de grandes lamentations sur le malheur de ses enfans.

124 *Perfidus Ixion*] Ixion fut le premier meurtrier qu'on eût vu en Grece. Ayant épousé la fille de Déjoneus, au lieu de donner à son beau-pere les présens accoutumés, il le pria à souper, & le tua. Ce crime fit tant d'horreur à tout le monde, que personne ne voulut ni expier son Auteur, ni avoir avec lui aucun commerce. Enfin Jupiter en eut pitié, l'expia & le retira dans le ciel ; mais ce perfide oublia bientôt la grace qu'il avoit reçue, & devint amoureux de Junon qu'il voulut forcer : on sait qu'il n'embrassa qu'une nuée, & que Jupiter irrité le précipi-

pita dans les enfers, où il est étendu sur une roue qui tourne toujours. Eschyle avoit traité ce sujet, Euripide le traita après lui; car Plutarque rapporte que quelques Grecs ayant blâmé ce Poëte d'avoir choisi Ixion, qu'ils apelloient malheureux & maudit des Dieux, il leur répondit: *Aussi ne l'ai-je point quitte que je ne lui aye cloué les pieds & les mains à une roue.* Il ne reste aujourd'hui aucune de ces deux pieces; nous savons seulement qu'Aristote les met au nombre des pieces pathétiques. Eustathe explique ingénieusement cette fable d'Ixion, sur le premier Livre de l'Illiade.

Io vaga] Io, fille d'Inachus, qui fut aimée de Jupiter, changée en vache, & rendue furieuse par la jalousie de Junon, qui lui envoya un taon, qui la piqua si bien qu'elle courut plusieurs pays, traversa les mers, & arriva enfin en Egypte, où elle recouvra sa premiere forme, & fut adorée sous le nom d'Isis. Eschyle la fait si vagabonde dans son Prométhée, qu'elle arrive sur la montagne où Prométhée étoit attaché, au fond de la Scythie, & qu'elle apprend là de ce malheureux toutes les courses qu'elle a encore à faire.

Tristis Orestes] *Tristis* ne signifie pas ici seulement triste, mais *noir, furieux, forcené*, un homme que la tristesse jette dans la fureur. C'est ainsi qu'il appelle ailleurs la colere *triste, tristis ut iræ*. Ovide a dit de même, *tristis Orestia*.

*Ut foret exemplum veri Phœæus amoris
Fecerunt furia, tristis Orestia, tuæ.*

Euripide a admirablement réussi à représenter Oreste en cet état, dans la merveilleuse piece qui porte ce nom, où il le représente plutôt comme un spectre hideux, que comme un homme. Aussi Ménélas s'écrie en le voyant: *O Dieux, que vois-je? quel mort se presente à mes yeux?* Oreste répond: *Vous avez raison, car mes maux sont si grands que quoique je voye la lumiere, je ne vis plus.*

MEN.

MEN. *Vos yeux sont égarés, votre regard funeste.*

OR. *Mon corps s'en est allé, & mon nom seul me reste.*

ME. Δεινὸν ὃ λεύσσεις ὀμμάτων ξηραῖς κίραις.

OR. Τὸ σῶμα φρεῖδον, τὸ δ' ὄνομ' ἔν λείλειπὲ μοι.

Ce dernier vers, pour dire cela en passant, a été diversément expliqué par les Interpretes ; mais je suis persuadé qu'on n'a point donné dans le véritable sens. Oreste veut dire qu'il ne reste plus de lui que ce que son nom a de funeste & d'affreux. Car il fait une allusion visible à la signification du nom *Oreste*, qui, selon le sentiment de Socrate dans le *Cratylus*, marque quelque chose de sauvage, de feroce, & de brutal. Τὸ θηειῶδες τῆς φύσεως καὶ τὸ ἄργιον αὐτῷ καὶ τὸ ὀρεινὸν ἐνδεικνύμενον τῷ ὀνόματι.

125 *Si quid inexpertum scenæ committis*] Après avoir expliqué la première partie du vers 119. *aut famam sequere*, il en explique la dernière, *aut sibi convenientia finge* : & il enseigne ce qu'il faut observer, quand on met sur la scène des caractères nouveaux. La première qualité que doivent avoir ces caractères, c'est d'être conformes & convenables ; c'est-à-dire qu'il faut qu'un furieux fasse les actions d'un furieux ; un Roi celles d'un Roi ; un ambitieux, tout ce que l'ambition inspire ; qu'une femme n'ait ni la vaillance d'Achille, ni la prudence de Nestor, &c. Et la seconde, qu'ils ne se démentent jamais, & qu'il soient à la fin de la tragédie ce qu'ils étoient au commencement. C'est ce qu'Aristote appelle, τὸ ὁμαλόν, *l'égalité*, dont il fait la quatrième condition des mœurs ; car elle est aussi nécessaire aux caractères connus qu'à ceux qu'on invente. Mais comme dans les premiers on a des guides qu'on suit, Horace s'est contenté de donner ce précepte pour les derniers, où il est le plus nécessaire. M. Despréaux a fort bien expliqué ce sentiment d'Horace, quand il a dit dans sa poétique :

D'un

*D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
 Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'a-
 bord.*

Il est permis aux Poètes tragiques d'inventer des sujets & des personnages. Aristote dit qu'Agathon le pratiqua fort heureusement dans sa piece qu'il intitula *la Fleur*, qui fut admirée de tout le monde, quoique tout y fût inventé. Et ce Philosophe donne la raison pourquoi cette piece ne laissa pas de plaire, quoique le sujet & les noms même en fussent feints: *C'est*, dit-il, *que les sujets connus, que les Poètes choisissent ordinairement, sont connus de peu de personnes, & cependant ils divertissent tout le monde également.* Marque sûre que les sujets inventés ne sont pas moins propres au théâtre que les sujets connus. On peut voir là les Remarques, chap. IX. p. 137. 138.

128 *Difficile est propriè communia dicere*] Après avoir marqué les deux qualités qu'il faut donner aux personnages qu'on invente, il conseille aux Poètes tragiques de n'user pas trop facilement de cette liberté qu'ils ont d'en inventer: car il est très difficile de réussir dans ces nouveaux caracteres. *Il est mal-aisé*, dit Horace, *de traiter proprement*, c'est-à-dire *convenablement*, *des sujets communs*, c'est-à-dire, *des sujets inventés*, & qui n'ont aucun fondement ni dans l'Histoire, ni dans la Fable. Et il les appelle *communs*, parcequ'ils sont en la disposition de tout le monde, & que tout le monde a le droit de les inventer, & qu'ils sont, comme on dit, au premier occupant. Ce jugement d'Horace est très sûr. Il est bien difficile d'inventer un nouveau caractere qui soit juste & naturel. Car ou l'on va au delà des bornes, ou l'on demeure en deçà; & pour être convaincu de cette verité, on n'a qu'à comparer dans nos Poètes tragiques les caracteres qu'ils ont trouvé tout formés, & ceux qu'ils ont inventés eux-mêmes.

mêmes. On trouvera qu'ils ont beaucoup mieux réussi dans les premiers que dans les autres. Mais quand même un Poëte formeroit ce caractère fort juste, il ne feroit pas pourtant assuré de réussir ; car tout le monde prétendra avoir le droit de juger de ce caractère, & de le censurer, s'il n'est pas conforme à l'idée qu'il en a, & qu'il prétend la seule bonne. Au lieu que quand on suit des caractères connus, alors on est à couvert de la censure, parcequ'on a une règle commune, dont il n'est pas permis de s'écarter, & qui est généralement reçue. Voilà pourquoi Horace dit avec beaucoup de raison, *difficile est propriè communia dicere*. Ceux qui ont cru qu'il apeiloit ici *communia*, des choses communes & ordinaires, des caractères connus & traités par d'autres Poëtes, se sont fort trompés. Ils jettent Horace dans une contradiction manifeste, puisqu'il conseille immédiatement après de s'attacher aux caractères connus. Cette matière est assez éclaircie, il n'est pas nécessaire de refuter plus au long ce sentiment qui n'a rien que d'absurde, comme je l'ai montré ailleurs.

Tuque rectius Iliacum carmen deducis in actus] Aristote décide dans sa Poétique, chap. IX. qu'il n'est pas nécessaire de s'attacher scrupuleusement à suivre toujours les fables reçues, & qu'on peut inventer des sujets nouveaux. Et Horace au contraire conseille ici de suivre plutôt les fables reçues, & de mettre sur la scène des sujets & des caractères connus, tirés de l'Iliade & de l'Odyssée, car ces deux poëmes sont également compris sous le mot *Iliacum carmen*. D'où vient cette différence ? Elle vient du différent but que le Poëte & le Philosophe se sont proposés. Aristote n'a voulu parler que de ce qui peut plaire ou déplaire : les sujets inventés peuvent plaire comme les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu établir. Et Horace n'a voulu parler ici que de ce qui étoit facile ou difficile. Les sujets inventés sont plus difficiles à traiter que les sujets connus. C'est ce qu'il a voulu enseigner. D'ailleurs Aristote écrivoit pour les Grecs qui possédoient à un tel point l'esprit de la tragédie, qu'il n'y avoit rien d'impossible pour eux, au

lieu qu'Horace écrivoit à des jeunes Romains bien inférieurs aux Grecs, & qu'il falloit détourner d'entreprendre ce qu'il y avoit de plus difficile. Quand Horace dit qu'il faut tirer de l'Iliade & de l'Odyssée des sujets & des caractères tragiques, il est du sentiment d'Aristote & de Platon, qui ont tous deux écrit qu'Homere est un Poëte tragique. Aristote dit en propres termes dans sa Poétique, μιμήσεως δραματικὰς ἐποίησεν, qu'il a fait des imitations dramatiques, & que son Iliade & son Odyssée ont le même rapport avec la tragédie, que son *Margitez* avec la comédie. Et Platon dans le X. Livre de la République, appelle Homere le pere & le chef de la tragédie, ἡγεμόνα τῆ τραγωδίας, & Ὀμηρον ποιητικώτατον εἶναι καὶ πρῶτον τῶν τραγωδοποιῶν. *Le Prince de la poésie, & le premier des Poëtes Tragiques.* En lisant l'Iliade & l'Odyssée, on croiroit que ces deux poëmes sont fertiles en sujets de tragédie : mais Aristote n'en a pas fait le même jugement : car il assure qu'on ne peut tirer qu'un sujet de tragédie de chacun de ces poëmes, ou deux tout au plus. Τοιγαρὲν ἐκ τῆς Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσεύας μία τραγωδία ποιεῖται ἑκατέρως, ἢ δύο μόναι. Mais Aristote étoit plus difficile sur les sujets de tragédie que nous ne le sommes aujourd'hui.

130 *Quàm si proferres ignota indiſtaque primus*] Il appelle ici *ignota indiſtaque* ce qu'il appelle plus haut *communis*, de sujets inconnus, & qui n'ont jamais été traités. Il ne se contente pas de dire *ignota*, *inconnus*, il ajoute *indiſtaque*, que personne n'a traités, dont personne n'a parlé : car un sujet pourroit être inconnu, sans être nouveau. C'est comme il a dit dans l'Ode XXV. du Liv. III.

*Dicam inſigne, recens, adhuc
Indiſtum ore alio.*

Je dirai des choses nouvelles, & qui n'auront jamais été dites.

131 *Publica materies privati juris erit si &c.*]

Comme le conseil qu'il vient de donner de s'attacher à des sujets qui ayent été traités, pouvoit jetter les Poëtes dans une imitation basse & servile, il leur enseigne ici de quelle maniere ils doivent se conduire pour se rendre propres ces sujets déjà connus. *Publica materies*, l'Iliade, la Thébàide, l'Odyssée, & tous les sujets des anciennes tragédies. Horace oppose *publica materies*, τὰ δημόσια, à *communia*, τὰ κοῖνα. C'est ainsi que Chrysippe se vantoit d'avoir rendu sienne la Médée d'Euripide, parcequ'en traitant ce sujet, il ne s'étoit pas assujetti à suivre la disposition que ce Poëte Grec avoit donnée à sa piece.

132 *Nec circa vilem patulumque moraberis orbem*]

Heinsius prétend qu'Horace appelle *orbem vilem & patulum*, un vain circuit de paroles qui ne font rien au sujet; toutes sortes d'épisodes étrangers; & il croit qu'ici *orbis* est ce qu'Aristote appelle dans sa Rhétorique, τὰ κύκλω, qui est proprement tout ce que les valets disent pour cacher ou pour déguiser une vérité, λέγουσι τὰ κύκλω, c'est ce que nous disons, ils tournent autour du pot, ils disent tout ce qui ne fait point au sujet sur lequel on les interroge, τὰ ἐκτὸς τῆς πράγματος ἢ τῆς ὑποθέσεως λέγουσι. Mais outre que cette figure est basse, il seroit difficile d'accommoder ce sens-là au sujet dont Horace traite. Il conseille aux Poëtes de prendre le sujet d'une tragédie dans les poëmes d'Homere par exemple; il faut donc qu'en même tems il les empêche de tomber dans les fautes qu'ils pourroient faire. La premiere & la plus considerable c'est de s'amuser *circa orbem vilem & patulum*, à un circuit vil & ouvert à tout le monde: & ce circuit n'est autre que de faire entrer dans sa tragédie toutes les parties du poëme d'Homere, & d'imiter la liaison & l'enchainement qu'il leur a donné en ouvrant la scene par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & en la fermant par les funeraillies d'Hector. Il n'y a rien de plus vicieux que ce circuit; car outre qu'il est aisé, & que le plus maigre génie en est capable, c'est pourquoi Horace l'appelle *vilem*

Et *patulum*, il ne peut jamais avoir aucun succès, parceque ce qui est d'une juste étendue pour le poëme épique, devient monstrueux, quand il est renfermé dans les bornes étroites de la tragédie, comme Aristote l'a fort bien montré dans sa Poétique. Sur toutes choses, dit ce grand Philosophe, il faut se souvenir, comme on l'a dit souvent, de ne pas faire de la tragédie un tissu épique. J'appelle tissu épique un tissu de plusieurs fables, comme si quelqu'un mettoit toute l'*Iliade* dans une tragédie. On peut voir là les Remarques, chap. XIX. Car c'est cette même doctrine qu'Horace explique ici. Et je puis dire qu'on n'a laissé cet ouvrage dans la profonde obscurité où il étoit, que parcequ'on n'a pas vu que c'étoit d'Aristote même qu'il falloit tirer l'explication de ses préceptes. Outre ce circuit vicieux, il y en a encore un autre qui ne l'est pas moins, & dont il parle dans le vers 147.

133 *Nec verbum verbo curabis reddere*] Si Horace ne veut pas qu'on prenne toute la matiere de l'*Iliade* en suivant son ordre & ses liaisons, il ne veut pas non plus qu'on lui derobe ses vers, & qu'on les traduise mot à mot : car c'est la fonction d'un Interprete scrupuleux, & non pas d'un Poëte. Il faut imiter la sagesse d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide ; ils ont tous puisé des sentimens dans Homere, mais ils ne l'ont pas traduit.

Fidus Interpres] Comme un Interprete fidele, qui se croit obligé de rendre mot pour mot les originaux qu'il traduit. Horace blâme ici assurément cette fidelité superstitieuse des traducteurs qui suivent trop la lettre. En effet les mots & les syllabes des plus excellens originaux ne sont de l'essence de la chose que dans l'esprit des Pédans. Cicéron dit fort bien dans le traité de *Optim. Gen. Orat.* en parlant des deux oraisons d'Eschine & de Démosthène, qu'il avoit traduites : *Nec converti, ut Interpres, sed ut Orator, sententiis iisdem Et earum formis, tanquam figuris, verbis ad nostram consuetudinem aptis : in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere, sed*
genus

genus omnium verborum vimque servavi : non enim ea me annumerare Lectori putavi oportere, sed appendere. Je les ai traduites non pas en Interprete, mais en Orateur, en conservant les sentences & leurs différentes formes, comme des figures; & en m'expliquant du reste en termes à notre usage, & selon nos manières. J'ai jugé qu'il n'étoit pas nécessaire de m'assujettir à rendre mot pour mot, mais seulement d'exprimer toute la force & toute la propriété des termes: car j'ai cru que je ne devois pas rendre à mon Lecteur ces termes au compte, mais au poids. S'il est honteux aux Traducteurs de traduire servilement mot à mot, qu'elle honte n'est-ce pas à un Poète.

134 *Nec desiliens imitator in arctum unde pedem proferre*] C'est à mon avis, un des plus difficiles endroits d'Horace, je le crois même le plus difficile. Je ne sais si j'en ai trouvé le véritable sens. Je sais bien au moins que ce Poète ne parle ici ni de ceux qui s'astreignent à une certaine mesure de vers dans leur imitation, ni de ceux qui s'éloignent trop de leur original. Voici ma pensée. Horace a déjà donné aux Poètes tragiques deux moyens de se rendre propres des sujets qui ont déjà été traités. Le premier est de ne pas mettre dans une tragédie toute la matière d'un poème épique; & le second, de ne pas traduire les vers mot à mot. Il leur en donne ici un troisième, qui est de ne pas s'assujettir si fort à suivre leur Auteur, en imitant une seule action, qu'ils se jettent dans un embarras d'où ils ne puissent se tirer sans honte, ou sans violer les loix de leur poème: car les loix de la tragédie sont bien différentes de celles du poème épique. Un exemple rendra cela clair. Je veux faire une tragédie de la colere d'Achille, & suivre les deux premiers préceptes d'Horace, c'est-à-dire que je ne veux ni renfermer toute l'Illiade dans ma tragédie, ni lui dérober des expressions; je veux m'attacher uniquement à ce qui fait à mon sujet. Mais en le faisant je manquerai contre le troisième précepte, si je m'assujettis à représenter les mêmes

circonstances de la colere d'Achille, qu'Homere a representées ; car je me jetterai par-là dans des pas fâcheux. Quel moyen de représenter Achille qui tire à demi l'épée pour tuer Agamemnon, & de représenter en même tems Minerve qui prend cet emporté par les cheveux, pour l'empêcher d'exécuter son dessein ? Cet obstacle, qui est merveilleux dans le poëme épique, seroit ridicule dans la tragédie. C'est, à mon avis, le sens de ce précepte d'Horace, qui est d'une très grande utilité. Ceux qui ont lu *referre* au lieu de *proferre*, ne l'ont pas entendu.

136 *Nec sic incipies*] Il blâme les commencemens fastueux & empoulés des poëmes tragiques de son tems. Car les poëtes, pour interesser les spectateurs, & pour leur donner une grande idée de leurs pieces, en propoïent d'abord le sujet avec emphase. Cela est vicieux en plusieurs façons. Ces commencemens doivent être simples & modestes. Il faut se souvenir qu'Horace applique à la tragédie les regles du poëme épique. Car si ces débuts éclatans sont ridicules dans le poëme épique, ils le sont encore plus dans la tragédie.

Ut scriptor cyclicus olim] On peut voir ce qui a été dit des Poëtes cicliques sur l'Ode VII. du Livre premier. J'ajouterai seulement ici qu'on ne fait pas bien quel est le Poëte ciclique dont Horace parle. Quelques Savans ont cru que c'étoit Mévius qui avoit fait un poëme sur la guerre de Troye, où il comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; mais le mot *olim* marque qu'il parle d'un Poëte plus ancien. Il y en a qui prétendent que c'est de *Stasimus* qui avoit fait la petite Iliade, car par les Scholies sur les Chevaliers d'Aristophane, il paroît qu'on mettoit ce Poëte parmi les Poëtes cicliques. Photius le sépare pourtant de ce nombre, & je ne fais pas pourquoi. Casaubon croit que c'est de quelqu'un des Poëtes qui avoient travaillé à ce corps poétique dont il est parlé dans les anciens sous le nom de poëme ciclique, & qui renfermoit tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement du

Monde

Monde jusqu'à la mort d'Ulysse. Car c'étoit l'ouvrage de plusieurs Poètes, d'Onomacrite, de Lesches, d'Arctinus, d'Eumelus & d'autres. Souvent même ce poème ciclique étoit cité comme l'ouvrage d'un seul.

137 *Fortunam Priami cantabo & nobile bellum*] C'est le commencement du poème qui comprenoit toute l'histoire de Priam, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. C'est pourquoi le Poète étoit appelé Poète ciclique, comme je l'ai expliqué ailleurs. Si Horace se moque de cette proposition, que n'auroit-il point dit de celle que fait Stace, qui est aussi un Poète ciclique, puisqu'il a renfermé dans son poème toute l'histoire d'Achille, comme Mévius avoit renfermé dans le sien toute celle de Priam :

*Magnanimus Eacidem formidatamque timenti
Progeniem, & vetitam patrio succedere caelo
Divæ refer. . . .*

Il faut faire d'étranges efforts pour soutenir jusqu'à la fin du poème l'idée qu'on donne d'un Heros redoutable à Jupiter. Mais il n'y a rien de plus extravagant que ces commencemens si enflés, & ils viennent bien plus de la foiblesse que de la force de ceux qui les font. Et voilà en quoi nos Poètes modernes sont égaux aux anciens, ils tombent dans tous leurs défauts, & n'imitent presque jamais une seule de leurs vertus.

138 *Quid dignum tanto feret hic promissor biatu?*] Hiare, c'est ouvrir la bouche fort grande, comme sont obligés de faire ceux qui prononcent de grands mots & des vers enflés. Persé, qui s'est aussi moqué de la fote enflure des commencemens des poèmes épiques & des poèmes dramatiques de son tems, s'est servi de ce même terme dans la Satire cinquième :

Fabula seu mæsto pinatur bianda tragædo.

Les quinze premiers vers de cette Satire peuvent servir à illustrer ce passage d'Horace, & l'on ne sera pas fâché de les avoir lus.

139 *Parturient montes, nascetur ridiculus mus*] Horace en finissant son vers par ce monosyllabe *mus*, contre la règle ordinaire, exprime admirablement ce que produisent les magnifiques promesses des Poètes enflés. Il a imité cette fin de vers du premier Livre des Géorgiques :

- - - - *sæpè exiguus mus.*

où, selon le jugement de Quintilien, *clausula ipsa unius syllabæ non usitata addidit gratiam*. Cette fable des montagnes en travail, qui n'enfantent qu'une souris, est d'Elope ; & Phedre en a fait une application générale à ceux qui font de magnifiques promesses qui ne produisent rien :

- - - - *hoc scriptum est tibi*

Qui magna cum minaris, extricas nihil.

L'antiquité de cette fable paroît par ce mot des Egyptiens, qui ayant longtems attendu Agefilas qui venoit à leur secours, & le voyant si mal fait & si petit, dirent entr'eux que c'étoit l'enfantement des montagnes qui avoient accouché d'un rat. Athénée rapporte les termes de cette fable : *Ὀδισεν ὄρεα, Ζεὺς δ' ἐπολεῖτο, τὸ δ' ἔτεκεν μῦν*. La montagne étoit en travail, Jupiter s'en allarmoît, mais elle enfanta un rat.

140 *Quantò rectius hic qui nil molitur ineptè*] Il oppose à l'extravagance & à l'enflure de cette proposition de cet ancien poëme ciclique, *fortunam Priami*, &c. la sagesse & la modestie de celle qu'Homere fait au commencement de son Odyssée : car il n'y a rien de plus simple que cette proposition, qui, comme un très habile homme l'a remarqué, ne promet aucune grande action du Heros, mais uniquement les perils, & les travaux continuels
de

de ses voyages, & la perte de ses misérables compagnons.

Qui nil molitur ineptè] Ce jugement d'Horace, qu'Homere ne fait rien d'inepte, devoit rettenir & faire rentrer en eux-mêmes certains Auteurs modernes, qui en s'efforçant de montrer dans Homere des fautes grossieres, ne font que découvrir leur ignorance & leur méchant goût.

141 *Dic mihi, Musa, virum*] Horace met en deux vers les trois premiers vers de l'Odyssée :

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μῆσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ

Πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πολίεθρον ἔπερσε.
Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Muse, chantez-moi cet homme prudent, qui, après avoir ruiné la sacrée ville de Troye, a été longtems errant, a connu les mœurs, & a visité les villes de plusieurs peuples.

Mais Horace s'est contenté d'exprimer la modestie & la simplicité de la proposition d'Homere, sans en expliquer toutes les parties : car autrement on trouveroit deux defauts considerables dans sa traduction. Le premier, en ce qu'il auroit oublié l'épithete *πολύτροπον*, *prudent*, qui marque le caractère d'Ulysse, & qui est si essentielle à ce poëme que par elle Homere nous prépare dès le premier vers à voir la prudence, la dissimulation & l'adresse, qui ont fait jouer à Ulysse tant de perionnages si differens. Le second defaut seroit en ce qu'il auroit négligé la circonstance, qui interesse le plus pour son Heros, & qui marque les perils de ses voyages : ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, qui a été longtems errant. Ce second defaut seroit encore plus grand que le premier, parceque cette particularité marquant l'action d'Ulysse, & qui fait la matiere du poëme, elle ne peut être oubliée sans que la proposition devienne inutile. On pouroit encore trouver un troisieme de-

faut dans cette traduction, en ce qu'elle dit d'une manière vague, *après la prise de Troie*, au lieu de dire comme Homère, *après avoir ruiné Troie*. Le Poëte Grec fait d'abord connoître que c'est son Héros, qui a ruiné Troie, ce que le traducteur Latin ne fait nullement sentir.

* *Captæ post tempora Trojæ*] Je ne comprends pas comment M. Bentlei a pu recevoir dans son texte cette leçon de quelques MSS. *Captæ post mœnia Trojæ*. Ce *post mœnia* est très ridicule. *

143 *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem*] Les commencemens magnifiques qui ne sont point soutenus, ressemblent à ces matieres qui prennent feu aisément, & qui, après avoir jetté d'abord beaucoup de flamme, s'affaiblissent & ne jettent plus que de la fumée, c'est un feu de paille: au lieu que les commencemens modestes qui vont toujours en augmentant, sont comme ces matieres solides, qui ne prennent feu qu'avec peine, & qui après avoir jetté beaucoup de fumée, s'enflament, & jettent un feu qui chauffe, qui éclaire, & qui conserve longtems sa chaleur.

144 *Ut speciosa dehinc miracula promat*] Horace appelle ici des miracles éclatans les histoires qu'Homère raconte d'Antiphate, de Scylla, de Charybde, du Cyclope Polyphème, &c. Et Longin, ce Critique si judicieux & si solide, en parlant de l'Odyssée par rapport à l'Iliade, ne juge pas moins avantageusement de ces mêmes endroits, en faisant cette magnifique comparaison: *Comme l'océan est toujours grand, quoi qu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homère aussi, après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée. Quand je vous dis cela, vous pouvez bien croire que je n'ai pas oublié les tempêtes de l'Odyssée, ni ce qu'il dit du Cyclope, ni quelques autres endroits. Ces endroits que Longin designe pour les mettre au-dessus des autres, ce sont les mêmes qu'Horace appelle ici des miracles. Le même Longin fait assez connoître*
dans

dans le même chapitre le grand cas qu'il faisoit des contes de l'Odyssée, quand il les appelle des songes de Jupiter : *Car que peut-on penser de ces fictions*, dit-il, *si non que ce sont des songes de Jupiter même ?* Τί γὰρ ἄν ἄλλο φήσαιμιν ταῦτα, ἢ τῷ ὄντι τῷ Διὸς ἐνύπνια; C'est à-dire que si Jupiter faisoit des songes, il n'en pourroit faire de plus magnifiques ni de plus beaux.

145 *Antiphaten*] Antiphate Roi des Lestrigons, qu'Homere décrit dans le dixieme Livre de l'Odyssée. C'étoient des mangeurs d'hommes. Homere dit qu'ils emportoient les compagnons d'Ulysse tout embrochés comme des poissons enfilés :

Ἰχθῦς δ' ὥς πείσῃτες, ἀτερπέα δ' αἶτα φέροντο.

Car c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage, qui donne une assez belle idée de ces Lestrigons.

Scyllamque & Charybdim] Dans le détroit de Sicile il y a deux écueils très dangereux, dont l'un est appelé *Scylla*, du mot Punique *scol*, qui signifie *ruine*, *perte*; & l'autre *Charybde*, du mot *Chorobdam*, qui signifie *abîme de perdition*. Homere en a fait deux monstres horribles, dont on peut lire la description dans le XII. Livre de l'Odyssée. * Au lieu de *Scyllamque* M. Bentlei soupçonne qu'Horace avoit écrit *Circamque*. Il faut le louer de ne l'avoir pas fourré dans le texte.

Cum Cyclope] L'histoire de Polyphème Roi des Cyclopes, qui habitoient cette partie de la Sicile qui est près du promontoire Lilybée, vis-à-vis de l'Isle Capraria. C'est un des plus beaux & des plus agréables contes d'Homere, & il n'y a rien d'égal à la description qu'il fait de ces peuples dans le IX. Liv. de l'Odyssée.

146 *Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri*] Homere n'a point écrit sur le retour de Diomede. Aussi n'est-ce pas ce qu'Horace veut dire. Le sens de ce passage est, qu'Homere dans son poëme sur le retour d'Ulysse, n'a pas fait comme le Poëte Anti-

maque, qui dans son poëme du retour de Diomedé, a commencé les aventures de ce Heros à la mort de son oncle Meléagre; ce qui est ridicule & sot; car par-là il a donné un commencement au commencement de l'action qui faisoit le sujet de son poëme, ce qui est très vicieux, puis que, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans le VII. chap. de sa Poétique, *le commencement de l'action, qui fait le sujet d'un poëme, est ce qui ne suppose rien nécessairement avant soi.* On peut voir là les Remarques.

147. *Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo*] La guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, elle n'est que l'occasion qui fournit ce sujet. Aussi Homere n'a donné ni un commencement ni une fin au siège de Troye, à peine lui donne-t-il un milieu qui lui soit propre. Mais il n'oublie aucune des parties de son sujet, qui est la colere d'Achille. Ainsi, bien loin de parler de l'origine d'Helene, dont le ravissement fut la cause de cette guerre, il ne raconte pas même son enlèvement. Horace se moque ici de l'Auteur de la petite Iliade, qui avoit commencé son poëme par ces deux oeufs, de l'un desquels on avoit vu éclore Helene & Clytemnestre; & de l'autre Castor & Pollux. Cet assemblage de tous les accidens de la vie d'un Heros, est très vicieux, & ne peut jamais être excusé par l'unité de la personne. Il faut une unité d'action, comme Aristote l'a fort bien remarqué dans sa Poétique, où il dit que *le sujet doit être un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne.* Car comme on voit tous les jours une infinité d'accidens, de la plupart desquels on ne peut rien faire qui soit un, il arrive de même que les actions d'un même homme sont en si grand nombre & si différentes, qu'on ne sauroit jamais les réduire à cette unité, & en faire une seule & même action. Il condamne par cette même raison les Auteurs de l'Heraclide & de la Theséide, & il donne pour exemple la conduite d'Homere, qui dans son Odyssée n'a pas entassé tous les accidens qui étoient arri-
vés

vés à Ulysse ; comme si la blessure que lui fit un sanglier pendant qu'il chassoit sur le mont Parnasse , & la folie qu'il feignit lorsque les Grecs assembloient une armée contre les Troyens , en étoient le sujet. Tout de même , dans l'Iliade il ne s'est pas amusé à faire l'histoire d'Achille, il n'y a fait entrer aucune aventure qui n'ait une liaison manifeste avec le tout ; comme un habile Peintre n'exprime aucune action ni aucune circonstance qui ne concoure avec l'action principale de son tableau. On peut voir les Remarques sur le chapitre VIII. de la Poétique. Après ces préceptes d'Aristote & d'Horace, il est étonnant que Stace ait fait une faute encore plus ridicule que celle qu'on reproche à l'Auteur de la petite Iliade : car il ne s'est pas contenté de commencer sa Thébàïde par la naissance incestueuse d'Étéocle & de Polynice , il remonte jusqu'à la fondation de Thebes , & commence son poëme par le ravissement d'Europe , qui a été la première cause de cette fondation.

148 *Semper ad eventum festinat*] Il marche toujours vers la fin de son sujet ; & dans ce dessein il n'emploie aucun épisode qui n'y conduise , & qui ne fasse une partie de ce tout , qu'il veut rendre parfait & achevé. La fin & le but de l'Iliade est la vengeance d'Achille. Et la fin de l'Odyssée , c'est l'entier rétablissement d'Ulysse dans sa maison. Une conduite toute contraire à celle d'Homere , c'est celle de Stace dans sa Thébàïde ; au lieu de marcher vers la fin de son action , il semble qu'il appréhende d'y arriver , & il la recule par des épisodes qui sont si indépendans de son sujet, qu'on pourroit les retrancher absolument sans rien changer au tout.

Et in medias res , non secus ac notas , auditorem rapit] Ce passage me paroît fort important & fort difficile. On l'a expliqué comme si Horace avoit voulu dire qu'Homere transporte d'abord ses auditeurs au milieu de sa matière , pour les entretenir toujours dans le desir & dans l'espérance d'en voir bientôt les événemens. Je fais bien que c'est une des grandes beautés du poëme , & qu'Homere

ne l'a pas négligée ; car, comme Macrobe l'a fort bien remarqué dans le second chapitre du XV. Livre de ses Saturnales : *Homerus vitans in Poemate Historicorum similitudinem, &c. ipse Poëtica disciplinâ à rerum medio cæpit, & ad initium post reversus est.* Homere voulant que son poëme ne ressemblât pas à une histoire, & étant parfaitement instruit des loix de la poëse, commence par le milieu de sa matiere, & revient ensuite au commencement. Mais je suis persuadé que ce n'est pas le sens de ce passage, Horace s'est contenté d'avoir donné ce précepte dans le 42. & le 43. vers :

*Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor,
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraque differat, &c.*

Et il n'y a pas d'apparence qu'il le répète ici. Ce qu'il ajoute, *non secus ac notas*, m'en paroît une bonne preuve : car comment Horace pourroit-il transporter d'abord son Lecteur au milieu de sa matiere, comme si ce milieu lui étoit connu ; ce milieu ne lui est pas plus connu que le commencement & la fin. D'ailleurs Horace ne parle pas ici de ce qu'Homere fait d'abord, mais de ce qu'il pratique dans la suite & dans tout le cours du poëme, comme cela paroît manifestement par ce qui précède ; *semper ad eventum festinat ; il se hâte toujours d'arriver à la fin de son action, de ce qui fait son sujet.* Après avoir dit qu'il se hâte toujours d'arriver à sa fin, quelle apparence qu'Horace ramenât son Lecteur à ce qu'Homere fait au commencement & une seule fois, surtout après avoir donné sur cela un fort beau précepte dans le 43. vers ? J'ose donc assurer que le véritable sens de ce passage est, qu'Homere entraîne vite ses Lecteurs, & les fait passer rapidement sur toutes les choses qui ont précédé l'action, qui fait le sujet de son poëme, & qu'il appelle *medias res*, moyennes, ou parcequ'il en place le récit dans la suite de son ouvrage, c'est à-dire après le commencement & avant
la

la fin ; ou parceque ce sont de ces choses que les Grecs appellent proprement *μέσα*, moyennes, indifférentes, parcequ'il dépendoit du Poëte de les changer, & qu'il lui étoit libre d'attacher son sujet à telle autre histoire qu'il lui auroit plu de choisir. Et Horace dit fort bien que le Poëte passe rapidement sur ces aventures, comme si elles étoient connues, & comme s'il ne les raportoit que pour mieux fonder son sujet, & en établir la vraisemblance. Car voilà quelle est la pratique constante d'Homere. Tout ce qui précède la prise de Troye, & la vengeance d'Achille, il le rapporte dans la suite de son poëme comme des événemens publics & connus de tout le monde. C'est tout le secret du poëme épique, & c'est ce qu'un Poëte tragique doit observer. Sophocle, dans son Edipe, passe rapidement sur tout ce qui a précédé l'action qui fait le sujet de la tragédie.

149 *Et quæ desperat tractata nitefcere posse, relinquit*] C'est une suite de ce qui vient de dire, qu'Homere promene rapidement son Lecteur sur ce qui a précédé son action ; car comme cela pourroit faire croire qu'il rapporte l'histoire entière, Horace a soin de marquer une grande adresse de ce grand Poëte, qui ne rapelle pas tous les incidens de l'histoire à laquelle il a attaché son sujet, mais qui en fait un choix très judicieux. Homere n'est pas seulement merveilleux par la maniere dont il a traité ses sujets, il l'est encore par le choix qu'il a fait des incidens qui pouvoient être bien mis en oeuvre, & par l'abandon de ceux qui n'étoient pas susceptibles des ornemens convenables à la grandeur & à la majesté de son poëme. Ainsi dans son Iliade il n'a parlé ni des oeufs de Léda, ni du ravissement d'Hélène, ni du sacrifice d'Iphigénie, ni du déguisement d'Achille habillé en fille, &c. Un Poëte tragique doit imiter cette sage conduite, & rejeter tous les incidens, qui ne répondent pas à la grandeur de son sujet. Tout ceci confirme d'une maniere très solide l'explication que j'ai donnée au vers précédent.

151 *Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet*] L'ame du poëme épique c'est la fable qui renferme & signifie une verité générale que l'application des noms rend particuliere. Ainsi la verité contenue dans l'Illiade, c'est que l'union & la subordination conseruent les Etats, & que la discorde & la desobéissance les ruinent. La fiction, dont on envelope cette verité, c'est la querelle d'Achille & d'Agamemnon, qu'on feint de tirer d'une histoire connue comme la guerre de Troye, afin de la rendre plus vraisemblable. Dans le poëme épique, la fiction marche toujours avec la verité. Mais ce n'est pas seulement la verité morale qu'Homere a enseignée dans ses fictions; c'est aussi très souvent la verité physique & la verité historique, qu'il a enveloppées sous de beaux mensonges, afin de les rendre plus merveilleuses, & par conséquent plus agréables: car, comme Aristote l'a remarqué dans sa Poétique, l'agréable naît du merveilleux; c'est pourquoi ceux qui racontent quelque action, ajoutent d'ordinaire à la verité. Homere est de tous les hommes celui qui a le mieux réussi dans ces mensonges. Aussi Aristote lui a donné cette louange, *qu'il a enseigné aux autres à mentir comme il faut*: δεδίδαχε δὲ μάλιστα Ὅμηρος καὶ τὰς ἄλλας ψευδῆ λέγειν ὡς δεῖ. Mais examinons de plus pres le passage d'Horace. Il commence par le mensonge, *atque ita mentitur*, & continue par le mélange du mensonge & de la verité; *sic veris falsa remiscet*. En quoi il explique parfaitement la conduite d'Homere, & tout le secret du poëme, selon la doctrine d'Aristote. Le Poëte dresse d'abord le plan de sa fable, qui n'est pas moins un mensonge que toutes les fables d'Esopé, *mentitur*, il ment. Après avoir dressé ce plan, il faut rendre cette fable vraisemblable, & persuader qu'elle a été faite, pour faire croire qu'elle est possible: pour cet effet il l'attribue à certains personnages connus, il nomme les lieux qui en ont été la scène, & il prend tout cela dans une histoire connue, d'où il tire quelques actions & quelques circonstances veritables, qu'il lie avec

vec son sujet, & qu'il accommode à son dessein, *sic veris falsa remiscet*. Ceux qui ont eu une conduite contraire à celle d'Homere, & qui ont fait le plan de leur poëme après avoir cherché un Heros dans l'Histoire; & choisi une action veritable qu'il avoit faite, n'ont eu aucun succès, & n'ont fait que des poëmes fort ennuyeux. Tels sont Si ius, Stace, & Lucain; & parmi les anciens Grecs, l'Auteur de l'Heracleïde, & celui de la Theséïde. Ce précepte d'Horace est le même qu'Aristote a donné dans le XVIII. Liv. de sa Poétique, ou après avoir dit *que soit qu'un Poëte travaille sur un sujet déjà connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en général avant qu'il pense à l'épisodier & à l'étendre par ses circonstances, &c.* Il ajoute: *Cette fable étant faite, on donne les noms aux personnages, & l'on épisodie l'action. Mais il faut bien prendre garde que les épisodes soient propres, comme dans Oreste la fureur qui le fait prendre, & sa delivrance par les expiations.* On peut voir là les Remarques qui servent encore à l'éclaircissement de ce passage d'Horace, qui est très important, & le fondement du poëme épique.

152 *Primo ne medium, medio ne discrepet imum*] Il mêle partout le mensonge avec la verité, afin que les trois parties de son sujet soient bien liées & bien égales: car il faut que le milieu, qui est le noeud, reponde au commencement; & que la fin, qui est le dénouement, reponde au commencement & au milieu. Si l'on employe la fiction dans une des trois parties, sans l'employer dans les deux autres, elles seront si inégales & si peu liées, qu'elles ne composeront plus le même tout; outre que de cette maniere le merveilleux, qui naît toujours plus de l'ingenieuse fiction, que de la verité, ne regnera plus dans tout l'ouvrage, tout ceci doit servir de regle aux Poëtes tragiques.

153 *Tu, quid ego & populus mecum desideret audi*] Il revient aux moeurs, qui sont le fondement de tout. Tu, toi qui fais des poëmes dramatiques, c'est-à-dire, vous tous qui faites; car il ne parle pas aux Pisons.

154 *Si plausoris egēs aulæa manentis*] Si vous voulez qu'on attende la fin de la pièce, & qu'on ne sorte pas au premier acte, comme cela arrive aux pièces des Poètes ignorans, &c. *Aulæa manere*, attendre qu'on leve la toile, & comme nous dirions aujourd'hui, *qu'on la baisse*. On peut voir ce qui a été remarqué sur *aulæa præmuntur* de la première Epître du second Livre. * M. Bentlei a lu *si fautoris egēs*. Mais sans nécessité. *

155 *Donec Cantor, vos plaudite, dicat*] *Cantor*, c'est le Choeur. D'autres prétendent que c'est un des acteurs, & je crois qu'ils se trompent. *Vos plaudite*, c'est ce que le Choeur disoit à la fin de la pièce. Quintilien dans le chap. I. du Livre VI. *Tunc est commendandum theatrum, cum ventum ad ipsum illud quo veteres comædiæ, tragædiæque clauduntur. Plaudite. Il faut surtout tâcher d'émouvoir tout le théâtre, lorsqu'on approche de ce mot, battez des mains, par lequel finissent toutes les tragédies, & toutes les comédies anciennes.*

156 *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores*] Il a déjà dit que les mœurs doivent être semblables, *famam sequere*; convenables, *convenientia finge*; & égales, *servetur ad imum qualis ab incepto processerit*. Il manque à cela une quatrième qualité, qu'elles soient bien exprimées, bien marquées, & c'est ce qu'il explique ici, *notandi sunt tibi mores*. Il faut qu'elles soient si bien marquées, que personne ne s'y puisse méprendre, & qu'en voyant les actions du personnage, que vous avez formé, tout le monde puisse dire: Voilà les actions d'un violent, d'un emporté, d'un ambitieux, d'un inconstant, d'un avare, &c. Ainsi voilà les quatre qualités qu'Aristote demande aux mœurs. Horace ne fait que renverser son ordre en mettant la dernière, la qualité que ce Philosophe avoit mis la première: car ce qu'Horace appelle ici des mœurs marquées, c'est ce qu'Aristote a appelé des mœurs bonnes, *χρησά: πρεὶ ὃ τὰ ἡθῆ τετραγ. ἐστὶν ὧν δὲ σοχαζέσθαι, ἐν μὲν καὶ ἀπώτον, ὅπως χρῆσθαι ἡ*. Il y a quatre choses à observer dans

dans les mœurs ; la première, qu'elles soient bonnes. Mais ce changement d'ordre ne change pas le précepte, & ne fait rien au fond. Aristote explique lui-même fort clairement ce qu'il entend par des mœurs bonnes, car il ajoute : *Il y a des mœurs dans un discours ou dans une action, lorsque l'un & l'autre font connoître l'inclination, ou la résolution telle qu'elle est, mauvaise, si elle est mauvaise, & bonne, si elle est bonne*, chap. XVI. de sa Poétique. On peut voir là les Remarques.

157 *Mobilibusque decor naturis dandus & annis*] Voilà un beau vers, & bien expressif : mot à mot, *il faut donner aux natures mobiles & aux années leur propre beauté*. Les natures mobiles, c'est l'âge, qui marche toujours comme un fleuve, & qui en marchant, donne des inclinations différentes ; & ces inclinations différentes, c'est ce qu'il appelle *decor*, la beauté propre de l'âge : car chaque âge a ses beautés, comme chaque saison a les siennes ; donner à l'âge viril les beautés de la jeunesse, c'est revêtir l'automne des beautés de l'été. * M. Bentlei s'étonne comment j'ai pu admirer ce vers. Et je ne suis pas surpris de son étonnement, puisqu'à la place de ce beau vers il a eu le courage de substituer celui-ci :

Mobilibusque decor, maturis dandus & annis ;

qu'il explique *mobilibus annis*, à la jeunesse, *maturis annis*, aux vieillards. Cela est très mal imaginé, & la beauté de ce mot *mobilibus naturis*, est très sensible. Car le naturel des hommes change avec les années, comme Horace va bientôt l'expliquer. *

Et annis] Horace ne s'est pas contenté de dire à chaque âge, il dit à chaque année ; parceque les inclinations d'un âge ne sont pas les mêmes au commencement & à la fin ; il s'y fait un changement insensible, qu'un Poète doit connoître, & marquer, comme un Peintre doit connoître & marquer les changements qui arrivent à chaque saison de l'année dans tout son progrès, pour ne pas faire, par exemple, la

fin

fin d'un été semblable à son commencement ou à son milieu.

158 *Reddere qui voces jam scit puer*] Ce n'est que par l'imitation que les enfans apprennent toutes choses, & surtout à parler; voilà pourquoi Horace dit *reddere voces, rendre les paroles*. Ce Poète va parcourir en gros les quatre âges de l'homme, & les peintures qu'il en fait sont également utiles aux Poètes tragiques, aux Poètes comiques, & à ceux qui font des épopées. La première, qui est celle de l'enfance, n'est pas si nécessaire que les trois autres: car il arrive fort peu qu'on fasse parler un enfant. Voilà pourquoi Aristote l'a négligée dans sa Rhétorique, & n'a parlé que de la jeunesse, de l'âge viril, & de la vieillesse. Outre que les qualités qu'Horace donne ici à l'enfance, durent encore dans la jeunesse, où ce Philosophe les a comprises. Cependant Horace n'a pas jugé qu'il fût inutile de les marquer séparément.

159 *Iram colligit ac ponit temerè ac mutatur in horas*] Ces changemens ne viennent que de la mollesse du cerveau, où les objets s'impriment & s'effacent facilement; c'est pourquoi selon que cette mollesse est plus grande, ces changemens sont aussi plus prompts. Voilà d'où vient qu'il dit ici de l'enfant, *mutatur in horas*, & qu'ensuite il dit du jeune homme, *amata relinquere pernix*. Il y a plus de consistance & de tenue dans celui-ci que dans celui-là; mais il ne laisse pas d'être changeant comme l'autre.

160 *Temerè*] Sans raison, sans avisement, sans reflexion.

161 *Imberbis juvenis tandem custode remoto*] C'est ce que Simon dit fort bien dans l'Andriene, en parlant de son fils qui étoit hors de page, & qui n'avoit plus de Gouverneur:

*Quod plerique omnes faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut
equos
Alere, aut canes ad venandum.*

La plupart des jeunes gens ont toujours quelque passion dominante, comme d'avoir des chevaux, des chiens de chasse, &c.

Horace a copié Aristote dans cette peinture des mœurs; mais il a peint en petit ce qu'Aristote a peint en grand, dans le second Livre de sa Rhétorique, & il s'est contenté de marquer les principaux traits d'un original qui étoit entre les mains de tout le monde. Comme cet original est aujourd'hui moins connu, quoiqu'on en ait une traduction excellente, j'en ferai ici un léger, mais fidèle crayon. *Les jeunes gens, dit ce Philosophe, sont fort sensuels & fort attachés à leurs plaisirs. Pour contenter leur passion, ils trouvent tout facile; ils sont fort changeans & fort sujets à se lasser des choses qu'ils ont le plus aimées: tout ce qu'ils souhaitent, ils le souhaitent avec ardeur, mais cette ardeur s'éteint fort vite. Ils aiment l'honneur, qu'ils préfèrent aux richesses: ils sont colères, emportés, simples, francs, crédules, pleins d'espérance, généreux, vaillans, presomptueux, pitoyables, grands railleurs: ils sont capables de honte: ils aiment leurs amis par le seul plaisir qui leur revient de ce commerce: ils quittent l'utile pour l'honnête: leurs fautes sont toujours plus grandes que celles des autres; & quand ils offensent, ce n'est pas tant pour nuire, que pour faire affront.*

162 *Et aprici gramine campi*] Il se plaît aux exercices du champ de Mars, qui sont expliqués dans l'Ode VIII. du Livre I.

163 *Cereus in vitium flecti*] Il reçoit facilement l'impression des vices, car étant simple & crédule, & aimant ses plaisirs, il croit toujours les trouver dans ce qu'il s'imagine, ou qu'on lui propose.

Monitoribus asper] Il hait ceux qui le reprennent de ses défauts. C'est un effet de sa présomption, & de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

164 *Utilium tardus provisor*] Les jeunes gens préfèrent toujours l'honnête à l'utile, parce qu'ils vivent plus

plus par coutume que par raisonnement. Or la coutume porte à l'honnête, & le raisonnement à l'utile.

Prodigus æris] Les jeunes gens jettent l'argent par les fenêtres, parcequ'ils n'en connoissent pas le prix, & qu'ils n'ont jamais éprouvé ce que c'est que la nécessité.

165 *Sublimis*] Presomptueux, vain; la chaleur du sang fait en eux ce que le vin fait dans les ivrognes.

Cupidusque & amata relinquere pernix] Comme leurs passions sont plus vives & plus aiguës que grandes, elles ne sont pas de durée; c'est pourquoi ils sont fort changeans. Aristote dit fort bien qu'il en est de tous leurs desirs, comme de la faim & de la soif des malades.

166 *Convulsis studiis ætas animusque virilis*] Pour trouver justement les mœurs de l'âge viril, il il ne faut que prendre le milieu entre les mœurs des jeunes gens & celles des vieillards, en retranchant les excès où tombent les uns & les autres. Car tout ce qu'il y a de bon dans la jeunesse & dans la vieillesse, se trouve & se perfectionne dans l'âge viril; & tout ce qu'il y a de mauvais se corrige en se réduisant à la médiocrité, qui en est le véritable caractère.

167 *Quærit opes & amicitias*] Comme l'esprit & le jugement sont alors dans leur force, un homme fait se conduit par le raisonnement; c'est pourquoi il travaille à amasser du bien, & à se faire des amis solides.

Inservit honori] Nous avons dit que les jeunes gens preferent l'honnête à l'utile. L'homme fait ne tombe point dans cet excès, il a soin de l'un & de l'autre, & tâche d'accorder l'honneur avec l'intérêt. C'est ce qu'Horace a voulu dire par *insevit*, qui est un terme qui marque la médiocrité.

168 *Commisissè cavet quod mox mutare laboret*] Comme il corrige par le raisonnement ce que la coutume a de vicieux, il tâche de prendre des mesures

fares justes pour ne rien faire dont il puisse se repentir.

169 *Multa senem circumveniunt incommoda*] Les mœurs de la vieillesse sont justement le contraire de celles de la jeunesse. Je ne laisserai pas de mettre ici en gros, & sans ordre, ce qu'Aristote en a écrit : *Les vieillards sont difficiles, irresolus, malins, soupçonneux, chagrins, aigres, timides. Comme ils n'aiment guere, il ne haïssent guere non plus. Ils ont l'ame petite, & sont fort attachés à la vie ; ils se plaignent sans cesse ; ils preferent l'interêt à l'honneur. Ils sont sans honte. Ils ne conçoivent de l'esperance que fort difficilement ; ils parlent beaucoup. Ils sont coleres, insensibles aux plaisirs plus par foiblesse que par vertu : Ils donnent tout à leurs maximes particulières, & rien à l'usage & à la coutume. Quand ils offensent, c'est toujours pour nuire : ils sont pitoyables, mais leur compassion vient de leur foiblesse, & non pas de leur humanité.*

170 *Querit, & inventis miser abstinet ac timet uti*] Le vieillard amasse, & n'ose se servir de ce qu'il a amassé ; car il fait que le bien est très nécessaire à la vie, & l'experience lui a appris qu'il est autant aisé à perdre, que difficile à acquérir.

171 *Vel quòd res omnes timide gelideque ministrat*] Une des plus grandes incommodités de la vieillesse, c'est cette timidité générale qui se mêle à tout ce qu'elle fait, & qui l'empêche de rien entreprendre qu'après une longue & mûre deliberation.

172 *Dilator*] Les vieillards sont irresolus, comme dit Aristote ; & de peur de s'engager, ils disent toujours, *il faudra voir, cela se pourra faire.*

Spe longus] Long à concevoir des esperances. Horace explique ainsi le *δυσελπις* d'Aristote, qui dit que les vieillards n'esperent que difficilement, à cause de leur timidité naturelle, de leur sang qui est refroidi, & de l'experience qu'ils ont faite que les affaires sont mauvaises, & qu'elles ne réussissent que difficilement ; outre qu'ils savent bien qu'il leur reste peu de tems à vivre. Je sais bien que Lambin a

expliqué *spe longus*, qui porte loin ses esperances; ce qu'il apuie sur ce qu'Horace a dit ailleurs, *spatio brevi spem longam reseces, & spem inchoare longam*. Mais ces passages ne font rien à celui-ci: car il y a bien de la difference entre *spes longa* & *spe longus*; & quand même il se trouveroit des vieillards qui espereroient des choses fort éloignées, cela ne détruiroit pas ce qu'Horace dit ici en général, car il parle de ce qui arrive ordinairement. Or est-il que les vieillards font en cela très opposés aux jeunes gens: ceux-ci sont toujours pleins d'esperance, *εὐέλπιδες*, ils en conçoivent sur rien, *spe citi, spe prompti*. Et les autres sont *δυσέλπιδες*, *spe longi, spe tardi*, ils ne conçoivent pas de l'esperance fort aisément, ils n'esperent que ce qu'ils voyent; & c'est pourquoi Aristote a dit *qu'ils vivent plus de memoire que d'esperance*. * Horace dit ici *spe longus*, long à concevoir des esperances, comme les Hébreux disent *longus irā*, long à se mettre en colere, *μακρόθυμος*. Il faut bien se garder de lire *spe lentus*; comme M. Bentlei a corrigé. Cela est très plat. *

Iners] Paresseux, lent, peu propre à l'action.

Avidusque futuri] Les vieillards sont d'autant plus attachés à la vie, qu'ils aprochent plus de leur fin; comme ceux qui ont perdu presque tout leur bien, sont d'autant plus attachés au peu qui leur reste. * M. Bentlei prétend qu'Horace avoit écrit *pavidusque futuri*, ce qui s'accorde, dit-il, avec ce qu'Aristote a dit des vieillards *δειλοί καὶ πάντα πρωτοβητικοί*, qu'ils sont timides & qu'ils craignent tout d'avance. Mais Horace a déjà marqué cette timidité des vieillards dans le vers précédent. D'ailleurs il ne prouve nullement qu'on puisse dire *pavidus futuri*; & c'est ce qu'il falloit établir. *Pavidus* va toujours seul, car quoiqu'on dise fort bien *metuens futuri, timidus futuri*, il ne s'en suit pas qu'on dise *pavidus futuri*. Et je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple. *

173 *Difficilis*] Difficile, *δύσκολος*, *φιλάτιμος*; c'est à dire de mauvaise humeur, qui trouve à redire

à tout, intraitable. Cela vient de ce qu'ils ont été souvent trompés, & que tout leur est suspect.

Querulus] Μεμψιμοίῳ, ὁδυστικός. Les vieillards se plaignent sans cesse, parcequ'ils ont l'ame petite, & qu'ils ont fait une longue épreuve des misères de cette vie, où ils ont été humiliés plusieurs fois; & d'ailleurs, comme dit Cicéron, ils croient toujours qu'on les méprise & qu'on se moque d'eux, *contemni se putant, despici, & illudi.*

Laudator temporis acti se puero] Les vieillards ne s'intéressent presque point à l'avenir, parcequ'ils ne l'espèrent pas. Ils ne prennent pas non plus beaucoup de part au présent, parcequ'ils sont chagrins & foibles: mais ils sont tout entiers dans le passé, dont ils conservent toujours une idée agréable, parceque ç'a été le tems de leurs plaisirs, & qu'ils ne vivent que de mémoire, comme Aristote l'a fort bien dit. Voilà pourquoi ils sont si grands parleurs, & mettent toujours le passé si fort au-dessus du présent. Tel est le caractère de Nestor dans le I. Livre de l'Iliade.

174 *Censor castigatorem minorum*] Quoiqu'Aristote n'ait pas exprimé précisément ce qu'Horace dit ici, on ne laisse pas de voir qu'il est tiré de ses principes. Comme les vieillards ont leurs maximes particulières, & que dans leurs jugemens ils donnent plus au raisonnement qu'à l'usage & à la coutume, ils sont choqués de tout, & les jeunes gens, qui, comme on l'a déjà dit, suivent plus la coutume que le raisonnement, leur paroissent fous. Voilà pourquoi les vieillards les grondent toujours, & n'en sont jamais contents.

175 *Multa ferunt anni venientes*] Ces années qui viennent & qui s'en retournent, *anni venientes & recedentes*, ont toujours été mal expliquées. *Anni venientes* sont les années qui viennent jusqu'à la fin de l'âge viril, par exemple, jusqu'à trente-cinq ou quarante ans; les Anciens comptoient toujours ces années *par addition*. *Anni recedentes*, les années qui s'en retournent, sont celles qui coulent depuis l'âge viril

jusqu'à la mort, & que les Anciens comptoient *par soustraction*, en ôtant toujours une année de précédent compte. On peut voir ce qui a été remarqué sur ce vers,

- - - & illi, quos tibi dempserit,
Apponet annos,

de l'Ode V. du Livre II. J'ai voulu conserver la même idée dans la traduction, parcequ'elle est fort belle; & quoique nous ne comptions pas les années comme les Anciens, nous ne laissons pas de l'entendre. Nous avons même une façon de parler qui revient assez à la leur, & qui paroît en avoir été tirée, car nous disons d'une personne qui commence à entrer dans l'âge, qu'elle est sur son retour.

176 *Ne fortè seniles mandentur juveni partes*] Afin de ne pas donner à un jeune homme le caractère d'un vieillard, & à un enfant celui d'un homme fait, il faut étudier sans cesse les mœurs & les passions qui suivent chaque âge, & tout ce qui leur est propre.

178 *Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis*] Nous nous attacherons toujours aux choses qui sont jointes à l'âge, & à celles qui lui sont propres. Horace explique ici ce beau précepte d'Aristote, qui dit: *Χρή δὲ καὶ ἐν τοῖς ἡθροῖν, ἀεὶ ζῆεῖν ἢ τὸ ἀ-
 ναγκάιον, ἢ τὸ εἰκός.* Dans les mœurs il faut toujours chercher ou la nécessité, ou la vraisemblance. La nécessité, c'est ce qu'Horace appelle *adjuncta ævo*, tout ce qui suit l'âge nécessairement; & la vraisemblance, c'est ce qu'il appelle *apta ævo*, c'est à-dire tout ce qui lui est propre, & qu'on peut lui donner vraisemblablement. Ce qu'Horace dit simplement de l'âge, doit être étendu au sexe, au pays, à la qualité, & à toutes les autres choses qui distinguent les hommes. On peut voir les Remarques sur le chap. XVI. de la Poétique d'Aristote.

179 *Aut agitur res in scenis, aut acta refertur*] Le poëme dramatique se passe en représentation & en récit.

recit. Par la représentation, on met sur la scène tout ce qui doit être exposé aux yeux du spectateur; & par le récit on l'informe de tout ce qu'il ne doit pas voir: car dans tous les sujets il y a des endroits qui ne peuvent & qui ne doivent pas même être vus. Il en est de même dans le poëme épique.

180 *Segnius irritant animos*] Il est certain que ce qu'on voit touche beaucoup plus que ce qu'on ne fait qu'entendre: & d'un autre côté il est vrai aussi que les yeux sont plus incrédules que les oreilles, & plus difficiles à persuader. Voilà pourquoi un Poëte a besoin de beaucoup de jugement & d'adresse, pour ne pas laisser derrière le théâtre les incidens qui pourroient toucher le spectateur, s'il les étaloit sur la scène, & pour ne pas y étaler ceux qui ne pourroient que le rebuter par leur peu de vraisemblance, ou le choquer par leur atrocité.

181 *Oculis fidelibus*] *Les yeux fideles*, c'est-à-dire dont le témoignage est cru; ou qui représentent les objets tels qu'ils les voyent. Comme on appelle un miroir fidele qui rend l'objet comme il le reçoit, & tel qu'il est.

Et quæ ipse sibi tradit spectator] Cette expression est heureuse. Dans la représentation, le spectateur apprend par lui-même ce qui se passe, il y assiste, & il peut s'en former telle idée qu'il veut: au lieu que dans le récit il ne l'apprend que par l'entremise d'un tiers, & il ne peut s'en former d'autre idée que celle qu'il plaît à ce tiers de lui en donner.

182 *Non tamen intus digna geri*] Quelque avantage qu'ait un Poëte à étaler ses incidens aux yeux du spectateur, il doit éviter avec beaucoup de soin de lui faire voir ceux qui seroient ou incroyables, ou atroces: car cela auroit un succès tout contraire à celui qu'il eseroit.

184 *Facundia præsens*] Le récit d'un acteur présent. Et Horace dit *facundia*, parceque ce récit doit être pompeux & pathétique, comme dans l'Edipe de Sophocle le récit qu'on vient faire de la mort de

Jocaste, & de l'action d'Edipe qui s'est crevé les yeux. Et dans l'Electre le récit de la mort d'Oreste.

185 *Nec pueros coram populo Medea trucidet*] De la maniere dont Horace s'exprime, on a voulu en inferer qu'il ne condamne pas tous les meurtres dont on ensanglante la scene; mais seulement les meurtres atroces & odieux, comme celui d'une mere qui tue ses enfans, & celui d'un oncle qui fait bouillir ses neveux pour les faire manger à son frere. On a voulu même prouver qu'on pouvoit étaler des meurtres sur le théâtre avec succès, puisque cela a été heureusement pratiqué par les trois plus excellens Poëtes tragiques. Eschyle, dit-on, fait tuer sur le théâtre Agamemnon par les mains de Clytemnestre; il y fait mourir Prométhée d'un coup de tonnerre, & massâcrer Clytemnestre en public, dans ses Coëphores. Sophocle a eu la même conduite dans son Electre, où Oreste tue sa mere aux yeux des spectateurs. Dans Euripide, Alceste vient mourir sur le théâtre, & l'Heroïne des Heraclides, la Princesse Macarie, se tue de même en public. Mais si les scenes sanglantes ne sont fondées que sur ces autorités, il fera bien mal aisé d'en établir & d'en excuser l'usage, car il n'y a rien de plus faux que toutes ces allégations. Agamemnon n'est point assassiné sur le théâtre dans Eschyle, puisqu'il crie qu'on l'assassine dans le palais, & que le Choeur, qui entend ses cris, demande d'abord qui c'est qu'on tue; & ensuite ayant connu la voix du Roi, il se met en état d'entrer pour le secourir. Prométhée n'y est pas tué non plus d'un coup de foudre: car il dit lui-même que Jupiter a beau faire, qu'il n'est pas en son pouvoir de le tuer; il est enlevé par un orage qui finit la piece. Je m'étonne que Scaliger s'y soit trompé: comment cela s'accorderoit-il avec la louange que les Anciens ont donnée à Eschyle, d'avoir le premier éloigné des yeux des spectateurs les meurtres & les choses atroces? Et il est si peu vrai que Clytemnestre soit tuée en public dans les Coëphores, qu'au contraire Oreste lui dit: *Suivez-moi, je veux vous immoler près du corps*

corps d'Egiste. Sophocle n'a pas été moins sage dans son *Electre*, où Oreste tue sa mere dans le palais; comme cela paroît manifestement par tout ce que dit *Electre*, quand elle voit revenir sur la scene ses libérateurs les mains sanglantes. Pour Euripide, il est certain qu'il fait mourir *Alceste* sur le théâtre; mais sa mort ne peut pas être citée pour un exemple qui autorise les scenes sanglantes; car elle se consume peu à peu, comme le Poëte a eu soin d'en avertir, en faisant dire par la suivante d'*Alceste*, que cette Princesse *s'affoiblit & se consume peu à peu par sa maladie*:

--- οθίρει γὰρ καὶ παραίνεταί νύσῳ.

& quand même elle se feroit blessée derriere le théâtre, ce qui n'est pas; & qu'elle viendroit expirer aux yeux des spectateurs, on n'en pourroit jamais tirer cette conséquence, qu'il est permis d'introduire des acteurs qui se tuent sur le théâtre; ils y meurent, mais ils ne s'y tuent pas. Puisqu'on voit donc que la pratique des trois tragiques Grecs est entierement contraire à ce qu'on avoit voulu établir, ne peut on pas conclure de là que toutes sortes de meurtres sur la scene sont illicites & odieux? Mais, dira-t-on, il est au moins certain qu'*Ajax* se tue sur le théâtre dans la premiere tragédie de Sophocle. Je répons qu'on s'est trompé sur ce meurtre d'*Ajax*, & qu'on n'a pas connu une des grandes beautés de cette piece, parcequ'on n'a pas pris garde d'assez près à la merveilleuse adresse du Poëte, qui a mis à l'extrémité de la scene un bois pour y faire tuer *Ajax*, sans l'exposer en cet état aux yeux des spectateurs, qui l'entendent sans le voir, comme je le prouverai plus au long dans mes Remarques sur ce Poëte. Il est inutile de dire qu'*Horace* ne parle que des meurtres odieux: car il met la *Médée* & l'*Atrée* pour toutes sortes de sujets de tragédie. En un mot je dis que les meurtres sur la scene ne peuvent être approuvés, de quelque nature qu'ils soient, & qu'ils ont été introduits par

de méchans Poètes, qui n'ayant pas la force de toucher par de simples récits, ont eu recours à ces tristes spectacles, qui ont en effet rendu leurs pieces plus pitoyables qu'ils ne pensoient.

Coram populo Medea] La Médée est un fort beau sujet de tragédie, & il n'est pas vrai que l'antiquité l'ait condamné. Horace ne le defend pas non plus, il defend seulement qu'elle tue ses enfans en public. Sénèque n'a pas laissé de violer ce précepte dans sa Médée; mais un bon Poète n'aura garde de l'imiter.

186 *Aut humana palam coquat exta nefarius Atræus*] On fait le sujet de cette piece. Je crois que Sophocle l'avoit traité. Accius le mit ensuite sur le théâtre de Rome; & il évita fort sagement ce qu'Horace defend ici: car on n'apprend l'action atroce d'Atrée que par le récit:

- - - *concoquit partem vapore flammeo ,
Tribuit verubus lacerta in focos.*

187 *Aut in avem Progne*] Après avoir parlé des meurtres dans les deux vers précédens, il parle dans celui-ci de tous les autres incidens, qui seroient aussi ridicules sur la scene, qu'ils sont agréables dans la fable, comme toutes les métamorphoses. Par exemple, celle de Progné en hirondelle, celle de Philomele en rossignol, celle de Cadmus & d'Hermione en serpens, &c. Un Poète qui feroit le Terée & le Cadmus, feroit sifflé, s'il n'éloignoit de la vue des spectateurs des changemens si incroyables, & qui ne sont supportables que dans la narration. C'est pourquoi le poëme épique les reçoit avec succès: car dans Homere on raconte la métamorphose du vaisseau d'Ulysse en une pierre; & dans Virgile, celle des vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes.

188 *Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi*] Comme dans le poëme dramatique il y a des choses que le spectateur doit voir lui-même, il y en a d'autres qu'il ne doit apprendre que par des récits. Si l'on
prend

prend le change & que l'on raconte ce qui doit être exposé aux yeux, ou que l'on expose aux yeux ce qui doit être raconté, ce sont des fautes qui corrompent tout le poëme. Mais la dernière est sans comparaison la plus grande. Horace dans ces dix derniers vers explique au long le précepte qu'Aristote a donné fort brièvement dans le XVI. Liv. de sa Poétique : *Il faut observer toutes ces choses*, dit-il, & outre cela *satisfaire à toutes celles que demandent les deux sentimens qui sont inseparables de la poésie*, & qui en sont les seuls juges. C'est-à-dire qu'il faut satisfaire à tout ce que demandent le sentiment de la vue & celui de l'ouïe, qui sont des sens très délicats, & qu'on peut offenser en plusieurs manieres. On peut voir là les Remarques. Horace ne se contente pas de donner le précepte, il en donne aussi la raison. C'est que ces choses prodigieuses exposées aux yeux, deviennent incroyables & font tomber la tragédie : elles ne sont suportables que dans les récits où la fable leur donne un passeport.

189 *Neve minor neu sit quinto productior actu*] Asconius Pédanius a dit comme Horace sur ce passage de la IV. Verr. *in quarto actu improbitatis. Fabula, sive tragica, sive comica, quinque actus habere debet. Toute piece de théâtre, soit tragique, soit comique, doit avoir cinq actes.* Il seroit difficile de dire si Asconius a suivi Horace, ou si Horace n'a parlé qu'après Asconius. Mais ce précepte est fondé sur la pratique constante de tous les Poëtes anciens, qui ont divisé leurs pieces en cinq parties, que les Latins ont appelé *actes*. Aristote n'a rien dit de cette division, mais on ne laisse pas de l'inferer de ses maximes. Ce grand Critique dit dans sa Poétique, que les Poëtes doivent donner à leur sujet une étendue qui ne soit pas arbitraire, mais certaine. De plus, ajoute ce Philosophe, tout ce qu'il y a de beau parmi les animaux & parmi les autres êtres, s'il est composé de parties, doit avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable : car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur ;

c'est pourquoi rien de petit ne peut être beau , parceque la vue se confond dans un objet qu'on voit dans un moment presque insensible. Rien de trop grand ne peut être beau non plus , parcequ'on ne le voit pas d'un coup d'oeil , & qu'en voyant ses parties successivement l'une après l'autre , le spectateur perd l'idée du tout , comme s'il voyoit un animal de dix mille stades. Ainsi donc comme tous les animaux & tous les autres êtres doivent avoir une étendue que l'oeil puisse comprendre & mesurer aisement & tout d'un coup , de même il faut que les sujets des pieces dramatiques aient une étendue que la mémoire puisse embrasser & retenir sans peine. Et cette juste étendue se trouve précisément dans ce partage , qui est le même dans les pieces Greques que dans les Latines , & que dans nos tragédies regulieres. Il est vrai que les Grecs n'ont point eu de terme qui signifiat acte. Ils avoient une autre division ; mais leur division étoit meilleure que la nôtre & que celle des Latins , car en marquant l'étendue de la tragédie en général , elle marquoit aussi la differente nature de ses parties en particulier , ce que celle des Latins & la nôtre ne font point ; car en partageant la tragédie en cinq actes , je la partage en parties toutes semblables ce qui est vicieux. Cette matiere a été traitée au long dans les Remarques sur le chapitre XII. de la Poétique , où j'ai fait voir quelle étoit la pratique des Grecs & la doctrine de ce Philosophe. De ce que je viens de dire , il resulte manifestement , que si les pieces de cinq actes ont leur juste grandeur , celles de trois sont defectueuses & condamnables : & au contraire , que si cette juste grandeur se trouve dans celles-ci , celles de cinq actes sont aussi monstrueuses & aussi insoutenables que si elles étoient de sept. Sur cela il n'est pas difficile de voir que la question ne peut être décidée qu'en faveur du précepte d'Horace. Les pieces en trois actes ont le défaut qu'Aristote trouve dans les petits objets , la vue s'y confond , & elles sont ou denuées ou accablées d'incidens. Les pieces en six ou en sept ac-

tes auroient le défaut des grands corps, le spectateur perdrait l'idée du tout, à cause de son excessive grandeur. Le juste milieu se trouve donc dans les cinq actes, car ils donnent lieu à la variété d'incidens nécessaires pour les passions, & ils ont les qualités qu'Aristote demande dans les sujets bien composés. J'ai voulu rechercher ce qui avoit pu donner l'idée de ces pieces en trois actes, & après un assez long examen, j'ai trouvé que si les Italiens ne sont pas les seuls Auteurs de ce desordre, & si l'on a cherché quelque autorité pour faire au théâtre un si grand changement, on pourroit bien l'avoir tirée de ce passage mal entendu de la Poétique d'Aristote, qui dit, *qu'un tout parfait est ce qui a un commencement, un milieu, & une fin*; car sur cela on aura cru que pour attraper la perfection il suffisoit de donner trois actes aux pieces de théâtre. Quoi qu'il en soit, si l'on ne veut pas entièrement bannir les pieces de trois actes, on ne doit souffrir cette composition vicieuse que dans les farces, qui tiennent lieu des Satires & des *Exodia* des Anciens, & qui peuvent être d'un seul acte, comme étoient ces Satires: car il faut bien que nous puissions faire encore aujourd'hui les mêmes plaintes qu'Horace faisoit de son tems; *Hodieque manent vestigia ruris. Nous voyons durer encore les marques de l'ancienne rusticité.* Il est si vrai que les cinq actes sont essentiels & nécessaires au poëme dramatique parfait & achevé; qu'on ne trouvera jamais que les Anciens aient violé cette regle. Jusques-là même qu'Euripide dans son Cyclope, qui est une tragédie satyrique, une espece de pastorale, & où par conséquent il semble qu'il auroit pu se donner plus de liberté que dans une véritable tragédie, a partagé son sujet en cinq actes bien distincts & bien marqués, quoique sa piece n'ait que huit cents vers; ce qui est très remarquable. C'est sur cette coutume si bien établie, que Marc Antonin a fait ce raisonnement qui prouve d'une maniere très solide ce que j'ai avancé. Il compare la vie à une piece de théâtre; & il veut consoler un homme qui meurt fort jeune,

& qui lui répond : *Mais je n'ai pas encore achevé les cinq Actes , je n'en ai joué que trois. C'est bien dit ,* replique ce sage Empereur , *tu en as joué trois. Or dans la vie trois actes font une piece complete.* Il opose manifestement la durée de la vie à l'étendue d'une piece de théâtre. Celle-ci n'est juste & parfaite que quand les cinq actes sont accomplis , au lieu que l'autre fait toujours une piece entiere , quelque courte qu'elle soit , & en quelque endroit qu'elle finisse. Je fais bien que Monsieur Racine vient de donner une * tragédie en trois actes. Après les belles pieces dont il a enrichi notre théâtre , on ne lui reprochera pas aparemment d'avoir ignoré les regles de cet art. Mais je dis qu'il n'a pas prétendu faire une piece entierement réguliere , qu'il n'a pas voulu s'éloigner de son sujet , qui dans sa simplicité ne pouvoit pas aisément fournir cinq actes , & qu'il a bien plus songé à conserver dans ses vers la sainteté & la majesté de l'original , qu'à multiplier les incidens de son sujet , pour lui donner une juste étendue.

191 *Nec Deus interfit nisi dignus vindice nodus incidit*] On reprochoit anciennement aux Poëtes tragiques , que quand ils ne pouvoient bien dénouer leurs sujets , ils avoient recours à une Divinité , qui venoit dans une machine , & qui delioit ce qui étoit embarrassé. Horace condamne ici cet usage après Aristote , qui ayant dit que dans la constitution d'un sujet il faut garder si bien ou la nécessité , ou la vraisemblance , qu'un incident naisse de l'autre par l'une de ces deux raisons , ajoute qu'il est évident par-là que le dénouement d'un sujet doit naître du sujet même ; & qu'on ne doit pas avoir recours à une machine , comme a fait Euripide dans sa Médée. Aristote n'exclut pas absolument par-là les machines , comme l'a cru un fort savant homme , mais seulement celles qui ne naissent pas du sujet , ou nécessairement ,

* C'est aparemment l'*Esther* ; mais M. Racine en a depuis fait cinq Actes.

fairement, ou vraisemblablement ; & c'est là le véritable sentiment d'Horace, quand il dit qu'on ne doit employer les machines que quand le noeud mérite qu'un Dieu vienne le délier : car il est impossible de faire & d'imaginer un noeud de cette manière, sans que le dénouement fait par la machine, naisse du sujet, ou selon la vraisemblance, ou selon la nécessité. Voilà pourquoi aussi la machine de la Médée d'Euripide est condamnable. *Dans les mœurs comme dans la disposition du sujet*, dit Aristote dans le chap. XVI. de sa Poétique, *il faut toujours chercher ou le nécessaire ou le vraisemblable, de sorte que les choses arrivent ou nécessairement ou vraisemblablement. Il est donc évident par-là que le dénouement du sujet doit être tiré du sujet même, sans qu'on y emploie le secours d'une machine, comme dans la Médée, ou comme dans la tragédie de l'Iliade sur le retour des Grecs.* On peut voir là les Remarques, où toute cette matière des machines est traitée au long. Un fort savant homme s'est fort trompé sur ce passage d'Aristote en prenant l'Iliade pour l'Iliade d'Homère, ce qui lui avoit fait croire que ce précepte d'Horace s'étendoit aussi sur le poème épique, ce qui est très opposé à la vérité. Aristote & Horace ne parlent que du poème dramatique. Car dans le poème épique c'est tout le contraire, les machines y sont d'une absolue nécessité.

Dignus vindice nodus] Cette expression est heureuse, elle est prise du droit Romain, qui appelle *vindicem* un homme qui met un esclave en liberté. Ainsi Horace regarde une pièce embarrassée, & dont le Poète n'a ni l'invention ni l'adresse de dénouer naturellement le noeud, il la regarde, dis-je, comme une esclave qui a besoin qu'un Dieu vienne pour la dégager, & pour lui rendre la liberté qu'elle a perdue.

192 *Nec quarta loqui persona laboret*] Les anciens Poètes tragiques ne mettent ordinairement que deux acteurs qui parlent dans une scène ; on en voit rarement trois, & il n'arrive presque jamais qu'il y

en ait quatre. C'est pourquoi Diomedes a écrit, *in Græco dramate ferè tres personæ solæ agunt*. Dans les piéces Greques il n'y a presque jamais que trois acteurs qui parlent ensemble dans une même scene. Cependant comme cela arrive quelquefois, & que même il y a des occasions où quatre interlocuteurs sont non seulement nécessaires, mais donnent encore de la beauté & de la majesté à une scene, Monsieur d'Aubignac a prétendu qu'Horace ne condamne pas cet usage absolument : & que ce précepte, *nec quarta loqui persona laboret*, ne signifie pas, qu'un quatrieme personnage ne se mêle, ne prenne pas la peine de parler; mais, qu'un quatrieme personnage ne s'efforce pas de parler, c'est-à-dire, qu'il ne parle point du tout, s'il ne peut le faire naturellement, & sans causer de la confusion & du desordre. Le texte peut fort bien souffrir ce sens-là. Nos poètes tragiques ne se sont pas contentés de faire parler quatre acteurs dans une même scene, ils en ont ajouté un cinquieme, & ils l'ont fait avec succès. Scaliger même a écrit dans son III. Livre de la Poétique : *Quatuor etiam in eâdem scenâ loqui, nulla religio est, vel animadvertas quum excitat in Ranis Aristophanes cadaver, & facit loqui : Quot personæ subinde in fine Pluti? quot in Avibus? etiam Mercurius ipse, item in aliis*. On ne fait point scrupule de faire parler quatre personnes dans une même scene, comme on peut le remarquer dans Aristophane, lorsque dans ses Grenouilles il resuscite & fait parler des Morts. Combien de personnages n'introduit-il pas dans la fin de Plutus, & dans les Oiseaux? jusqu'à Mercure même, & ainsi des autres. Mais ce passage ne vuide pas la difficulté : car Horace parle de la tragédie, & non pas de la comédie, où personne ne doute qu'on n'ait beaucoup plus de liberté. Il y a bien de l'apparence que le précepte d'Horace est simple & sans restriction ; il a fait assurément sa regle sur la pratique la plus ordinaire des Grecs, & sur ce qui lui paroissoit le plus commode, le plus naturel & le plus sûr. Aristote nous apprend qu'Eschyle inventa

un principal personnage, qu'il joignit à celui qui paroïssoit entre les chants du Choeur, & que Sophocle ajouta un troisieme acteur aux deux d'Eschyle. Cependant il y a des pieces d'Eschyle où l'on voit trois acteurs s'entretenir dans la même scène. On peut voir les Remarques sur le chap. IV. de la Poétique.

193 *Actoris partes Chorus officiumque virile defendat*] Le Choeur étoit une troupe d'acteurs, qui tenoit la place de ceux qui devoient ou vraisemblablement ou nécessairement être presens à l'action qu'on representoit, & qui y étoient interessés. C'étoit ce qui fondeoit toute la vraisemblance du poëme dramatique. On peut dire même que depuis que ce poëme a perdu ses Choeurs, il a perdu pour le moins la moitié de sa vraisemblance, & son plus grand ornement; & que notre tragédie, surtout, n'est plus que l'ombre de la tragédie ancienne. Le Choeur avoit deux fonctions; car dans le cours des actes il devoit se mêler dans l'action, & faire un personnage, le Coryphée parlant seul pour tout le Choeur. Et après chaque acte tout le Choeur devoit marquer l'intervalle par ses chants. Horace donne ici deux préceptes pour ces deux égards. Le premier est contenu dans ce vers :

*Actoris partes Chorus officiumque virile
Defendat :*

Que le Choeur joue le rôle d'un acteur, & fasse les fonctions d'un seul personnage.

Car c'est ce que signifie ici *officium virile* : Turnebe & Heinsius se sont trompés quand ils ont pris *virile* pour un adjectif, pour *viriliter*, de tout son pouvoir. Cet adjectif ne peut avoir ici de lieu. Horace ne fait que traduire ou expliquer ce passage de la Poétique d'Aristote, qui dit : καὶ τὸν χορὸν ὅτινα δεῖ ἀπολαβεῖν τῶν ὑποκριτῶν, καὶ μῦθον εἶναι τῷ ὅλῳ. Il faut que le Choeur joue le rôle d'un acteur, qu'il soit un des personnages de la piece, & qu'il fasse partie du tout.

Voilà la première de ses deux fonctions. En effet, puisque le Choeur représentoit des gens qui étoient intéressés à l'action, il falloit bien nécessairement qu'il parlât dans les actes : autrement comment auroit-il fait une partie du tout ? Car afin qu'on ne s'y trompe pas, ce qu'Aristote appelle ici le tout, ne regarde que l'action, que le sujet, qui à certains égards est toujours independant des chants qui marquent les intervalles des Actes.

194 *Neu quid medius intercinat actus quod non proposito conducatur*] Horace ne parle point ici de la première fonction du Choeur, de ce qu'il disoit au milieu dans le cours des actes : car alors il devenoit un des acteurs, & il parloit & ne chantoit point ; cette première fonction vient d'être expliquée dans le vers précédent ; mais il parle de la seconde, c'est-à-dire, de ce que le Choeur chantoit dans les intervalles entre les actes, pour marquer les intervalles. Il veut donc que ce chant convienne au sujet, qu'il en soit tiré, & qu'il concoure à son avancement ; ce qu'Aristote appelle *συγγωνίζεσθαι*, ensuite de l'endroit que je viens de citer, c'est-à-dire qu'il contribue au progrès de l'action. Après quoi il ajoute qu'il faut imiter en cela Sophocle, & non pas Euripide ; & que ceux qui font autrement, *ἐμβόλιμα ᾄδουσι*, *inserta canunt*, chantent des chansons insérées, qui conviendroient tout de même à une autre tragédie. On peut voir là les Remarques. Et c'étoit-là le défaut de tous les autres Poètes tragiques du tems d'Aristote. Dans tous les autres Poètes, dit-il, c'est encore pis ; car les Chœurs n'appartiennent pas plus aux sujets qu'ils traitent, qu'à toute autre tragédie. C'est pourquoi ils ne chantent plus que des chansons insérées. Sophocle est donc le véritable modèle pour la bonne constitution des Chœurs, & non pas Euripide. Après une décision si formelle & si juste, il est étonnant que Jule Scaliger ait osé décider tout le contraire dans sa Poétique : *Neque id negligendum*, dit-il, *ut Chori materia semper ducatur ex ideâ argumenti vel totius fabulæ, vel præsentis fortunæ, loci, personæ*

sonæ & ejusmodi, id quod optimè ab Euripide servatum, à Sophocle neglectum est. Il faut faire en sorte que la matiere du Choeur soit tirée du sujet de la piece, ou de toute la fable, d'où ce sujet a été tiré, ou qu'elle convienne à l'état présent des choses, aux lieux, ou aux personnes, ce qui a été heureusement pratiqué par Euripide, & négligé par Sophocle. Scaliger ne pouvoit mieux prouver que par cette décision le peu de connoissance qu'il avoit de ces deux Poètes tragiques. Le jugement d'Aristote est si vrai, qu'Aristophane en plein théâtre a reproché à Euripide le défaut de ses Chœurs, car dans ses Acharnenses, il dit en parlant de ses pieces:

Τὸς δ' αὖ χορευτὰς ἡλιδίους παρεσάναι.

Et que ceux qui composent les Chœurs se tiennent là comme des fots.

Surquoi le Scholiaste a fait cette Remarque très judicieuse & très conforme au sentiment d'Aristote: *Καὶ διὰ τῶν τὸν Εὐριπίδην διασύρες. ἔτ' οὐ γὰρ εἰσάγει τὸς χοροὺς ἐπὶ τὰ ἀκόλoutha φθελγόμενες τῇ ὑποθέσει, ἀλλ' ἰσοείας τινὰς ἀπαγγέλλοντας ὡς ἐν ταῖς Φοινίσσαις.* Dans ce vers Aristophane siffle Euripide. Car ce Poète introduit des Chœurs qui ne chantent point des choses convenables au sujet, mais certaines histoires qui lui sont étrangères, comme dans ses Phéniciennes, &c.

196 *Ille bonis faveatque*] Dans ces six vers Horace enseigne tout ce qui faisoit la matiere des Chœurs, & leur principal emploi. Scaliger en a oublié beaucoup quand il a écrit: *Erat autem multiplex officium Chori: interdum consolatur, aliquando luget simul: reprehendit, præfagit, admiratur, judicat, admonet, discit ut doceat, eligit, sperat, dubitat, &c.* Le Choeur favorisoit toujours les gens de bien; & de la maniere dont il parloit, on peut dire que le théâtre étoit alors une école où l'on aprenoit, mieux que dans les temples, la justice & la piété.

Et concilietur amicis] On a lu, *Et confilietur amicis*. Qu'il donne des conseils à ses amis. C'étoit bien une des fonctions du Choeur; mais je doute qu'il y ait des exemples de *confiliari*, pour dire, donner conseil; je n'en ai jamais vu, & jusqu'à ce qu'on m'en montre quelqu'un, j'aime mieux lire, *Et concilietur amicis*, qu'il s'unisse avec ses amis, qu'il soutienne leurs intérêts.

197 *Et regat iratos*] Comme dans l'Edipe le Choeur veut moderer la colere de ce Prince contre Tiresias, & celle de Tiresias contre ce Prince.

Et amet peccare timentes] Le Choeur étoit si religieux, qu'il se déclaroit toujours pour les innocens contre ceux qui avoient commis des crimes. Dans l'Edipe, le Choeur qui chante après le troisieme acte, dit: *Que les Dieux me donnent d'heureuses destinées, pendant que je conserverai la sainteté dans mes paroles & dans mes actions, selon les regles, qui nous ont été prescrites par les loix qui sont descendues du ciel, & dont l'Olympe seul est le pere.* * Il faut bien s'empêcher d'écouter M. Bentlei qui a lu, *Et amet peccare timentes*: Horace diroit deux fois la même chose, dans le même vers. *

198 *Ille daptes laudet mensæ brevis*] Il y a des occasions où le Choeur d'une tragédie peut fort bien louer la sobriété, qui est une des principales vertus morales.

Ille salubrem justitiam, legesque] Le Choeur de l'Edipe fournit des exemples merveilleux de ce qu'Horace dit ici, comme dans celui qui commence: *La violence est la mere de l'injustice; la violence, quand elle a entassé crime sur crime, dégenere enfin en une fatale nécessité, &c.* Et ailleurs quand il dit: *Il y a dans les loix un Dieu puissant qui triomphe de notre injustice, & qui ne vieillit jamais.*

199 *Et apertis otia portis*] Comme dans ce beau Choeur d'Euripide, qui en s'adressant à la Paix, lui dit: *Reine des Richesses, heureuse Paix, la plus belle des Déeses, que j'ai d'impatience de vous voir, & que vous vous faites longtems attendre! Je crains que*
la

la vieille ne vienne m'accabler avant que je puisse voir votre beauté, si pleine de graces, vos danses, vos chants, vos couronnes & vos festins. L'original est charmant par sa simplicité, par son élégance, & par son harmonie ; & je ne saurois m'empêcher de le rapporter en faveur de ceux qui le peuvent lire :

Εἰρήνῃ βαθυπλήθει
καὶ καλλίστα μακάρων θεῶν,
Ζῆλός μοι σέθεν, ὥς χρονίσεις.
Δέδοικα ὃ μὴ πρὶν πόνοισι
ὑπερβάλῃ με γῆρας,
Πεῖν σὰν χαίεσσαν περιδείν ὄσιν,
καὶ καλλιχόρος ἀοιδὰς,
Φιλοσεφάνες τῆς κώμης.

200 *Ille tegat commissa*] C'est la qualité la plus essentielle au Choeur, que la fidélité & le secret ; sans elle toute la vraisemblance est perdue, & le poëme entièrement détruit ; mais cette qualité dépend de l'adresse du Poëte, qui doit choisir son Choeur de maniere que son propre intérêt l'engage à cacher ce qu'on lui a confié, & qu'en le cachant il ne fasse rien contre son devoir. Euripide a fait sur cela dans sa Médée une faute, qui me paroît inexcusable. Médée est étrangere à Corinthe, elle complot de faire mourir sa rivale, fille du Roi de Corinthe, & le Roi même, & de tuer ensuite ses propres enfans ; & elle communique ce dessein au Choeur, qui est composé de femmes Corinthiennes, & par conséquent sujetes de Créon. D'où vient que ce Choeur est fidèle à une étrangere contre son Prince ? Le Choeur, dit-on, doit être fidèle : oui il le doit être, mais c'est au Poëte à faire en sorte qu'il le puisse être sans violer ni les loix de la Nature, ni celles de Dieu. Médée a beau appeler ces femmes ses amies, & les conjurer de ne rien dire de ce qu'elles ont entendu ; cette fidélité en cette occasion est vicieuse & criminelle, & ces femmes devoient s'enfuir avec Médée dans le même char, pour éviter la punition qui leur étoit

étoit dûe. Le Scholiaste Grec, qui avoit bien senti cette faute, a voulu l'excuser en disant qu'il ne faut pas s'étonner si ces femmes Corinthiennes, au lieu de prendre les intérêts de Créon, gardent le secret à Médée ; car étant libres, elles se déclarent pour la justice, comme c'est la coutume du Chœur. Mais cette excuse est ridicule & impie. Ce même Euripide, qui a fait ce Chœur de Corinthiennes si fidele, lorsqu'il ne devoit pas l'être, fait dans l'Ion, que le Chœur des suivantes de Créuse manque de fidelité à Xuthus, & révèle à sa maitresse le secret de son mari, quoiqu'il leur eût ordonné de le taire, & qu'il les eût menacées de les faire toutes mourir, si elles ne le gardoient. Si c'est un défaut, il auroit été fort aisé au Poète de l'éviter, & de conduire autrement sa piece : mais peut-être n'en est ce pas un. Ces suivantes ne devoient-elles pas être plus affectionnées à Créuse qu'à Xuthus ? La regle d'Horace n'est pas si générale qu'elle ne puisse avoir quelque exception. D'ailleurs peut-on faire un si grand crime à un Poète, de n'avoir pas fait en sorte qu'une troupe de femmes garde un secret ? Je pardonne bien moins à Euripide la perfidie qu'il fait commettre à Iphigénie dans la Tauride. Cette Princeesse prie le Chœur, qui est composé de femmes Greques, de ne dire à personne le complot qu'elle a fait d'emporter la statue de Diane, & leur promet de les emmener avec elle. Ces femmes lui sont fideles, mais elle s'enfuit seule avec Oreste, & les abandonne aux fureurs de Thoas, qui n'auroit pas manqué de les punir toutes, si Minerve ne fut venue les delivrer.

201 *Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis*] C'est une suite nécessaire des sentimens pieux & justes que le Chœur doit toujours avoir. Dans l'Electre de Sophocle, le Chœur dit à cette Princeesse : *Puissez-vous être bientôt autant au-dessus de vos ennemis que vous êtes presentement au-dessous d'eux, &c.* Les anciens ont reproché à Euripide que ses Chœurs ne s'interessent pas toujours assez pour ceux qui étoient persécutés. Mais c'est à quoi les Chœurs de Sophocle n'ont jamais manqué.

202 *Tibia non ut nunc, Orichalco vineta*] Les dix huit vers suivans font fort obscurs, & il est assez difficile de bien entendre ce qu'Horace a voulu dire. Après avoir parlé du Chœur de la tragédie, il explique les changemens qui lui sont arrivés & pour la musique & pour les vers. Et afin de le faire mieux comprendre, il se sert d'un exemple fort juste, & qui pouvoit mieux que tout autre donner une idée nette & distincte de ces changemens. Car il dit que comme les Chœurs des piéces Romaines, qui étoient d'abord fort simples, & où l'on n'employoit qu'une flute fort petite & sans aucun ornement, changerent de ton, lorsque le peuple Romain devint plus puissant & plus riche, les richesses & le luxe ayant apporté aux vers & à la musique le même changement qu'aux moeurs, la même chose arriva aux Chœurs de la tragédie Greque, leur musique, qui étoit d'abord aussi simple que les vers, devint peu à peu plus harmonieuse & plus forte, & on accommoda à cette musique la mesure des vers, où l'on imita bientôt la grandeur & la majesté des Oracles. Voilà assurément le sens de ces dix huit vers; il ne faut que les expliquer en détail, afin que le Lecteur n'y puisse plus trouver aucune difficulté.

Orichalco vineta] L'orichalque, ὀρίχαλλον, ou ἑρείχαλλον, est une espèce de cuivre de montagne, comme son nom même le témoigne; c'est ce que nous apellons aujourd'hui du léton. Il étoit si estimé parmi les Anciens, qu'on l'a préféré longtems à l'or même. Pline dans le second chap. du Liv. XXXIV. *Orichalco quod præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit. Nec reperitur longo jam tempore, effacta tellure.* Virgile met l'orichalque avec l'or en parlant de la cuirasse de Turnus:

*Ipse dehinc auro squalentem alboque Orichalco
Circumdat lorica m humeris.*

Ceux qui ont cru que l'orichalque étoit un métal naturel, moitié or & moitié cuivre, ne se sont pas sou-

souvenus de la remarque d'Aristote, qui assure que la Nature ne produit point de cette sorte de métal. On peut voir les Remarques sur Festus. * Au lieu de *vineta* il y a dans quelques MSS. & dans les anciennes éditions *juncta*: & M. Bentlei l'a reçu dans son texte. Il faudroit avoir vu de ces flutes pour prononcer sur le choix. *

Tubæque æmula] Peu à peu on avoit porté la flute à un point qu'elle égaloit la trompette; & c'est pourquoi aussi on l'employoit à la musique des Chœurs des tragédies.

203 *Sed tenuis simplexque*] *Tenuis* est opposé à *tuba æmula*; *simplex* l'est à *orichalco vineta*.

Foramine pauco] Ayant peu de trous, elle étoit propre pour les Chœurs de la tragédie, qui ne demandoient pas une musique si éclatante. Le vieux Commentateur cite ici le témoignage de Varron, qui dans le troisieme Livre de la langue Latine, qui s'est perdu, disoit qu'il avoit vu dans le temple de Mar-syas une de ces flutes anciennes qui n'avoit que quatre trous.

204 *Aspirare Choris erat utilis*] Il donne deux raisons pour faire voir qu'une petite flute suffisoit pour les Chœurs: la premiere, que la musique de ces Chœurs devoit être douce, & nullement éclatante ni emportée: car des tons si élevés ne convenoient point aux sentimens que les Chœurs devoient témoigner, qui étoient des sentimens de pitié ou de tendresse, &c. Et l'autre, que les théâtres étoient encore fort petits, & peu fréquentés.

206 *Quo sanè populus numerabilis utpote parvus*] C'est une chose assez remarquable, qu'Horace loue ici les premiers Romains, de ce qu'ils ne fréquentoient pas beaucoup les théâtres; & ce passage merite d'être examiné. Il donne quatre raisons de ce peu d'empressement qu'ils avoient pour les spectacles: la premiere, que le peuple Romain étoit encore alors en petit nombre: la seconde, qu'il étoit sage: la troisieme, qu'il étoit chaste, c'est-à-dire, pieux: & la quatrieme, qu'il étoit modeste. Mais Monsieur le

Févre

Févre a prétendu que la première ruinoit toutes les autres : car si les théâtres n'étoient vuides que parce que le peuple étoit encore *petit*, on ne peut plus attribuer cela ni à leur piété, ni à leur sagesse. Voilà pourquoi il a corrigé *parcus*, ménager, au lieu de *parvus*, petit. Je voudrois que Monsieur le Févre n'eût pas fait cette correction, qui ne répond pas à la finesse de sa critique. Il ne faut rien changer à ce passage, comme la suite le prouve manifestement. Horace oppose *parvus* à *agros extendere*, & à *latior murus*, comme il oppose les trois autres épithètes, *sage*, *pieux*, & *modeste*, à *vinoque diurno placari Genius*, &c. à la dissolution qui régna bientôt après dans les jours de fête. D'ailleurs le mot *parcus*, ménager, que Monsieur le Févre vouloit substituer, ne peut venir ici en aucune façon : car le peuple ne payoit rien pour voir les pièces de théâtre ; c'étoit un divertissement que les Magistrats lui donnoient.

208 *Postquam cœpit agros extendere victor*] Quand le peuple commença à s'agrandir, & que ses victoires l'obligèrent à étendre l'enceinte de ses murs, pour y recevoir les peuples qu'il avoit soumis, alors le luxe & la richesse changèrent les vers & la musique des Chœurs, qui ne furent plus simples comme ils étoient auparavant. C'est le propre de la prospérité de corrompre les mœurs & les plaisirs, en bannissant de par tout la simplicité.

* *Latior amplecti murus*] M. Bentlei a cru que *latus* se disoit toujours de l'épaisseur & ne se disoit jamais de l'étendue. C'est pourquoi il a corrigé *laxior amplecti murus*. Il est certain que *laxior murus* est très Latin. Mais il n'est pas nécessaire de changer le texte, car *latus* se trouve aussi pour *laxus*, *spatiosus*. *Latus campus*, *latus ager*. Virgil. *

Vinoque diurno placari Genius festis impune diebus] Mot à mot, & qu'on commença à apaiser son Génie les jours de fête en buvant impunément en plein jour. Il n'étoit pas permis aux premiers Romains de faire la débauche en plein jour, non pas même les jours de fête. *Apaiser son Génie*, est une expression heureuse,
pour

pour dire se contenter, se donner du plaisir, faire grand chere, & se delasser des fatigues des jours précédens.

211 *Accessit numerisque modisque licentia major*] On ne garda plus aucun ménagement, & l'on se donna une entiere liberté de changer les vers & la musique, en prenant un ton plus élevé & plus varié.

212 *Indoctus quid enim sciret*] Ce jugement d'Horace me paroît très remarquable. Il attribue la variété & la *lasciveté*, qu'on avoit ajoutée à la poësie & à la musique, il attribue, dis-je, à l'ignorance, à l'oisiveté, à la grossiereté & à la turpitude des villageois que les Romains avoient reçus dans leur corps. Socrate & Platon en auroient jugé comme Horace; car ils ont fait voir que cette musique, variée & lascive, vient toujours de l'ignorance de l'esprit, & de la corruption du coeur, & entraine après elle toutes sortes de desordres. On s'étoit fort trompé à ce passage.

Liberque laborum] Oisif, reposé, après ses vendanges & sa moisson.

213 *Urbano confusus, turpis honesto*] La grossiereté & la débauche de ces villageois l'emportèrent sur l'honnêteté & sur la sévérité des Romains. On en cherchera des raisons physiques. L'expérience a déjà fait voir que cela n'arrive jamais autrement.

214 *Sic priscae motumque & luxuriam addidit arti*] Et de cette maniere le joueur de flute ajouta le mouvement & la *lasciveté* à son art ancien, qui étoit auparavant chaste & sévere. *Motus* répond à *numerus* du vers 211. & *luxuria* répond à *modis*. Pline a opposé, comme Horace, à la simplicité de la musique ancienne, la variété & la *lasciveté* de la nouvelle. *Cum adhuc simplici musicâ uterentur; pendant qu'ils se ser-voient d'une musique simple*, dit-il. Et ensuite: *Postquam varietas accessit, & cantûs quoque luxuria.* Mais après qu'on y eût ajouté la variété & la *lasciveté* du chant. Ce qui est pris du quatrieme Livre de l'histoire des plantes de Théophraste, qui dit, ἀπλάδως αὐλεῖν, jouer de la flute

flute sans fard; ce que Pline appelle *simplici musicâ uti*, se servir d'une musique simple; & αὐλεῖν μέλᾳ πλάσματ^ο, *jouer de la flute avec fard*: ce que Pline dit, *varietatē & cantūs luxuriām adhibere*; *ajouter la variété & la lasciveté du chant*. Platon a tout compris sous ce mot ποικιλία, *variété*: ἀκολασίαν ἢ ποικιλία ἐνέτικλεν, *la variété de la musique a produit l'intemperance*.

215 *Traxitque vagus per pulpita vestem* [Cette mollesse & cette *lasciveté* qu'Horace condamne, ne parurent pas seulement dans les vers, dans les gestes & dans les chants des Musiciens, elles parurent aussi dans leurs habits; car on vit en même tems ces joueurs de flute parcourir le théâtre avec des robes trainantes, que les Grecs apelloient σύρματα, & qu'on n'employoit que dans le tragique: Julius Pollux, σύρμα, τραγικὸν φόρημα ἐπισυρόμενον. *Syrma, robe de tragédie, ainsi appelée, parcequ'elle a une queue qui traine*. *Vagus*, à cause de tous les mouvemens que le Choeur faisoit dans le chant de ses strophes & antistrophes.

216 *Sic etiam fidibus voces crevere severis*] C'est l'application de l'exemple; comme on a vu la musique & la poésie de nos Choeurs changer à mesure que le peuple s'est agrandi, on avoit vu tout de même chez les Grecs, la lire, dont ils se servoient dans les Choeurs de leurs tragédies, prendre un ton plus élevé; car parmi eux, comme parmi nous, la musique de leurs Choeurs étoit au commencement fort simple & fort sévère. Horace oppose la sévérité de l'ancienne musique à la *lasciveté* de la nouvelle. Cicéron dit de même dans le second livre des loix: *antiquæ musicæ severitas*; *la sévérité de l'ancienne musique*, où *sevérité* n'est autre chose qu'une gravité simple & naturelle, σεμνότης.

Fidibus] Horace dit ici formellement que l'ancienne tragédie Greque se servoit de la lire dans ses Choeurs, & c'est une vérité constante: il est même certain que cet usage dura assez longtems: car on lit dans les Anciens, que Sophocle joua de la lire dans sa piece appelée *Thamyris*.

217 *Et tulit eloquium insolitum facundia præceps*] Comme en parlant des Choeurs des piéces Romaines, il a joint au changement de la musique celui de la poésie, il fait ici la même chose en parlant des Choeurs des Grecs; il dit que les vers de leurs Choeurs éprouverent le même changement que la musique, & qu'au lieu de la simplicité, qui y régnoit auparavant, on y affecta une éloquence outrée, & qu'on se guinda de manière que le langage des Choeurs ne fut plus différent de celui des Prophetes qui prononçoient des oracles. Cette critique d'Horace est très importante, & je m'étonne qu'on y ait fait jusques ici si peu de reflexion. Il est certain qu'il enveloppe dans sa censure les Choeurs des trois tragiques Grecs qui sont très-souvent tombés dans le défaut dont il parle: car en plusieurs endroits ils ont donné dans cette éloquence trop élevée; & en affectant le stile sublime des Prophetes, ils en ont imité souvent l'enflure & l'obscurité. Heinsius s'est fort trompé à ce passage.

Facundia præceps] Cette seule épithete, *præceps*, devoit faire comprendre que ce qu'Horace dit ici, est une censure, & non pas une louange: car *facundia præceps* est une éloquence hardie, téméraire; enfin c'est ce que les Rhéteurs appellent *μετέωρον*, guindé jusques aux nues; & qu'ils opposent à *ὕψηλόν*, sublime. Longin. *ἔχ' ὕψηλὰ, ἀλλὰ μετέωρα*. Ce *météore* est proprement le sublime outré, & ce que Quintilien a dit d'Eschyle, *sublimis usque ad vitium*. Le même Quintilien a appelé *præcipit. a* ce que les Grecs ont appelé *μετέωρα*.

218 *Utiliumque sagax rerum & divina futuri*] Heinsius n'a pas été plus heureux dans l'explication de ces deux vers que dans celle des deux précédens: car il prétend qu'Horace explique ici de quelle manière la tragédie a reçu peu à peu sa perfection. Mais Horace ne parle point du tout de la tragédie en général, il parle simplement du Choeur, & il explique de quelle manière il a corrompu sa première simplicité. Une des fonctions du Choeur étoit de consoler les affligés, de moderer les emportemens de ceux qui étoient

étoient en colere, & de leur donner à tous des avis utiles, en leur faisant esperer un prompt secours des Dieux. Cela pouvoit être exécuté avec une simplicité noble, & digne de la tragédie; Eschyle & Sophocle l'ont fait souvent avec beaucoup de succès. Mais il n'est rien de plus difficile que de se tenir longtems dans cette simplicité; bientôt les Chœurs, sous prétexte de donner des avis utiles, & de faire de simples conjectures sur l'état present des choses, prirent l'effor, & donnerent entierement dans la prophétie, leur langage ne différa plus de celui des Prophetes qui parloient de dessus le trépié; & l'on peut dire de ces Chœurs ce que le Chœur dit de lui-même dans l'Agamemnon d'Eschyle :

Μανῖπολῆ δ' ἀκέλευς
Ἄμισθ' αἰοιδά.

Je prophétise sans mission & sans gages.

C'est le veritable sens de ce passage : *Sententia sagax utilium rerum, & divina futuri non discrepuit sortilegis Delphis.* Mot à mot, sous prétexte de découvrir des choses utiles dans leur discours, & de dire ce qui arriveroit, ils n'ont plus été differens des Prophetes de Delphes. Horace blâme donc le langage trop guindé des Chœurs, & leur obscurité.

220 *Carminē qui tragico vilem certavit ob hircum*] Après avoir parlé de la tragédie, il parle de la poésie satyrique des Grecs, qui étoit une espece de tragédie moins grave que la premiere, & qui tenoit le milieu entre la tragédie veritablement dite & la comédie. On ne fait pas bien certainement qui fut l'inventeur de cette sorte de tragédie. Horace semble ici en attribuer l'invention à Thespis, en disant, que celui qui disputa le prix de la tragédie, mit bientôt au jour les Satyres. Mais deux raisons très solides combattent ce sentiment. La premiere, qu'il n'est parlé nulle part chez les Anciens des tragédies satyriques de Thespis. Et la seconde se tire de ce terme d'Horace, *certavit*: car ces disputes des Poëtes

tragiques n'étoient pas encore en usage du tems de Thespis, comme Plutarque nous l'apprend dans la Vie de Solon : ἔπω γὰρ εἰς ἀμιλλαν ἐναγώνιον ἦν ἐξηγμένον τὸ πρᾶγμα. On n'avoit pas encore porté ce divertissement jusqu'aux disputes publiques. Suidas écrit formellement que Pratinas fut le premier qui fit des pieces satyriques, & il en compte jusqu'à trente-deux. Ce Pratinas commença à paroître vers la soixante-dixieme Olympiade, peu d'années après la mort de Thespis, qu'il avoit pu voir. Il y a donc beaucoup d'apparence qu'Horace parle ici de ce Poëte qui succéda à Thespis, & qui, après avoir disputé en public le prix de la tragédie, fit bien tôt après des tragédies satyriques. C'est pourquoi Horace dit *mox*.

Tragico carmine certavit] Les Poëtes disputoient ensemble en faisant jouer en public leurs pieces; & on apelloit cela ἀγωνίζεσθαι, & leurs combats ἀγῶνας. Il est évident par ce passage, que ces combats étoient institués avant l'invention des pieces satyriques. Horace semble même donner à entendre qu'on commença à disputer avec une seule tragédie, ἐνὶ δράματι ἀγωνίζεσθαι: & cela est bien vraisemblable; car apareinment on ne pensa pas tout d'un coup à ces trilogies ou tétralogies, dont il sera parlé dans la suite, & qui commencerent poutant à être en vogue bientôt après.

Ob hircum] Le Poëte qui avoit remporté la victoire, recevoit pour prix un bouc, victime ordinaire de Bacchus qui présidoit à la tragédie; & c'est de ce bouc-là même qu'on prétend que la tragédie a tiré son nom, τραγῳδία, comme qui diroit le chant du bouc.

221 *Agrestes Satyros nudavit*] Fit voir à nu & sans fard les Satyres. C'est-à-dire, fit jouer des pieces satyriques, où des Satyres composoient le Choeur avec le pere Silene à leur tête. Demétrius Phaléreüs a dit comme Horace, ἐν σατύρῳ, in Satyro, dans le Satyre, pour dans une piece satyrique. C'est dans le bel endroit où il dit que les Graces trouvent bien

bien place dans la tragédie; mais que le rire en doit être banni, & qu'il est réservé pour le Satyre & pour la comédie, ἐν σατύρῳ καὶ ἐν κωμῳδίαις: & il ajoute que personne ne pourroit jamais imaginer une tragédie, qui badineroit & feroit rire; car il écriroit un Satyre pour une tragédie; ἐπεὶ σάτυρον γράψει ἀντὶ τραγωδίας. Il dit, écrire un Satyre, comme Horace dit plus bas, *Satyrorum scriptor*. De toutes les pieces satyriques des Anciens, il ne nous en reste qu'une, qui est le Cyclope d'Euripide. Nous n'avons de la plupart des autres que les noms, & quelques petits fragmens; mais heureusement la seule qui nous reste suffit pour éclaircir & pour appuyer tout ce qu'Horace en écrit.

Satyros] Il dit, agrestes *Satyros*, comme Euripide a dit du Cyclope, Κύκλωπ' ἀγροῦτα.

Et asper incolumi gravitate jocum tentavit] Il essaya de faire entrer dans les pieces satyriques les railleries & les plaisanteries, sans blesser la gravité de la tragédie: car voilà proprement le caractère de ces pieces satyriques. Il falloit que le Poëte se souvînt toujours qu'il faisoit une espece de tragédie, & qu'il évitât de tomber dans les railleries basses, qui ne se souffrent que dans le comique. C'est le véritable sens. Dans le Cyclope d'Euripide, Silene raille Ulysse en conservant la gravité de la tragédie, lorsqu'après avoir appris son nom, il lui dit:

οἶδ' ἀνδρὸς κρύταλον, δειμὺ Σισύφου γένος.

Je connois ce fameux causeur, ce digne rejetton de Sisyphus.

Et voilà qui explique le mot *asper*, dont Horace s'est servi, c'est-à-dire *rude*, *piquant*, à cause de ses railleries.

223 *Illecebris erat & gratâ novitate morandus spectator*] Il attribue l'origine des pieces satyriques

à la nécessité où les Poètes se virent réduits de délaisser par quelque nouveauté l'esprit des spectateurs fatigués de la sérieuse attention qu'ils avoient donnée aux tragédies qu'on venoit de jouer. Diomedes & Marius Victorinus ont écrit la même chose : *Satyros induxerunt ludendi causâ , jocandique , ut simul spectator , inter res tragicas seriasque , Satyrorum quoque jocis & lusibus delectaretur.* En effet ce pouvoit être la principale vue des Poètes ; mais ce ne fut pas la seule , ils eurent un prétexte plus utile & plus spécieux. La tragédie ne fut d'abord qu'un Choeur où l'on chantoit les louanges de Bacchus. Après qu'on eut jetté les personnages dans ce Choeur , qu'on eut enfermé entre ses chants des scènes & des actes , & que la tragédie eut enfin reçu son entière perfection , elle fut si différente de ce qu'elle étoit au commencement , qu'on n'y reconnut plus cet ancien Choeur , auquel elle devoit son origine. Cela attira aux Poètes ce reproche , *ὃ δὲν πρὸς τὸν Διόνυσον , cela ne fait rien pour Bacchus.* Car le peuple n'aime pas qu'on perde les bonnes coutumes. Les Poètes donc , pour réparer leur faute , & pour ne plus offenser le Dieu , dont ils célébroient la fête , s'aviserent de rétablir cet ancien Choeur ; mais pour le faire d'une manière qui fût agréable par sa nouveauté , ils inventerent un composé très divertissant du tragique & du comique , où l'on voyoit d'un côté une aventure remarquable d'un Heros , & de l'autre les railleries & les plaisanteries de Silene & des Satyres , qui mêloient dans leurs chants les louanges de Bacchus. Par ce moyen les Poètes accorderent la religion avec leur intérêt , & le peuple se divertit sans scrupule.

224 *Funèrūque sacris , & potus & exlex*] Voilà trois raisons capitales qui obligèrent les Poètes à chercher quelque chose de joyeux & de divertissant pour amuser le peuple : la première , que ce peuple avoit offert un sacrifice où il avoit fait grand' chere : la seconde , qu'il avoit bien bu : & la troisième , qu'il étoit en humeur & en état de se porter à toutes fortes

fortes de débauches, sans écouter ni la bienséance, ni l'honnêteté, ni les loix. Car, comme dit Platon dans les Livres des loix, il est impossible que ces fortes d'assemblées où l'on boit avec excès, & où tout paroît permis, ne soient pleines de confusion & de desordre. Dans les occasions de cette nature, c'est une prudence aux Magistrats & aux Poètes de divertir le peuple par des spectacles qui soient en quelque maniere proportionnés à son goût, sans être ni licencieux, ni criminels.

225 *Verum ita risores, ita commendare dicaces*] Mais, dit-il, quoique dans ces jours de fête le peuple soit fou & desordonné, il ne faut pourtant pas suivre ses goûts & ses apétits vicieux, en lui donnant des Satyres impudens & hardis. Il faut au contraire lui donner des Satyres moitié sérieux & moitié plaisants, & qui mêlent adroitement le comique avec le tragique. Mais avant que de passer plus avant, il est nécessaire d'éclaircir une difficulté qui se presente sur ce passage : car les gens qui lisent avec jugement, ne manqueront pas de demander ici d'où vient qu'Horace s'arrête à donner des regles pour les pieces satyriques des Grecs, & quelle utilité les Romains pouvoient tirer de ces préceptes ? Il n'est pas mal aisé de satisfaire à cette demande. Horace en donne des regles, parceque les Romains imitoient ces tragédies dans les pieces, qu'ils apelloient *Atellanes*. *Diomedes ; Tertia species est fabularum Latinarum, quæ à civitate Ostorum Atella, in qua primum cæptæ, Atellanæ dictæ sunt : argumentis dictisque jocularibus similes satyricis fabulis Græcis.* Il y a une troisieme espece de comédies Romaines qui ont été appellées *Atellanes* du nom d'*Atella*, ville de la Toscane, où elles ont commencé, & qui par leur sujet & par leurs plaisanteries, sont entièrement semblables aux pieces satyriques des Grecs. La seule difference qu'il y avoit entre les *Atellanes* & les pieces satyriques, dit le même *Diomedes*, c'est que dans celles-ci il y avoit des Satyres ou autres personnages ridicules, comme *Autolycus*, *Burris*, &c.

& que dans les Atellanes il y avoit des acteurs obscènes, comme Maccus : *in Atellanâ personæ obscenæ, ut Maccus*. Si Diomede ne s'est point trompé, ce sont ces acteurs obscènes qu'Horace appelle ici *Satyres*, à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec eux. Mais le savant Vossius prétend que dans le passage de Diomede, au lieu de *personæ obscenæ*, personnages obscènes, il faut lire *personæ Oscæ*, personnages Osques, c'est-à-dire Toscans. Car les personnages obscènes étoient plutôt pour les mimes que pour les Atellanes. Quoi qu'il en soit, comme Diomede s'est trompé sur les pièces Satyriques, qui n'ont jamais été sans un Chœur de Satyres : il peut bien s'être aussi trompé sur les Atellanes. Tout ce qu'Horace dit ici prouve incontestablement qu'il y avoit des Satyres ; & c'est sans doute d'une de ces pièces que Marius Victorinus a tiré ce vers qu'il rapporte dans le Livre IV.

Agite, fugite, quatite Satyri.

Peut-être qu'au lieu de ces personnages Toscans, les Romains introduisirent ensuite les Satyres dans ces Atellanes. Ces préceptes d'Horace étoient donc très utiles aux Romains, & ils peuvent encore ne nous être pas entièrement inutiles à nous-mêmes pour les pastorales, & pour ce que Plaute appelle *tragi-comédie*. Pour bien remplir le sens du passage d'Horace, il auroit fallu suppléer dans la traduction : *Nous avons imité dans nos pièces Atellanes les tragédies satyriques des Grecs : mais quoique les occasions où on les joue soient encore les mêmes, & que le peuple ne soit pas moins fou, on ne doit pas se conformer à ses appétits vicieux, il faut lui donner de ces Satyres railleurs & piquans, & le faire passer, &c.*

Commendare] Mettre en vogue, faire valoir.

226 *Ita vertere seria ludo*] Ce passage ne signifie pas tourner en ridicule des actions sérieuses, comme l'a cru un fort savant homme, mais, convertir le sérieux en plaisant. C'est-à-dire terminer le

le sérieux des tragédies, qu'on venoit de jouer, par le plaisant de la piece satyrique qu'on jouoit ensuite. *Seria* le sérieux de la tragédie: *ludo* en jeu, en plaisanterie de la piece Atellane, qu'on jouoit ensuite, & qui étoit une tragédie quoique moins sérieuse. Ce passage prouve qu'à Rome on jouoit les Atellanes après des tragédies, comme on jouoit les pieces satyriques en Grece.

227 *Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur Heros*] Les Atellanes, comme les pieces satyriques, recevoient les grands personnages de la tragédie, les Dieux comme les Rois & les Heros. Diomede s'est donc trompé quand il a écrit: *Satyrice est apud Græcos fabula, in quâ item tragici Poëtæ, non Reges aut Heroas, sed Satyros induxerunt, ludendi causâ jocandique.* La poésie satyrique est chez les Grecs une piece de théâtre, ou les Poètes tragiques ont introduit, non pas des Rois ou des Heros, mais des Satyres pour railler & pour plaisanter. Marius Victorinus a écrit la même chose. Mais cela est faux, comme ce passage d'Horace le prouve manifestement: & quand Horace n'en auroit rien dit, ne voit-on pas que le principal personnage du Cyclope d'Euripide, tragédie vraiment satyrique, est Ulysse? Peut-être que Diomede & Marius Victorinus avoient écrit: *non solum Reges aut Heroas, &c. non solum des Rois & des Heros.*

228 *Regali conspectus in auro nuper & ostro*] Pour bien entendre ce vers, il faut savoir qu'en Grece les Poètes donnoient ordinairement quatre tragédies les jours de ces disputes solennelles qu'ils faisoient pendant une des fêtes de Bacchus; que la dernière de ces tragédies étoit toujours une piece satyrique, & que toutes quatre, ce qu'on apelloit *tétralogie*, avoient le plus souvent chacune pour sujet une des aventures d'un même Heros, par exemple, d'Ulysse, d'Achille, de Pandion, d'Oreste &c. c'est pourquoi on donnoit à ces quatre pieces un seul & même nom, qui étoit celui du Heros qu'elles representoient.

On a dit la Pandionide de Philocles, & l'Orestiad de Eschyle, pour dire les quatre tragédies que ces Poètes avoient faites sur autant d'avantures d'Oreste & de Pandion. Je sais bien qu'il y avoit aussi des tétralogies, dont les quatre pieces étoient sur des sujets differens, & qui n'avoient aucun rapport: par exemple, on cite une tétralogie d'Euripide, qui comprenoit la Médée, le Phioctete, le Dictys & les Moissonneurs. Une autre d'Eschyle, les Phynées, les Perses, le Glaucus & le Prométhée. Cela dépendoit du Poète. Mais celles qui étoient sur le même sujet, c'est-à-dire sur les avantures du même Heros, étoient les plus estimées, comme les plus difficiles. Dans les Grenouilles d'Aristophane, Euripide dit à Eschyle:

Πρῶτον δὲ μοι τὸν ἐξ Ορεστίας λέγε.

Récite-moi le premier prologue de ton Orestiad.

On peut voir là le Scholiaste. Les Romains n'imiterent point ces tétralogies, ils se contenterent, à mon avis, de faire sur un même Heros une tragédie & une Atellane. Ainsi on voyoit le même personnage dans ces deux pieces. Et voilà pourquoi Horace recommande ici avec tant de soin de faire en sorte que le Heros, qu'on a vu vêtu d'or & de pourpre *nuper*, c'est-à-dire dans la première piece, qui est la tragédie, n'aille pas dans la dernière, qui est l'Atellane, tenir des discours ou bas & rampans comme un personnage purement comique; ou empoulés & guindés, comme s'il vouloit encherir sur le stile de la tragédie. En un mot il falloit que le Heros de la piece tint dans l'Atellane le milieu entre le sublime de la tragédie, & la bassesse des pieces comiques. Il devoit avoir un stile particulier, comme il y avoit des vers particuliers pour ces pieces satyriques. J'ai dit que les Romains n'imitoient pas les *tétralogies* des Grecs, & cela est vrai; mais il semble qu'ils avoient une espece de *trilogies*, c'est-à-dire, qu'ils faisoient quel-

quelquefois jouer trois pièces de suite sur le même sujet. Car on jouoit d'abord la véritable tragédie, & après la tragédie on jouoit l'Atellane, qui étoit une espèce de tragédie moins sérieuse. C'est ce qu'Horace nous apprend ici manifestement, & Cicéron nous l'apprend de même dans quelqu'une de ses Epîtres. Or nous savons d'ailleurs qu'après l'Atellane on jouoit assez souvent une autre pièce appelée *Satyre* ou *exode*, une espèce de farce qui n'avoit qu'un acte, & qui se jouoit sous les mêmes habits, sous le même masque & par les mêmes personnages de l'Atellane, comme celle-ci se jouoit par les mêmes personnages de la tragédie. Sur cela on auroit pu s'imaginer qu'Horace appelle ici *Satyres* ces *Exodes* qu'on jouoit après l'Atellane, mais on se tromperoit infiniment, ces exodes ou *Satyres* étoient entièrement différentes des pièces satyriques, c'étoient des farces & non des tragédies. Et Horace n'a non plus donné des règles pour ces pièces, qu'il en a donné pour les *tavernières*, qui étoient pourtant plus honnêtes que ces *exodes*.

Nuper] Il paroît par ce passage que c'étoit la même troupe de comédiens qui jouoit la pièce sérieuse, ou la tragédie, & l'Atellane. Et quand Horace n'en auroit rien dit, Plaute nous l'auroit appris dans le prologue de ses *Ménechmes*, où il dit :

Hæc urbs Epidamnum est dum hæc agitur fabula.

Quando alia agitur, aliud fiet oppidum.

Sicut familiæ quoque solent mutari:

Modò enim idem fit leno; modò adolescens, modò senex,

Pauper, mendicus, Rex, parasitus, ariolus.

Cette ville sera Epidamne pendant cette pièce, quand on en jouera une autre, on en fera une autre ville, de la même manière qu'on change les troupes des comédiens. Car un même acteur est tantôt un marchand

d'esclaves, tantôt un jeune homme, tantôt un vieillard, un pauvre, un gueux, un Roi, un parasite, un Devin.

Et c'est ce qui a fait faire à saint Jérôme cette belle comparaison: *Ex vitio nostro personas nobis plurimas superinducimus: & quomodo in theatralibus scenis unus atque idem histrio nunc Herculem robustus ostendit, nunc mollis in Venerem frangitur, nunc tremulus in Cybelem: ita & nos, qui si de mundo non essemus, o-diremur à mundo, tot habemus personarum similitudines quot peccata.* Nos vices nous font jouer plusieurs personnages: & comme dans les théâtres un même acteur est tantôt un Hercule robuste & nerveux, tantôt une Venus pleine de molesse & de luxe, & tantôt une Cybele furieuse: tout de même, nous qui serions baïs du monde, si nous n'étions point du monde, nous prenons autant de masques que nous commettons de péchés. Le même personnage donc qui avoit fait ou Oreste, ou Ulysse dans la piece sérieuse, jouoit le même rôle dans la piece satyrique, dans l'Atellane, qui suivoit la piece sérieuse, la véritable tragédie.

229 *Migret in obscuras humili sermone tabernas*] Horace fait ici allusion aux pieces comiques qu'on apelloit *tabernarias*, parcequ'il y avoit des tavernes sur le théâtre. Festus nous apprend que ces pieces *tavernieres* mêloient des personnages de condition avec ceux du plus bas étage, *viris excellentibus humiles permixti, ut sunt plagiarii, servi, cauponæ.* La seule décoration de la scène fait assez connoître que les discours les plus bas y étoient bien reçus. Les pieces *tavernieres*, tenoient le milieu entre les farces *exodia* & les comédies; elles étoient moins honnêtes que celles-ci, & plus honnêtes que celles-là; & je ne fais pas pourquoi le savant M. Vossius a pu prétendre que l'Amphitryon de Plaute est une de ces pieces *tavernieres*. Jamais dans les pieces *tavernieres* on n'a vu ni Dieux ni Heros. Aussi Horace les met fort au-dessous des Atellanes: car

il dit expreffément que le Heros de l'Atellane ne doit point imiter le langage bas & rampant des tavernes.

231 *Effutire leves indigna tragœdia versus*] Horace ne parle pas ici de la tragédie proprement dite, mais de l'Atellane, de la piece fatyrique. La fuite le prouve manifeftement. L'Atellane étoit même fi eftimee, que ceux qui la jouoient n'étoient pas mis au nombre des comédiens; que quand ils jouoient mal, on ne pouvoit les obliger à fe démafquer fur le théâtre comme les autres; qu'ils ne perdoient point leur tribu, & qu'ils pouvoient s'enrôler pour aller à la guerre. Les vers bas & rampans étoient donc indignes d'entrer dans une piece auffi grave & auffi honnête que la piece fatyrique & que l'Atellane, qui étoient l'une & l'autre des veritables tragédies.

232 *Ut feftis matrona moveri juffa diebus*] Horace ne pouvoit mieux marquer que par cette comparaifon, le caractère que l'on devoit donner aux Satyres que l'on introduifoit dans ces tragédies fatyriques. Ils ne devoient être ni effrontés & impudens comme les Satyres ordinaires, ni fages & retenus comme des Stoïciens rigides; mais enjoués & plaifans fans emportement. En un mot cette tragédie devoit imiter la pudeur d'une femme chafte qui ne fait pas profeflion de danfer, & qui cependant danfe les jours de fête, pour obéir à la coutume & à la religion. On n'a qu'à voir les Satyres du Cyclope d'Euripide, ils font tels qu'Horace les demande, & ils tiennent le milieu dont il donne ici des leçons.

Matrona moveri juffa] On choififfoit d'ordinaire de jeunes filles pour les danfes qu'on faisoit à l'honneur des Dieux; mais il y avoit des fêtes où l'on choififfoit des femmes mariées, comme par exemple, aux fêtes de la grande Déeffe. C'étoient les Pontifes qui les choififfoient, & qui leur ordonnoient de danfer; c'est pourquoi Horace dit ici *juffa*.

234 *Non ego inornata & dominantia nomina folum verbaque*] Un Poète qui fait des pieces fatyriques,

ne doit pas négliger son stile, ni dire toutes choses par leur nom, & sans détour. *Dominantia verba*, sont les noms propres; & il les appelle *dominans*, parcequ'ils sont proprement les maîtres des choses qu'ils signifient; les figurés ne les possèdent, s'il faut ainsi dire, que par emprunt. Les Grecs les ont appellés de même, κύρια, c'est-à-dire maîtres. Dans le Cyclope d'Euripide, lorsque Silene dit, en parlant du vin :

Ἵνέσι τὰτὶ τέρθον ἐξανιδάναι,
 Μαςὲ τῆς δευγμὸς, καὶ παρεσκευαμένον
 Ψαῦσαι χερσὶν λεημῶν, ὀρχισὺς δ' ἄμα.

Cela feroit d'une obscénité insupportable, si on mettoit les mots propres au lieu des mots figurés dont il se sert. Il en seroit de même dans ce passage où il dit à Ulysse & à ses compagnons : *Puisque vous avez repris la jeune Helene, ne l'avez-vous pas tous un peu caressée, puisqu'elle aime tant à changer de mari?* Cela est modeste pour un Silene qui a bu. Les pieces satyriques, qu'on faisoit du tems d'Horace, étoient trop libres, & c'est ce qu'il vouloit corriger. Voyez la Remarque sur le vers 247.

235 *Satyrorum scriptor*] Si j'écrivois des Satyres, pour si je faisois des pieces satiriques. Il a été déjà parlé de cette expression.

236 *Nec sic enitar tragico differre colori*] Les pieces satyriques doivent garder un juste milieu entre le stile de la tragédie & celui de la comédie. Mais il ne faut pourtant pas qu'un Poëte ait si fort en vue de s'éloigner de la grandeur de la tragédie, qu'il n'y ait aucune difference entre ce que les valets disent dans une comédie, & ce que Silene dit dans une piece satyrique. Silene est un personnage qui peut parler noblement; & c'est ainsi qu'il parle le plus souvent dans le Cyclope d'Euripide, aussi est-ce une veritable tragédie, comme l'Atellane.

Tragico colori] Il appelle couleurs les différentes manières, les différens stiles, par une métaphore tirée de la peinture. Les pièces satiriques, comme le Cyclope d'Euripide, & l'Atellane des Romains sont des tragédies, mais des tragédies où l'on mêle le plaisant avec le sérieux, il faut donc y conserver les couleurs de la tragédie.

137 *Davusne loquatur an audax Pythias*] Davus, valet de comédie dans Ménandre & dans Terence. Pythias étoit une servante qui escroquoit de l'argent au vieillard Simon dans une comédie de Lucilius. Il faut bien remarquer qu'Horace, en parlant du stile de la comédie, se sert d'un terme comique, *emuncto Simone*: car *emungere* est du stile bas: *emunxi argento senes*. Terence.

239 *An custos famulusque Dei Silenus alumni*] Tous les Anciens ont représenté Silène comme un vieillard ridé, chauve, camus, qui avoit une longue barbe; & ils l'ont fait le Gouverneur & le pere nourricier de Bacchus. C'est pourquoi Orphée commence son himne à Silène par ce vers:

Κλῦθί με ὦ πολύσεμνε, τροφέ Βάκχοιο τιθηνέ.

Ecoutez-moi, vénérable pere nourricier de Bacchus.

240 *Ex noto fictum carmen sequar*] Les Poètes, qui faisoient alors des pièces satiriques, n'y cherchoient pas plus de façons que dans les comédies, ils en inventoient les sujets. Et c'est ce qu'Horace condamne, en disant, que pour lui il tireroit d'une histoire connue le sujet de ses tragédies satiriques, & qu'il en useroit tout de même que s'il faisoit une véritable tragédie: car les meilleures sont celles qui sont tirées d'un sujet connu: c'est pourquoi il a dit plus haut:

Rectius Iliacum carmen deducis in actus.

Tu feras mieux de mettre sur le théâtre des sujets tirés d'Homère.

Il n'y devoit avoir aucune difference de ce côté-là entre une piece satirique & une tragédie. Les sujets de l'une n'étoient pas moins rares que ceux de l'autre; & comme dit Aristote, il y avoit peu de familles qui en pussent fournir. Euripide a tiré de l'Odyssée le sujet de son Cyclope.

Ut sibi quisvis speret idem, sudet multum frustra que laboret] Il est difficile de conserver la vraisemblance & le naturel dans des sujets inventés :

Difficile est propriè communia dicere.

Mais les sujets tirés d'une histoire connue paroissent si naturels à tout le monde, qu'il n'y a presque personne qui ne croye en pouvoir faire autant. Qu'on lise, par exemple, le Cyclope d'Euripide, qui est tiré du IX. Livre de l'Odyssée; la premiere chose qui viendra dans l'esprit, c'est qu'il n'y avoit rien de plus facile que de disposer ce sujet. Mais l'essai détrompe: & l'on peut dire en cette occasion ce que Quintilien disoit de l'éloquence: *Neque enim aliud in eloquentia cunctâ experti difficilius reperient quam id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquam audierunt: quia non bonâ judicant esse illa, sed vera.* Il n'y a rien que ceux qui font tous leurs efforts pour être éloquent, trouvent avec plus de peine, que ce que tout le monde croit être capable de dire après l'avoir entendu, non pas parcequ'il le trouve beau, mais parcequ'il lui paroît vrai.

242 *Tantum series juncturaque pollet*] Il n'est ici question ni de mots, ni de stile. Horace parle de la disposition du sujet; & il dit qu'un sujet tiré d'une histoire connue, comme de celle d'Ulysse, d'Oreste, &c. quand il est bien concerté, bien ajusté, trompe tout le monde, & que l'on croit qu'il n'y avoit rien de plus aisé; *tantum series juncturaque pollet; tant il y a de force dans la suite des choses & dans leur liaison.* Series, la suite des choses, c'est-à-dire des incidens, des aventures qui arrivent au Heros de la piece. Le Poëte invente entierement ou en partie ces in-

incidens ; mais il les joint à un point d'histoire connu, dont il fait un tout très vraisemblable par cette adroite liaison qu'Horace appelle *juncturam*. Voilà le véritable sens de ce passage, qu'on avoit fort mal expliqué.

243 *Tantum de medio sumptis accedit honoris*] Tant les sujets connus ont de charmes & de beautés. *De medio sumpta*, sont les sujets qui sont entre les mains de tout le monde, comme les aventures d'Ulysse, de l'une desquelles Euripide a fait le sujet de son Cyclope. On n'a qu'à lire cette tragédie après le IX. Livre de l'Odyssée, on verra la beauté & la certitude de ce jugement d'Horace, & on connoîtra l'adresse du Poète tragique, qui a donné à ce sujet toute la vraisemblance & tout le naturel possible, en l'attachant à une histoire connue, ce qu'il n'auroit jamais pu faire s'il l'avoit inventé.

244 *Sylvis deducti caveant me judice Fauni*] Horace revient au caractère que l'on doit donner aux Satyres ; c'est une chose qu'il ne pouvoit trop recommander ; car les Poètes de ce tems-là oublioient très souvent que ces Satyres étoient les hôtes des bois. Les Faunes les mêmes que les Satyres.

245 *Ne velut innati trivii ac pene forenses, aut nimium*] Voilà les deux extrémités qu'il leur recommande d'éviter, c'est de ne faire leurs Satyres ni trop polis, ni trop grossiers, ces deux excès ne convenant qu'aux habitans des villes. Car, ce qu'il faut bien remarquer, ce vers, *innati trivii ac pene forenses*, comme s'ils étoient nés dans les carrefours, & presque au milieu de la place Romaine, sert également aux deux propositions. En effet la politesse & la brutalité regnent dans les villes, la campagne a pour son partage la simplicité, qui tient le milieu entre la brutalité & la politesse.

246 *Nimum teneris juvenentur versibus*] Horace a forgé ce mot, *juvenari*, pour exprimer le mot Grec *νεανεισάσαι*, *juvenescere*, rajeunir. Il dit donc qu'on ne doit point faire dire à des Satyres des vers trop tendres & trop doux, tels que ceux que

que disent dans les villes les jeunes gens qui content des fleuretes, ou qui font des chansons, cela est trop poli pour des Satires, c'est un langage qu'ils ne connoissent point. Euripide me paroît être tombé dans ce défaut, lorsqu'il fait dire au Choeur dans l'intermede du troisieme acte :

Μακάριος ὃς εὐάζει,
 Βοτρυῶν φίλαισι πηγαῖς
 Ἐπὶ κῶμων ἐκπέλαθεῖς
 Φίλον ἄνδρ' ὑπαγκalίζων,
 Ἐπὶ δαμνίοις τῆς ξανθὸν
 Χλιδανῆς ἔχων ἑταίρας
 Μυρόχριστος, λιπαρὸς βό-
 σρυχον.

Heureux qui fait la débauche étendu dans un festin près des aimables sources qui découlent des raisins, & tenant dans son sein une charmante maitresse. Heureux qui parfümé d'essences, embrasse une blonde beauté pleine de luxe & de mollesse.

Tout le soin qu'Euripide a pris de jeter dans ces vers des mots sauvages, comme ὑπαγκalίζων, *tenant sous l'aisselle*; & de faire une composition champêtre, comme ἔχων ἐν δαμνίοις βόσρυχον ἑταίρας, *tenir dans un lit la blonde chevelure d'une maitresse*, n'empêche pas que cela ne soit trop poli & trop recherché pour des Satyres qui n'y font pas tant de façon, & qui se trouvent heureux à moins. Il n'y a pas-là de milieu, ce Choeur de Satyres parle comme Anacréon, ou Anacréon a parlé comme ce Choeur de Satyres,

247 *Aut immunda crepent*] Il ne faut pas qu'ils disent des obscénités comme les débauchés des villes. Euripide a fort bien observé ce précepte: car ses Satyres sont fort retenus. Virgile l'a fort bien observé aussi lorsque dans sa VI. Eclogue, qui est la plus belle, il fait dire par son Silene:

Car-

*Carmina quæ vultis cognoscite : carmina vobis,
Huic aliud mercedis erit.*

Ecoutez les vers que vous me demandez, les vers sont pour vous ; & pour celle-ci (il parle de la Nymphé Églé), elle aura une autre récompense.

On ne peut pas dire une faleté avec plus de modestie. Quand on n'observoit pas cette honnêteté, au lieu de faire des Atellanes, on faisoit des mimes ; c'est pourquoi Cicéron écrit à Papirius Pétus, qui l'avoit raillé d'une manière un peu cinique : *Nunc venio ad jocationes tuas : quum tu secundum Oenomaum Accii, non, ut olim solebat, Atellanum, sed, ut nunc fit, mimum introduxisti.* Je viens présentement à vos railleries, où, après l'Oenomaus du Poète Accius, vous avez joué, non pas une véritable Atellane, comme c'étoit la coutume autrefois ; mais un véritable mime, comme c'est l'usage aujourd'hui. Liv. IX. Epit. XVI. Dans ce passage, qui est très remarquable, & qu'on a mal expliqué, Cicéron se plaint ouvertement que de son tems les Poètes des pièces Atellanes tomboient dans l'obscénité des mimes, Et c'est ce qui fonde les préceptes qu'Horace leur donne ici. Dans le tems que Cicéron écrivoit, les desordres des guerres civiles avoient introduit & autorisé ce changement. Mais dans des tems plus heureux Horace veut ramener tout à la règle, & redonner à cette tragédie joyeuse, sa forme & sa véritable constitution.

Ignominiosa dicta] J'explique cet *ignominiosa dicta*, des injures grossières. Les Satyres ne doivent pas non plus connoître ce langage, qui est ordinaire dans les villes. Les Satyres d'Euripide ne disent rien de grossier à Ulysse, ils lui disent seulement quand il entre pour aveugler le Cyclope : *Nous nous tiendrons à la porte, & nous exhorterons vos compagnons. Nous n'exposons qu'un Carien.*

Δέξω τὰδ', ἐν τῷ Κατὰ κινδυνεύσομεν.

Ceux

Ceux qui ont lu Platon, favent ce que c'est que ce proverbe, ἐν Καρὶ κίνδυνος, *in capite Caris fit periculum*. C'est à dire, il n'y va pas de grand' chose, le danger ne peut tomber que sur un homme de néant.

248 *Quibus est equus, & pater & res*] *Quibus est equus*, ceux qui ont un cheval entretenu aux dépens du public, c'est-à-dire les Chevaliers. *Quibus est pater*, ceux qui ont un pere, c'est-à-dire, les Nobles, les Patriciens. *Quibus est res*, ceux qui ont du bien, c'est-à dire tous les gens riches, qui ne sont ni Chevaliers, ni Nobles.

249 *Nec si quid fricti ciceris probat aut nucis emptor*] Celui qui achete des pois frits, ou des noix frites; c'est-à-dire la populace. On vendoit à Rome des pois bouillis, *cicer madidum*, des pois frits & des noix frites, *nuces frictas & ustas*, pour le peuple.

251 *Syllaba longa brevi subiecta*] Après avoir parlé des deux especes de tragédie, il vient à expliquer tout ce qui concerne les vers qu'on y employoit, & dont il n'a dit qu'un mot au commencement de cette Poétique, vers 80.

252 *Pes citus*] L'iambe est une breve & une longue, & sa vitesse vient de ce que la breve est la premiere. Terentianus a fort bien expliqué la nature de l'iambe quand il a écrit en vers iambes :

*Adesto iambe præpes & tui tenax
Vigoris, adde concitum celer pedem.*

Unde etiam trimetris accrescere iussit nomen iambeis quem senos] La vitesse de l'iambe a fait que quoique ce vers soit de six pieds, on l'appelle trimetre, vers de trois pieds, parcequ'en le scandant, on a joint deux pieds ensemble, les breves donnant cette facilité; ainsi au lieu de mesurer ce vers en six :

Ades | t'iam | be præ | pes & | tui | tenax

on l'a mesuré en trois :

Adest' iam | be præpes & l tui tenax.

Fugatis per dipodiam binis pedibus ter feritur. Victorinus.

253 *Quum senos redderet ictus*] Il met ictus, coup, pour une mesure, quoique chaque mesure ait deux coups, deux tems.

254 *Primus ad extremum similis sibi*] Le premier iambe étoit égal & semblable depuis un bout jusqu'à l'autre, c'est-à-dire qu'il étoit tout composé d'iambes, sans le mélange d'aucun autre pied, c'étoit un iambe pur.

255 *Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures*] Les Poètes s'étant aperçus que l'iambe pur étoit trop vite & trop léger, & que par cette raison il ne convenoit point à la gravité & à la majesté de la tragédie, s'aviserent d'y mêler des spondées, qui par leur lenteur corrigeoient la précipitation des autres pieds.

256 *Spondeos stabiles*] Il appelle les spondées stables, parcequ'étant de deux longues, ils se soutiennent également; au lieu que l'iambe est boiteux.

257 *Non ut de sede secundâ cederet aut quartâ socialiter*] L'iambe ne céda au spondée que les lieux impairs dans la tragédie, c'est-à-dire qu'il souffroit des spondées au premier, au troisième & au cinquième pied, & qu'il voulut que le second, le quatrième & le sixième fussent des iambes. Terentianus l'a fort bien expliqué dans son petit traité :

*At qui cothurnis regios actus levant,
Ut sermo pompæ regiæ capax foret,
Magis magisque latioribus sonis
Pedes frequentant, lege servatâ tamen,
Dum pes secundus, quartus & novissimus
Semper dicatus uni iambo serviat.*

Mais ceux qui prennent le cothurne pour représenter les aventures des Rois, afin que leur stile réponde mieux à cette pompe royale, employent de lieu à autre des sons majestueux, en conservant pourtant cette loi inviolable, que le second, le quatrième & le dernier pied soient conservés pour l'iambe.

Les Poètes ont conservé les lieux pairs pour l'iambe, & abandonné les impairs au spondée, parcequ'outre que ce mélange ainsi concerté rend le vers plus noble, la mesure du trimetre subsiste toujours, le second pied se trouvant toujours un iambe, ce qui n'arriveroit plus, si ce second pied étoit un spondée. Les Poètes comiques, pour mieux déguiser leurs vers, & pour les rendre plus aprochans du discours ordinaire, ont pris le contre-pied, & ont mis des spondées dans les lieux pairs, où les Poètes tragiques ne souffroient que l'iambe. Le même Terentianus :

*Sed qui pedestres fabulas socco premunt,
Ut quæ loquuntur sumpta de vita putes,
Vitiant iambon tractibus spondæis
Et in secundo & cæteris æquè locis.
Fidemque fictis dum procurant fabulis
In metra peccant arte, non inscitia.*

Mais ceux qui traitent des sujets comiques, afin qu'on croye que ce qu'ils disent est pris de la vie ordinaire, corrompent leurs iambes par la lenteur des spondées qu'ils placent dans le second lieu & dans tous les autres. Ainsi pendant qu'ils cherchent la vraisemblance, ils pechent contre les vers, non pas par ignorance, mais par art.

Quand il n'y auroit que cette difference de nombre, elle devoit donner un grand avantage aux Anciens sur nous qui n'avons pour le tragique & pour le comique qu'un même vers, dont les mots peuvent être differens, mais dont le nombre est toujours égal, & la mesure semblable.

258 *Socialiter*] Amiablement, & comme associés, à qui tout est commun.

Hic & in Acci nobilibus trimetris apparet rarus & Enni] Il est ridicule d'entendre ce *hic* de l'iambe pur; Horace donneroît une louange à Accius & à Ennius; car l'iambe pur étoit condamné dans la tragédie. Terentianus:

*Culpatur versus in tragædiis
Et rarus intrat ex iambis omnibus.*

Ennius & Accius sont blâmés ici d'avoir négligé ce mélange de spondées & d'iambes, dont il vient de parler, & d'avoir fait au contraire des vers durs & pesans, en plaçant mal les spondées, ou en en mettant trop. Car il y a de leurs vers où il n'y a que le sixième pied qui soit un iambe. *Nobilibus trimetris* est une ironie. Vossius a expliqué ce *hic*, *hic loci*, c'est-à-dire dans le second & dans le quatrième pied. Mais il se trompe, à mon avis, cela n'est pas naturel.

260 *In scenam missos magno cum pondere versus*] Il n'y a rien de plus malheureux que la transposition qu'a voulu faire ici Heinsius, qui n'a rien du tout connu à ce passage. Falloit-il faire de si grands efforts pour voir qu'au lieu de *missos*, il ne faut que lire *missus*, comme Théodore Marcile a corrigé? Horace continue la censure qu'il vient de faire d'Ennius & d'Accius; & il dit que leurs vers *poussés sur la scène avec de grands poids*, c'est-à-dire leurs vers remplis de spondées, qui les rendent si pesans qu'ils ne peuvent marcher, montrent évidemment ou que ces Poètes se sont trop hâtés, & qu'ils n'ont pas assez travaillé leur ouvrage, ou, ce qui est encore plus honteux, qu'ils ont ignoré l'art de les faire, cet art dont il a parlé, & qui consiste à ne donner au iambique que les lieux impairs, & à retenir les pairs pour l'iambe. Cela est très clair.

262 *Premitt artis crimine turpi*] Servius sur le V. Livre de l'Enéide rapporte ce vers d'Horace:

Nec

Nec tantâ in metris veniâ conceditur uti.

Il n'est pas permis de prendre tant de liberté dans les vers.

Si Servius ne s'est point trompé, on peut faire suivre ces vers immédiatement après *aut ignoratæ*, &c. & tirer de-là cette conséquence, qu'il peut se faire que cet ouvrage de la Poétique n'est pas entier, & qu'on en a perdu plusieurs vers. Mais ce vers m'est fort suspect, & je ne le crois nullement d'Horace.

263 *Non quivis videt immodulata poemata iudex*] Tout le monde ne se connoît pas au nombre & à la cadence des vers, & sur cela on a eu une sotte indulgence pour les Poètes. Il veut dire que les Poètes Accius, Ennius, & les autres ont acquis leur réputation à bon marché, & qu'on leur a fait plutôt grâce que justice.

265 *Idcirco ne vager scribamque licenter?*] Il n'y a rien qui porte plus les Poètes à se négliger, que l'indulgence que l'on a eue pour ceux qui les ont précédés. Ils croyent après cela qu'on est obligé de leur pardonner tout. *Vagari*, écrire au hasard, sans avoir de règle certaine, mettre un spondée au second pied comme au premier.

* *An omnes visuros peccata putem mea*] An est la véritable leçon, dois-je suivre au hasard, ou croirai-je que tout le monde verra mes fautes, & me contenterai-je de n'attendre que le pardon? Cette alternative an fondre tout le raisonnement d'Horace. L'ut que M. Bentley a reçu dans le texte gâte tout. *

266 *Tutus & intra spem veniæ cautus*] Il ne faut rien changer à ce passage & j'embrasse ici le sentiment de M. Bentley qui a parfaitement expliqué ce mot *intra spem veniæ*. *Tutus & intra spem veniæ cautus*, signifie à la lettre, en me mettant à couvert, en me précautionnant, & en me renfermant dans les bornes du pardon. Tout homme qui dit qu'il travaille *intra spem veniæ*; dit qu'il ne conçoit d'autre espérance que celle du pardon. Car ce mot *in-*

tra

tra marque qu'on se renferme dans ces bornes, & qu'on ne passe pas plus avant. Quand Florus a dit de l'action d'Horace, qui tua sa soeur, *facinus intra gloriam fuit*. * Il ne veut pas dire comme je l'avois cru, qu'elle fut sans gloire, mais comme M. Bentlei l'a fort bien expliqué, qu'elle ne fut que glorieuse, & qu'elle ne fut pas récompensée comme la meritoit une action, dont le bien public avoit été l'ame & le motif. De cette manière le passage d'Horace est très clair: *Par cette raison*, dit-il, *écrirai-je au hasard sans garder aucune règle dans mes vers ou me persuaderai je que tout le monde verra mes négligences, & mes fautes en me mettant seulement dans les bornes du pardon sans prétendre à rien davantage?* *

267 *Vitarvi denique culpam, non laudem merui* [Ce passage est remarquable. Horace dit qu'un Poète qui travaille bien ses vers, & qui observe toutes les règles, évite le blâme, mais qu'il ne mérite pas des louanges. En effet pour mériter des louanges il ne suffit pas de ne point faire de fautes, il faut aller plus loin. Si Horace revenoit au monde, que diroit-il de ces bonnes gens qui veulent qu'on estime certains vers qu'on fait aujourd'hui, lorsqu'ils ne fourmillent pas d'impertinences?

268 *Vos exemplaria Græca nocturnâ versate manu*] Horace ne propose pas de lire ces excellens originaux, à ceux qui veulent se contenter de ne point faire de faute, mais à ceux qui visent à la perfection, qui ne se trouve que parmi les Grecs. Aussi Terentianus a dit avec beaucoup de politesse:

*Maurus item quantos potui cognoscere Grajos?
Quorum præcipuè studiis pars musica constat.*

Moi qui suis Afriquain, combien ai-je pu connoître de Grecs, dans l'étude desquels consiste particulièrement l'art de la poésie?

Ces originaux Grecs qu'Horace veut qu'on lise, sont
Homère

Homere & Platon pour les caractères & les passions, les tragiques & les comiques pour la disposition des sujets, pour la regularité de la composition, & pour l'esprit ; mais sur tout les Poëtes de la vieille comédie, qui étoient plus exacts & plus remplis que ceux de la nouvelle. On fera plus de progrès dans Aristophane seul qu'on n'en auroit fait dans Ménandre, Apollodore & Diphilus.

270 *At nostri Proavi Plautinos & numeros & laudavere sales*] On dispute ici beaucoup s'il faut lire *nostri* ou *vestri*. Les uns prétendent qu'Horace étant fils d'affranchi, & n'ayant par conséquent point d'ancêtres, n'a pu dire *nostri proavi*, nos aïeux, mais *vestri proavi*, vos aïeux ; & les autres soutiennent qu'Horace parlant en général des Romains, a pu dire, *nos ancêtres*. Mais cette dispute est inutile, ni les uns ni les autres ne sont dans le fait ; car ce n'est pas Horace qui parle, ce sont ou les Pisons, ou les Romains en général, qui sur ce qu'Horace leur a dit, *vos exemplaria Græca*, &c. Pour vous, lisez nuit & jour les originaux Grecs ; lui répondent : D'où vient que vous nous renvoyez aux Grecs ; sans aller si loin ; nos ancêtres n'ont-ils pas loué & estimé les vers & les plaisanteries de Plaute ? Cela donne à ce passage une tout autre beauté.

271 *Nimis patienter utrumque ne dicam stultè mirati*] C'est la réponse d'Horace à l'objection des Pisons : Oui, vos ancêtres ont admiré les vers & les plaisanteries de Plaute, mais ils l'ont fait trop bornement, pour ne pas dire sotement. Il est certain que Plaute n'est point du tout exact dans ses vers, qu'il a appelé par cette raison *numeros innumeros*, des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées ? mais il en a aussi de finés & de délicates. C'est pourquoi Cicéron le propose comme un modèle à suivre pour la raillerie. Horace n'a nullement prétendu détruire ou combattre ce jugement de Cicéron, il a voulu seulement lui donner des bornes, & condamner l'aveuglement de
ceux

ceux qui ne trouvoient rien de comparable à Plaute, & qui en admiroient tout également. Cette matière a été fort bien traitée dans la Preface qui a été faite sur trois comédies de ce Poète. On ne peut rien y ajouter. Je la louerois davantage si je n'étois retenu par la Déesse, *cui vincula jugalia curæ*, qui préside aux noeuds de l'himen.

274 *Legitimumque sonum*] Il appelle un *son légitime*, une mesure, une harmonie réglée, qui suit les loix, * où les spondées & les iambes ont la place qu'ils doivent avoir & où les cesures sont bien observées, * comme il a dit dans un autre endroit, *legitimum pœma*.

Digitis callemus & aure] Ceux qui avoient l'oreille fine & delicate, ne se contentoient pas de goûter l'harmonie des vers bien faits, ils batoient souvent la mesure avec le ponce, ou avec le pied, comme les maîtres. Terentianus.

*Quam pollicis sonore vel plausu pedis
Discriminare, qui docent artem, solent.*

Les maîtres de l'Art ont accoutumé de marquer cette cadence en frappant du pied, ou avec le ponce.

Cette maniere de battre la mesure avec le pied, est la plus ancienne, & on a longtems ignoré celle de la battre avec la main. Du tems de Juvénal elle n'étoit pas encore connue, car on la batoit avec des coquillages, comme cela paroît par cette remarque de son Commentateur sur ce vers, *audiat ille testarum crepitus. Testis enim antea percutiebant, saltantibus pantomimis, quia tunc non erat ut mesochori percuterent manibus.* Car on batoit la mesure avec des coquillages (c'étoit comme nos castagnettes), quand les pantomimes dansoient : car les maîtres du Chœur ne la batoient pas encore avec les mains. Il dit avec les mains, parceque de son tems on batoit de la main droite dans la main gauche.

275 *Ignotum tragicæ genus invenisse Camæne dicitur*] Après avoir traité de tout ce qui concerne

la tragédie , de la disposition de ses sujets , de ses caractères , de son stile , & de ses vers , l'ordre naturel veut qu'il parle de la comédie ; mais comme les commencemens ont été fort obscurs , & qu'elle a été cultivée beaucoup plus tard que la tragédie , Horace remonte jusqu'à la source de ces deux poèmes , qui furent longtems compris sous le nom général de tragédie. Avant Thespis il y avoit eu plusieurs Poetes tragiques & comiques ; mais comme ils n'avoient rien changé à la premiere ébauche de ce spectacle , & que Thespis fut le premier qui y fit quelque changement , on le compte ordinairement pour l'inventeur de ce poème. Aristote nous fait assez entendre qu'avant Thespis la tragédie n'étoit qu'un tissu de contes bouffons faits en stile comique , & mêlés parmi les chants du Choeur qui entonnoit les louanges de Bacchus. Ce Poète se conforma aparemment lui-même à cette coutume , & enfin il imagina les changemens que nous allons expliquer , & qui ont été les premiers degrés , par lesquels la tragédie a monté à la perfection où Sophocle & Euripide l'ont élevée. Aussi Platon écrit dans son *Minos* : *La tragédie est fort ancienne en ce pays , elle n'a pas commencé par Thespis & par Phrynichus ; mais si vous y prenez bien garde , ce poème a été inventé longtems auparavant en cette ville.* Si Heinsius avoit examiné ce passage de plus près , je m'assure qu'il auroit moderé l'horrible demangeaison qu'il a eue de tout changer.

276 *Et plaustris vexisse poemata Thespis quæ canerent , agerentque peruncti sæcibus ora*] Ce passage a été toujours mal expliqué , & de fort savans hommes s'y sont trompés : car ils ont cru qu'Horace ne marque ici que deux changemens que Thespis eut faits à l'ancienne tragédie. Le premier , de promener ses acteurs dans une charrete , au lieu qu'auparavant ils chantoient partout où ils se trouvoient : & l'autre , de les avoir barbouillés de lie , au lieu qu'auparavant ils jouoient sans avoir rien sur le visage. Mais s'il n'y avoit eu que cela , je ne vois pas que ce

ce spectacle eût dû paroître si nouveau. On a oublié le principal. C'est que Thespis jetta dans le Choeur un personnage qui, pour le delasser & pour lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une aventure de quelque personnage illustre ; & c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies. Voilà pourquoi Horace dit, *quæ canerent agerentque*, qu'ils chantoient, & qu'ils jouoient ; *qu'ils chantoient*, c'est pour le Choeur ; *qu'ils jouoient*, c'est pour l'acteur. Il ne faut donc pas s'étonner si ce spectacle plut merveilleusement à un peuple qui jusqu'alors n'avoit eu que le Choeur pour tout divertissement. On peut voir les Remarques sur le IV. chap. de la Poétique d'Aristote. Ces comédiens qu'on promenoit sur des charrettes, & dont les pieces étoient remplies de railleries & d'injures, donnerent lieu au proverbe, *ἐξ ἀμύξης λέγειν*, & *ἐξαμύξειν*, parler de dessus la charrette, pour dire, *injurer, railler*, &c. * Mais M. Bentlei trouve ici une grande difficulté. Il trouve que ce seroit une faute horrible à Horace de dire que Thespis promena ses pieces dans une charrette, & qu'il a dû dire qu'il promena dans une charrette ses acteurs, qui barbouillés de lie, chantoient & jouoient. C'est pourquoi il a lu :

*Dicitur & plaustriis vexisse poemata Thespis
Qui canerent agerentque &c.*

Mais pourquoi Horace n'a-t-il pas pu dire, que *Thespis promena dans une charrette ses pieces, que ses acteurs barbouillés de lie chantoient & jouoient* ? J'avoue que je n'en vois pas la raison, car les raisons qu'allègue ce savant homme, que les acteurs ne récitoient pas en lisant dans un livre, que même Thespis n'avoit rien écrit, & que par conséquent il ne pouvoit pas promener ses pieces dans une charrette, sont très frivoles. Je ne doute nullement qu'Horace n'ait écrit *vexisse poemata, quæ*. Cela est plus plaisant & plus poétique. *

278 *Post hunc personæ pallæque repertor honestæ Æschylus*] Il n'est pas si aisé d'inventer que d'ajouter aux inventions des autres. Les changemens que Thespis avoit déjà faits à la tragédie, donnerent lieu à Eschyle d'en faire de nouveaux & de plus considérables. Il donna un masque à ses acteurs: car *persona* est ici un masque, & non pas un personnage; les habilla de robes trainantes, leur chaussa le brodequin; au lieu de charrete, il fit bâtir un théâtre médiocrement exhaussé, & changea entierement le stile qui devint grave & sérieux, au lieu qu'il étoit auparavant fort burlesque, λέξις γελοία. Mais je m'étonne qu'Horace ne dise rien des changemens plus importans qu'Aristote attribue à Eschyle: car il dit dans sa Poétique, qu'il ajouta un acteur à celui de Thespis, qu'il diminua les chants du Chœur, & qu'il inventa un premier rôle, πρῶταγωνιστὴν λόγον. Cela meritoit d'être remarqué. Car c'est une chose assez singulière qu'Aristote, en parlant des changemens arrivés à la tragédie, & nommément de ceux qu'Eschyle y avoit faits, ne parle point de ceux qu'Horace releve, & qu'Horace en traitant le même sujet ne parle point de ceux qu'Aristote a remarqués. Mais le Poète est moins excusable que le Philosophe. Celui-ci a marqué les plus importans, & il a pu oublier les moins considérables. Au lieu que le Poète en rapportant les moins considérables ne devoit pas oublier les plus importans.

Pallæque] C'est ce que Laërce appelle σολήν, une robe trainante.

279 *Instravit pulpita tignis*] *Pulpitum*, le théâtre, le lieu où jouent les acteurs; ce que les Grecs appelloient λογεῖον.

281 *Successit vetus his comædia*] Je suis très-fâché d'avoir à m'opposer si souvent aux entreprises d'Heinsius; mais elles sont si injustes, & d'ailleurs faites avec tant de confiance, que ce seroit en quelque manière trahir le public que de n'en pas avertir. Il prétend que ces quatre vers doivent être transportés après le vers 250. où il est parlé des Satyres, auxquels
il

il prétend que la vieille comédie ait succédé. Mais ce sentiment est si peu soutenable, que si l'on trouvoit ces vers disposés comme il veut les mettre ; il est constant que malgré tout le desordre où Horace a laissé ce petit traité, il faudroit nécessairement les rapporter où ils sont, car c'est leur place naturelle & véritable. Quand Horace dit que la vieille comédie succéda aux piéces de Thespis & d'Eschyle, il ne prétend ni nous dire qu'après eux il n'y eut plus de Poète tragique, ni nous faire entendre que la vieille comédie dût sa naissance à la tragédie, cela est frivole & vain ; mais son dessein est de nous apprendre que la comédie ne commença à être cultivée qu'après que la tragédie eut reçu sa perfection. Et c'est là le sentiment d'Aristote, qui après nous avoir dit que la tragédie naquit des himnes qu'on chantoit à Bacchus ; & la comédie, des chansons obscènes qu'on chantoit en l'honneur de ce même Dieu, passe à la tragédie, dont il explique les changemens que lui apportèrent Thespis, Eschyle & Sophocle ; & revient ensuite à la comédie. Voici ses propres termes : *Les changemens, qui sont arrivés à la tragédie, ont été sensibles, & on en a connu les Auteurs. Mais la comédie a été inconnue, parcequ'elle ne fut pas cultivée dès le commencement, comme la tragédie. Car le Magistrat ne commença que fort tard à donner des Chœurs comiques ; ceux qui jouoient alors étoient des acteurs libres & volontaires qui jouoient pour eux, & sans ordre. Mais depuis que la comédie eut commencé à prendre quelque forme, on sait les Poètes qui y ont travaillé, &c.* Ces paroles meritoient d'être considérées ; & si Heinsius y avoit daigné faire quelque attention, il auroit entendu le passage d'Horace, & n'y auroit rien changé. Selon la doctrine d'Aristote, qu'Horace a suivi, la tragédie & la comédie ne furent d'abord qu'une même chose : mais après que le grave & le sérieux furent séparés du burlesque, on s'attacha au premier, & on négligea l'autre. La comédie demeura dans son premier chaos, ou ne reçut que des changemens fort médiocres, pendant que la tragédie fit de très grands progrès.

Enfin la tragédie ayant reçu sa perfection , après bien des changemens , se reposa , pour me servir du terme d'Aristote, *ἐπαύσατο ἐπεὶ ἔσχε τὴν ἐαυτῆς φύσιν.* Elle se reposa quand elle eut tout ce qui étoit de sa nature. Et alors on pensa sérieusement à cultiver aussi la comédie. Du tems d'Eschyle même , les Poètes Chionidès , Magnès & Phormys y travaillèrent avec succès. Voilà pourquoi Aristote dit que depuis qu'elle eut reçu quelque forme , on fait les Poètes qui y ont travaillé : mais incontinent après la mort d'Eschyle , elle reçut son entière perfection par Cratinus , Platon , Epicharme , Cratès , Eupolis , Aristophane , qui vécurent tous en même tems. Horace a donc eu raison de dire , *successit vetus his comœdia* , la vieille comédie a succédé à Thespis & à Eschyle. Et cette vérité est si constante , que Marc-Antonin même l'a reconnue , & qu'il a dit dans le paragraphe V. de l'onzième Livre : *μὲτὰ δὲ τὴν τραγωδίαν ἡ ἀρχαῖα κωμῳδία παρήχθη* , après la tragédie , parut la vieille comédie. Marc-Antonin vouloit-il parler de la tragédie satyrique ? Il y auroit du ridicule à le prétendre : car il est si peu vrai que la comédie soit née de ce poëme satyrique , dont Horace parle , qu'elle l'a même précédé , comme il seroit aisé d'en donner des preuves. Mais c'est assez parlé contre Heinsius , dont j'estime & admire autant la profonde érudition , que je condamne le mauvais usage qu'il en a fait en quelques rencontres. Quand M. Despréaux a dit dans son Art Poétique :

*Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athenes naquit la comédie antique.*

il n'a pas voulu faire entendre que la comédie dût sa naissance à la tragédie florissante. Mais il a voulu dire comme Horace , que la tragédie ayant reçu toute la perfection dont elle étoit capable , on cultiva la comédie , qui par-là dut les soins qu'on eut d'elle , à l'état où l'on avoit mis la tragédie auparavant.

282 *Sed in vitium libertas excidit*] La vieille comédie fut de deux sortes; dans celle qu'on appelle proprement la vieille comédie, il n'y avoit rien de feint dans les sujets; les Poètes reprenoient publiquement les vices, & ils n'épargnoient ni les principaux citoyens, ni les Magistrats, dont ils mettoient sur le théâtre les noms & les visages. Mais Lyfandre s'étant rendu maître d'Athenes, & en ayant changé le gouvernement, qu'il mit entre les mains de trente des principaux, & qui devint aristocratique de démocratique qu'il étoit, cette trop grande liberté déplut, & on défendit de nommer ceux dont on représentoit les actions; & ce fut un certain Lamachus qui en fit le décret. Les Poètes mirent donc des noms supposés; mais ils peignirent si bien les caractères, & les désignerent si bien, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & c'est ce qu'on appella la moyenne comédie. Il y en a de ces deux sortes dans Aristophane. Cette moyenne comédie dura jusques au tems d'Alexandre le Grand, qui ayant achevé de s'affurer l'empire de la Grece par la défaite des Thébains, fut cause qu'on refréna cette licence des Poëtes, qui s'augmentoient de jour en jour. Et c'est ce qui donna la naissance à la nouvelle comédie, qui ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & qui ne porta sur le théâtre que des aventures feintes & des noms supposés. La vieille & la moyenne comédie ont régné avant Alexandre; mais depuis Alexandre on n'a plus parlé que de la nouvelle. Horace parle ici de ce dernier changement.

Et vim] *Vis*, la force, est ici pour *acrimonie*, *médisance*. Et cela merite d'être remarqué.

283 *Chorusque turpiter obtinuit sublato jure nocendi*] Puisqu'Horace dit que le Choeur se tut, c'est une marque certaine qu'il ne parle pas du décret de Lamachus, & de la reforme qu'on apporta à la vieille comédie: car il y eut un Choeur à la moyenne. Il parle donc de la loi qui fut portée contre les Poètes de cette dernière. Car après cela les Poètes n'ayant plus la liberté de reprendre les vices de leurs ci-

royens , & de mettre sur le théâtre leurs aventures véritables sans les déguiser , ils suprimèrent le Choeur dont ils se servoient particulièrement à cet usage , comme cela paroît par les comédies d'Aristophane. Ils employoient particulièrement à cet effet ce qu'ils apelloient la *parabase* , cette partie du Choeur où le Poète faisoit une digression pour parler de ses affaires , on pour traiter des choses qui regardoient le gouvernement. La loi ayant donc supprimé cette liberté , il n'y eut plus de Choeur dans la nouvelle comédie. Voilà pourquoi il n'y en eut point dans les pieces de Ménandre , comme il n'y en a ni dans celles de Terence , ni dans celles de Plaute , car cesont des pieces de la nouvelle comédie , des pieces purement morales , où tout est feint , les sujets & les noms. Les flutes remplissoient les intermedes.

284 *Turpiter obticuit*] Il se tut ignominieusement , car il se tut pour éviter la peine portée par la loi qui le condamna à se taire. D'où vient donc qu'on a voulu rapporter ce *turpiter* à *nocendi* ? Est-ce parcequ'il y a de la honte à continuer ses excès , & qu'il n'y en a point à obéir à la loi qui les condamne ? Cela est vrai. Mais encore un coup , le Choeur se tut ignominieusement ; parceque la loi réprima sa licence , & que ce fut , à proprement parler , la loi qui le bannit ; ce qu'Horace regarde comme une espee de flétrissure.

285 *Nil intentatum nostri liquere Poëtæ*] On ne peut rien voir de mieux suivi. Horace , après avoir parlé des changemens qui étoient arrivés à la comédie Greque , & qui en avoient fait trois especes différentes , ajoute que les Poètes Latins essayèrent de réussir à toutes trois , c'est-à-dire qu'ils ne se contenterent pas d'imiter la nouvelle comédie , mais qu'ils tâcherent d'atraper tout le fiel de l'ancienne , & les plaisanteries de la moyenne. Il y eut des Poètes qui firent des comédies comme celles d'Aristophane , avec des Choeurs , comme il y en avoit dans les *Atellanæ*.

286 *Vestigia Græca ausi deferere & celebrare domestica facta*] Les Poëtes Latins, après avoir traduit assez longtems les pieces des Grecs, & avoir fait des comédies qu'ils apelloient *palliatas*, parceque le sujet étoit Grec, osèrent bien marcher seuls, & faire des pieces sur des sujets Romains, qu'Horace appelle par cette raison *domestica facta*, des *avantures domestiques*.

288 *Vel qui prætextas, vel qui docuere rogatas*] C'est un des plus difficiles passages d'Horace, & peut-être celui qu'il est le plus mal aisé d'éclaircir à cause du peu de lumière que nous donnent les Auteurs Latins sur tout ce qui regarde leurs pieces de théâtre. Toute la difficulté consiste à savoir si Horace dans ce vers embrasse la tragédie & la comédie, & s'il appelle la tragédie *prætextam*, & la comédie *rogatam*, comme de fort savans hommes l'ont cru, ou s'il ne parle que de la comédie, dont il designe les deux principales especes. La premiere opinion sauroit bien des embarras. Mais il ne faut pas chercher ce qui accommode; il faut s'accommoder à ce qui est. Après avoir donc bien examiné cette maniere, je trouve la derniere opinion la seule véritable, & je me fonde sur un passage de Festus, qui écrit: *Togatarum duplex est genus: prætextarum hominum fastigi, quæ sic appellantur quod togis prætextis rempublicam administrarent; tabernariarum, quia hominibus excellentibus etiam humiles permixti.* On voit par-là que *togatæ* est le genre, qui embrasse les différentes especes de comédies Romaines, & que *prætextæ* sont une des especes comprises sous le genre. Elles sont donc *togatæ*, & par conséquent ce sont des comédies & non pas des tragédies, puisque les tragédies n'ont jamais été appellées *togotæ*. Cela me paroît très évident. Comme on apelloit *palliata*, les comédies tirées du Grec, dont le sujet étoit Grec, on appelle par opposition *togatæ* les comédies Romaines, dont le sujet étoit Romain. Et on donna à ces pieces Romaines le nom général de *togatæ*, parceque la *toge* étoit l'habit des

Romains , comme le *pallium* étoit l'habit des Grecs. Mais quoique *togatæ* fût le nom général , cela n'empêcha pas que l'on ne séparât les especes , dont on faisoit deux genres séparés , qui se subdivisoient encore en d'autres especes. Et l'on donna le nom à chaque espece selon son sujet & ses personnalités. Les comédies dont le sujet étoit grave , & dont les acteurs representoient les premiers personnages de l'Etat, les principaux Magistrats , étoient apellés *prætextæ* , parceque ces personnages portoient la *prætextæ* , c'est-à-dire la robe bordée de pourpre. C'étoient des comédies serieuses qui aprochoient du caractère de la tragédie. Celles qui étoient moins graves , & qui ne representoient que les aventures de citoyens moins considerables , eurent le nom de *togatæ*. Melissus inventa une troisième espece de pieces *togatæ* , qu'il appella *trabeatas* , à mon avis , parcequ'il y representoit les aventures des gens de guerre , & des Chevaliers , dont l'habit étoit apellé *trabea*. Les comédies qui étoient au-dessous de celles-là , & qui n'imitoient que la vie commune de la simple bourgeoisie , furent toutes comprises sous le nom de *tabernariæ*. Il ne nous reste aucune de ces pieces , ni *prætextæ* , ni *togatæ*. Comme leurs sujets & leurs constitutions étoient differens , & qu'ils demandoient differens genres , il y eut des Poètes qui s'attacherent particulièrement à l'une ou à l'autre de ces deux especes. Par exemple Afranius , Titinius & Quinctius Atta firent des pieces purement *togatas* , de veritables comédies. Aussi furent-ils apellés Poètes comiques , c'est pourquoi Horace dit dans la I. Epitre du Livre II.

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Et dans la suite il met Atta parmi les Poètes comiques. Pacuve & Accius firent des pieces *prætextas* , des comédies plus serieuses. On dira sur cela que ces deux derniers Pacuve & Accius ont été apellés Poètes tragiques , *tragœdia scriptores Accius atque Pacuvius*

cuius clarissimi ; & que par conséquent les pièces *prætextæ* étoient des tragédies. Mais on se tromperoit infiniment si on raisonnoit de cette manière : ce ne sont pas les pièces *prætextæ*, qui ont donné à ces Poètes le grand nom de Poètes tragiques, ce sont les vraies tragédies qu'ils avoient faites sur des sujets héroïques. Pacuve avoit fait *Anchise, Antiope, le jugement des armes, Atalante, Hermione, Médée*, & d'autres encore ; & Accius avoit fait entr'autres, *Achille, Egisthe, Alceste, Alcméon, Hécube, Meléagre, Ménéalippe, Néoptolème*. Voilà par où ils étoient Poètes tragiques. Les pièces *prætextæ* de Pacuve étoient *Paulus, Tunicularia* ; & celles d'Accius étoient *Brutus & Decius*. Par les noms de ces pièces on voit bien que c'étoient des pièces sérieuses qui approchoient un peu du caractère de la tragédie ; mais c'étoient pourtant de véritables comédies. Comme nous ignorons leur constitution, il est impossible de marquer en quoi consistoit ce caractère de comédie. Tout ce qu'on peut inferer, c'est qu'on y traitoit des faits véritables où entroient également, & ce qui étoit sérieux, & ce qui ne l'étoit point. Dans une Lettre de Pollion à Cicéron, Livre X. nous aprenons que Balbus Questeur, homme très insolent, avoit donné à Cadix une pièce *prætextæ*, sur le voyage qu'il avoit fait vers Lentulus, pour le solliciter d'embrasser le parti de César : & qu'en la voyant jouer, il avoit pleuré, touché du souvenir de ses grandes actions : *Ludis prætextam de suo itinere ad L. Lentulum Proconsulem sollicitandum posuit, & quidem cum ageretur flevit memoriâ rerum gestarum commotus*. Cela sert à nous donner quelque idée de la nature & de la constitution de ces pièces ; & à nous faire conjecturer pourquoi elles étoient plutôt des comédies que des tragédies. Elles n'avoient ni la grandeur ni la majesté de ces dernières. Nous avons encore une pièce Romaine, qu'on attribue à Sénèque. C'est la seule pièce sur un sujet Romain qui soit parvenue jusqu'à nous. J'ai cru autrefois que c'étoit une pièce *prætextæ*. Mais j'ai vu que je me trompois. Elle est dans

le caractère tragique, c'est une très méchante pièce, mais pourtant tragédie.

Docuere] Ce mot est remarquable, *enseignerent*. Le terme, *enseigner*, étoit affecté aux Poètes qui travailloient pour le théâtre, & qui étoient apellés Docteurs, Διδάσκαλοι, ce qui marquoit visiblement que leur but n'étoit pas tant de divertir que d'instruire.

290 *Quam linguâ*] *Par sa langue*, c'est-à-dire *par ses écrits*. Il parle particulièrement des pièces de théâtre; & il avoue que la précipitation des Poètes, & le peu de soin qu'ils avoient de corriger leurs ouvrages, étoient cause qu'ils n'avoient pas atteint la perfection. Et c'est à quoi se rapporte ce jugement de Quintilien: *In comœdiâ maximè claudicamus*. Nous sommes foibles pour la comédie.

291 *Limæ labor & mora*] *La peine de corriger*, c'est *limæ labor*, qui répond à *multa litura* du second vers après celui-ci: & la patience de garder longtems un ouvrage sans le donner au public, c'est *mora*, qui répond à *multa dies*.

292 *Pompilius sanguis*] Il a été dit au commencement que ces Pisons descendoient de Numa Pompilius.

Carmen reprehendite quod non multa dies & multa litura] Ce précepte est bien formel. On peut voir la Remarque sur le vers 167. de la première Epître du Livre II. Horace fait ici le procès à une infinité d'ouvrages. Car tout ce qui n'a pas été bien corrigé n'est jamais parfait. Aussi Horace corrigeoit-il continuellement ses vers, *scriptorum, quæque retexens*. Satyre III. Livre II.

294 *Præsectum decies non castigavit ad unguem*] C'est une métaphore prise de ceux qui travaillent en marbre, en bois, &c. qui passent l'ongle sur leur ouvrage pour voir s'il est bien uni. Les Grecs appellent cela ἐξονυχίζειν; & il y a sur cela un beau mot de Polyclète, Χαλεπώτατον ἐστὶ τὸ ἔργον ὅταν ἐν ὀνυχὶ ὁ Φηλὸς γενήται. Le plus difficile de l'ouvrage, c'est quand il ne faut plus qu'y passer l'ongle. Les Grecs disoient en proverbe ἐξ ὀνυχῶ pour dire qu'une

qu'une chose étoit parfaite, qu'elle sortoit de l'ongle, que l'ongle y avoit passé.

295 *Ingenium miserâ quia fortunatius arte*] Démocrite soutenoit que l'art étoit inutile pour la poésie, qui devoit venir de l'enthousiasme & de la fureur. Cicéron dans le I. Liv. de la Divination: *Negat enim sine furore Democritus quemquam Poëtam magnum esse posse. Démocrite nie qu'on puisse être bon Poëte sans la fureur.* C'est le sentiment de Socrate dans l'Ion. Les fots, qui prennent tout de travers en prenant tout au pied de la lettre, croient sur cette autorité qu'il n'y a qu'à renoncer à l'étude & au travail, & à tâcher seulement de bien imiter l'extérieur des Poëtes, & leurs manières extraordinaires. C'est ce qu'on faisoit du tems d'Horace; une infinité de gens affectoient l'air de Poëte par la mal-propreté & par la retraite. On faisoit alors pour la poésie ce que beaucoup de gens font aujourd'hui pour la dévotion.

Miserâ arte] Horace appelle l'art misérable dans le sens de Démocrite; car pour lui il pense bien autrement, comme on verra sur le vers 409.

299 *Nanciscetur enim pretium nomenque Poëtæ*] Horace dit cela avec indignation, sur ce que les méchans Poëtes attrapotent la réputation & les récompenses qui n'étoient dues qu'aux grands Poëtes.

300 *Si tribus Anticyris*] Strabon ne fait mention que de deux Anticyres où il croissoit de l'hellébore. Horace en met trois, pour donner une plus grande idée de la folie dont il parle, qui ne pouroit être guérie par tout l'hellébore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant.

301 *Tonsori Licino*] Ce Licinus étoit un fameux barbier qu'Auguste éleva à la dignité de Sénateur, pour le récompenser de la haine qu'il avoit témoignée pour Pompée. C'est de lui qu'on fit cette épitaphe:

*Marmoreo tumulo Licinus jacet, at Cato nullo,
Pompeius parvo. Quis putet esse Deos?*

Licinus a un superbe tombeau de marbre. Caton n'en a point, Pompée n'en a qu'un fort petit. Qui pourra croire après cela qu'il y ait des Dieux.

O ego lævus qui purgor bilem verni sub temporis horam] Horace dit que puisque la folie suffit pour être Poète, il est bien sot de se faire purger la bile au commencement de tous les printems : car en conservant cette bile il pourroit en faire à la fin un amas qui lui donneroit ce degré de folie nécessaire pour être bon Poète. *Purgo bilem* est la véritable leçon. C'est un Atticisme. On a eu tort de vouloir lire *purgo bilem*.

303 *Non alius faceret meliora poemata*] Car personne n'étoit plus bilieux que lui

Verum nil tanti est] Mais ce n'est pas la peine, je n'estime pas assez la poésie pour l'acheter à ce prix. Horace se moque de ces fots Poètes.

304 *Ergo fungar vice cotis, acutum reddere quæ ferrum valet*] Plutarque rapporte ce mot d'Isocrate, qui étant interrogé comment il se pouvoit faire que sans éloquence il rendit les autres éloquens, répondit : *καὶ αἱ ἀκοναὶ αὐτὰ μὲν τεμῶν ἐδύνανται, τὸν δὲ σιδηρὸν τριπτικὸν ποιεῖσι.* Les pierres à éguiser ne coupent pas elles-mêmes, mais elles rendent le fer capable de couper. Horace dit ici formellement qu'il n'écrivoit rien, c'est-à-dire qu'il ne faisoit ni poème dramatique, ni poème épique ; il ne se regarde donc pas comme Poète ; & c'est ce qui prouve ce qui a été remarqué sur l'onzième vers.

306 *Nil scribens ipse*] Horace appelle ne rien écrire, parcequ'il ne fait ni poème épique, ni poème dramatique.

307 *Opes*] Les richesses de la poésie.

Quid alat formetque Poëtam] Ce qui forme & nourrit le Poète. Horace joint ici le naturel avec l'art : car *forme* présuppose le premier, & *nourrit* présuppose l'autre.

309 *Scribendi sapere est & principium & fons*] C'est le principe qu'il opose à celui de ces fots Poètes ;

tes; car c'est comme s'il leur disoit: Vous croyez que pour être Poète il ne faut que de la folie, & moi je vous dis qu'il faut du bon sens; & que sans le bon sens on n'écrira jamais rien qui soit supportable.

310 *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ*] Il ne suffit pas de dire aux gens, il faut du bon sens pour bien écrire; il faut encore leur enseigner où ils peuvent puiser ce bon sens. Et c'est ce qu'Horace fait ici en leur indiquant la source même du bon sens & de la raison, c'est-à-dire la philosophie de Socrate, la philosophie Académique, qui seule éclaire l'esprit, & le rend capable de connoître la vérité; & qui traite mieux de la morale que toutes les autres. Dans le V. Livre de *finibus*, Pison fait ce bel éloge de l'ancienne philosophie Académique, qui comprenoit alors les Peripatéticiens, comme Aristote: *Ad eos igitur converte te, quæso, ex eorum enim scriptis & institutis cum omnis doctrina liberalis, omnis historia, omnis sermo elegans sumi potest, tum varietas est tanta artium, ut nemo sine eo instrumento ad ullam rem illustriorem satis ornatus possit accedere. Ab his Oratores, ab his Imperatores, ac rerumpublicarum principes extiterunt: ut ad minora veniam, Mathematici, Poætæ, Musici, Medici denique ex hac, tanquam ex omnium artium officinâ, profecti sunt.* Donnez-vous donc à eux, je vous prie; car dans leurs principes & dans leurs écrits on peut puiser toute la belle doctrine, toute l'histoire, toute la politesse du langage. Il y a de plus une si grande variété d'arts, que sans ce secours il est bien difficile de réussir parfaitement à quelque chose de considérable. Ce sont eux qui ont formé des Orateurs, des Généraux, & des premiers personnages des Républiques: & pour venir à des choses moins importantes, de leur école, comme d'une boutique de tous les arts, sont sortis des Mathématiciens, des Poètes, des Musiciens, & des Médecins. Mais Horace se renferme particulièrement dans la morale, qui a été mieux traitée par Socrate que par aucun autre Philosophe, & qui est la plus nécessaire à un Poète pour former ses caractères.

Socraticæ chartæ] Il dit ici *Socraticæ chartæ*, les papiers de Socrate, comme il a dit dans l'Ode XXI. du Livre III. *Socratici sermones*, les discours, les traités de Socrate, en parlant de Messala Corvinus :

Non ille, quamquam Socraticis madet sermonibus.

On peut voir là les Remarques.

311 *Verbaque provisam rem non invita sequuntur*] Quand les choses qu'on veut exprimer sont bien conçues, on trouve aisément des expressions : *ipsæ res verba rapiunt*, comme dit Cicéron dans le troisieme Livre de *Fin.* Les choses ravissent & entraînent elles mêmes les mots.

312 *Qui didicit patriæ quid debeat & quid amicis*] La morale traite de tous les devoirs qui peuvent lier les hommes ; si l'on ne connoît le fort & le foible de tous ces devoirs il est impossible de former des caracteres justes & vraisemblables. Il n'y a donc rien de plus nécessaire à un Poëte que l'étude de cette morale, qui seule peut le mettre en état de réussir. Mais cette science est d'une plus grande étendue que l'on ne pense, & ce n'est pas l'étude d'un jour.

314 *Quod sit conscripti, quod iudicis officium*] *Conscripti*, d'un Sénateur, car on apelloit les Sénateurs *Peres conscripts* : *Judicis*, d'un Juge, c'est-à-dire d'un Préteur, d'un Questeur, d'un commissaire nommé pour juger des procès civils ou criminels, soit que ce Juge soit pris parmi les Sénateurs ou les Chevaliers, ou que ce soit un particulier choisi par les Parties, & agréé par le Préteur.

316 *Reddere personæ scit convenientia cuique*] Il donne à chaque personnage les mœurs qui lui sont convenables, τὰ ἀπὸ τῶν ἰσχυρῶν ἡθῶν. Il ne fait pas parler un Général d'armée en soldat, un Dieu en bourgeois, un Sénateur en petit Juge de village. Enfin il conserve la nature de chaque caractère, & donne aux vices & aux vertus les justes bornes.

nes qu'ils doivent avoir, & qui les empêchent de se confondre.

317 *Respicere exemplar vitæ morumque jubebo doctum imitatore*] On n'a pas bien éclairci ce que c'est qu'Horace appelle ici *exemplar vitæ morumque*: car ce ne peut pas être la vie de chaque particulier. Je suis persuadé que par ce *modele de la vie & des mœurs*, Horace designe la Nature, qui seule est l'original & la source de toutes les différentes mœurs & de toutes les vies qu'on voit sur le théâtre du monde. Il faut donc qu'un *savant imitateur*, c'est-à-dire un bon Poète, qui voudra mettre sur le théâtre un avare, un ambitieux, un fourbe, &c. ne regarde pas ce que font un tel & un tel, dont il a l'idée; mais qu'il ait devant les yeux ce qu'ils doivent faire, ce que la Nature veut qu'ils fassent, en un mot qu'il travaille d'après la nature, & non pas d'après le particulier, qui n'en est souvent qu'une copie imparfaite & confuse.

318 *Doctum imitatore*] Il dit *imitateur* pour Poète, car la poésie n'est qu'une imitation comme Aristote l'a montré dans sa Poétique.

Et veras hinc ducere voces] Ce passage est important, il meritoit d'être bien expliqué. Je tâcherai de le rendre sensible par un exemple que j'emprunterai des Peintres; car aussi la poésie n'est qu'une peinture, & elles ne sont l'une & l'autre qu'une pure imitation. Un Peintre qui voulant peindre une belle femme, emprunte le visage de la plus belle personne qu'il connoît, ne peut pas se vanter d'avoir fait un véritable portrait de la beauté: car son ouvrage n'est qu'une copie d'une autre copie; *φαντάσματ', ἢ ἀληθείας*, une imitation de l'image, & non pas de la vérité, comme dit Platon, qui ajoute que ce Peintre n'est qu'au troisième degré, *Τρίτ' ἐστὶ ἀπὸ τῆς καλῆς γυναικ' ἢ ἀληθείας*. Les traits de son ouvrage ne sont pas *veræ lineæ*, des traits tirés d'après le vrai: mais *lineæ simulatæ, adumbratæ*, des traits tirés d'après l'image, d'après la copie, il n'a pas consulté le véritable original. Il en est de même
du

du Poëte, si lorsqu'il veut représenter un avare, il se contente de peindre l'avarice d'un tel ou d'un tel particulier, il prend l'ombre pour le corps, l'image pour la vérité. Mais si, au lieu de s'arrêter à cette copie, il attache ses yeux sur la Nature, & contemple cette idée d'avarice qu'elle fournit, il est au second degré, il travaille sur le véritable original, & tous les traits qu'il en tire ne peuvent pas manquer d'être vrais, parcequ'ils sont ἀπ' ἀληθείας, ἐκ ἀποφανίσματος, ils sont tirés d'après la vérité, & non pas d'après l'image. Voilà pourquoi Horace dit ici, *veras hinc ducere voces*, & tirer de-là de véritables expressions. Si l'on avoit bien connu toute la beauté de ce passage, on n'auroit pas voulu changer *veras*, véritables, en *vivas*, vivantes. Horace ne fait qu'expliquer ici le précepte qu'Aristote donne dans le chapitre XV. de sa Poétique : *Puisque la tragédie, dit-il, est une imitation de ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes, nous devons imiter les bons Peintres, qui en donnant à chacun sa véritable forme, & en les faisant semblables, les font toujours plus beaux. Il faut tout de même qu'un Poëte qui veut imiter un homme colere & emporté, ou quelque autre caractère semblable, se remette bien plus devant les yeux ce que la colere doit faire vraisemblablement, que ce qu'elle a fait.* C'est-à-dire qu'il doit plutôt former son caractère d'après la Nature, que d'après les particuliers, qui n'en font que la copie très imparfaite & souvent vicieuse. Dans les particuliers se trouve ce que la colere a fait, & dans la Nature se trouve la vraisemblance, c'est-à-dire ce que la colere doit & peut faire vraisemblablement, & ce qui par conséquent embellit ce caractère en conservant la ressemblance. On peut voir là les Remarques. * Après cela je m'étonne que M. Bentley ait osé recevoir dans son texte *vivas voces*. *

319 *Interdum speciosa locis morataque rectè fabula*
 Pour marquer l'importance de la morale dans la comédie, il dit qu'un sujet où il y aura de belles sentences, de beaux sentimens, qu'Aristoté appelle διανοίας ευπειποιημένας, & où les mœurs seront bien mar-

quées,

quées, quoiqu'il soit d'ailleurs mal conduit, & qu'il n'y ait ni grace ni art, réussira toujours mieux auprès du peuple même, qu'un sujet bien traité, dont les vers seront les plus beaux du monde, & qui n'aura ni les mœurs ni les sentimens. Ce jugement d'Horace est très vrai ; mais il faut se souvenir qu'il parle de la comédie : car dans la tragédie c'est tout le contraire, les mœurs & les sentimens n'y sont pas si nécessaires que la disposition du sujet ; la tragédie peut subsister sans l'action, comme je l'ai expliqué dans les Remarques sur la Poétique d'Aristote.

Speciosa locis] C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *speciosa jocis*. Cette dernière leçon est insoutenable, car une comédie ne peut être *speciosa*, belle, par les plaisanteries, *jocis* ; les plaisanteries la rendent agréable, *jucundam*. Mais elle est *speciosa locis*, belle, charmante, par les sentences, par les sentimens, qu'Horace entend ici par ce mot *locis*, qui est un terme dont les Philosophes & les Rhéteurs se servent pour marquer ce qu'on appelle les *lieux communs* de la philosophie, c'est-à-dire les lieux d'où l'on tire tout ce qui se peut dire sur chaque sujet, & les preuves dont on l'appuie, c'est pourquoi on a défini ces lieux *argumentorum sedes*, comme Cicéron l'a parfaitement expliqué. C'est donc la véritable leçon. Comment Horace auroit-il écrit *speciosa jocis*, lorsqu'il ajoute *nullius Veneris*, sans aucune grace ? Cela ne peut s'accorder.

320 *Nullius Veneris, sine pondere & arte*] *Nullius Veneris*, sans les graces, qui doivent être les compagnes de la comédie : *sine pondere*, sans les vers : *sine arte*, sans aucun art, c'est-à-dire sans la conduite, sans la disposition du sujet. Car c'est ce qu'Horace a voulu dire ici par le mot d'art, quoiqu'il l'ait déterminé ailleurs pour les mœurs & les caractères. C'est dans la première Épître du Livre II. On peut voir là les Remarques, au vers 59.

321 *Moratur*] L'attache, l'amuse, le retient, l'empêche de sortir au premier acte.

322 *Quàm versus inopes rerum, nugæque canoræ*]

Il appelle *vers pauvres de choses*, & *bagatelles harmonieuses*, des vers qui n'ont ni mœurs ni sentimens, & qui contiennent des incidens frivoles, qui n'amusent que les oreilles, & qui ne disent rien ni à l'esprit ni au cœur.

323 *Graius ingenium*] Horace renvoye toujours aux Grecs, comme à la source du beau & du bon. Il ne faut donc pas s'étonner si ceux qui méprisent tant ces Grecs, font des choses si éloignées de ces grands modèles.

Ore rotundo] C'est une façon de parler Greque. Les Grecs ont dit *parler rondement*, pour dire, parler librement, poliment, agréablement, harmonieusement, *σπογγύλως λαλεῖν*. Il y a un passage remarquable dans Démétrius Phaléréüs, où il dit que la période oratoire demande une bouche ronde, καὶ δέον μὲν σπογγύλῃ στόματι, & Plutarque a dit *des mots ronds & faits au tour*. Aristophane en parlant d'Euripide dit, *χρῶμαι ὃ αὐτῷ τῷ στόματι τῷ σπογγύλῳ*, *Ego rotunditate ejus oris fruor*. Pour dire je jouïs des beautés & des graces de ses expressions, de son langage. Cette liberté & cette grace d'expression, que ce mot designe, étoit proprement le partage des Athéniens.

324 *Præter laudem nullius avaris*] Il ne veut pas dire que les Grecs fussent avares de louanges, il leur imputeroit un vice qu'ils n'avoient point; jamais peuple n'a mieux loué ce qui étoit louable. Mais il veut dire qu'ils n'aimoient rien tant que les louanges, qu'il n'y avoit rien dont ils fussent si avides. Et il attribue à cette amour des louanges la supériorité qu'ils avoient sur les Romains, qui n'aimoient que l'argent.

325 *Asses discunt in partes centum diducere*] Ils apprennent à subdiviser le sol, l'as Romain en cent parties, afin de ne laisser pas perdre l'intérêt d'un seul jour ni d'un seul denier.

326 *Dicat Filius Albini*] Cet Albinus étoit un homme de condition, & un célèbre usurier de ce tems là. Pour toute éducation il ne faisoit apprendre

à son fils qu'à bien compter, comme il a dit des grands Centurions dans la fixieme Satire du Livre premier. Horace interroge tout d'un coup ce fils d'Albinus, comme un maître d'Arithmétique interrogeoit ses écoliers. * M. Bentlei assure que ce passage est plein de fautes, *pluribus mendis obfitus*, & il prétend avoir corrigé ces fautes en lisant, *dicat*, pour *dicat*, *superet* pour *superat*, & *poterat* pour *poteras*: mais toutes ces corrections sont inutiles & froides, & ne servent qu'à amortir toute la vivacité de ces vers. *

328 *Poteras dixisse*] Ce sont les termes d'un homme qui se fâche de ce que l'écolier est trop longtems à répondre.

Triens] C'est la réponse de l'écolier, qui dit que si de cinq onces on en ôte une, il reste le tiers du sol ou de la livre, comme nous disons, c'est-à-dire quatre onces.

* 330 *At hæc*] Quelques MSS. ont *an hæc*. L'un & l'autre sont fort bons. J'aime pourtant mieux *an*, comme M. Bentlei. *

331 *Speramus carmina fingi posse linenda cedro*] Les Libraires, pour conserver leurs bons Livres, les frotoient du suc qui sort du cedre, & qu'on apelloit *cedriam* & *cedrium*. Vitruve dans le chapitre IX. du Livre second: *On tire du cedre une essence appelée cedrium, qui a la vertu de conserver toutes choses, de maniere que les Livres qui en sont frotés, ne sont sujets ni à la moisissure ni aux vers*. Pline rapporte un passage d'Hemina, qui voulant rendre raison de ce que les Livres de Numa s'étoient conservés plus de cinq cents ans dans la terre sans se gâter, dit: *Et libros cedratos fuisse, propterea arbitrarietinea non tetigisse*. Ces livres étoient frotés d'essence de cedre; c'est pourquoi ils n'ont point été gâtés par les vers. Dioscoride assure que le cedre a la vertu de conserver les corps morts, c'est pourquoi il l'appelle *νεκρῶν ζώνη*, la vie des morts. Mais en notre langue on ne fait ce que c'est que des vers dignes d'être frotés d'essence de cedre, & ce seroit un langage barbare;

bare; c'est pourquoi j'ai pris un autre tour dans la traduction, & j'ai mis, *des vers dignes d'être avoués par les Muses, & conservés dans des cabinets de cedre, &c.*

332 *Et levi servanda cupresso*] Ils ne se contentoient pas de froter les livres de cedre, on les tenoit dans des armoires, dans des tablettes de ciprès, qui a la même vertu que le cedre.

333 *Aut prodesse volunt, aut delectare Poëtæ*] On s'est fort trompé à ce passage. Horace ne parle pas ici des differens ouvrages des Poètes, mais des différentes vues que les Poètes peuvent avoir dans leurs pieces: car ou ils veulent instruire, ou divertir, ou faire les deux ensemble. Horace donne des préceptes pour les deux premiers, & se déclare avec raison pour le troisieme. Il faut se souvenir qu'Horace ne parle ici que des Poètes comiques.

335 *Quidquid præcipies, esto brevis*] Voilà pour ceux qui ont dessein d'instruire. Il dit que toutes les instructions doivent être courtes, afin qu'on puisse les comprendre & les retenir facilement.

337 *Omne supervacuum pleno de pectore manat*] C'est une métaphore empruntée d'un vaisseau déjà plein, qui ne peut plus rien recevoir; tout ce que l'on y verse de plus est perdu. Il en est de même des sentimens & des discours instructifs; tout ce qui est de trop s'écoule & ne fait aucune impression. * Le dégoût de M. Bentlei est trop grand. Il croit ce vers supposé. *Vereor*, dit-il, *ne monacho potius quàm Flacco versiculus debeatur*. Ce vers est d'Horace & est très sensé. La comparaison ne peut être plus juste. *

338 *Ficta voluptatis causa sint proxima veris*] Voici pour ceux qui ne veulent que divertir. Horace leur recommande de ne s'éloigner jamais de la vraisemblance. Il est quelquefois permis de s'en écarter dans les choses qui sont faites pour l'instruction, où l'on peut avoir recours aux Dieux, à qui tout est possible. Mais on doit la suivre très exactement dans les choses qui ne sont faites que pour le plaisir, où il

ne faut rien qui tienne du miraculeux ou de l'incroyable. Ce précepte est très important, & il n'y en a presque point qui soit plus souvent violé. Il faut bien remarquer ici de quelle manière Horace s'exprime quand il parle des sujets de comédie ; il dit *fiſta*, parceque les sujets de la nouvelle comédie sont toujours des sujets feints, au lieu que ceux de la tragédie sont tirés de quelque histoire connue, comme cela a été remarqué ailleurs. C'est pourquoi dans le *Pseudolus* de Plaute, *Pseudolus* dit, acte premier, scene IV.

*Sed quasi Poëta, tabulas quum cepit sibi,
Quærit quod nusquam est gentium, reperit tamen,
Facit illud verisimile, quod mendacium est ;
Nunc ego Poëta fiam.*

Mais comme un Poëte, quand il a pris la plume, cherche ce qui n'est nulle part, & il le trouve pourtant. & rend vraisemblable ce qui n'est qu'un pur mensonge ; je vais faire de même, &c.

339 *Nec quodcumque volet poscat sibi fabula credi*
On a expliqué ce vers, & que la fable, le sujet, ne demande pas qu'on le croie sur tout ce qu'il voudra. Mais cette explication me paroît vicieuse en toutes manières. Non seulement un sujet ne doit pas demander qu'on le croie sur tout ce qu'il présentera d'extraordinaire & de monstrueux ; mais il ne doit même rien offrir qui ne soit croyable. Ce précepte d'Horace seroit donc faux, ou au moins susceptible d'une fausse interprétation ; & il n'y a pas d'apparence qu'Horace soit tombé dans ce vice. D'ailleurs je ne fais si l'on peut bien dire en Latin, *posco hoc mihi credi*, pour je demande qu'on me croie sur cela. Cette expression signifie bien plus naturellement, je demande qu'on me confie cela. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que ce vers doit être expliqué mot à mot, qu'un sujet (comique) ne demande pas qu'on lui confie tout ce qu'il voudra. C'est-à-dire qu'il ne doit pas

pas vouloir qu'on hasarde sur le théâtre toutes sortes d'aventures. Il a déjà dit, en parlant de la tragédie :

Nec pueros populo coram Medea trucidet;

Que Médée n'égorge pas ses enfans devant le peuple;

& qu'il faut éloigner toutes ces choses des yeux du spectateur, pour les lui représenter ensuite dans un récit fidele & touchant. Et ici, en parlant de la comédie, de peur que les Poëtes ne s'imaginassent qu'elle souffre ce que la tragédie ne souffre pas, il dit absolument que dans la comédie même ils ne doivent pas hasarder tout ce qu'un sujet demande, c'est-à-dire que ni dans la représentation, ni dans le récit, on ne doit rien hasarder qui ne soit dans les regles de la vraisemblance; & que quand un sujet demande une chose qui paroîtroit ou monstrueuse ou incroyable, il faut non seulement l'éloigner des yeux des spectateurs, mais la supprimer entierement, & choisir plutôt un autre sujet. C'est le sens de ce précepte qui est d'une très grande conséquence. L'exemple qui suit le rendra plus clair.

340 *Neu præse Lamiae vivum puerum extrahat alvo*] Voici une des choses que les Poëtes comiques ne doivent hasarder ni dans la représentation, ni dans le récit; c'est de faire voir une *Lamia*, une femme monstrueuse qui a avalé un enfant qu'on retire vivant de son ventre.

Lamiae] Comme on a feint qu'il y avoit un *Lamus* Roi des Lestrigons, qui se nourrissoit de chair humaine; on a feint aussi qu'il y avoit en Libye une Reine apellée *Lamia*, qui dévorait les enfans. Euripide en parle dans ces vers :

*Τίς τ' ἔνομα τὸ ἐπονείδισον βροτοῖς
Οὐκ οἶδε Λαμίας ἢ Λιβυτικῆς γένος;*

Qui ne connoît pas le nom de l'Africaine Lamia, si funeste aux hommes? C'est

* C'est de cette même Lamia qu'il faut entendre ce passage d'Aristote dans le IV. Liv. de ses Morales où en parlant des complexions brutales, il dit, οἷον τὴν ἀνθρώπων, ἣν λέγουσι, τὰς, χνῦσας ἀναχίζουσιν τὰ παῖδ' ἀκαίρως. Comme cette femme funeste qu'on dit qui fend le ventre des femmes grosses & dévore leurs enfans. * Il paroît même par un passage de Diodore, que cette fable étoit fort commune en Afrique: car il dit qu'Ophellas Roi de Cyrene allant trouver Agathoclès, qui faisoit la guerre aux Carthaginois, passa par une profonde vallée où il vit un antre fort vaste, tout couvert de Lierre & de Smilax, où l'on disoit qu'étoit née la Reine Lamia. Les Romains convertissoient cette Lamia en une espece de forcierre horrible qui dévorait les enfans. Et les nourrices se servoient de ce nom comme d'un épouvantail pour faire peur à leurs enfans, & pour les apaiser. Horace condamne ici sans doute quelque Poëte de son tems, qui dans une comédie avoit introduit une Lamia, du ventre de laquelle on tiroit tout en vie un enfant qu'elle avoit dévoré.

341 *Centuriæ seniorum agitant expertia frugis*] Il dit que les vieillards condamnent & rejettent ces fictions, qui ne contiennent rien d'utile. Car la vieillesse veut de la morale & de l'instruction. *Centuriæ seniorum*, les centuries des vieillards, c'est-à-dire les bandes des vieilles gens. Car Servius Tullius avoit partagé le peuple Romain en six classes qui contenoient cent quatre vingts-treize bandes; & chaque bande étoit composée de gens du même âge, ou du même rang, ou du même bien; & cela étoit fait pour faciliter les assemblées du peuple dans le Comice. On peut entendre aussi par *centuriæ seniorum*, les Sénateurs, & je l'aime mieux, à cause de la suite.

342 *Celsi prætereunt austera poemata Rhamnes*] Si les Sénateurs condamnoient les fictions qui n'avoient rien d'utile, les Chevaliers condamnoient celles qui n'avoient rien de plaisant; ainsi pour avoir les suffrages des uns & des autres, il falloit les joindre tous

deux. *Celsi Rhamnes, celsi*, c'est-à-dire les Chevaliers. On peut voir les Remarques sur Festus, au mot *celsus*. Rien n'est plus ridicule que de s'imaginer que *celsi* est ici pour hauts, qui ont le courage grand, *excelsa animo*. *Rhamnes* c'est-à-dire *Romani*, du nom d'une des trois anciennes Tribus, dans lesquelles fut distribué tout le peuple. Les *Rhamnenses*, les *Tatiens*, & les *Luceres*.

Austera poemata] Les poèmes austres, c'est-à-dire tristes, secs, où le plaisant n'est pas mêlé avec l'utile.

343 *Omne tulit punctum*] Il a été parlé ailleurs de cette manière de donner les suffrages dans le Comice par des points.

344 *Lectorem delectando pariterque monendo*] Il ne suffit pas qu'il y ait dans une pièce de l'utile en des endroits, & du plaisant en d'autres ; il faut que l'utile & le plaisant marchent toujours ensemble, & qu'ils ne se quittent jamais. Voilà pourquoi Horace a dit *pariter*.

345 *Hic meret æra liber Sosis*] Les Sosis, fameux Libraires de ce temps-là. Il en a été parlé dans la dernière Epître du Livre premier.

347 *Sunt delicta tamen quibus ignovisse velimus*] Quoiqu'un Poète comique doive se proposer d'instruire & de divertir par tout, on ne laisse pas de lui pardonner certaines fautes, & de le souffrir quand il ne réussit pas toujours également.

348 *Nam neque chorda sonum*] Voici une comparaison qui marque bien de quelle nature doivent être ces fautes pour être pardonnables. Il faut qu'elles soient comme ces faux tons que porte quelquefois une corde fautive, ou mal touchée, elle fait une dissonance, mais cette dissonance est cachée & surmontée par les autres cordes qui sont parfaitement d'accord, & qui portent bien leur ton.

350 *Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus*] Comme le meilleur tireur du monde ne donne pas toujours dans le but, le meilleur Poète ne réussit pas toujours.

351 *Verum ubi plura nitent in carmine*] Il ne faut pas prétendre que rien de tout ce qui sort de la main des hommes puisse être parfait. Les meilleurs ouvrages sont où le bon ne surpasse pas seulement le mauvais, mais où ce mauvais est fort léger & fort peu considérable. En un mot il en est des ouvrages comme des hommes, dont les plus honnêtes sont ceux qui ont les plus petits défauts, & en plus petit nombre :

*Nam vitii nemo sine nascitur, optimus ille est
Qui minimis urgetur.*

352 *Paucis offendar maculis quas aut incuria fudit, aut humana*] Les fautes des Poètes doivent être ou de petites négligences, ou de simples marques de l'infirmité humaine, les hommes ne pouvant pas également prendre garde à tout. Longin a expliqué ce passage dans son chap. XXX. où il dit que quoiqu'il ait remarqué lui-même assez de fautes dans Homère & dans tous les plus grands Auteurs, & que ces fautes ne lui plaisent nullement, il estime que ce ne sont pas proprement des fautes, mais des oublis & des négligences, qui leur ont échappé par hasard, leur esprit étant attaché au grand, & ne pouvant pas s'abaisser aux petites choses.

353 *Quid ergo*] Sur ce qu'Horace vient de dire qu'on doit pardonner aux Poètes les négligences & les fautes qui viennent de l'infirmité humaine, on lui fait, ou il se fait lui-même cette objection, *quid ergo?* comme si l'on disoit, que faudra-t-il donc blâmer? car il n'y a rien qu'on ne puisse faire passer ou pour une négligence, ou pour une marque de cette infirmité.

354 *Ut scriptor si peccat idem Librarius*] *Scriptor Librarius*, un Libraire qui écrivoit des Livres de sa propre main. Horace répond à l'objection qu'on lui vient de faire, & il dit que les fautes qu'on ne doit point pardonner sont celles qui reviennent trop souvent, & qui sont toujours les mêmes; par

exemple, celles qu'on fait contre les caractères, contre la conduite, contre les sentimens; si elles sont trop fréquentes, elles ne méritent pas de pardon, comme on ne pardonne pas à un Copiste de manquer souvent à un même mot, ni à un joueur de luth de toucher toujours mal à propos une même corde.

357 *Sic mihi qui multum cessat*] Celui qui tombe souvent dans ces négligences, dans ces oublis. Car, comme dit le proverbe Grec, c'est la marque d'un fou ou d'un ignorant de faire deux fois la même faute.

Bis perperam facere idem, non viri est sapientis.

Fit Chærilus] C'est ce Cherilus dont il a été assez parlé sur l'Épître I. du Livre II.

358 *Quem bis terque bonum cum risu miror & idem*]
* J'aime mieux *terve*, deux ou trois fois, comme M. Bentlei. * Cette expression est heureuse, Horace admiroit deux ou trois fois Cherilus, en se moquant toujours de lui. Deux ou trois endroits qui sont seuls beaux dans un ouvrage, n'empêchent pas cet ouvrage d'être méchant; on les admire, & cela est juste; mais on les admire en se moquant de leur Auteur; voilà tout l'avantage qu'il en retire.

359 *Indignor quandoque bonus dormitat Homerus*] On ne sauroit voir une louange plus fine. J'admire que Cherilus ait bien rencontré deux ou trois fois, & je suis dans une véritable colère qu'Homère ait somméillé en quelques rencontres. Les défauts sont aussi rares dans Homère, que les beaux endroits sont peu fréquens dans les médiocres Auteurs. Qu'il y a de justesse & de politesse dans ce sentiment, & que je fais bon gré à Horace de n'avoir pu voir sans indignation & sans dépit les fautes qui ont échappé à Homère. En effet il semble qu'il n'y avoit rien de plus aisé à ce grand génie que de les éviter: car ce ne sont pas des fautes grossières & fondamentales, comme celles que certains gens lui reprochent aujourd'hui,

ce font des fautes légères qui ne méritent pas le nom de fautes, comme Longin l'a reconnu. D'ailleurs elles font en si petit nombre, que comme ce grand Critique l'a remarqué dans le Chapitre XXXIII. si l'on prenoit la peine de les ramasser ensemble, aussi-bien que celles de Platon, de Démosthène, & de tous ces autres grands hommes, elles ne feroient pas la millième partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi, ajoute-t-il, tous les âges & tous les siècles, qui ont été exempts d'envie, leur ont déferé la couronne qu'ils conservent encore, & qu'ils conserveront apparemment toujours, &c. Philémon a fait d'Homère un éloge qui me plaît infiniment: il dit qu'un homme qui ne dit pas ce qu'il faut, est long quand il ne diroit que deux sillabes; mais que celui qui parle bien & à propos, ne peut être appelé long, quoiqu'il parle très longtems: & la preuve de cela, dit-il, c'est Homère: après tous les milliers de vers que ce Poète nous a donnés, personne ne s'est encore avisé de l'appeler long.

Τεκμήριον δὲ τῷδε τὸν Ὅμηρον λάβε,
 Οὐτὸς γὰρ ἡμῖν μυριάδας ἐπῶν γράφει,
 Ἀλλ' ἔδδ' εἰς Ὅμηρον εἴρηκεν μακρόν.

Quandoque] C'est pour *quandocunque*, *quoties*. *Indignor quoties*. Horace dit, je me moque toujours de Cherilus en l'admirant deux ou trois fois, au lieu que j'admire toujours Homère, & je sens un secret dépit quand il lui arrive de sommeiller. Cela suffit pour faire voir le mauvais usage que font de ce passage ceux qui le citent comme si c'étoit un proverbe entier, *quandoque bonus dormitat Homerus*. Cette application est très vicieuse, & témoigne que ceux qui la font, n'ont pas lu le passage, ou ne l'ont pas entendu. * Mais quand même Horace auroit dit absolument qu'Homère sommeille quelquefois, on n'auroit pas raison de mépriser Homère. Et Cicéron avoit dit de même que Démosthène sommeille

dans quelques endroits de ses Oraisons. Et Plutarque a fort bien dit sur cela dans la Vie de Cicéron que les partisans de cet Orateur Grec qui se plaignent de ce mot lâché contre lui, ne prennent pas garde aux grandes louanges que le même Cicéron donne à cet Orateur en plusieurs endroits de ses écrits. Disons de même aux méchans Critiques qui abusent de ce passage, & qui s'efforcent de trouver dans Homère des fautes qui n'y sont point, disons leur qu'ils doivent se souvenir des grands éloges que le même Horace donne à ce Poète dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & qu'il en faut juger par là. *

360 *Verum opere in longo*] Il excuse ces fautes d'Homère, en disant que dans un ouvrage de si longue haleine il est permis de sommeiller quelquefois. On peut voir ce que dit Quintilien dans le premier chap. du Liv. X. * C'est sans aucune raison que M. Bentlei a lu :

Verum operi longo fas est obrepere somnum.

Horace ne reconnoîtroit pas ce vers. *

361 *Ut pictura pœsis erit*] Voici encore un des endroits d'Horace, dont on fait ordinairement une application vicieuse. Il est certain que la poésie & la peinture se ressemblent en quelque façon, car elles sont des imitations l'une & l'autre, mais elles sont différentes en ce qu'elles imitent différemment. Horace ne veut donc nullement nous dire en général que la poésie ressemble à la peinture ; mais il veut nous apprendre seulement qu'il en est de la poésie comme de la peinture à certains égards. Il tire de la peinture des comparaisons pour la poésie, comme Aristote le fait dans sa Poétique, où il compare souvent les Poètes aux Peintres, & il touche ici une des choses qui sont communes à ces deux imitations. C'est que la poésie a, comme la peinture, son jour & son point de vue, dans lesquels il faut juger de son effet. On en juge mal si on la déplace. Car ce qui est juste & régulier dans le lieu pour lequel il

il a été fait , devient horrible quand il est déplacé. Horace auroit pu dire tout de même qu'il en est de la poésie comme de la sculpture. Car les Statuaires observent la même chose que les Peintres. Comme ceux-ci par les touches plus ou moins chargées donnent à leurs tableaux le degré de force qu'ils doivent avoir , par rapport aux lieux où ils doivent être placés & à la distance d'où ils seront vus , les Statuaires de même proportionnent leurs figures aux lieux auxquels ils les destinent , & aux jours qui doivent les éclairer. Et par là ils ménagent l'artifice du clair obscur , qui semble n'être réservé que pour les Peintres.

Quæ si propius stes] Ce jugement est admirable , & si le méchant goût de certains Critiques d'aujourd'hui pouvoit être corrigé , ce passage pourroit seul faire cette merveilleuse cure. Horace dit qu'il en est de la poésie comme de la peinture , & que comme il y a des tableaux qui sont faits pour être vus de loin , & d'autres pour être examinés de près , il y a de même dans les ouvrages des Poètes des morceaux qui veulent être regardés à différens jours , & qui ont différens points de vue , hors desquels ils perdent leur grace & leur régularité. Pour bien juger de ces morceaux , il faut les mettre à leur place , & les examiner avec tous leurs accompagnemens. C'est le seul moyen d'en connoître l'artifice & la beauté. Cette matiere a été très-judicieusement expliquée par le savant homme qui a fait le Traité du poème épique. On peut voir le chap. VIII. de son dernier Livre.

362 *Et quædam si longius abstes*] Certains morceaux qu'on prend dans Homere & dans Virgile , pour les rendre ridicules , sont le plus souvent du nombre de ceux qu'il ne faut voir que de loin : & dans les endroits pour lesquels on les a faits. Ils ne paroissent irréguliers que parcequ'on les a tirés de leur place.

363 *Hæc amat obscurum*] Comme on feroit grand tort à un Peintre , si on mettoit dans un lieu bien

éclairé un tableau qu'il auroit fait pour un lieu obscur; on fait injustice à un Poëte d'examiner en plein jour des morceaux qu'il a faits pour l'obscurité d'où on les a tirés.

365 *Hæc placuit semel*] Ceci est remarquable. Comme il y a dans la peinture des choses qui ne sont faites que pour plaire un moment, & pendant que l'oeil passe pour aller à des choses plus travaillées, il y a de même dans la poésie des endroits qui ne sont faits que pour amuser en passant & que pour conduire seulement sans degout l'esprit du Lecteur à des morceaux plus achevés. Que les Critiques, qui condamnent aujourd'hui si hardiment les Anciens, apprennent auparavant à faire toutes ces différences.

370 *Diserti Messalæ*] C'est le même Messala Corvinus, grand Orateur, dont il a parlé dans l'Ode XXI. du Livre III. On peut voir-là les Remarques.

371 *Cassellius Aulus*] Chevalier Romain, un des grands Jurisconsultes de ce tems-là, fort savant, très éloquent, & homme de beaucoup d'esprit. On cite de lui plusieurs bons mots. Un marchand qui le consultoit sur un procès qu'il avoit avec son associé, lui disant qu'il vouloit partager le vaisseau, il lui répondit froidement, *vous le perdrez donc*. Un autre lui demandant si une noix de pin étoit une pomme, il lui répondit: *C'en est une si tu la jettes contre Vatinus*. Mais ce qui lui doit faire plus d'honneur que tout son savoir & tout son esprit, c'est d'avoir eu le courage de conserver sa liberté, lorsque tout couroit à la servitude. Les Triumvirs, Lépide, Antoine & Auguste ne purent jamais l'obliger à dresser la formule qu'ils lui demandoient, ni l'empêcher de s'élever contre eux, & de condamner toutes leurs démarches. Ses amis, qui craignoient pour sa vie, voulurent le retenir & l'obliger à se taire; mais il leur dit que sa vieillesse & son état, car il n'avoit point d'enfans, ne lui laissoient rien craindre, & ne lui permettoient pas de se ménager. Il est glorieux à Auguste qu'un homme si libre pût être cité avec éloge par un Poëte de sa Cour.

372 *Mediocribus esse Poëtis*] La médiocrité ne se souffre point dans les vers : s'ils ne sont excellens , ils sont mauvais. On a cru que Cicéron étoit d'un avis contraire quand il a écrit : *Nam in Poëtis non Homero soli locus est , ut de Græcis loquar , aut Archilochæ , aut Sophocli , aut Pindaro ; sed horum vel secundo , vel etiam infra secundos.* Car parmi les Poëtes , Homère n'est pas le seul qui mérite de l'honneur. Ni Archiloque , pour ne parler que des Grecs , ni Sophocle , ni Pindare , ceux qui sont immédiatement après eux , doivent avoir part à cette estime , & ceux mêmes qui sont au troisième rang. Mais ce jugement-là n'est point du tout contraire à celui d'Horace : on peut être deux degrés au-dessous d'Homère , d'Archiloque , de Sophocle & de Pindare , & être fort au-dessus de la médiocrité ; on en pourroit donner des preuves sensibles.

373 *Non homines , non Dî , non concessere columnæ*] Tout se révolte contre cette médiocrité , les hommes , les Dieux , & les piliers des boutiques des Libraires. Les hommes la rejettent , les Dieux , Apollon , Bacchus & les Muses , la défavouent ; & les piliers des boutiques , où l'on mettoit les affiches , ne les souffrent qu'à regret. Il appelle ici *columna* ce qu'il a dit *pila* dans la Satyre IV. du Livre I. & le vieux Commentateur dit que c'étoient les piliers où les Poëtes affichoient , pour avertir du jour & du lieu où ils liroient publiquement leurs ouvrages : *Ubi Poëtæ ponebant pittacia indicantes quo die recitaturi essent.* Mais c'étoit plutôt où les Libraires affichoient les Livres qu'ils mettoient en vente. Voyez la Remarque sur le vers 71. de la Satyre IV. Car on affichoit sur ces piliers les Livres nouveaux. Je trouve aussi qu'on y affichoit tout ce qu'on avoit perdu. En voici la preuve : Properce ayant perdu ses tablettes , dit à son Valet : *Va promptement , affiche sur quelque colonne , que je donnerai tant pour r'avoir mes tablettes , & avertis que ton maître demeure aux Esquilies où il faut les porter.*

*I, puer, & citus hæc aliquâ propone columnâ
Et dominum Exquilis scribe habitare tuum.*

Liv. IV. Elég. XX.

374 *Ut gratas inter mensas symphonia discors*] La musique, les essences, &c. font la joie des festins, quand elles sont excellentes; mais aussi quand elles sont mauvaises, elles gâtent le meilleur festin, & corrompent la meilleure chère du monde. Il en est de même de la poésie, elle est faite pour le plaisir & pour le delassement de l'esprit; & quand elle est médiocre, elle a un effet tout contraire, & est aussi détestable qu'une musique discordante dans un festin, que des essences gâtées, & que la graine de pavot mêlée avec du miel très amer. C'est une vérité constante, & dont on ne sauroit pourtant convaincre certaines gens, qui ne peuvent jamais comprendre comment il est possible qu'en poésie ce qui n'est pas très bon ne puisse être que très mauvais.

375 *Crassum unguentum*] Des essences qui se sont épaissies & gâtées, & qui sont devenues de très mauvaise odeur.

Et Sardo cum melle papaver] On mêloit avec du miel la graine de pavot blanc rôtie, comme Nannius l'a fort bien remarqué. Pline dans le chap. VIII. du Liv. XIX. *Papaveris sativi tria genera: candidum, cujus semen tostum in secunda mensa cum melle apud antiquos dabatur.* Il y a trois sortes de pavots domestiques; le blanc, dont les Anciens servoient à la seconde table la graine rôtie, mêlée avec du miel, &c. Il n'y avoit rien de plus méchant que cette graine mêlée avec du miel de Sardaigne, qui étoit très amer, à cause des herbes amères dont cette île est pleine. Virgile dans la VIII. Eclogue:

Immo ego Sardois videar tibi amarior herbis.

Que je te paraisse plus amer que les herbes de Sardaigne.

376 *Poterat duci quia cœna sine istis*] Comme un festin peut être bon sans musique & sans essences, on peut être aussi fort honnête homme & fort agréable sans faire des vers.

377 *Juvandis*] Pour plaire à l'esprit, & pour le divertir, pour l'instruire & le former. Car ce mot, *juvandis*, comprend ces deux choses, l'agréable & l'utile; comme le mot ὡσελεῖν.

379 *Ludere qui nescit, campestribus abstinet armis*] *Ludere*, faire bien ses exercices, monter à cheval, lutter, nager, lancer le javelot, manier la pique, faire des armes, jouer à la paume, au palet, au trochus. Et c'est ce javelot, cette pique, ce fleuret, cette paume, ce palet & ce trochus qu'il appelle *arma campestris*, les armes du champ de Mars.

380 *Trochive*] On peut voir la Remarque sur ce vers de l'Ode XXIV. du Livre III.

Seu Græco jubeas trocho.

383 *Liber & ingenuus*] Comme si les gens de qualité pouvoient tout faire & tout savoir sans rien apprendre. Il y a longtems qu'on est dans ce faux préjugé.

Ingenuus] Un homme né d'un pere libre. On peut voir les Remarques sur la Sat. VI. du Liv. I.

Census equestrum summam nummorum] Et qui a été mis dans le registre du cens, parmi ceux qui ont la somme nécessaire pour être Chevaliers, c'est-à-dire quatre cents mille sesterces qui font cinquante mille livres. Il a été assez parlé ailleurs de cette coutume.

384 *Vitioque remotus ab omni*] Cela est plaisant; comme si d'avoir de bonnes moeurs, & de vivre sans reproche, cela rendoit capable de faire des vers. Horace avoit sans doute en vue quelques Chevaliers qui étoient tombés dans ce ridicule.

385 *Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ*] Ce n'est pas un conseil, mais une louange, pour adoucir les préceptes qu'il veut lui donner.

386 *Id tibi judicium est, ea mens*] *Judicium*, le jugement qui donne lieu à une résolution, à un choix. *Mens*, ce qui exécute ce que le jugement a déterminé. Horace parle à l'ainé des Pisons, comme à un homme déjà formé, & capable par lui-même de se bien connoître.

387 *Scripteris*] Comme cela arriva quelque tems après, s'il en faut croire le vieux Commentateur, qui écrit que ce Pison fit des tragédies.

In Metii descendat judicis aures] * C'est fort peu à propos que M. Bentlei a lu *in Mæci* : ce *Mæcius* étoit mort il y avoit longtems, & Horace parle d'un Juge vivant. * Et c'est de Spurius Métius Tarpa, grand Critique, & qui étoit un des Juges établis pour examiner les ouvrages. Il en est parlé dans la Sat. X. du Liv. I.

Quæ nec in Æde sonent certantia judice Tarpâ.

Je m'amuse à ces bagatelles qui ne sont point faites pour être lues publiquement dans le temple d'Apollon, & pour y disputer le prix devant le Juge Tarpâ.

Cette espece de Juges ou d'Académiciens fondés par Auguste, durèrent longtems après la mort de cet Empereur. Onuphrius Panvinus rapporte une inscription, par laquelle il paroît que sous le regne de Domitien, un certain L. Valerius Pudens, natif d'une ville des Ferentins, apellée aujourd'hui *el Guasto*, âgé de treize ans, remporta le prix de la poésie, & fut couronné par l'avis de tous les Juges. *CORONATUS EST INTER POETAS LATINOS OMNIBUS SENTENTIIS JUDICUM.* Il est vrai que ce jeune homme fut couronné dans les jeux Quinquennaux que Domitien institua en l'honneur de Jupiter Capitolin pendant son XII. Consulat, & dans lesquels tous les cinq ans on disputoit le prix & des vers & de la prose en Grec & en Latin. Suéton. Domit. chap. IV. *Instituit & quinquennale certamen Capitolino Jovi triplex, musicum, equestre, gymnicum, & aliquanto*

quanto plurium quam nunc est coronarum. Certabant etiam & prosâ oratione Græcè Latinèque. Mais c'est en vain que M. Masson se sert de ce passage pour combattre ma Remarque sur la durée de ces Juges qu'Auguste avoit établis. Ces jeux Quinquennaux institués par Domitien prouvent-ils qu'auparavant il n'y avoit point de Juges établis par Auguste? Ces Juges publics ne pouvoient-ils pas durer encore du tems de Domitien, & ce Prince ne pouvoit-il pas les avoir nommés pour presider à ses jeux? Qu'y a-t-il là d'incompatible. L'Académie Françoisë établie par Louis le Juste, juge tous les deux ans les ouvrages qui disputent le prix de la poésie & de l'éloquence. Si le Roi établissoit aujourd'hui de nouveaux prix tous les cinq ans, ces mêmes Académiciens ne pourroient-ils pas en être les Juges? & ce nouvel établissement prouveroit-il que ces premiers Juges n'auroient pas été établis, ou qu'ils ne subsisteroient plus? Ce mauvais raisonnement de M. Masson est une suite de l'erreur où il est tombé sur ce vers de la Satire X. du Liv. I.

- - - - - *hæc ego ludo*

Quæ nec in Ædæ sonent certantia iudice Tarpæ.

où il explique in *ædæ*, de la maison d'un particulier, au lieu qu'il faut l'entendre du temple d'Apollon Palatin, comme je l'ai prouvé plus au long dans la réponse que j'ai faite à ce Critique.

388 *Nonumque prematur in annum*] Comme fit Helvius Cinna, grand Poëte, contemporain & intime ami de Catulle: car il garda & travailla neuf ans entiers sa piece intitulée, *Smyrna*. Catulle:

*Smyrna mei Cynnæ nonam post denique messëm
Scripta fuit, nonamque edita post hyemem.*

Isocrate lima de même son *Panégérique* pendant dix ans: car ce qu'on fait pour l'éternité ne peut jamais

être trop travaillé, comme disoit Zeuxis : *Ego diu pin-
go, quia pinco æternitati.* Mais quoiqu'Horace parle
de neuf années, il ne prétend pourtant pas limiter
le tems, il met un tems défini pour un indéfini,
& cela dépend du travail & du jugement de chaque
Auteur, qui doit souvent craindre d'affoiblir son ou-
vrage par un trop grand soin. C'est pourquoi Quin-
tilien dit fort bien : *Et ipsa emendatio finem haber,*
Ec. sit igitur aliquando quod placeat, aut certè quod
sufficiat, ut opus poliat lima, non exerat ; temporis
quoque debet esse modus. La correction doit aussi a-
voir ses bornes, *Ec.* Qu'il y ait donc enfin quelque
chose qui plaise ou qui contente, afin que la lime polisse
l'ouvrage, & ne l'affoiblisse pas. Il faut aussi gar-
der quelque moderation pour le tems.

391 *Sylvestres homines sacer Interpresque Deorum]*
Heinsius prend encore ici le ton de Docteur, ou plu-
tôt d'homme inspiré, & en bouleversant tout ce pas-
sage à sa fantaisie, il se contente de dire qu'il est as-
suré que les Savans approuveront ses changemens ; &
il déclare que content de son jugement, il ne se met
en peine, & ne fait nul cas de celui des petits péda-
gogues, c'est ainsi qu'il apelle ceux qui ne seront pas
de son avis. Mais sans craindre d'avoir part à cette
injure, je dirai franchement que ce savant homme
n'a pas été plus heureux ici que dans tout le reste, &
que les transpositions qu'il fait sont aussi monstrueu-
ses que les précédentes. Ce qui est dit dans la suite
n'est pas lié véritablement avec ce qui précède ; mais
il ne laisse pas d'être suivi. Horace craignant d'a-
voir découragé Pi on par tout ce qu'il vient de di-
re sur les difficultés de la poésie, & sur le soin
qu'on doit prendre de se bien connoître avant que
de se mêler de faire des vers, fait ici l'éloge de cet
art, & étale à ses yeux les honneurs qu'on a faits aux
premier Poètes, comme à Orphée, à Amphion,
&c. Qu'y a-t il là qui ne soit très naturel & très
suivi ?

Sacer Interpresque Deorum] Il apelle Orphée *sa-
cré* & l'interprète des Dieux, parcequ'il étoit Théo-
logien,

logien, & qu'il avoit institué les Orgies ; c'est pour-
quoi Virgile l'a appelé *Sacerdos, Prêtre* :

Neenon Threïcius longâ cum veste Sacerdos.

Du tems de Socrate, les charlatans, pour mieux captiver l'esprit des superstitieux & des gens timides, supposoient des livres, qu'ils attribuoient à Orphée, où il étoit traité des expiations, des sacrifices, & de tous les autres moyens d'apaiser les Dieux. Les himnes, que nous avons aujourd'hui sous ce nom, ne sont pas de cet ancien Orphée, qui vivoit du tems de Moïse, plus de quatorzè cents cinquante ans avant notre Seigneur ; il ne nous reste rien de lui, mais ils sont d'un certain Onomacritus. qui vivoit du tems de Pisistrate.

392 *Cædibus & visu sædo deterruit*] On voit bien qu'Horace parle ici d'un Orphée plus ancien que celui qui assista à l'expédition des Argonautes, environ douze cents ans avant notre Seigneur : car du tems des Argonautes les hommes étoient plus civilisés & plus polis. Aristophane dit, comme Horace, qu'Orphée enseigna *ὄναι ἀπέχεσθαι* à fuir les meurtres. Mais ce que Patephatus, Auteur fort ancien, dit sur cela, me paroît plus croyable. Il assure que la fable d'Orphée, qui attiroit par son harmonie les tigres & les lions, fut faite sur ce qu'il adouci l'esprit des Bacchantes, & qu'il leur fit quitter les montagnes où elles s'étoient retirées, & où elles avoient passé plusieurs jours à déchirer des mou ons.

394 *Dicitur & Amphion Thebæ conditor arcis*] Cadmus avoit bâti Thebes, plus de quatorze cents ans avant la naissance de notre Seigneur : vingt cinq ou trente ans après, Amphion l'entourna de murailles, & y bâtit une citadelle : & sur ce que par son harmonie, ou selon d'autres, par la force de son éloquence, il persuada aux bourgeois & aux payïans de mettre la main à l'oeuvre, on fit cette fable, qu'il avoit bâti cette citadelle & ces murailles au son de sa lire, & que les pierres s'étoient allé placer d'elles-mêmes

Ligno] Les premières loix furent écrites sur des planches de bois. Les Romains les graverent sur des planches de cuivre.

400 *Sic honor & nomen divinis vatibus*] Voilà de quelle manière la poésie & les Poètes s'établirent, & acquirent tant d'honneur en faisant du bien aux hommes, & en les corrigeant de leurs défauts. Si la poésie n'avoit commencé que par le plaisir, jamais elle n'auroit été si honorée.

401 *Post hos insignis Homerus*] Après ce premier âge de la poésie, les matières de morale & de politique étant suffisamment traitées, les Républiques bien constituées, & les loix bien établies, la poésie prit un autre chemin; pour élever le courage aux hommes, & pour les rendre capables de servir leur patrie, elle chanta les exploits des grands Guerriers. Homère & Tyrtée commencerent ce second âge. On diroit qu'Horace a eu en vue ce passage d'Aristophane dans les Grenouilles, où il fait dire par Eschyle :

ὦς ὠφέλιμοι τῶν ποιητῶν εἰ γενναῖοι γεγενήν-
ται

Ὀρφεὺς μὲ γὰρ τελετὰς θ' ἡμῖν κατέδειξε, φό-
νων τ' ἀπέχεσθαι,

Μυσαῖ δ' ἐξακροεῖς τῆς νόσων, καὶ χρησμούς.
Ἡσίοδ' ὃ

Τῆς ἐργασίας, καρπῶν ὥρεας, ἀρότεας.

Ὅδ' ἐδείξ' Ὀμηρ' ὅ

Ἀπὸ τῆ τιμῆν καὶ κλέ' ἔχει, πλὴν τῆς ὅτι
Χρής' ἐδίδαξε

Τάξεις, ἀρετὰς, ὀπλίσεις ἀνδρῶν;

Combien les bons Poètes n'ont-ils pas été utiles? Orphée a enseigné aux hommes les mystères & les sacrifices, & à fuir les meurtres. Musée leur a enseigné la guérison des maladies, & à consulter les Oracles. Hésiode leur a montré à cultiver la terre, & leur a marqué le temps des semences & des moissons. Et le divin
Homer-

Homere, par où croyez vous qu'il ait acquis tant de gloire & tant de réputation? parcequ'il leur a enseigné des choses très nécessaires, à armer des peuples, à ranger des armées, & à être ferme & courageux.

402 *Tyrtæusque*] C'étoit un maître d'école, petit, mal fait, boiteux & borgne; les Athéniens le donnerent par dérision aux Lacédémoniens, qui par l'ordre d'Apollon Pythien, leur demandoient un Général capable de terminer la guerre qu'ils avoient depuis long-tems contre les Messéniens, dont ils assiégeoient la ville. Cet homme fatal, au lieu de rétablir d'abord les affaires des Lacédémoniens, acheva presque de les perdre, car il fut battu dans trois sorties que firent les ennemis. Ces défaites mirent si bas les Lacédémoniens, qu'ils furent obligés d'enrôler leurs esclaves, & de leur promettre les femmes de ceux qui avoient été tués. Mais les Rois de Sparte rebutés par tant de pertes, & appréhendant une ruine totale, étoient d'avis de lever le siege. Tyrtée seul, fidele à l'Oracle, s'y opposa, & prononça à la tête de toute l'armée des vers qu'il avoit faits pour leur redonner courage, pour les consoler de leurs malheurs, & pour leur donner ses conseils dans la conjoncture présente. Ces vers animèrent si fort tous les soldats, & leur inspirèrent une si grande ardeur de combattre, que méprisant la mort, ils allerent attaquer les Messéniens, & les défirent. Cela remit en crédit l'oracle d'Apollon, qui commençoit à devenir suspect; & acquit beaucoup de gloire à Tyrtée, qui s'en retourna à Athenes avec le titre de bourgeois de Sparte, dont il fut honoré. Il nous reste encore une partie de ces vers qu'il fit pour cette grande occasion. C'étoit vers l'Olympiade vingt-cinquieme, près de six cents quatre-vingts ans avant Jesus Christ, & par conséquent peu de tems après Homere.

403 *Dictæ per carmina sortes*] Horace attribue les oracles au second âge de la poésie; il vaut pourtant mieux, comme a fait Aristophane, les attribuer au premier. En effet, les oracles sont beaucoup plus
anciens

anciens qu'Homere, & que la guerre de Troye. Mais peut-être qu'Horace a voulu dire que dans le premier âge les oracles étoient en prose; & qu'ensuite ils ne furent plus qu'en vers: & cela est vrai, comme il seroit aisé de le prouver ailleurs que dans une Remarque, car c'est une ample matiere à dissertation; on en feroit un juste volume.

404 *Et vitæ monstrata via est*] Il ne faut pas entendre ceci de la philosophie & des mœurs; car Horace se contrediroit, puisqu'il a dit que ce fut le premier soin de la poésie. Il faut l'entendre de la physique. Il dit que dans le second âge de la poésie on commença à expliquer en vers les secrets de la Nature, & la maniere dont elle agit. *Vita*, la vie, pour *natura*, la Nature qui donne la vie à tout.

Et gratia Regum Picriis tentata indis] Alors on assujettit la poésie à faire la cour aux Grands, & de Reine qu'elle étoit, on la fit devenir esclave.

405 *Ludusque repertus, & longorum operum finis*] On l'employa dans les jeux qu'on fit pour se delasser de ses longs travaux. Il veut parler des tragédies & des comédies que l'on faisoit jouer dans les fêtes solennelles, comme on l'a déjà vu.

406 *Ne fortè pudori*] Cela prouve qu'Horace ne fait tout cet éloge de la poésie que pour empêcher que Pison n'en fût dégoûté: & par conséquent les changemens d'Heinsius sont insoutenables.

407 *Musa lyræ solers*] Cette expression, *lyræ solers*, me paroît remarquable; car il me semble que j'ai toujours vu *solers* tout seul, ou avec le verbe.

408 *Naturâ fieret laudabile carmen an arte, quæsitum est*] En donnant aux jeunes gens des préceptes pour la poésie, il ne falloit pas oublier cette question si souvent agitée, si la poésie vient de la nature ou de l'art: car les hommes, presque toujours ennemis du travail, négligent ordinairement l'étude, se trouvant assez forts de leur seul naturel, qui sou-

ven:

vent même n'est pas si heureux qu'ils pensent. Horace donc, pour empêcher les Pisons de tomber dans un semblable malheur, & d'avoir trop de confiance sur leur naturel, décide nettement, que la nature & l'art doivent toujours se trouver ensemble. Il faut à la vérité supposer la nature, comme la base, comme le fondement de tout; sans elle il n'y a point de poésie, comme Horace l'a reconnu dans l'Ode III. & dans l'Ode VI. du Livre IV. & c'est ainsi qu'il faut expliquer cette préférence que Pindare donne à l'heureux naturel, dans deux passages admirables, l'un de l'Ode seconde des Olymp.

— — — σφδς ό πολ-
 λὰ εἰδώς φυᾶ:
 Μελίττης ὃ λάβει
 Πανγλωσσία, κέεκερ ᾄς,
 Ἄκροβια γαρύετον.

Le Sage, c'est celui qui fait naturellement beaucoup; mais ceux qui ne savent rien qu'à force d'étude, n'ont qu'un verbiage inutile, ils croassent comme des corbeaux, & parlent toujours sans effet.

L'autre passage est de l'Ode III. des Ném.

Συγγενεῖ δέ τις εὐδοξία μέγα βεῖδει.
 Ὃς ὃ διδάκτ' ἔχει, φερνὸς ἀνὴρ
 Ἄλλοτ' ἀλλὰ πνέων, ἔποτ' ἀτρεχεῖ
 Κατέβα ποδί. Μυριᾶν
 Δ' ἀρετῶν ἀτελεῖ νόω γένεσθαι.

L'heureux naturel rend un homme considérable; mais celui qui n'a qu'une science acquise, est toujours obscur, il parle de tout, & n'est assuré de rien; toutes ses démarches sont incertaines, il entame toutes les sciences, & les laisse toutes aussi imparfaites que son esprit.

Si la nature seule est préférable à l'art seul, il est certain que quand l'art est joint à la nature, il la perfectionne & la fortifie. La nature donne la facilité, & l'art donne la méthode & la sûreté : c'est pourquoi Cicéron disoit, *ars certior quàm natura* ; l'art est plus sûr que la nature ; mais ils ne feront jamais rien de parfait l'un sans l'autre ; & Longin a fort bien dit que quelque libre que la nature paroisse, elle ne se conduit pourtant pas au hasard, & n'est pas ennemie des règles. La nature sans l'art est aveugle & téméraire ; c'est comme un vaisseau qui n'a point de pilote, & qui, sans miracle, ne peut éviter de périr : & l'art sans la nature est rude, stérile & sec. Horace a donc eu raison d'affirmer qu'ils avoient besoin l'un de l'autre, & qu'on ne pouvoit jamais les séparer. Et Quintilien a fort bien dit : *Nihil credimus esse perfectum, nisi ubi natura curâ juvetur*. Nous croyons qu'il n'y a rien de parfait que ce que produit la nature aidée par le travail. Mais il faut se souvenir que comme l'art n'est jamais si parfait que quand il imite la nature, la nature aussi ne réussit jamais si bien que quand elle cache l'art.

410 *Nec rude quid profit ingenium*] Il appelle *rude ingenium* le naturel qui, quelque heureux qu'il puisse être, est toujours grossier quand l'art ne l'a pas poli. * Dans quelques manuscrits au lieu de *quid profit*, à quoi sert, il y a *quid possit*, ce que peut. Et M. Bentlei n'a pas manqué de le recevoir dans son texte, & il a condamné *quid profit*, parcequ'il lui a paru que ce terme rendoit la proposition d'Horace fautive, puisque Cherilus pour de très méchans vers reçut d'Alexandre quantité de Philippes d'or : Ils lui servirent donc à quelque chose. Mais M. Bentlei fait trop de cas de l'or. Pour moi qui le méprise, je crois que *profit* est la seule bonne leçon, & qu'il a plus de force. Quelques récompenses pécuniaires & étrangères que le naturel grossier & sans art puisse produire, il ne sert de rien à un Poète, puisqu'il ne peut le mener à une réputation honorable & durable.

A quoi servent aujourd'hui à Chérilus ces pieces d'or qu'il reçut? L'ont-elles empêché d'être méprisé de toute la posterité & d'être regardé encore aujourd'hui comme un très méchant Poëte? Elles ne lui ont donc servi de rien. *

412 *Qui studet optatam cursu contingere metam*] Il prouve par des exemples sensibles, qu'il n'y a rien où le naturel seul suffise, & où l'on n'ait besoin du secours de l'art. Tous les athletes non seulement travailloient beaucoup pour réussir: mais ils vivoient encore dans une abstinence générale de tout ce qu'on appelle plaisir. Πᾶς ὁ ἀγωνιζόμενος πᾶντα ἐγκράτειται. Celui qui combat dans les jeux publics, s'abstient de tout, dit saint Paul. Ceux qui ont lu Platon, savent de quelle maniere vivoient les athletes. Prétend-on donc que pour la poésie seule, qui est la plus noble & la plus difficile de toutes les productions de l'esprit, on soit exempt de cette loi générale? Un Ancien a dit que les Dieux ont donné tout au travail. Cela est encore plus vrai de la poésie que de tous les exercices du corps; sans le travail il n'y aura jamais un bon Poëte.

413 *Puer*] Car on commençoit ces exercices-là fort jeune

414 *Qui Pythia cantat Tibicen*] Horace ne parle point ici des joueurs de flute qui jouoient aux celebres jeux Pythiques; ces jeux étoient fort négligés quand il écrivoit ceci; & d'ailleurs, pour rendre sensible ce qu'il dit, il n'auroit pas été chercher un exemple en Grece. Pour bien entendre ce passage, il faut savoir qu'il y avoit autrefois dans les anciens Choeurs de comédies differens joueurs de flute. Quand tout le Choeur chantoit, il y avoit un joueur qui accompagnoit le chant, & qu'on apelloit par cette raison *choraule*, comme qui diroit *fluteur du Choeur*. Mais quand on chantoit les cantiques, ce chant étoit seul; & quand il étoit fini, il y avoit un joueur de flute qui répondoit seul à ce que le Choeur avoit chanté; & on l'apelloit *pythaule*, comme qui diroit *fluteur des cantiques Pythiens*; parceque ces cantiques étoient
sem.

semblables aux Péans, c'est à dire aux himnes que l'on chantoit à Apollon dans la ville de Pytho. Diomede: *Quando enim Chorus canebat, choricis tibiis, id est choraulicis, artifex concinebat. In canticis autem Pythaulus Pythicus responsabat.* Quand le Choeur chantoit, le joueur de flute accompagnoit avec la flute qu'on apelloit flute de Choeur, & dans les cantiques, le joueur répondoit avec la flute Pythique. Ces pythaulus & ces choraules qui jouoient anciennement dans les pieces, & qui faisoient partie des troupes des comédiens, se séparèrent ensuite, jouèrent à part, & firent des divertissemens séparés. Il y a eu de ces derniers joueurs de flute qui ont été fort illustres dans leur art, & c'est de ceux-là dont Horace parle.

415 *Didicit prius extimuitque magistrum*] On ne vit jamais de celebre joueur de flute qui n'eût fait son apprentissage. Puis donc que le naturel seul ne suffit pas pour les petites choses, comment suffiroit-il pour les grandes? Saint Jérôme a fort bien dit: *Discas quod possis docere, ne miles antequam tiro, ne prius magister sis quam discipulus.* Apprens plutôt ce que tu veux enseigner aux autres, & ne prétens pas être soldat avant que d'être apprentif, ni maître avant que d'être disciple.

416 *Nun satis est dixisse, ego mira poemata pango*] Voilà un langage qui n'est que trop ordinaire, encore aujourd'hui, on n'entend autre chose. L'un dit; Je fais de merveilleuses élégies: l'autre, je fais des éclogues charmantes, & des tragédies qui mettent Sophocle bien au-dessous de moi. Pourquoi irois-je donc me tourmenter à feuilleter nuit & jour les Anciens, & à apprendre leurs regles? Je n'ai jamais lu ni Théocrite, ni Sophocle, ni Virgile; & je ne me soucie ni d'Aristote, ni des Rhéteurs. Pourquoi ne serions nous pas aussi habiles que les Anciens? Voilà le ton dont on parle, & il faut avouer que du tems d'Auguste on n'avoit rien vu de si peu sage, ou de si outré: on voit aussi le succès de ces beaux ouvrages,
qui

qui sont aussitôt oubliés que connus. Il est bien glorieux à Horace, & à ceux qui ont les premiers donné ces préceptes, que tant de siècles après on ne fasse rien qui n'autorise leurs décisions, & qui ne confirme leurs jugemens. * M. Bentlei en corrigeant *nec satis est dixisse*, a gâté & perdu toute la force & la grace de ce passage. *

417 *Occupet extremum scabies*] C'est une expression empruntée des enfans, qui dans certains jeux disoient, *la gale prendra au dernier*.

Mibi turpe relinqui est] Pendant que je m'amuserai à feuilleter les Anciens, & à étudier leur art, un autre prendra les devans, & fera des tragédies & des opera. Cela feroit honteux; il ne faut pas le souffrir. Je veux travailler sans étude, aprenne les regles qui voudra, je dirai que je les ai sues.

* *Relinqui*] C'est un terme figuré. Il est emprunté des courses dans les jeux publics. On disoit *être laissé derrière*, pour dire *être vaincu*, *être surpassé par ses rivaux*. Horace l'a employé à l'imitation des Grecs. Nous lisons dans Harpocracion ἀπολελοιπόηες, οἱ νενικηκότες. *Ceux qui ont laissé derrière*, c'est-à-dire *ceux qui ont vaincu*. *

419 *Ut præco ad merces turbam qui cogit emendas*] La nature & l'art ne suffisent pas toujours pour faire un bon Poète; il faut encore des amis fideles qui l'avertissent de ses défauts: mais ces amis fideles sont bien rares & bien difficiles à connoître pour des Poètes riches & puissans comme ces Pisons. Et Horace compare fort bien ces Poètes riches à des crieurs publics; comme ces crieurs appellent & convient le monde à l'achat des marchandises qu'ils mettent en vente; tout de même, un Poète riche convie les flatteurs; tout son bien est à l'encan, les louanges en sont le prix: car, comme dit la fable, tout flatteur vit aux dépens de celui qu'il loue. Horace donc, pour ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à former un Poète, enseigne ici à distinguer le flatteur d'avec le sincere & le veritable ami.

Cogit] *Convocat*, appelle, assemble.

421 *Dives agris*] Ce vers est répété de la seconde Satire du Livre I. où il est parlé de *Fufitius*.

422 *Si verò est unctum qui rectè ponere possit*] Mais si ce Poète riche fait de plus faire grand' chere, s'il est toujours prêt à cautionner le pauvre, & si par son crédit ou par son éloquence il peut le tirer de toutes les affaires qu'on lui suscitera, ce sera un grand miracle s'il fait discerner l'ami d'avec le flatteur. Horace fait ici, en passant, l'éloge des Pisons d'une manière bien fine & bien naturelle.

Unctum ponere] Faire grand' chere. On sous-entend *opsonium*. La bonne table d'un Poète est d'un grand secours pour faire louer ses vers; mais on peut dire à ce Poète ce qui Martial disoit à Pomponius :

*Quod tam grande sophos clamat tibi turba togata ,
Non tu , Pomponi , cœna diserta tua est.*

Toute cette troupe que tu as à ta table fait de grandes exclamations sur tes vers; mais ce n'est pas toi qui es éloquent, Pomponius, c'est ton souper.

Pline appelle ces louangeurs *laudicœnas*.

423 *Levi pro paupere*] *Levis*, inconstant, léger, perfide.

* *Atris litibus implicitum*] Cet *atræ lites* est fort beau & plein de force. Horace fait voir par cette épithète l'horreur qu'il avoit pour les procès, & combien ils sont détestables. M. Bentlei a pourtant chassé ce mot du texte, & il a substitué, *artis*, pour *arctis*, c'est-à-dire *strictis nodosis*, dont on a de la peine à se tirer. Voilà une malheureuse critique. *

425 *Beatus*] S'il sera assez heureux pour distinguer le flatteur d'avec l'ami. En effet ce seroit un très grand bonheur.

426 *Tu seu donavis , seu quid donare voles cui*] Voilà l'avis qu'il donne à l'ainé des Pisons, de ne lire jamais ses vers à un homme à qui il vient de faire ou de promettre quelque présent. Un ami intéressé ne peut

jamais être un bon Critique; & quand il le feroit, il ne parleroit pas franchement à celui qui lui donne; c'est comme un Juge corrompu, qui, quelque habile qu'il soit, ne connoît de juste & d'honnête que ce qui lui est utile.

427 *Plenum lætitiæ*] Plein de joie pour ce qu'on vient de lui donner, ou pour la promesse qu'on lui a faite.

429 *Pallefcet super his*] *Super his*, ἐπὶ τούτοις c'est-à-dire de plus.

431 *Ut qui conducti plorant in funere*] Cette comparaison est fort belle. Horace dit qu'il y a la même différence entre le flateur & l'ami sincère qu'entre ceux qu'on paye pour pleurer à des funérailles, & les amis ou les parens qui pleurent véritablement. Le flateur loue bien plus que l'ami, comme ces pleureurs à gages pleurent bien plus que ceux qui ont une douleur très véritable. Horace avoit sans doute en vue ce passage de la XXII. Satire de Lucilius:

- - - mercede quæ

Conductæ flent alieno in funere Præficæ

Multo & capillos scindunt & clamant magis.

Comme les pleureuses, qui se louent pour pleurer aux funérailles, crient bien davantage, & s'arrachent bien mieux les cheveux.

Ces pleureuses étoient fort employées dans la Judée comme on le voit par l'Ecriture Sainte.

433 *Derisor*] Le moqueur pour le flateur. Il en a été parlé ailleurs.

Vero laudatore] Un homme vrai qui loue ce qu'il trouve beau, & qui parle en conscience.

434 *Reges dicuntur multis urgere culullis*] Comme les grands Seigneurs, avant que d'accorder leur amitié à quelqu'un l'éprouvent & l'examinent en le faisant bien boire, pour voir s'il fera secret, & si entre deux vins il ne découvrira pas ce qu'on lui aura confié, il faut qu'un Poète éprouve & examine aussi ceux

ceux qu'il veut faire les Juges de ses ouvrages: car autrement il sera sujet à prendre des flatteurs pour des amis sinceres. Il me semble que j'ai lu quelque part, que Tibere éprouvoit par le vin ceux qu'il vouloit faire ses confidens. * Car comme on éprouve l'or, l'argent & le fer dans le fourneau, on éprouve de même les hommes dans le vin. Théognis:

Εν πυρὶ μὲν χρυσὸν τε καὶ ἄργυρον ἰδρὶες ἄνδρες,
Γιγνώσκουσ', ἄνδρὸς, δ' οἶνον ἔδειξε νόον,
Καὶ μάλα περ πινυτῷ, τὸν ὑπὲρ μέτρον ἥρετο πίνων.*

437 *Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes*] Apprenez à connoître celui qui louë en renard. Horace fait allusion à la fable du renard & du corbeau, que Nannius a rapporté toute entiere dans ses Commentaires. La Fontaine n'a eu garde de l'oublier, & c'est une de celles où il a, je ne dis pas égalé, mais surpassé les Anciens, par la naïveté & par la gayeté qu'il y a mêlées.

438 *Quintilio si quid recitares*] C'est le Poète Quintilius Varus, parent & intime ami de Virgile & d'Horace, qui lui adresse l'Ode XVIII. du Livre I. & qui pleure sa mort dans l'Ode XXIV. Il y avoit déjà longtems qu'il étoit mort quand il fit cet Art Poétique: c'est pourquoi il dit, *recitares, jubebat, fumebat*, termes qui ne se disent que d'un homme qui n'est plus.

440 *Delere jubebat*] Quand un Auteur a essayé de corriger un endroit, & qu'il n'a pu en venir à bout, il est persuadé que cela suffit, & qu'il n'a qu'à le laisser là sans y toucher; mais il se trompe, il y a encore une correction à faire, comme disoit Quintilius, & qui est la plus sûre, c'est d'effacer; mais c'est une cruauté dont peu d'Auteurs sont capables.

441 *Et malè tornatos incudi reddere versus*] Les Critiques ont fort blâmé Horace d'avoir employé dans un même vers, & pour une seule chose, deux figures entierement differentes, & d'avoir allié

l'enclume avec le tour ; mais il est arrivé à ces Critiques ce que Quintilien a prédit ; ils ont blâmé ce qu'ils n'ont pas entendu. Horace n'emploie ici qu'une même figure , & ils ne doivent pas l'ignorer ; le fer , après avoir été amoli & préparé par le feu & par l'enclume , se travaille au tour comme les autres métaux. C'est pourquoi Properce a dit comme Horace dans sa dernière élégie du Livre II.

*Incipe jam angusto versus componere torno ,
Inque tuos ignes , dure Poëta , veni.*

Commence à travailler tes vers au tour , & remets-les dans ton fourneau pour les adoucir.

Strabon s'est servi du mot *tourner* , en parlant du fer de Cibyra , à la fin du XIII, Liv. Ἰδίων δ' ἐστὶν Κιβύρα τὸ τὸν σίδηρον τορνεύσθαι ῥαδίως. Cibyra a cela de particulier , que son fer se travaille facilement au tour. * Car *τορνεύειν* se dit souvent pour *τορνεύειν* , travailler au tour. M. Bentlei a fait sur ce passage une remarque très longue , & très savante , où il prouve fort bien qu'on dit des vers travaillés au tour , & des vers remis sur l'enclume. Mais il condamne cette enclume mise après le tour , comme deux figures très différentes qui ne peuvent être mises ensemble. En quoi il s'est infiniment trompé. Il veut qu'on lise :

Et malè ter natos incudi reddere versus.

Ce qui est insupportable & très opposé au génie d'Horace , qui n'auroit jamais joint ce *ter* avec l'adjectif *natos* pour le rapporter à *reddere* ; l'équivoque est trop grossière & trop sensible pour fonder cette belle restitution & pour éluder l'autorité de Properce. Il plaisante sur l'explication que j'ai donnée à ce vers :

Inque tuos ignes , dure Poëta , veni.

Suavis est Dacierius, dit-il, *M. Dacier est plaisant*, dit-il, *d'expliquer ce vers*, remets tes vers au fourneau pour les adoucir. *Je fus étonné*, ajoute-t'il, *quand je lus cette explication*. Et voici celle qu'il imagine : les Poètes disent souvent *ignes*, les feux, pour *amores*, les amours. Et c'est des amours qu'il faut expliquer le vers de Properce. Mais qui a jamais dit *redire in ignes suos*, pour dire *revenir à ses amours*. C'est cela qui est très plaisant & je dirois très étonnant, si M. Bentlei ne nous avoit accoutumés à l'étonnement par des critiques très hasardées. Ce savant homme après avoir reçu dans le texte ce *malè ter natos*, en paroît dégoûté & il est tout prêt à le désavouer. Il nous propose une autre correction qu'il nous défie de ne pas recevoir, il veut qu'on lise *malè formatos*, ce qui n'est pas meilleur. La vérité n'est point si flotante & si incertaine. *

442 *Si defendere delictum quàm vertere malles*] Car très souvent les Auteurs ne prennent sous leur protection précisément que les endroits que l'on critique ; ce sont toujours les endroits favoris, & , si on les en croit, les meilleurs de tout l'ouvrage.

444 *Quin sine rivali*] Cela arrive presque toujours : ces admirateurs de leurs fades Ouvrages s'aiment sans rival, & jouissent tranquillement de leurs amours sans que personne leur porte envie.

445 *Vir bonus & prudens versus reprehendit inertes*] Ces cinq vers sont admirables, & renferment une grande partie de ce qu'on peut trouver chez les Rhéteurs qui ont traité à fond de la critique, laquelle consiste en trois choses ; à ajouter, à retrancher & à changer, comme nous le verrons dans la suite.

Versus reprehendit inertes] On ne fait presque point d'ouvrage aujourd'hui qui ne fournisse un très grand nombre d'exemples de tous les défauts qu'Horace assemble dans ces cinq vers. Mais tous les Écrivains ne méritent pas qu'on remarque leurs fautes ; celles des grands hommes sont seules dignes de

notre attention. Car elles peuvent être très nuisibles, parceque , comme on prend toujours pour modele ce qu'il y a de plus grand , on peut bien plus aisément imiter leurs vices que leurs vertus. Supposons donc que Corneille eût donné sa belle tragédie de la mort de Pompée à examiner à Quintilius , ou à quelque autre Critique ; & voyons en passant si nous ne pourrions pas découvrir une partie de ce qu'il y auroit trouvé. Ces essais ne peuvent être que très utiles , & ne sauroient faire aucun tort à la mémoire d'un homme , qui n'est pas moins au-dessus de nos censures que de nos louanges. Il seroit même à souhaiter qu'on nous donnât des reflexions sur toutes nos bonnes pieces de théâtre , afin de nous en faire connoître les beautés & les défauts. Dans la III. scene du II. Acte, quand Cléopatre dit :

*Ne parlons point ici du Tage ni du Gange ,
Je connois ma portée , & ne prens point le change.*

Ce dernier vers auroit paru *iners* , lâche , sans force , & bas. Dans la scene III. de l'Acte III. Cesar demande à Antoine ,

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

A N T O I N E.

*Comme n'osant la croire , & la croyant dans l'ame ,
Par un refus modeste & fait pour inviter ,
Elle s'en dit indigne , & la croit meriter.*

Cela auroit encore paru lâche , froid , & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la tragédie , & moins encore au caractère d'Antoine , dont le langage sentoît le corps de garde , & qui étoit fort grossier. On n'a qu'à se souvenir du portrait que Plutarque en fait.

446 *Culpabit duos*] Les vers peuvent être durs ou par les mots , ou par les choses. De ces deux vices ,

ces, le dernier est le plus grand ; & peut-être auroit-on accusé Corneille d'y être tombé, lorsqu'il fait dire par Cléopâtre, dans la première scène de l'acte II.

*Les Princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur ame dans leur sang prend des impressions ,
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.*

Tout le monde conviendra que l'ame prend dans le sang des impressions du vice ; mais il est dur & choquant de dire qu'elle y prend les impressions de la vertu, & cela n'est pas moins contraire à la morale qu'à la Théologie des Païens même. Il y a encore de la dureté dans ce que Césaire dit dans la scène II. de l'acte III. en parlant de Rome :

*Et qui verse en nos cœurs , avec l'ame & le sang ,
Et la haine du nom , & le mépris du rang.*

Rome ne verse point dans un Romain l'ame avec le sang.

Incomitis allinet atrum] Je ne doute pas que Quintilien n'eût marqué & condamné comme un de ces endroits sans grace & sans ornement, ce qu'Achorée dit dans la scène II. du II. acte, en parlant de Pompée qui rend le dernier soupir :

*Et tient la trahison , que le Roi leur prescrit ,
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
Et son dernier soupir est un soupir illustre.*

Outre que cela est vainement subtil & recherché, il est sans grace, & pèche par le tour & par l'expression.

447 *Transverso calamo signum*] Il tirera tout au travers une ligne que les Grecs & les Latins appellent *obelum*, & dont les Critiques se servoient pour faire entendre que le passage, où ils la mettoient, devoit être rayé.

Ambitiosa recidet ornamenta] Ces ornemens emphatiques & ambitieux sont très condamnables ; & je crois que Quintilius auroit mis de ce nombre tout ce qu'Achorée dit de la tête du grand Pompée, quand Achilles la montra à Cesar. C'est dans la I. scene du III. Acte.

*A ces mots Achilles découvre cette tête ;
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête ,
Qu'à ce nouvel affront , un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur.
Sa bouche encore ouverte , & sa vue égarée
R'appellent sa grande ame à peine séparée , &c.*

Corneille s'amuse peut-être mal à propos à peindre les grimaces de cette tête. L'ornement qu'il en tire est ambitieux, pour me servir du terme d'Horace, & d'une chose naturelle, il en fait une image qui n'a rien de noble ni de naturel. Aristophane auroit fort bien appliqué à cela son *ληκύθιον ἀπώλεσεν*, *il a perdu ses couleurs*. Mais dans ce même endroit, sept ou huit lignes plus haut, il y a deux vers qui seuls rachètent tous ces endroits foibles. C'est où le même Achorée parle des bassesses que Ptolomée fit devant Cesar :

*J'en ai rougi moi-même , & me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée , & n'y voir point de Roi.*

Quelle force & quel sens dans ce vers !

448 *Parum claris lucem dare coget*] L'obscurité est le plus grand vice du discours ; il faut donc nécessairement éclaircir tout ce qui est obscur. Photin parle fort obscurément quand il dit à Ptolomée dans la premiere scene :

*Le choix des actions ou mauvaises , ou bonnes ,
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.*

Il veut dire que la vertu , qui porte les Rois à faire
de

de bonnes actions plutôt que de mauvaises, affoiblit leur pouvoir ; mais de la maniere dont il s'exprime, il ne le dit point du tout, ou il le dit mal.

449 *Arguet ambiguè dictum*] Quintilien disoit comme ce Critique, *vitanda in primis ambiguitas: il faut sur tout éviter l'ambiguité.* De tous nos defauts c'est d'ordinaire le plus facile à connoître.

Mutanda notabit] Enfin il marquera exactement tout ce qu'il faudra changer. Car presque tout ce qu'il vient de dire est compris dans les changemens. Quintilien va éclaircir cette Remarque. Ce sage Critique dit que la correction consiste à retrancher, à ajouter, & à changer: que les deux premiers sont les plus faciles, & que le troisieme est très malaisé, & voici ses termes: *Sed facilius in his simpliciusque judicium, quæ replenda vel dejienda sunt: premere verò tumentia, humilia extollere, luxuriantia astringere, inordinata dirigere, soluta componere, exultantia coercere, duplicis operæ, nam & damnanda sunt quæ placuerant, & inveniendæ quæ fugerant.* Il est plus aisé, & on a plutôt fait quand il ne faut qu'ajouter ou retrancher; mais lorsqu'il faut rabaisser ce qui est guindé, élever ce qui est rampant, réduire ce qui est trop abondant & trop excessif, placer ce qui est mal rangé, assembler ce qui est épars, & réduire ce qui est trop diffus, c'est une double peine: car il faut & condamner ce qui nous avoit plu, & trouver ce qui nous étoit échappé. Ce *mutanda* ne signifie donc pas simplement dans Horace ce qu'il faut changer de place, comme on l'a cru: mais il comprend, avec une partie de ce qu'Horace a dit, ce que Quintilien a expliqué. Le Critique dont Horace parle, auroit sans doute trouvé de ces changemens à faire dans la même piece, & peut être n'auroit-il pas épargné ce que Césaire dit dans la troisieme scene du quatrieme acte:

M'ont rendu le premier & le maître du monde.

C'est ce glorieux titre à présent effectif

Que je viens ennoblir par celui de captif;

Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre,

Qu'il en estime l'un, & me permette l'autre.

Cesar expliquoit assurément son amour d'une manière plus noble ; & j'ai de la peine à croire que Quintilius eût souffert ce qu'il dit dans la suite :

*Mais las ! contre mon feu mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quite.*

Pour moi je l'avoue :

A des propos si froids je méconnois Cesar.

Je crois que le même Critique auroit été fort choqué d'entendre dire à Cléopâtre dans la première scène du second acte :

*Et si jamais le ciel favorisoit ma couche
De quelque rejetton de cette illustre souche,
Cette heureuse union de mon sang & du sien
Uniroit à jamais son destin & le mien.*

Cléopâtre ne devoit pas aller si vite, ni témoigner des impatiences qui blessent si ouvertement la pudeur. Quand Didon dit à Enée dans Virgile :

*Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles, si quis mihi parvulus aulâ
Luderet Æneas. - - -*

C'est après les noces faites, lorsqu'elle n'a plus rien à ménager.

450 *Fiet Aristarchus*] Aristarque étoit un très grand Critique, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphie, en même tems que Callimaque : il avoit fait plus de quatre vingts volumes de Commentaires sur Homere, sur Aristophane, & sur tous les autres Poëtes Grecs. Il avoit surtout revu & corrigé Homere avec un très grand soin. C'est grand dommage que son travail sur ce grand Poëte ne soit pas venu jusqu'à

jusqu'à nous. Encore si Eustathe l'avoit vu, il nous en auroit conservé des morceaux. Mais il paroît qu'il ne le connoissoit que par les citations des Anciens. Il avoit une critique si fine & si pénétrante, qu'on l'appelloit ordinairement *le Prophète*, ou *le Devin*, à cause de sa grande sagacité.

Cur ego amicum offendam in nugis] C'est le langage ordinaire des amis complaisans & flatteurs: pourquoi irois-je offenser mon ami pour des bagatelles, en lui disant que ses vers ne sont pas bons?

451 *Hæ nugæ seria ducent in mala*] Horace répond fort bien à ces flatteurs: Ce que vous appellés des bagatelles, précipitera ce Poète dans de véritables maux, dès que vous vous ferez moqué de lui une fois en lui cachant vos véritables sentimens.

452 *Derisum semel exceptumque sinistra*] Ce vers peut signifier deux choses; l'une, *quand le public se fera une fois moqué de lui*: & l'autre, *quand vous vous ferez moqué de lui une bonne fois*. Le premier sens est suivi par des gens très habiles, mais il me paroît mauvais. Horace ne parle point ici des maux qui arriveront à ce méchant Poète, après que le Public se fera moqué de lui; il lui prédit ceux qui lui doivent-arriver, après que cet ami flatteur se fera moqué de lui en le trompant par ses louanges empoisonnées. Car le but d'Horace est de faire connoître que cet ami trop complaisant sera l'unique cause de tous ces malheurs; parceque s'il avoit voulu lui parler sincèrement d'abord, il l'auroit désabusé de cet enlèvement qu'il commençoit d'avoir pour la poésie, & l'auroit empêché de tomber dans le précipice où sa complaisance outrée & sa lâche flatterie l'ont précipité. C'est assurément le seul véritable sens de ce passage, & je crois qu'on en conviendra.

453 *Ut mala quem scabies*] Voici les maux où la mauvaise complaisance d'un ami précipite un méchant Poète; c'est que tout le monde le suit comme un pestiféré, comme un enragé. *Mala scabies*, *ἰσχυρὰ ἀργία*, que Celse appelle *scabies*, la lepre la plus dangereuse.

Morbus regius] C'est *morbus arquatus*, la jaunisse. Lucrece ;

Lurida prætereà fiunt quæcumque tuentur Arquati.

Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse.

Et on appelle cette maladie *le mal royal*, parcequ'il n'y a point d'autre remede que de mener, comme on dit, une vie de Roi.

454 *Aut fanaticus error*] Les fanatiques, c'est-à-dire les démoniaques. *Aut iracunda Diana*, ceux que Diane a frapés, c'est-à-dire les lunatiques, les fous. Les Anciens croyoient que toutes ces maladies étoient contagieuses.

456 *Incautique sequuntur*] *Incauti*, les imprudens, qui ne voyent pas à quel danger ils s'exposent, de suivre un fou.

457 *Hic dum sublimes versus ructatur*] *Sublimes*, c'est-à-dire qu'il croit les plus sublimes du monde, ou *sublimes*, qu'il fait en regardant les cieux, comme s'il tiroit de-là son enthousiasme. C'est pourquoi on a lu aussi *sublimis* en le raportant au Poète: *sublimis*, μετέωρος, qui marche en regardant le ciel. Mais *sublimes versus* me paroît meilleur. Horace se divertit ici à décrire la folie d'un Poète que les flateurs ont rendu fou.

Ructatur] Il ne les fait pas, il les vomit ; au contraire du Sophiste Aristide, qui répondit à un Empereur, qui lui demandoit : Quand sera-ce que nous vous entendrons ? ἐκ ἐσμὲν τῶν ἐμένων, ἀλλὰ τῶν ἀκρίβων. Nous ne sommes pas de ceux qui vomissent leurs ouvrages, mais de ceux qui les travaillent.

459 *Succurrite, longum clamet*] Par ce *longum clamet*, Horace marque la coutume de ces mendiens, de ces estropiés qu'on trouvoit sur les grands chemins ; ils prononçoient ce mot *succurrite*, si fort en traînant, qu'ils le faisoient durer une demie heure. Nos gueux connoissent encore cette méthode par-

parfaitement. On a expliqué ce *longum*, de loin, ou fort haut ; mais je crois qu'on s'est trompé, il vaudroit encore mieux l'expliquer, *longtems*, & comme nous dirions, *il a beau crier, tout son saoul*.

462 *Qui scis an prudens huc se dejecerit*] Car il n'y a point de folie dont un méchant Poète ne soit capable. * M. Bentlei a lu *projecerit*, qu'il trouve beaucoup plus beau. *

463 *Siculique Poëtæ narrabo interitum*] La mort du Poète Empédocle né à Agrigente, Gergenti, ville de Sicile.

465 *Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Æt-nam insiluit*] Empédocle étoit un grand Poète Philosophe ; il avoit fait trois livres de la nature des choses, qu'Aristote cite fort souvent. Il avoit aussi écrit l'expédition de Xerxès ; mais sa fille ou sa soeur brulerent cet Ouvrage après sa mort. Il florissoit vers l'Olympiade LXXX. environ quatre cents cinquante ans avant notre Seigneur. Lucrece fait de lui ce bel éloge dans son premier Livre :

*Nil tamen hoc habuisse viro præclarus in se
Nec sanctum magis & mirum, carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur & exponunt præclara reperta ;
Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.*

La Sicile n'a jamais rien eu de plus illustre, de plus respectable, de plus merveilleux & de plus cher que ce grand Philosophe. Ses vers divins apprennent à tout le monde les belles choses qu'il a trouvées ; & l'on a de la peine à croire qu'il fut né d'un homme mortel.

Si l'on avoit de la peine à le croire né d'une race mortelle, il me semble qu'on n'en devoit pas moins avoir à le croire capable de la folie qu'on lui a reprochée en l'accusant de s'être précipité dans les flammes du mont Etna. Cette accusation est pourtant fort ancienne, & Strabon la traite tantôt de fa-buleuse, & tantôt de véritable & de croyable, selon

les différentes relations qu'on lui faisoit des ouvertures de cette montagne. Il est certain qu'on n'a fondé ce reproche que sur un foulié d'Empédocle, qu'on trouva près d'une de ces ouvertures, & qu'on dit que ces tourbillons de flamme y avoient rejeté : car, afin qu'on ne s' imagine pas un miracle, Empédocle portoit des souliers d'airain. Ce tonnement est bien foible. Mais les Anciens se sont plus à donner aux grands hommes des choses extraordinaires, & à mêler leur vie de beaucoup de fables. Quelles folies n'a-t-on pas dit de Pythagore, d'Aristote ? &c. Ce qui m'étonne, c'est qu'Horace ait suivi cette fable, & qu'il ne se soit pas souvenu du témoignage de Timée, qui assuroit qu'Empédocle étoit mort dans le Peloponèse ; & de celui de Néanthes de Cysique, qui rapportoit que ce Philosophe étant tombé d'un coche, s'étoit rompu la jambe, & en étoit mort.

Ardentem frigidus Ætnam] On explique diversement ce mot *frigidus*, *froid*. Les uns prétendent qu'Horace a dit *froid* pour *fou*, & les autres soutiennent que *frigidus*, est ici ce que nous disons, *de sang froid*. Je n'aime ni l'une ni l'autre de ces explications. La première est froide & insoutenable : & l'autre, quoiqu'elle paroisse un peu meilleure, ne vaut pas mieux. Il y a peu de sang froid dans une action de cette nature. Je suis persuadé que par le mot *frigidus*. Horace a voulu peindre toute l'extravagance d'un fou, qui pour acquérir de la réputation, & passer pour un Dieu, cherche une mort qu'il ne laisse pas de craindre, & dont les aproches glacent tous ses esprits : car voilà ce qu'il y a d'admirable, il veut être Dieu, & il meurt de peur.

467 *Invitum qui servat, idem facit occidenti*] Il n'y a pas d'apparence qu'Horace dise ceci en général, la maxime seroit trop outrée & trop horrible. Il ne parle assurément que des Poètes, *invitum Poëtam*. Toute autre sorte de gens qui tombent dans une mélancholie noire, qui les porte à chercher la mort, peuvent être secourus, parce qu'on peut espérer qu'à l'avenir ils seront plus sages ; comme cela arriva à
Dama-

Damasippe, que Stertinius empêcha fort heureusement de se jeter dans le Tibre, comme il le dit lui-même dans la III. Satire du Livre II.

*Solatus jussit sapientem pascere barbam,
Atque à Fabricio non tristem ponte reverti.*

Après m'avoir consolé, il me donna l'envie de laisser croître cette grande barbe, véritable caractère de la sagesse, & me renvoya du pont Fabrice tout joyeux.

Mais pour les Poètes, on ne gagneroit rien à les secourir, leur folie est desespérée, ils n'en gueriront jamais; on na donc qu'à les abandonner & à les laisser perir. Il y a là plus de sel.

469 *Et ponet famosæ mortis amorem*] Qu'on l'empêche une fois de se précipiter, il n'en perdra pas l'envie, & fera le coup à la première occasion. *Famosa mors*, une mort qui fera parler le monde.

470 *Nec satis apparet cur versus facit*] On ne fait point quel si grand crime il a pu commettre pour avoir attiré ainsi sur lui la colere des Dieux, qui lui ont inspiré la rage de faire des vers. Horace parle ici des méchans Poètes, comme on avoit accoutumé de parler de ceux qui étoient tombés dans de grands malheurs sans qu'on eût pourquoi, chacun faisoit ses conjectures, il a fait ceci, il a fait cela.

471 *Minxerit in patrios cineres*] Les Anciens prenoient pour une grande impiété de pisser dans un lieu saint. C'est pourquoi Perse dit dans la première Satire :

Pinge duos angues; pueri, sacer est locus, extra Meite. - - -

Peignez deux serpens sur la muraille. Enfans, ce lieu est sacré, allez pisser dehors.

tombeau ; & un sacrilege épouvantable de piffer sur le tombeau de son pere, ou de ses aïeux,

An triste bidental moverit incestus] Quand la foudre étoit tombée en quelque endroit, on croyoit que Dieu vouloit que cet endroit lui fût consacré. C'est pourquoi les Aruspices alloient d'abord y faire un sacrifice d'une jeune brebis, après lequel ils environnoient le lieu de pieux, ou d'une corde, ou d'un mur ; & dès ce moment il étoit sacré, il n'étoit plus permis d'y marcher, & on l'apelloit *bidental*, du nom de la brebis qui avoit été immolée, à *bidente*. On traitoit d'impies & de sacrilèges ceux qui profanoient ce lieu, ou qui en remuoient les bornes ; ce qu'Horace appelle *movere bidental* ; & on croyoit qu'ils étoient toujours en bute à la colere des Dieux. Cette superstition étoit même si outrée, que si la foudre, en tombant, avoit tué quelqn'un, il étoit défendu de le brûler & de lui faire des funérailles. La loi de Numa y étoit expresse : SI HOMINEM FOULMEN JOBIS OCCISIT, IM NE SUPRA GENUA TOLLITO. HOMO SI FOULMINE OCCISUS ESIT, EI JUSTA NULLA FIERI OPORTETO. Il falloit qu'il fût enterré dans le lieu même. C'est pourquoi Perse appelle *bidental* l'homme même qui a été frappé de la foudre :

*An quia non fibris ovium, Ergennaque jubente
Triste jaces lucis evitandumque bidental ?*

Est-ce que parceque tu n'as pas été frappé de la foudre dans quelque bois, & que l'Aruspice n'a pas fait sur toi les sacrifices pour te rendre formidable & de mauvais augure aux passans, &c.

472 *Incestus*] Comme les Anciens ont dit *chaste* pour *pieux*, ils ont dit aussi *inceste* pour *impie*.

473 *Clathros*] C'est un mot Grec, κληθρὸν, & il signifie proprement les grosses barres de bois ou de fer dont on ferme les portes & les fenêtres : & ensuite on a donné ce nom aux barreaux dont on grille les lieux où l'on enferme les bêtes. *Clathrus* se prend aussi pour

pour la grille des fenêtres ; car Plaute a dit *clathratas fenestras*, des fenêtres grillées.

Voilà tout ce que j'ai cru nécessaire pour l'intelligence de la Poétique d'Horace. De tous les ouvrages de ce Poète c'est celui qui a été le moins éclairci. Cela vient de ce qu'on n'est pas remonté jusqu'à la source, & qu'on n'a consulté ni la Poétique d'Aristote, dont Horace a tiré ses principaux préceptes, ni la pratique des Anciens. Et c'étoient-là les deux seuls moyens de la bien entendre. Si Jules Scaliger l'avoit bien entendue, il lui auroit rendu plus de justice, & en auroit parlé plus modestement. Mais il ne s'étoit pas donné le tems de la bien comprendre. Ce Livre étoit trop petit pour être goûté d'un homme comme lui, qui faisoit grand cas des gros volumes, & qui d'ailleurs aimoit bien mieux donner des regles que d'en recevoir. Sa Poétique est assurément un ouvrage d'une érudition infinie ; on y trouve partout des choses fort recherchées, & elle est toute pleine de faillies qui marquent beaucoup d'esprit : mais comme je l'ai déjà dit, il n'y a point de justesse dans la plupart de ses jugemens, & sa critique est souvent injuste. Il loue ce qui merite d'être blâmé, & il blâme ce qui merite de grandes louanges. Il ne démêle presque jamais le véritable sublime dans ce qui est simple & naturel, & il prend ordinairement pour des excès vicieux les sages hardiesses de l'éloquence & de la poésie. Il y a pourtant des beautés si grandes & si éclatantes qu'il en est frappé, & il les fait fort bien sentir ; mais cela est rare & pour une fois qu'il admire à propos, il méprise dix fois sans raison. Il n'avoit pas assez étudié & assez médité les grands maîtres pour se former un goût sûr. Quand on lit si rapidement, ce n'est pas le moyen d'acquérir une connoissance nette & distincte des beautés & des vices du discours, & d'apprendre à en bien juger. C'est un point très difficile. On n'y parvient que par un long usage, & par de longues & profondes reflexions. Comme un homme délicat étanchera mille fois mieux sa soif,

&

& boira avec plus de goût & de plaisir dans un ruisseau dont les eaux seront claires & pures, que dans un fleuve plein de bourbe & de limon, tout de même, un esprit fin qui ne cherche que la justesse & une certaine fleur de critique, trouvera bien mieux son compte dans ce petit traité d'Horace, qu'il ne le trouveroit dans vingt volumes aussi énormes que la Poétique de Scaliger. On peut dire véritablement que celui qui boit dans cette source pure, *pleno se proluit auro*; & tant pis pour celui qui ne fait pas le connoître. Pour moi j'en fais un très grand cas. Je ne fais si j'aurai été assez heureux pour la bien éclaircir, & pour en dissiper si bien toutes les difficultés, qu'il n'y en reste aucune. Les plus grandes de ces difficultés viennent des passages qu'Horace a imités des Grecs, ou des allusions qu'il y a faites. Je puis dire au moins que je n'en ai laissé passer aucune sans l'attaquer; & je pourois me vanter,

- - - - *nec tela nec ullas*
Vitavisse vices Danaum.

Il est très certain que malgré la foule des Commentateurs & des Traducteurs, Horace étoit très mal entendu, & que ses plus beaux endroits étoient défigurés par les mauvais sens qu'on leur avoit donnés jusques ici: & il ne faut pas s'en étonner, la plupart des gens ne reconnoissent pas tant l'autorité de la raison que celle du grand nombre, pour laquelle ils ont un profond respect. Pour moi qui fais qu'en matière de critique on ne doit pas compter les voix, mais les peser, j'avoue que j'ai secoué ce joug, & que sans m'assujettir au sentiment de personne, j'ai tâché de suivre Horace, & de démêler ce qu'il a dit d'avec ce qu'on lui a fait dire. J'ai même toujours remarqué (& j'en pourois donner des exemples bien sensibles) que quand des esprits accoutumés aux cordes comme dit Montagne, & qui n'osent tenter de franches allures, entreprennent de traduire & de commenter ces excellens ouvrages, où il y a plus
 de

de finesse & plus de mystère qu'il n'en paroît tout leur travail ne fait que les gêner, & que la seule vertu qu'ayent leurs copies, c'est de nous dégoûter presque des originaux. Comme j'ai pris la liberté de juger du travail de ceux qui m'ont précédé, & que je n'ai pas fait difficulté de les condamner très souvent, je déclare que je ne trouverai nullement mauvais qu'on juge du mien, & qu'on relève mes fautes: il est difficile qu'il n'y en ait, & même beaucoup dans un ouvrage aussi long que celui-ci, & qui a été fait à plusieurs reprises. Si quelqu'un veut donc se donner la peine de me reprendre, & de me faire voir, que j'ai mal pris le sens en certains endroits, je me corrigerai avec plaisir; car je ne cherche que la vérité, qui n'a jamais blessé personne: au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.



N O T E S

SUR L'ART POÉTIQUE.

DE *arte poëtica*. Ce titre est de la façon des Grammairiens, comme Ger. Vossius l'a montré dans la préface de ses institutions poétiques, & c'est le sentiment du Père Sanadon, qui l'a rangée parmi les Épîtres, en la distinguant seulement de manière qu'il en fait le troisième Livre.

3 *Ut turpiter*] Le P. S. lit *aut turpiter*, se persuadant, comme il y a apparence, qu'Horace a voulu proposer ici l'alternative de deux différentes figures bizarrement & monstrueusement composées.

11 *Hanc veniam petimusque damusque*] C'est toujours Horace qui parle, comme le P. S. l'a remarqué, & il n'y a point de raison qui oblige de mettre cela

en dialogue, comme M. Dacier a fait. Apparemment, dit ce Pere, il n'avoit pas alors sous les yeux le commentaire de Nannius, Professeur de Louvain, qui avoit eu la même pensée cent ans auparavant.

26 *Levia*] On trouve dans un ancien manuscrit & dans deux excellentes éditions, *lenia*, & le P. S. l'a employé.

32 *Imus*] Le P. S. lit *unus*, après plusieurs manuscrits & deux savans Commentateurs.

36 *Pravo vivere naso*] Tous les MSS. portent *naso vivere pravo*, & c'est la leçon du P. S.

45 *Hoc amet, hoc spernat*] Le P. S. a placé ce vers après le suivant, comme M. Bentlei. Voy. la Remarque de M. Dacier.

52 *Fictaque*] Les manuscrits de Fabricius & les éditions de deux savans Commentateurs portent *factaque*, & le P. S. les a suivis.

59 *Nomen*] Le P. S. a mis *nummum*, après M. Bentlei.

65 *Sterilifve diu palus*] Le P. S. lit *sterilifve palus dudum*, la dernière syllabe de *palus* étant incontestablement longue.

92 *Decenter*] Les manuscrits portent *decentem*, & le P. S. l'a reçu après les plus excellens Critiques.

120 *Honoratum*] Le P. S. a adopté la correction de M. Bentlei, en lisant *Homereum*, & voici leurs raisons. 1. Les Scholiastes n'ont point expliqué *honoratum*; ce qui donne lieu de croire qu'ils ne l'ont point trouvé dans leurs exemplaires. 2. La renommée n'a jamais donné d'Achille l'idée que ce mot présente, & Homere ne lui a jamais donné cette épithete. 3. Horace dans les autres exemples qu'il propose n'a attaché aux noms aucune épithete, & il a dû de même n'en point donner à Achille, ou lui en donner seulement une vague & indéterminée. 4. Il y a apparence que les Scholiastes ont lu *Homereum*, comme on en peut juger par cette explication qu'ils ont donnée de ce vers: *Si ad imitationem Homeri describis, si Achillem de quo semel Homerus scripsit, velis scribere; talem debes scribere, qualem Homerus ostendit.*

133 *Verbum verbo*] Le P. S. lit *verbo verbum*, que portent les meilleurs manuscrits & plusieurs excellentes éditions tant anciennes que modernes.

135 *Proferre*] M. Cuningam a lu *referre*, & il a été suivi par le P. S. qui remarque que c'est ainsi que M. Dacier lui-même a cité ce vers dans ses Remarques sur le chap. XIX. de la Poétique d'Aristote.

139 *Parturient*] Il y a dans trois manuscrits & dans sept éditions *parturiunt*, que le P. S. a employé. St. Jérôme cite ainsi ce vers, comme M. Bentley l'a remarqué.

148 *In medias res*] Au milieu de sa matière, comme le P. S. l'a entendu.

157 *Naturis*] Le P. S. a mis *maturis*, comme M. Bentley & un autre habile Commentateur. Cette leçon se trouve comme une correction dans un ancien manuscrit, & le P. Caussin l'a citée il y a longtemps. D'ailleurs l'explication des Scholiaſtes, dit le P. S. donne lieu de croire qu'ils ont lu dans leurs exemplaires *maturis annis*, puisque l'un rend ces mots par *maturum ſenem*, & l'autre par *mature ſeni*.

161 *Imberbis*] Le vieux manuscrit de Cruquius porte *imberbus*, & cette leçon, employée par Mrs. Baxter, Bentley & Cuningam, & confirmée par les anciens Grammairiens Charifius & Marcellus, est celle que le P. S. a suivie.

172 *Spe longus, iners, avidusque futuri*] Le P. S. a adopté les deux corrections de M. Bentley, & a lu *Spe lentus, iners, parvidusque futuri*.

185 *Nec pueros*] On trouve dans presque tous les anciens manuscrits & dans les premières éditions *ne pueros*, & le P. S. l'a employé.

196 *Concilietur amicis*] Tous les manuscrits, dit Cruquius, portent *conſilietur amicè*, & le P. S. a reçu cette leçon.

197 *Amet peccare timentes*] Il y a dans plusieurs manuscrits *amet pacare timentes*, & le P. S. les a suivis, après M. Bentley & un autre ſavant Editeur. Horace, dit le P. S. dit dans ce vers deux choses différentes. Ce n'est pas assez de moderer les empor-
mens

mens de la colere; il faut encore les prévenir, ou les étouffer dans leur naissance.

202 *Vincta*] Le P. S. lit *juncta*, que portent les anciennes éditions & la plus grande partie des manuscrits.

260 *Missos*] Le P. S. met *missus*, comme plusieurs savans Critiques.

266 *Intra spem veniæ cautus*] L'explication que M. Dacier donne à ce passage, dit le P. S. est bien étrange. C'est précisément tout le contraire. Florus dit: *Citavere leges nefas; sed abstulit virtus parricidam & facinus intra gloriam fuit*; c'est-à-dire *permanfit intra gloriæ limites*. La valeur du meurtrier couvroit ce que son action avoit de criminel, & la fit envisager du côté qu'elle lui étoit glorieuse. La méprise de M. Dacier, continue le P. S. vient du principe qu'il avance, que le mot *intra* signifie toujours *en deçà*. On me permettra d'opposer à cette décision l'autorité d'Aulugelle qui assure au Liv. XII. chap. XIII. que Cicéron a pris cette préposition tantôt pour *in* & tantôt pour *citra*. C'est dans le premier sens qu'Horace a dit ici *intra spem veniæ*, pour *in spem veniæ*.

270 *At nostri*] Les premières éditions & la plupart des manuscrits portent *at vestri*, & le P. S. a reçu cette leçon.

271 *Utrumque*] Le P. S. a mis *utrosque* après M. Cuningam.

272 *Ne dicam stultè*] Il y a dans un excellent manuscrit, cité par Achille Estafo, *non dicam stultè*, & le P. S. a employé cette leçon, qui est importante, parcequ'elle modifie le jugement qu'Horace porte de Plaute.

277 *Quæ canerent*] Le P. S. suit ici M. Bentlei, en lisant *qui canerent*.

318 *Veras*] Cruquius dit que *vivas* est généralement de tous les manuscrits. Le P. S. l'a donc reçu, comme M. Bentlei, qui dit la même chose.

324 *Præter laudem*] Le P. S. a corrigé ici le texte, en mettant *propter*. La leçon ordinaire, dit-il, renferme évidemment un double sens, & ce qui est encore

core plus étonnant, c'est que le sens qu'elle présente d'abord ne sauroit être celui du Poëte. *Grati nullius avari præter laudem*, signifie naturellement, que les Grecs n'étoient avares que de louanges ; ce qui est aussi éloigné de la pensée d'Horace que de la vérité.

328 *Superat? poterat*] Le P. S. lit *superet? poterat*, après quelques manuscrits & d'excellentes éditions.

330 *At hæc*] Le P. S. a suivi la conjecture d'Estasio, en lisant *an hæc*, qui se trouve dans trois manuscrits des plus anciens. C'est aussi la leçon de M. Bentlei, approuvée par M. Dacier.

337 *Omne supervacuum &c.*] Le P. S. a retranché ce vers, qui a déjà paru supposé à M. Bentlei, qui a bien vu, dit le P. S. qu'il ne pouvoit pas être d'Horace ; qu'il nuit à la pensée bien loin de l'aider, & que l'expression n'est point du tout correcte. S'il n'y a que le superflu qui s'échape, ajoute ce Pere, on ne doit point craindre de faire de longues instructions : ce qu'il y aura de bon ne sauroit s'échaper & demeurera toujours. Or c'est-là précisément le contraire de ce que le Poëte veut dire. De plus *pleno de pectore manare*, ne peut avoir qu'un sens avantageux, & donne seulement l'idée d'un esprit enrichi & cultivé, qui s'épanche au dehors, pour répandre & communiquer les belles connoissances dont il est plein.

339 *Nec*] Le P. S. lit *ne*, qui est la leçon des premières éditions & des MSS. les plus anciens.

353 *Quid ergo*] Les manuscrits portent *quid ergo est?* & le P. S. a adopté cette leçon.

358 *Bis terque*] On trouve dans un manuscrit & dans trois éditions *bis terve*, & cette leçon que M. Dacier approuve a été reçue par le P. S.

360 *Opere in longo*] Le P. S. a suivi les premières éditions & le plus grand nombre des manuscrits, en mettant *operi longo*, comme M. Bentlei. Cette leçon est figurée, comme il le remarque, & plus élégante que l'autre.

410 *Quid prosit*] On trouve dans plusieurs manuscrits & dans trois excellentes éditions, *quid possit*, & c'est la leçon que le P. S. a employée.

414 *Venere & vino*] Les manuscrits cités par Estaso portent *Venere & Baccho*, & le P. S. a reçu cette leçon dans son texte. Le vers en a plus de grace, comme ce Pere le remarque, & la métaphore est mieux soutenue.

416 *Nunc satis*] Le P. S. lit *nec satis*, comme M. Bentlei.

435 *Laborent*] On trouve dans les premières éditions, & dans presque tous les manuscrits *laborant*, que le P. S. a employé.

441 *Et malè tornatos*] Cette leçon est incontestablement defectueuse, & le P. S. a bien eu raison de lire *formatos*, comme Guyet, Ménage, M. Coste & M. Cuningam. Les Scholiastes, dit le P. S. portent des traces si marquées de cette leçon, qu'il est difficile de ne la pas reconnoître. Celui de Cruquius dit sur ce vers : *Hoc à fabris ferrariis tractum est, qui ad incudem revocant ferramenta malè formata seu cusa.* On dit dans Porphyron : *Incudi reddere, hoc est, denuo versus scribere, quomodo ferramentum malè formatum incudi redditur, ut ibi reformetur.* Et Acron, en expliquant ces mots, *incomtis allinet atrum transversæ calami signum*, qui sont cinq vers après celui-ci, ajoute ; *Notam culpæ significat, nam notare versum malè formatum dicimus.*

448 *Nullum ultra verbum, aut operam sumebat inanem*] Un manuscrit porte *nil ultra*, & ce mot a donné lieu à M. Cuningam de corriger tout ce vers ainsi :

Nil ultra verbi, aut operæ insumebat inanis ;

& le P. S. l'a suivi.

462 *Dejecerit*] Le P. S. a mis *projecerit*, après les plus anciens manuscrits, l'édition d'Alde Manuce de 1501. & celle de M. Bentlei & de M. Cuningam.

470 *Faſtitet*] Estaso a trouvé *dictitet* dans les manuscrits, & le P. S. a employé cette leçon, comme M. Cuningam.

